Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711266-p0001-8

Rep. XIII. 2. no. 55.

6 h 7/4

Zb. 60.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711266-p0002-3

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711266-p0005-0

OEUVRES

COMPLETTES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711266-p0006-6

VOLTAIRE.

N. De Largilliere pinx. P. Alex. Tardieu Sculp.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711266-p0008-7

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711266-p0009-6

KGL. FREDS
UNIVERS.
ZVHALLE

La Paix tient la Guerre enchaînée; le Prince par sa présence anime les Arts qui s'empressent à le célébrer.

J. M. Moreau le Jeune. 1784 Dambrun Sculp.

A Son Altesse Royale

Monseigneur Frederic Guillaume Prince de Prusse.

Monseigneur,

C'est dans le dessein de plaire au Public et à mes Souscripteurs; c'est pour embellir mon Ouvrage, que je le dédie à Votre Altesse Royale. J'ai tout employé pour rendre dignement les tableaux immortels du plus grand peintre et du plus grand poëte qui ait jamais existé; Si je n'ai pas fait un chef d'œuvre, au moins puis je dire que voilà le Chef d'œuvre de mon burin?

Aurai-je enfin saisi cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux?

L'retrouvera-t-on, sous mes crayons les transports d'Orosmane, la tendresse de Zaire, la fermeté de Brutus, la grandeur de Cesar, et l'hypocrisie de Mahomet, et la naiveté de Nanine. S'il suffit de s'être pénétré de son modele et d'avoir été soutenu dans ses travaux par l'enthousiasme; j'ai réussi.

Vous êtes aujourd'hui, Monseigneur, l'objet presqu'universel des hommages du Génie et de la Science: On sait que votre goût pour l'étude et votre amour pour les Lettres vous rendent cher à la Société, dont la hauteur de votre rang vous sépare. Voilà ce que publient des hommes vrais et qui ont l'honneur d'approcher de Votre Altesse Royale; voilà ce qui m'encourage à mettre à ses pieds le tribut de mes veilles et du profond respect avec lequel je suis,

Monseigneur,

de Votre Altesse Royale

Le très-humble et très-obéissant Serviteur

J. M. Moreau le Jeune.

PREFACE
DES REDACTEURS
DE LA NOUVELLE EDITION.

M. de *Voltaire* n'a donné aucune édition de ſes ouvrages avant celle que MM. *Cramer* publièrent en 1757.

Voici la lettre qu'il leur écrivit alors, & qui fut imprimée à la tête du premier volume :

„ Je ne peux que vous remercier, Meſſieurs, de „ l'honneur que vous me faites d'imprimer mes „ ouvrages; mais je n'en ai pas moins de regret de „ les avoir faits. Plus on avance en âge & en con- „ naiſſances, plus on doit ſe repentir d'avoir écrit. „ Il n'y a preſque aucun de mes ouvrages dont je „ ſois content, & il y en a quelques-uns que je „ voudrais n'avoir jamais faits. Toutes les pièces „ fugitives que vous avez recueillies, étaient des „ amuſemens de ſociété qui ne méritaient pas d'être „ imprimés. J'ai toujours eu d'ailleurs un ſi grand „ reſpect pour le public, que quand j'ai fait imprimer „ la Henriade & mes tragédies, je n'y ai jamais mis „ mon nom. Je dois à plus forte raiſon n'être point „ reſponſable de toutes ces pièces fugitives qui „ échappent à l'imagination, qui ſont conſacrées à

„ l'amitié, & qui devaient rester dans les porte-
„ feuilles de ceux pour qui elles ont été faites.

„ A l'égard de quelques écrits plus sérieux, tout
„ ce que j'ai à vous dire, c'est que je suis né français
„ & catholique; & c'est principalement dans un pays
„ protestant que je dois vous marquer mon zèle pour
„ ma patrie, & mon profond respect pour la religion
„ dans laquelle je suis né & pour ceux qui sont à
„ la tête de cette religion. Je ne crois pas que dans
„ aucun de mes ouvrages il y ait un seul mot qui
„ démente ces sentimens. J'ai écrit l'histoire avec
„ vérité; j'ai abhorré les abus, les querelles & les
„ crimes; mais toujours avec la vénération due aux
„ choses sacrées, que les hommes ont si souvent fait
„ servir de prétexte à ces querelles, à ces abus & à
„ ces crimes. Je n'ai jamais écrit en théologien: je
„ n'ai été qu'un citoyen zélé, & plus encore un citoyen
„ de l'univers. L'humanité, la candeur, la vérité
„ m'ont toujours conduit dans la morale & dans
„ l'histoire. S'il se trouvait dans ces écrits quelques
„ expressions répréhensibles, je serais le premier à
„ les condamner & à les réformer.

„ Au reste, puisque vous avez rassemblé mes
„ ouvrages, c'est-à-dire les fautes que j'ai pu faire,
„ je vous déclare que je n'ai point commis d'autres
„ fautes; que toutes les pièces qui ne seront point
„ dans votre édition sont supposées, & que c'est à
„ cette seule édition que ceux qui me veulent du
„ mal ou du bien doivent ajouter foi. S'il y a dans

„ ce recueil quelques pièces pour lesquelles le public „ ait de l'indulgence, je voudrais avoir mérité encore „ plus cette indulgence par un plus grand travail; „ s'il y a des choses que le public désapprouve, je „ les désapprouve encore davantage.

„ Si quelque chose peut me faire penser que mes „ faibles ouvrages ne sont pas indignes d'être lus des „ honnêtes gens, c'est que vous en êtes les éditeurs. „ L'estime que s'est acquise depuis long-temps votre „ famille dans une république où règne l'esprit, la „ philosophie & les mœurs, celle dont vous jouissez „ personnellement, les soins que vous prenez, & „ votre amitié pour moi, combattent la défiance „ que j'ai de moi-même. Je suis, &c.....

Cette première édition de Genève est la seule que l'auteur ait avouée. Les ouvrages qu'il a publiés depuis ont été recueillis & ajoutés à l'édition sous le titre de nouveaux mélanges; mais ces additions faites sans ordre, sans correction, renferment un grand nombre de pièces faussement attribuées à M. de *Voltaire*. Quelques-uns de ses propres ouvrages n'y ont été insérés qu'avec des retranchemens qu'exigeait alors la prudence.

L'édition in-4°., l'édition in-8°. encadrée ont à-peu-près les mêmes défauts. D'ailleurs quelques soins qu'eussent pu prendre les éditeurs,

toute édition faite du vivant de M. de *Voltaire* ſerait devenue défectueuſe en très-peu de temps. Ce n'était plus pour ſa gloire qu'il écrivait : c'était tantôt par des motifs d'utilité publique, tantôt pour obéir à l'impulſion de ſon génie, tantôt pour ſatisfaire à un premier mouvement, ſoit d'humeur perſonnelle, ſoit d'indignation contre les perſécuteurs ou les oppreſſeurs. Ces ouvrages imprimés ſur le champ, quelquefois arrêtés par lui-même avant qu'ils fuſſent répandus, corrigés ou changés de forme, & réimprimés avant d'être connus, ne pouvaient être raſſemblés avec ordre, & il n'aurait pas été moins difficile de ne pas en laiſſer échapper un très-grand nombre, & de n'y en pas inſérer qui fuſſent d'une autre main.

L'édition qui paraît aujourd'hui peut donc être regardée comme la ſeule vraiment authentique & vraiment complète.

On n'a rien négligé pour ſe procurer tous les ouvrages imprimés ou manuſcrits attribués à M. de *Voltaire* ; mais on a exclu de la collection parmi les ouvrages manuſcrits :

1°. Ceux dont les auteurs inconnus au public ne l'étaient ni aux rédacteurs ni aux gens de lettres qui cultivent cette partie de l'hiſtoire de la littérature :

2°. Ceux pour lesquels on n'avait aucune preuve qu'ils fussent réellement de M. de *Voltaire*, & qui n'avaient d'ailleurs rien de la manière de ce grand homme :

3°. Un très-petit nombre de morceaux restés trop imparfaits pour que le respect dû à sa mémoire permît de les publier.

Quant aux ouvrages déjà imprimés, & surtout à ceux qui étaient insérés dans les éditions précédentes, on a cru n'être autorisé à les supprimer que dans le cas où l'on avait une véritable preuve qu'ils n'étaient pas de M. de *Voltaire*.

Nous citerons parmi les additions un *Traité de métaphysique* (1) adressé à madame la marquise *du Châtelet* ; un morceau d'histoire ecclésiastique (2) assez étendu ; plusieurs autres ouvrages historiques ou polémiques, tels que *les Lettres chinoises*, (3) *le Chrétien contre six juifs* ; (4) *la Dissertation sur le feu* (5) envoyée par M. de *Voltaire* à l'académie des sciences,

(1) *Philosophie*, tome I.

(2) *Philosophie*, tome IV, page 239 & suiv.

(3) *Mélanges historiques*, tome I.

(4) *Ibid.*

(5) Volume de *Physique*.

pour concourir au prix en 1740 ; une autre dissertation *sur les forces vives* ; (6) les tragédies d'*Eryphile*, d'*Irène*, d'*Agathocle* ; l'opéra des *Rois pasteurs* ; *le Baron d'Otrante* & *les deux Tonneaux*, opéra-comiques ; plusieurs épîtres, & beaucoup de petits ouvrages en vers & en prose dont une partie n'avait jamais été imprimée, & le reste n'avait été recueilli dans aucune édition.

Quelques morceaux en assez grand nombre se trouvaient répétés dans les anciennes éditions : on a cherché à éviter cet inconvénient. Mais en même temps on a cru, pour la commodité des lecteurs, devoir laisser quelques pages qui se trouvaient répétées dans des ouvrages différens, surtout lorsqu'on y a trouvé quelques changemens, ou que ces pages étant également nécessaires dans les deux ouvrages, leur suppression eût obligé les lecteurs de recourir à un autre volume.

On a choisi pour les différens ouvrages la leçon qui a paru la meilleure, en observant seulement de suivre dans ce choix l'opinion de M. de *Voltaire* lui-même, toutes les fois qu'on n'était pas sûr que son choix avait été dirigé par des motifs étrangers à la bonté de l'ouvrage.

(6) *Ibid.*

Il n'y a point de variantes pour les ouvrages de prose ; mais on a rassemblé pour la poësie toutes celles qui ont paru pouvoir être utiles aux littérateurs, ou donner lieu à des observations sur les opinions de l'auteur à différentes époques de sa vie.

On a cherché à mettre le plus d'ordre qu'il a été possible.

L'édition est partagée en ouvrages de poësie & en ouvrages de prose.

Le Théâtre, les Poëmes grands & petits, les Epîtres, les Odes, les Stances, les Satires, les Contes, & enfin les pièces qui n'appartiennent à aucun des genres précédens, forment autant de divisions. Les *Lettres en prose & en vers* sont une partie séparée.

Les grands morceaux d'Histoire, les ouvrages faits pour les éclaircir & pour les défendre, les écrits sur la Législation & la Politique, ceux qui ont la Physique pour objet, ceux qui traitent de matières philosophiques, les écrits purement littéraires, les Romans, les Facéties sont autant de divisions de la partie de prose, qui est terminée par un Dictionnaire philosophique, formé des articles de plusieurs dictionnaires publiés du vivant de l'auteur, de ceux qui ont été trouvés dans ses papiers, de plusieurs morceaux

séparés qu'on a placés sous l'ordre alphabétique, parce qu'il eût été difficile de les classer différemment. Enfin le recueil des lettres complètera l'édition. Mais ces lettres seront choisies : c'est-à-dire qu'on n'imprimera que celles qui paraîtront dignes du public, soit en elles-mêmes, soit par les particularités qu'elles renferment, les circonstances où elles ont été écrites, les lumières qu'elles donnent sur l'ame & le caractère d'un homme vraiment unique, & digne par son génie & la singularité de ses talens d'être pour les philosophes un objet d'étude, comme il est un objet d'admiration pour tous les hommes impartiaux & éclairés.

Les lettres qui pourraient blesser des personnes vivantes ont été sévèrement retranchées.

Les rédacteurs ne se sont permis qu'un petit nombre de corrections de dates & de noms propres. Cependant, comme une grande partie des ouvrages a été imprimée sur un exemplaire corrigé par M. de *Voltaire* en 1777 & 1778, on y trouvera un grand nombre de changemens & d'augmentations assez importantes.

On a rassemblé quelques notes destinées à éclaircir, à défendre, quelquefois à combattre M. de *Voltaire*. Les lecteurs pourront y reconnaître différentes mains, & n'y pas trouver

toujours ni les mêmes idées, ni les mêmes opinions. En recueillant ces notes on n'a pas prétendu leur enseigner ce qu'ils devaient penser, mais les mettre en état de prononcer sur les objets qu'on a cru que M. de *Voltaire* n'avait pas suffisamment éclaircis. Au reste, on a pris dans ces notes le même ton qu'on aurait eu en écrivant à M. de *Voltaire* lui-même. Ce ton seul est convenable en parlant d'un grand homme qui vient de disparaître, dont le génie a conservé toute son autorité, dont les amis sont encore au milieu de nous.

Les préfaces qui sont à la tête de quelques ouvrages particuliers ont été écrites dans le même esprit. On y trouvera toujours du respect pour le génie, & un respect plus grand pour la vérité. Ces deux sentimens ne se combattent point : ils sont même inséparables. Comment celui qui aime la vérité se permettrait-il d'insulter l'homme qui a su la lui faire connaître & la lui faire aimer ?

Permettra-t-on aux rédacteurs de placer ici une remarque qui les a frappés ? Personne n'admirait plus sincèrement qu'eux M. de *Voltaire* : personne n'avait plus lu ses ouvrages ; cependant en revoyant dans la nouvelle édition ces mêmes ouvrages distribués avec ordre, & de manière qu'on puisse en saisir l'ensemble, M. de

Voltaire s'eſt encore agrandi à leurs yeux, & ils ont appris que juſque-là ils ne l'avaient pas connu tout entier.

On a diſtingué dans le *Proſpectus* les éditeurs des rédacteurs; ainſi on ne peut déſapprouver que nous rendions ici aux éditeurs la juſtice qu'ils méritent, en témoignant qu'ils n'ont épargné ni ſoins ni dépenſes pour rendre l'édition auſſi belle, auſſi complète, auſſi exacte que les circonſtances ont pu le permettre.

TABLE

THEATRE.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT DE L'EDITION DE 1775. Page 1

AVERTISSEMENT DES EDITEURS SUR L'OEDIPE. 7

LETTRES A M. DE GENONVILLE, *contenant la critique de l'Oedipe de Sophocle, de celui de Corneille, & de celui de l'auteur.* 1719. 10

LETTRE I. ibid.

LETTRE II. 17

LETTRE III. *Contenant la critique de l'Oedipe de Sophocle.* 19

LETTRE IV. *Contenant la critique de l'Oedipe de Corneille.* 35

LETTRE V. *Qui contient la critique du nouvel Oedipe.* 46

LETTRE VI. *Qui contient une dissertation sur les chœurs.* 55

LETTRE VII. *A l'occasion de plusieurs critiques qu'on a faites d'Oedipe.* 58

LETTRE *au père Porée, jésuite.* 62

PREFACE DE L'EDITION DE 1729. 65

Des trois unités. 67

De l'opéra. 73

Des tragédies en prose. 75

OEDIPE, TRAGEDIE AVEC DES CHŒURS. 85

NOTES SUR L'ŒDIPE. 153

FRAGMENT D'ARTEMIRE, *tragédie.* 159

AVERTISSEMENT DES EDITEURS. 161

MARIAMNE, *tragédie.* 187

PREFACE DE LA PREMIERE EDITION. 189

FRAGMENT *de la préface de l'édition de* 1730. 197

VARIANTES *des premières éditions de Mariamne.* 267

BRUTUS, *tragédie.* 293

AVERTISSEMENT. 294

DISCOURS SUR LA TRAGEDIE. *A milord Bolingbroke.* 295

VARIANTES *de la tragédie de Brutus.* 386

NOTES. 388

ERYPHILE, *tragédie.* 389

AVERTISSEMENT DES EDITEURS. 390

DISCOURS *prononcé avant la représentation d'Eryphile.* 391

VARIANTES D'ERYPHILE. 455

NOTES. 468

Fin de la Table du Tome premier.

OEUVRES

OEUVRES

DE

VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT

DE L'EDITION DE 1775.

Nous donnons ici toutes les pièces de théâtre de M. *de Voltaire*, avec les variantes que nous avons pu recueillir. Toutes les éditions qu'on en a données à Paris sont très-informes; cela ne pouvait être autrement. Il arriva plus d'une fois que le public, séduit par les ennemis de l'auteur, sembla rejeter aux premières représentations les mêmes morceaux qu'il redemanda ensuite avec empressement quand la cabale fut dissipée.

Quelquefois les acteurs, déroutés par les cris de la cabale, se voyaient forcés de changer eux-mêmes les vers qui avaient été le prétexte du murmure; ils leur en substituaient d'autres

au hasard. Presque tous ses ouvrages dramatiques ont été représentés & imprimés à Paris dans son absence. De-là viennent les fautes dont fourmillent les éditions faites dans cette capitale.

Par exemple, dans la pièce de Gengis imprimée par nous, *in*-8°, sous les yeux de l'auteur, on trouve dans la scène où *Gengis* paraît pour la première fois les vers suivans:

Cessez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps;
Respectez-les: ils sont le prix de mon courage.
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives des lois, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris;
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;
Elle occupe ce peuple & le rend plus docile. &c.

Ce morceau est tronqué & défiguré dans l'édition de *Ducheſne* & dans les autres. Voici comme il s'y trouve:

Cessez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps,
Echappés aux fureurs des flammes, du pillage;
Respectez-les: ils sont le prix de mon courage, &c.

On voit assez que ce qu'on a retranché était absolument nécessaire & très à sa place.

Ce vers qu'on a substitué,

Echappés aux fureurs des flammes, du pillage;

est un vers indigne de quiconque est instruit des

règles de son art, & connaît un peu l'harmonie. *Echappés aux fureurs des flammes*, est une césure monstrueuse.

Ceux qui se plaisent à étudier l'esprit humain doivent savoir que les ennemis de l'auteur, pour faire tomber la pièce, insinuèrent que les meilleurs morceaux étaient dangereux, & qu'il fallait les retrancher; ils eurent la malignité de faire regarder ces vers comme une allusion à la religion, qui rend le peuple plus docile. Il est évident que par ce passage on ne peut entendre que les sciences des Chinois, mépriſées alors des Tartares. On a représenté cette pièce en Italie, il y en a trois traductions, & les inquisiteurs ne se sont jamais avisés de retrancher cette tirade.

La même difficulté fut faite en France à la tragédie de Mahomet; on suscita contr'elle une persécution violente; on fit défendre les représentations : ainsi le fanatisme voulait anéantir la peinture du fanatisme. Rome vengea l'auteur. Le pape *Benoît XIV* protégea la pièce, elle lui fut dédiée, des académiciens la représentèrent dans plusieurs villes d'Italie & à Rome même.

Il faut avouer qu'il n'y a point de pays au monde où les gens de lettres aient été plus maltraités qu'en France : on ne leur rend justice que bien tard.

La tragédie de Tancrède est défigurée d'un bout

à l'autre d'une manière encore plus barbare. Dans les éditions de France, il n'y a presque pas une scène où il ne se trouve des vers qui pèchent également contre la langue, l'harmonie & les règles du théâtre. Le libraire de Paris est d'autant plus inexcusable, qu'il pouvait consulter notre édition à laquelle il devait se conformer.

Les éditeurs de Paris ont porté la négligence jusqu'à répéter les mêmes vers dans plusieurs scènes d'Adélaïde du Guesclin. Nous trouvons dans leur édition, à la scène septième du second acte, ces vers qui n'ont pas de sens :

Gardez d'être réduit au hasard dangereux
Que les chefs de l'Etat ne trahissent leurs vœux.

Il y a dans notre édition :

Tous les chefs de l'Etat, lassés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages.
Gardez d'être réduit au hasard dangereux
De vous voir ou trahir, ou prévenir par eux.

Ces vers sont dans les règles de la syntaxe la plus exacte. Ceux qu'on a substitués dans l'édition de Paris sont de vrais solécismes, & n'ont aucun sens. *Gardez d'être réduit au hasard que les chefs de l'Etat ne trahissent leurs vœux.* De quels vœux s'agit-il ? Que veut dire *Etre réduit au*

hasard qu'un autre ne trahisse ses vœux ? On s'imagine qu'il n'y a qu'à faire des vers qui riment, que le public ne s'apperçoit pas s'ils sont bons ou mauvais, & que la rapidité de la déclamation fait disparaître les défauts du style ; mais les connaisseurs remarquent ces fautes, & ils sont blessés des barbarismes innombrables qui défigurent presque toutes nos tragédies. C'est un devoir indispensable de parler purement sa langue.

Nous avons souvent entendu dire à l'auteur, que la langue était trop négligée au théâtre, & que c'est là que les règles du langage doivent être observées avec le plus de scrupule ; parce que les étrangers y viennent apprendre le français. Il disait que ce qui avait nui le plus aux belles-lettres était le succès de plusieurs pièces, qui, à la faveur de quelques beautés, ont fait oublier qu'elles étaient écrites dans un style barbare. On sait que *Boileau*, en mourant, se plaignait de cette horrible décadence. Les éloges prodigués à cette barbarie ont achevé de corrompre le goût.

Les comédiens croient que les lois de l'art d'écrire, l'élégance, l'harmonie, la pureté de la langue, sont des choses inutiles ; ils coupent, ils retranchent, ils transposent tout à leur plaisir, pour se ménager des situations qui les

faſſent valoir. Ils ſubſtituent à des paſſages néceſſaires des vers ineptes & ridicules, ils en chargent leurs manuſcrits ; & c'eſt ſur ces manuſcrits que des libraires ignorans impriment des choſes qu'ils n'entendent point.

L'extrême abondance des ouvrages dramatiques a dégradé l'art au lieu de le perfectionner ; & les amateurs des lettres, accablés ſous l'immenſité des volumes, n'ont pas eu même le temps de diſtinguer ſi ces ouvrages imprimés ſont corrects ou non.

Les nôtres du moins le ſeront : & nous pouvons aſſurer les étrangers qui attendent notre édition, qu'ils n'y trouveront rien qui offenſe une langue devenue leurs délices & l'objet conſtant de leurs études.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS

SUR L'OEDIPE.

L'AUTEUR composa cette pièce à l'âge de dix-neuf ans. Elle fut jouée en 1718, quarante-cinq fois de suite. Ce fut le sieur *Dufresne*, célèbre acteur, de l'âge de l'auteur, qui joua le rôle d'*Oedipe*. La demoiselle *Desmares*, très-grande actrice, joua celui de *Jocaste*, & quitta le théâtre quelque temps après. On a rétabli dans cette édition le rôle de *Philoctete*, tel qu'il fut joué à la première représentation.

La pièce fut imprimée pour la première fois en 1718. M. *de la Motte* approuva la tragédie d'Oedipe. On trouve dans son approbation cette phrase remarquable : *Le public, à la représentation de cette pièce, s'est promis un digne successeur de* Corneille *& de* Racine ; *& je crois qu'à la lecture il ne rabattra rien de ses prétentions.*

L'abbé *de Chaulieu* fit une mauvaise épigramme contre cette approbation : il disait que l'on connaissait *La Motte* pour un mauvais auteur, mais non pour un faux prophète. C'est ainsi que les grands hommes sont traités au commencement

de leur carrière ; mais il ne faut pas que tous ceux que l'on traite de même, s'imaginent pour cela être de grands hommes. La médiocrité insolente éprouve les mêmes obstacles que le génie, & cela prouve seulement qu'il y a plusieurs manières de blesser l'amour-propre des hommes.

La première édition d'Oedipe fut dédiée à *Madame*, femme du *Régent*. Voici cette dédicace : elle ressemble aux épîtres dédicatoires de ce temps-là. Ce ne fut qu'après son voyage en Angleterre, & lorsqu'il dédia Brutus au lord *Bolingbrocke*, que M. *de Voltaire* montra qu'on pouvait, dans une dédicace, parler à celui qui la reçoit d'autre chose que de lui-même.

MADAME,

Si l'usage de dédier ses ouvrages à ceux qui en jugent le mieux n'était pas établi, il commencerait par VOTRE ALTESSE ROYALE. *La protection éclairée dont vous honorez les succès ou les efforts des auteurs, met en droit, ceux mêmes qui réussissent le moins, d'oser mettre sous votre nom des ouvrages qu'ils ne composent que dans le dessein de vous plaire. Pour moi dont le zèle tient lieu de mérite auprès de vous, souffrez que je prenne la liberté de vous offrir les faibles essais de ma plume.*

Heureux si, encouragé par vos bontés, je puis travailler long-temps pour V. A. R. dont la conservation n'est pas moins précieuse à ceux qui cultivent les beaux-arts, qu'à toute la France dont elle est les délices & l'exemple.

Je suis, avec un profond respect,

MADAME,

De Votre Altesse Royale,

le très-humble & très-obéissant serviteur, AROUET DE VOLTAIRE.

On trouvera ici une préface imprimée en 1729, dans laquelle M. *de Voltaire* combat les opinions de M. *de la Motte* sur la tragédie. *La Motte* y a répondu avec beaucoup de politesse, d'esprit & de raison. On peut voir cette réponse dans ses œuvres. M. *de Voltaire* n'a répliqué qu'en faisant Zaïre, Alzire, Mahomet, &c. Et jusqu'à ce que des pièces en prose, où les règles des unités seraient violées, aient fait autant d'effet au théâtre & autant de plaisir à la lecture, l'opinion de M. *de Voltaire* doit l'emporter.

LETTRES

A

M. DE GENONVILLE, (*)

contenant la critique de l'Oedipe de Sophocle, *de celui de* Corneille, *& de celui de l'*Auteur.

1719.

LETTRE PREMIERE.

JE vous envoie, Monsieur, ma tragédie d'Oedipe, que vous avez vu naître. Vous savez que j'ai commencé cette pièce à dix-neuf ans : si quelque chose pouvait faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeunesse me servirait d'excuse. Du moins, malgré les défauts dont cette tragédie est pleine, & que je suis le premier à reconnaître, j'ose me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage, & ceux que l'ignorance & la malignité m'ont imputés.

(*) Mort conseiller au parlement de Paris : il fut, depuis ces lettres, l'intime ami de M. *de Voltaire*.

Vous savez mieux que personne (*a*) que cette satire intitulée les *J'ai vu*, est d'un poëte du Marais, nommé *Le Brun*, auteur de l'opéra d'Hippocrate amoureux qu'assurément personne ne mettra en musique.

(*a*) Je sens combien il est dangereux de parler de soi ; mais mes malheurs ayant été publics, il faut que ma justification le soit aussi. La réputation d'honnête homme m'est plus chère que celle d'auteur ; ainsi je crois que personne ne trouvera mauvais qu'en donnant au public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'essaie de mériter entièrement son estime, en détruisant l'imposture qui pourrait me l'ôter.

Je sais que tous ceux avec qui j'ai vécu sont persuadés de mon innocence ; mais aussi bien des gens, qui ne connaissent ni la poësie ni moi, m'imputent encore les ouvrages les plus indignes d'un honnête homme & d'un poëte.

Il y a peu d'écrivains célèbres qui n'aient essuyé de pareilles disgraces ; presque tous les poëtes qui ont réussi ont été calomniés, & il est bien triste pour moi de ne leur ressembler que par mes malheurs.

Vous n'ignorez pas que la cour & la ville ont de tout temps été remplies de critiques obscènes, qui, à la faveur des nuages qui les couvrent, lancent, sans être apperçus, les traits les plus envenimés contre les femmes & contre les puissances ; & qui n'ont que la satisfaction de blesser adroitement, sans goûter le plaisir dangereux de se faire connaître. Leurs épigrammes & leurs vaudevilles sont toujours des enfans supposés dont on ne connaît point les vrais parens ; ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui soit assez connu pour que l'on puisse l'en soupçonner, & qui soit assez peu protégé pour ne pouvoir se défendre : telle était la situation où je me suis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avais pas plus de dix-huit ans ; l'imprudence attachée d'ordinaire à la jeunesse, pouvait aisément autoriser les soupçons que l'on sesait naître sur moi : j'étais d'ailleurs sans appui, & je n'avais pas songé à me faire des protecteurs, parce que je ne croyais pas que je dusse jamais avoir des ennemis.

Il parut à la mort de *Louis XIV* une petite pièce imitée des *J'ai vu* de l'abbé *Regnier* : c'était un ouvrage où l'auteur passait en revue tout ce qu'il avait vu dans sa vie ; cette pièce est aussi négligée aujourd'hui qu'elle était alors recherchée : c'est le sort de tous les ouvrages qui n'ont d'autre mérite que celui de la satire. Cette pièce n'en avait point d'autre ; elle n'était remarquable que par les injures grossières qui y étaient indignement répandues, & c'est ce qui lui donna un cours prodigieux : on oublia la bassesse du style en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finissait ainsi : *J'ai vu ces maux & je n'ai pas vingt ans.*

Plusieurs personnes crurent que j'avais mis par-là mon cachet à cet

Ces *J'ai vu* sont grossièrement imités de ceux de l'abbé *Regnier* de l'académie, avec qui l'auteur n'a rien de commun ; ils finissent par ce vers :

J'ai vu ces maux & je n'ai pas vingt ans.

Il est vrai que je n'avais pas vingt ans alors ; mais ce n'est pas une raison qui puisse faire croire que j'aye fait les vers de M. *Le Brun.*

Hos Le Brun *versiculos fecit : tulit alter honores.*

J'apprends que c'est un des avantages attachés à

indigne ouvrage ; on ne me fit pas l'honneur de croire que je pusse avoir assez de prudence pour me déguiser. L'auteur de cette misérable satire ne contribua pas peu à la faire courir sous mon nom, afin de mieux cacher le sien. Quelques-uns m'imputèrent cette pièce par malignité, pour me décrier & pour me perdre ; quelques autres, qui l'admiraient bonnement, me l'attribuèrent pour m'en faire honneur ; ainsi un ouvrage que je n'avais point fait, & même que je n'avais point encore vu alors, m'attira de tous côtés des malédictions & des louanges.

Je me souviens que passant par une petite ville de province, les beaux esprits du lieu me prièrent de leur réciter cette pièce qu'ils disaient être un chef-d'œuvre ; j'eus beau leur répondre que je n'en étais point l'auteur & que la pièce était misérable ; ils ne m'en crurent point sur ma parole ; ils admirèrent ma retenue, & j'acquis ainsi auprès d'eux, sans y penser, la réputation d'un grand poëte & d'un homme fort modeste.

Cependant, ceux qui m'avaient attribué ce malheureux ouvrage continuèrent à me rendre responsable de toutes les sottises qui se débitaient dans Paris, & que moi-même je dédaignais de lire. Quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, on dit qu'il le sera long-temps. On m'assure que de toutes les modes de ce pays-ci, c'est celle qui dure davantage.

La justification est venue, quoiqu'un peu tard ; le calomniateur a signé, les larmes aux yeux, le désaveu de sa calomnie, devant un secrétaire d'Etat ; c'est sur quoi un vieux connaisseur en vers & en hommes, m'a dit : *Oh le beau billet qu'a La Châtre !* Continuez, mon enfant, à faire des tragédies, renoncez à toute profession sérieuse pour ce malheureux métier ; & comptez que vous serez harcelé publiquement toute votre vie, puisque vous êtes assez abandonné de Dieu pour vous faire de gaieté de cœur un homme

la littérature, & sur tout à la poësie, d'être exposé à être accusé sans cesse de toutes les sottises qui

public. Il m'en a cité cent exemples ; il m'a donné les meilleures raisons du monde pour me détourner de faire des vers. Que lui ai-je répondu ? Des vers.

Je me suis donc apperçu de bonne heure, qu'on ne peut ni résister à son goût dominant, ni vaincre sa destinée. Pourquoi la nature force-t-elle un homme à calculer, celui-ci à faire rimer des syllabes, cet autre à former des croches & des rondes sur des lignes parallèles ?

Scit Genius, natale comes qui temperat astrum.

Mais on prétend que tous peuvent dire :

Floravère fuis non respondere favorem
Speratum meritis.

Boileau disait à *Racine :*

„ Cesse de t'étonner si l'envie animée,
„ Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
„ La calomnie en main quelquefois te poursuit. „

Scudéri & l'abbé d'*Aubignac* calomniaient *Corneille : Montfleuri* & toute sa troupe calomniaient *Molière : Térence* se plaint dans ses prologues d'être calomnié par un vieux poëte : *Aristophane* calomnia *Socrate : Homère* fut calomnié par *Margites*. C'est-là l'histoire de tous les arts & de toutes les professions.

Vous savez comment *M. le Régent* a daigné me consoler de ces petites persécutions ; vous savez quel beau présent il m'a fait. Je ne dirai pas comme *Chapelain* disait de *Louis XIII.*

„ Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille
„ Témoignent mon mérite, & font connaître assez
„ Qu'il ne hait pas mes vers, pour être un peu forcés. „

Chœrile, *Chapelain* & moi, nous avons été tous trois trop bien payés pour de mauvais vers.

Retulit acceptos, regale numisma, Philippos.

Le *Régent* qui s'appelle *Philippe*, rend la comparaison parfaite. Ne nous enorgueillissons ni des méchancetés de nos ennemis, ni des bontés de nos protecteurs ; on peut être avec tout cela un homme très-médiocre : on peut être récompensé & envié sans aucun mérite.

courent la ville. On vient de me montrer une épître de l'abbé *de Chaulieu* au marquis *de La Fare*, dans laquelle il se plaint de cette injustice. Voici le passage:

. . . . . .

Accort, insinuant, & quelquefois flatteur,
J'ai su, d'un discours enchanteur
Tout l'usage que pouvait faire
Beaucoup d'imagination,
Qui rejoignît avec adresse,
Au tour brillant, à la justesse,
Le charme de la fiction;
Et son impétueuse ivresse,
Entre le tabac & le vin.

. . . . . .

. . . . . .

J'appris, sans rabot & sans lime,
L'art d'attraper facilement,
Sans être esclave de la rime,
Ce tour aisé, cet enjouement
Qui seul peut faire le sublime.

Que ne m'ont point coûté ces funestes talens!
Dès que j'eus bien ou mal rimé quelque sornette,
Je me vis tout en même temps
Affublé du nom de poëte.

Dès-lors, on ne fit de chanson,
On ne lâcha de vaudeville,
Que sans rime ni sans raison,
On ne me donnât par la ville.

Sur la foi d'un ricanement,
Qui n'était que l'effet d'un gai tempérament,

Dont je fis, j'en conviens, assez peu de scrupule,
Les fats crurent qu'impunément
Personne devant moi ne serait ridicule.
Ils m'ont fait là-dessus mille injustes procès,
J'eus beau les souffrir & me taire,
On m'imputa des vers que je n'ai jamais faits;
C'est assez que j'en susse faire.

Ces vers, Monsieur, ne sont pas dignes de l'auteur de la Tocane & de la Retraite; vous les trouverez bien plats, (*a*) & aussi remplis de fautes que d'une vanité ridicule; je vous les cite comme une autorité en ma faveur : mais j'aime mieux vous citer l'autorité de *Boileau*. Il ne répondit un jour aux complimens d'un campagnard qui le louait d'une impertinente satire contre les évêques, très-fameuse parmi la canaille, qu'en répétant à ce pauvre louangeur :

Vient-il de la province une satire fade,
D'un plaisant du pays insipide boutade;
Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi,
Et le sot campagnard le croit de bonne foi.

Je ne suis ni ne serai *Boileau;* mais les mauvais vers de M. *Le Brun* m'ont attiré des louanges & des persécutions qu'assurément je ne méritais pas.

Je m'attends bien que plusieurs personnes, accoutumées à juger de tout sur le rapport d'autrui,

(*a*) Tout ce morceau fut retranché dans l'édition qu'on fit de ces Lettres, parce qu'on ne voulut pas affliger l'abbé *de Chaulieu* : on doit des égards aux vivans; on ne doit aux morts que la vérité.

seront étonnées de me trouver si innocent, après m'avoir cru, sans me connaître, coupable des plus plats vers du temps présent. Je souhaite que mon exemple puisse leur apprendre à ne plus précipiter leurs jugemens sur les apparences, & à ne plus condamner ce qu'ils ne connaissent pas. On rougirait bientôt de ses décisions, si l'on voulait réfléchir sur les raisons par lesquelles on se détermine.

Il s'est trouvé des gens qui ont cru sérieusement que l'auteur de la tragédie d'Atrée était un méchant homme, parce qu'il avait rempli la coupe d'*Atrée* du sang du fils de *Thyeste;* & aujourd'hui il y a des consciences timorées qui prétendent que je n'ai point de religion, parce que *Jocaste* se défie des oracles d'Apollon. C'est ainsi qu'on décide presque toujours dans le monde; & ceux qui sont accoutumés à juger de la sorte, ne se corrigeront pas par la lecture de cette lettre: peut-être même ne la liront-ils point.

Je ne prétends donc point ici faire taire la calomnie, elle est trop inséparable des succès; mais du moins il m'est permis de souhaiter que ceux qui ne sont en place que pour rendre justice, ne fassent point de malheureux sur le rapport vague & incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc qu'on regarde désormais comme un malheur d'être connu par les talens de l'esprit, & qu'un homme soit persécuté dans sa patrie, uniquement parce qu'il court une carrière dans laquelle il peut faire honneur à sa patrie même?

Ne croyez pas, Monsieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence, le présent dont

M. *le*

M. *le Régent* a daigné m'honorer ; cette bonté pourrait n'être qu'une marque de sa clémence : il est au nombre des princes qui, par des bienfaits, savent lier à leur devoir ceux même qui s'en sont écartés. Une preuve plus sûre de mon innocence, c'est qu'il a daigné dire que je n'étais point coupable, & qu'il a reconnu la calomnie lorsque le temps a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non plus cette grâce que Mgr le *Duc d'Orléans* m'a faite, comme une récompense de mon travail, qui ne méritait tout au plus que son indulgence ; il a moins voulu me récompenser que m'engager à mériter sa protection.

Sans parler de moi, c'est un grand bonheur pour les lettres, que nous vivions sous un prince qui aime les beaux-arts autant qu'il hait la flatterie ; & dont on peut obtenir la protection plutôt par de bons ouvrages que par des louanges, pour lesquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui, par leur naissance & par leur rang, sont exposés à être loués toute leur vie.

LETTRE II.

MONSIEUR, avant que de vous faire lire ma tragédie, souffrez que je vous prévienne sur le succès qu'elle a eu : non pas pour m'en applaudir, mais pour vous assurer combien je m'en défie.

Je sais que les premiers applaudissemens du public ne sont pas toujours de sûrs garants de la bonté d'un ouvrage. Souvent un auteur doit le succès de sa

pièce ou à l'art des acteurs qui la jouent, ou à la décision de quelques amis accrédités dans le monde qui entraînent pour un temps les suffrages de la multitude ; & le public est étonné quelques mois après, de s'ennuyer à la lecture du même ouvrage qui lui arrachait des larmes à la représentation.

Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un succès peut-être passager, & dont les comédiens ont plus à s'applaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'auteurs dramatiques qui impriment, à la tête de leurs ouvrages, des préfaces pleines de vanité ; *qui comptent les princes & les princesses qui sont venus pleurer aux représentations ; qui ne donnent d'autres réponses à leurs censeurs que l'approbation du public ;* & qui enfin, après s'être placés à côté de *Corneille* & de *Racine*, se trouvent confondus dans la foule des mauvais auteurs, dont ils sont les seuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule : je vous parlerai de ma pièce, plus pour avouer mes défauts que pour les excuser : mais aussi je traiterai *Sophocle* & *Corneille* avec autant de liberté, que je me traiterai moi-même avec justice.

J'examinerai les trois Oedipes avec une égale exactitude. Le respect que j'ai pour l'antiquité de *Sophocle* & pour le mérite de *Corneille*, ne m'aveuglera pas sur leurs défauts ; l'amour-propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reste, ne regardez point ces dissertations comme les décisions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer.

La décision ne convient ni à mon âge ni à mon peu de génie; & si la chaleur de la composition m'arrache quelques termes peu mesurés, je les désavoue d'avance, & je déclare que je ne prétends parler affirmativement que sur mes fautes.

LETTRE III.

Contenant la critique de l'Oedipe de Sophocle.

MONSIEUR, mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner *si la tragédie de* Sophocle *fait son imitation par le discours, le nombre & l'harmonie; ce qu'*Aristote *appelle expressément un discours agréablement assaisonné.* (*a*) Je ne discuterai pas non plus *si c'est une pièce du premier genre, simple & implexe: simple, parce qu'elle n'a qu'une seule catastrophe; & implexe, parce qu'elle a la reconnaissance avec la péripétie.*

Je vous rendrai seulement compte, avec simplicité, des endroits qui m'ont révolté, & sur lesquels j'ai besoin des lumières de ceux qui, connaissant mieux que moi les anciens, peuvent mieux excuser tous leurs défauts.

La scène ouvre dans Sophocle par un Chœur de Thébains prosternés aux pieds des autels, & qui, par leurs larmes & par leurs cris, demandent aux dieux la fin de leurs calamités. *Oedipe* leur libérateur & leur roi, paraît au milieu d'eux.

(*a*) M. *Dacier*, préface sur l'Oedipe de *Sophocle*.

Je suis Oedipe, leur dit-il, *si vanté par tout le monde.* Il y a quelque apparence que les Thébains n'ignoraient pas qu'il s'appellait *Oedipe*.

A l'égard de cette grande réputation dont il se vante, M. *Dacier* dit que c'est une adresse de *Sophocle*, qui veut fonder par-là le caractère d'*Oedipe* qui est orgueilleux.

Mes enfans, dit Oedipe, *quel est le sujet qui vous amène ici?* Le Grand-Prêtre lui répond : *Vous voyez devant vous des jeunes gens & des vieillards. Moi qui vous parle, je suis le grand-prêtre de Jupiter. Votre ville est comme un vaisseau battu de la tempête, elle est prête d'être abîmée, & n'a pas la force de surmonter les flots qui fondent sur elle.* De-là, le Grand-Prêtre prend occasion de faire une description de la peste, dont *Oedipe* était aussi bien informé que du nom & de la qualité du grand-prêtre de Jupiter ; d'ailleurs ce Grand-Prêtre rend-il son homélie bien pathétique, en comparant une ville pestiférée, couverte de morts & de mourans, à un vaisseau battu de la tempête? Ce prédicateur ne savait-il pas qu'on affaiblit les grandes choses quand on les compare aux petites?

Tout cela n'est guère une preuve de cette perfection où l'on prétendait, il y a quelques années, que *Sophocle* avait poussé la tragédie ; & il ne paraît pas qu'on ait si grand tort, dans ce siècle, de refuser son admiration à un poëte qui n'emploie d'autre artifice pour faire connaître ses personnages, que de faire dire à l'un : *Je m'appelle Oedipe, si vanté par tout le monde ;* & à l'autre, *Je suis le grand-prêtre de Jupiter.* Cette grossiéreté n'est plus regardée aujourd'hui comme une noble simplicité.

La description de la peste est interrompue par l'arrivée de *Créon*, frère de *Jocaste*, que le roi avait envoyé consulter l'oracle, & qui commence par dire à *Oedipe:*

Seigneur, nous avons eu autrefois un roi qui s'appelait Laïus.

OEDIPE.

Je le sais, quoique je ne l'aie jamais vu.

CRÉON.

Il a été assassiné, & Apollon veut que nous punissions ses meurtriers.

OEDIPE.

Fut-ce dans sa maison, ou à la campagne que Laïus fut tué?

Il est déjà contre la vraisemblance, qu'*Oedipe*, qui règne depuis si long-temps, ignore comment son prédécesseur est mort: mais qu'il ne sache pas même si c'est aux champs ou à la ville que ce meurtre a été commis, & qu'il ne donne pas la moindre raison, ni la moindre excuse de son ignorance; j'avoue que je ne connais point de terme pour exprimer une pareille absurdité.

C'est une faute du sujet, dit-on, & non de l'auteur: comme si ce n'était pas à l'auteur à corriger son sujet lorsqu'il est défectueux. Je sais qu'on peut me reprocher à-peu-près la même faute: mais aussi je ne me ferai pas plus de grâce qu'à *Sophocle*, & j'espère que la sincérité avec laquelle j'avouerai mes défauts, justifiera la hardiesse que je prends de relever ceux d'un ancien.

Ce qui suit me paraît également déraisonnable : *Oedipe* demande s'il ne revint personne de la suite de *Laïus* à qui l'on puisse en demander des nouvelles. On lui répond, qu'*un de ceux qui accompagnaient ce malheureux roi s'étant sauvé, vint dire dans Thèbes que Laïus avait été assassiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre.*

Comment se peut-il faire qu'un témoin de la mort de *Laïus* dise que son maître a été accablé sous le nombre, lorsqu'il est pourtant vrai que c'est un homme seul qui a tué *Laïus* & toute sa suite?

Pour comble de contradiction, *Oedipe* dit, au second acte, qu'il a ouï dire que *Laïus* avait été tué par des voyageurs ; mais qu'il n'y a personne qui dise l'avoir vu : & *Jocaste*, au troisième acte, en parlant de la mort de ce roi, s'explique ainsi à *Oedipe :*

Soyez bien persuadé, Seigneur, que celui qui accompagnait Laïus a rapporté que son maître avait été assassiné par des voleurs ; il ne saurait changer présentement, ni parler d'une autre manière : toute la ville l'a entendu comme moi.

Les Thébains auraient été bien plus à plaindre, si l'énigme du Sphinx n'avait pas été plus aisée à deviner que toutes ces contradictions.

Mais, ce qui est encore plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'est point après de telles fautes contre la vraisemblance, c'est qu'*Oedipe*, lorsqu'il apprend que *Phorbas* vit encore, ne songe pas seulement à le faire chercher ; il s'amuse à faire des imprécations & à consulter les oracles, sans donner ordre qu'on amène devant lui le seul homme qui pouvait lui

fournir des lumières. Le Chœur lui-même, qui est si intéressé à voir finir les malheurs de Thèbes, & qui donne toujours des conseils à *Oedipe*, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu roi ; il le prie seulement d'envoyer chercher *Tirésie*.

Enfin *Phorbas* arrive au quatrième acte. Ceux qui ne connaissent point *Sophocle*, s'imaginent sans doute qu'*Oedipe*, impatient de connaître le meurtrier de *Laïus*, & de rendre la vie aux Thébains, va l'interroger avec empressement sur la mort du feu roi. Rien de tout cela. *Sophocle* oublie que la vengeance de la mort de *Laïus* est le sujet de sa pièce. On ne dit pas un mot à *Phorbas* de cette aventure, & la tragédie finit sans que *Phorbas* ait seulement ouvert la bouche sur la mort du roi son maître. Mais continuons à examiner de suite l'ouvrage de *Sophocle*.

Lorsque *Créon* a appris à *Oedipe* que *Laïus* a été assassiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre, *Oedipe* répond, au sens de plusieurs interprètes : *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, puisque Laïus n'avait point d'argent sur lui* ? La plupart des autres scholiastes entendent autrement ce passage, & font dire à Oedipe : *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, si on ne leur avait donné de l'argent* ? Mais ce sens-là n'est guère plus raisonnable que l'autre : on sait que des voleurs n'ont pas besoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Puisqu'il dépend souvent des scholiastes de faire dire tout ce qu'ils veulent à leurs auteurs, que leur coûterait-il de leur donner un peu de bon sens?

Oedipe, au commencement du second acte, au lieu de mander *Phorbas*, fait venir devant lui *Tirésie*. Le roi & le devin commencent par se mettre en colère l'un contre l'autre; *Tirésie* finit par lui dire:

C'est vous qui êtes le meurtrier de Laïus; vous vous croyez fils de Polybe, roi de Corinthe, vous ne l'êtes point; vous êtes Thébain. La malédiction de votre père & de votre mère vous a autrefois éloigné de cette terre; vous y êtes revenu, vous avez tué votre père, vous avez épousé votre mère, vous êtes l'auteur d'un inceste & d'un parricide; & si vous trouvez que je mente, dites que je ne suis pas prophète.

Tout cela ne ressemble guère à l'ambiguité ordinaire des oracles. Il était difficile de s'expliquer moins obscurément: & si vous joignez aux paroles de *Tirésie* le reproche qu'un ivrogne a fait autrefois à *Oedipe* qu'il n'était pas fils de *Polybe*; & l'oracle d'Apollon qui lui prédit qu'il tuerait son père & qu'il épouserait sa mère; vous trouverez que la pièce est entièrement finie au commencement de ce second acte.

Nouvelle preuve que *Sophocle* n'avait pas perfectionné son art, puisqu'il ne savait pas même préparer les événemens ni cacher sous le voile le plus mince la catastrophe de ses pièces.

Allons plus loin. *Oedipe* traite *Tirésie* de *fou* & de *vieux enchanteur*: cependant, à moins que l'esprit

ne lui ait tourné, il doit le regarder comme un véritable prophète. Eh ! de quel étonnement, de quelle horreur ne doit-il point être frappé, en apprenant de la bouche de *Tirésie* tout ce qu'*Apollon* lui a prédit autrefois ? Quel retour ne doit-il point faire sur lui-même, en apprenant ce rapport fatal qui se trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe qu'il n'était qu'un fils supposé, & les oracles de Thèbes qui lui disent qu'il est Thébain ? entre *Apollon* qui lui a prédit qu'il épouserait sa mère & qu'il tuerait son père, & *Tirésie* qui lui apprend que ses destins affreux sont remplis ? Cependant, comme s'il avait perdu la mémoire de ces événemens épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de soupçonner *Créon*, son *ancien & fidelle ami*, (comme il l'appelle,) d'avoir tué *Laïus;* & cela sans aucune raison, sans aucun fondement, sans que le moindre jour puisse autoriser ses soupçons, & (puisqu'il faut appeler les choses par leur nom) avec une extravagance dont il n'y a guère d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

Quoi ! tu oses paraître devant moi ? dit-il à Créon : *tu as l'audace d'entrer dans ce palais, toi qui es assurément le meurtrier de Laïus, & qui as manifestement conspiré contre moi pour me ravir ma couronne ?*

Voyons, dis-moi, au nom des Dieux, as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie, pour que tu ayes entrepris un si hardi dessein ? N'est-ce pas la plus folle de toutes les entreprises que d'aspirer à la royauté sans

troupes & ſans amis; comme ſi, ſans ce ſecours, il était aiſé de monter au trône?

Créon lui répond.

Vous changerez de ſentiment ſi vous me donnez le temps de parler. Penſez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférât d'être roi avec toutes les frayeurs & toutes les craintes qui accompagnent la royauté, à vivre dans le ſein du repos avec toute la ſureté d'un particulier, qui, ſous un autre nom, poſſéderait la même puiſſance?

Un prince qui ſerait accuſé d'avoir conſpiré contre ſon roi, & qui n'aurait d'autre preuve de ſon innocence que le verbiage de *Créon*, aurait grand beſoin de la clémence de ſon maître. Après tous ces longs diſcours, étrangers au ſujet, *Créon* demande à *Oedipe :*

Voulez-vous me chaſſer du royaume? (*a*)

OEDIPE.

Ce n'eſt pas ton exil que je veux; je te condamne à la mort.

CRÉON.

Il faut que vous faſſiez voir auparavant ſi je ſuis coupable.

OEDIPE.

Tu parles en homme réſolu de ne pas obéir.

CRÉON.

C'eſt parce que vous êtes injuſte.

(*a*) On avertit qu'on a ſuivi par-tout la traduction de M. *Dacier.*

OEDIPE.

Je prends mes suretés.

CRÉON.

Je dois prendre aussi les miennes.

OEDIPE.

O Thèbes ! Thèbes !

CRÉON.

Il m'est permis de crier aussi : Thèbes ! Thèbes !

Jocaste vient pendant ce beau discours, & le Chœur la prie d'emmener le roi ; proposition très-sage : car, après toutes les folies qu'*Oedipe* vient de faire, on ne ferait pas mal de l'enfermer.

JOCASTE.

J'emmènerai mon mari, quand j'aurai appris la cause de ce désordre.

LE CHOEUR.

Oedipe & Créon ont eu ensemble des paroles sur des rapports fort incertains. On se pique souvent sur des soupçons très-injustes.

JOCASTE.

Cela est-il venu de l'un & de l'autre ?

LE CHOEUR.

Oui, Madame.

JOCASTE.

Quelles paroles ont-ils donc eues ?

LE CHOEUR.

C'eſt aſſez, Madame; les princes n'ont pas pouſſé la choſe plus loin, & cela ſuffit.

Effectivement, comme ſi cela ſuffiſait, *Jocaſte* n'en demande pas davantage au Chœur.

C'eſt dans cette ſcène qu'*Oedipe* raconte à *Jocaſte*, qu'un jour, à table, un homme ivre lui reprocha qu'il était un fils ſuppoſé: *J'allai*, continue-t-il, *trouver le roi & la reine; je les interrogeai ſur ma naiſſance; ils furent tous deux très-fâchés du reproche qu'on m'avait fait. Quoique je les aimaſſe avec beaucoup de tendreſſe, cette injure, qui était devenue publique, ne laiſſa pas de me demeurer ſur le cœur, & de me donner des ſoupçons. Je partis donc, à leur inſçu, pour aller à Delphes: Apollon ne daigna pas répondre préciſément à ma demande; mais il me dit les choſes les plus affreuſes & les plus épouvantables dont on ait jamais oüi parler; que j'épouſerais infailliblement ma propre mère; que je ferais voir aux hommes une race malheureuſe qui les remplirait d'horreur; & que je ſerais le meurtrier de mon père.*

Voilà encore la pièce finie. On avait prédit à *Jocaſte* que ſon fils tremperait ſes mains dans le ſang de *Laïus*, & porterait ſes crimes juſqu'au lit de ſa mère. Elle avait fait expoſer ce fils ſur le mont Cithéron, & lui avait fait percer les talons, (comme elle l'avoue dans cette même ſcène,) *Oedipe* porte encore les cicatrices de cette bleſſure; il ſait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils de *Polybe*: tout cela n'eſt-il pas pour *Oedipe* & pour *Jocaſte*

une démonstration de leurs malheurs? & n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter?

Je sais que *Jocaste* ne dit point dans cette scène qu'elle dût un jour épouser son fils; mais cela même est une nouvelle faute. Car, lorsqu'*Oedipe* dit à Jocaste: *On m'a prédit que je souillerais le lit de ma mère, & que mon père serait massacré par mes mains*, Jocaste doit répondre sur le champ, *on en avait prédit autant à mon fils*; ou du moins elle doit faire sentir au spectateur qu'elle est convaincue dans ce moment de son malheur.

Tant d'ignorance dans *Oedipe* & dans *Jocaste* n'est qu'un artifice grossier du poëte, qui, pour donner à sa pièce une juste étendue, fait filer jusqu'au cinquième acte une reconnaissance déjà manifestée au second; & qui viole les règles du sens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du théâtre.

Cette même faute subsiste dans tout le cours de la pièce.

Cet *Oedipe* qui expliquait les énigmes, n'entend pas les choses les plus claires. Lorsque le Pasteur de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de *Polybe*, & qu'il lui apprend que *Polybe* n'était pas son père, qu'il a été exposé par un Thébain sur le mont Cithéron, que ses pieds avaient été percés & liés avec des courroies; *Oedipe* ne soupçonne rien encore. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obscure; & *le Chœur*, toujours présent dans le cours de la pièce, ne prête aucune attention à tout ce qui aurait dû instruire *Oedipe* de sa naissance. *Le Chœur*, qu'on donne pour une assemblée de gens

éclairés, montre aussi peu de pénétration qu'*Oedipe*; & dans le temps que les Thébains devraient être saisis de pitié & d'horreur à la vue des malheurs dont ils sont témoins, ils s'écrient : *Si je puis juger de l'avenir, & si je ne me trompe dans mes conjectures; Cithéron, le jour de demain ne se passera pas que vous ne nous fassiez connaître la patrie & la mère d'Oedipe; & que nous ne menions des danses en votre honneur, pour vous rendre grâces du plaisir que vous aurez fait à nos princes. Et vous, Prince, duquel des dieux êtes-vous donc fils? Quelle Nymphe vous a eu de Pan, dieu des montagnes? Etes-vous le fruit des amours d'Apollon? car Apollon se plaît aussi sur les montagnes. Est-ce Mercure, ou Bacchus qui se tient aussi sur les sommets des montagnes? &c.*

Enfin celui qui a autrefois exposé *Oedipe*, arrive sur la scène. *Oedipe* l'interroge sur sa naissance. Curiosité que M. *Dacier* condamne après *Plutarque*, & qui me paraîtrait la seule chose raisonnable qu'*Oedipe* eût faite dans toute la pièce, si cette juste envie de se connaître n'était pas accompagnée d'une ignorance ridicule de lui-même.

Oedipe sait donc enfin tout son sort au quatrième acte. Voilà donc encore la pièce finie.

M. *Dacier*, qui a traduit l'Oedipe de *Sophocle*, prétend que le spectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra *Jocaste*, & la manière dont *Oedipe* accomplira sur lui-même les malédictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de *Laïus*. J'avais été séduit là-dessus par le respect que j'ai pour ce savant homme, & j'étais de son sentiment lorsque je lus sa traduction. La repré-

sentation de ma pièce m'a bien détrompé : & j'ai reconnu qu'on peut sans péril louer tant qu'on veut les poëtes Grecs, mais qu'il est dangereux de les imiter.

J'avais pris dans Sophocle une partie du récit de la mort de *Jocaste* & de la catastrophe d'Oedipe. J'ai senti que l'attention du spectateur diminuait avec son plaisir au récit de cette catastrophe ; les esprits remplis de terreur au moment de la reconnaissance, n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la pièce. Peut-être que la médiocrité des vers en était la cause ; peut-être que le spectateur, à qui cette catastrophe est connue, regrettait de n'entendre rien de nouveau ; peut-être aussi que la terreur ayant été poussée à son comble, il était impossible que le reste ne parût languissant. Quoi qu'il en soit, je me suis cru obligé de retrancher ce récit qui n'était pas de plus de quarante vers ; & dans Sophocle il tient tout le cinquième acte. Il y a grande apparence qu'on ne doit point passer à un ancien deux ou trois cens vers inutiles, lorsqu'on n'en passe pas quarante à un moderne.

M. *Dacier* avertit dans ses notes que la pièce de *Sophocle* n'est point finie au quatrième acte. N'est-ce pas avouer qu'elle est finie que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'est pas ? On ne se trouve pas dans la nécessité de faire de pareilles notes sur les tragédies de *Corneille* & de *Racine ;* il n'y a que les Horaces qui auraient besoin d'un tel commentaire : mais le cinquième acte des Horaces n'en paraîtrait pas moins défectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit

du cinquième acte de *Sophocle*, que *Longin* a admiré & que *Boileau* a traduit.

Hymen, funeſte hymen, tu m'as donné la vie;
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer ce ſang dont tu m'avais formé;
Et par-là tu produis & des fils & des pères,
Des frères, des maris, des femmes & des mères,
Et tout ce que du ſort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Premièrement, il fallait exprimer que c'eſt dans la même perſonne qu'on trouve ces mères & ces maris; car il n'y a point de mariage qui ne produiſe de tout cela. En ſecond lieu, on ne paſſerait pas aujourd'hui à *Oedipe* de faire une ſi curieuſe recherche des circonſtances de ſon crime, & d'en combiner ainſi toutes les horreurs; tant d'exactitude à compter tous ſes titres inceſtueux, loin d'ajouter à l'atrocité de l'action, ſemble plutôt l'affaiblir.

Ces deux vers de *Corneille* diſent beaucoup plus.

Ce ſont eux qui m'ont fait l'aſſaſſin de mon père;
Ce ſont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.

Les vers de *Sophocle* ſont d'un déclamateur, & ceux de *Corneille* ſont d'un poëte.

Vous voyez que dans la critique de l'Oedipe de *Sophocle*, je ne me ſuis attaché à relever que les défauts qui ſont de tous les temps & de tous les lieux; les contradictions, les abſurdités, les vaines déclamations ſont des fautes par tout pays.

Je

Je ne suis point étonné que, malgré tant d'imperfections, *Sophocle* ait surpris l'admiration de son siècle. L'harmonie de ses vers & le pathétique qui règne dans son style ont pu séduire les Athéniens, qui, avec tout leur esprit & toute leur politesse, ne pouvaient avoir une juste idée de la perfection d'un art qui était encore dans son enfance.

Sophocle touchait au temps où la tragédie fut inventée : *Eschyle*, contemporain de *Sophocle*, était le premier qui se fût avisé de mettre plusieurs personnages sur la scène. Nous sommes aussi touchés de l'ébauche la plus grossière dans les premières découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées lorsque la perfection nous est une fois connue. Ainsi *Sophocle* & *Euripide*, tout imparfaits qu'ils sont, ont autant réussi chez les Athéniens que *Corneille* & *Racine* parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tragédies des Grecs, respecter le génie de leurs auteurs ; leurs fautes sont sur le compte de leur siècle, leurs beautés n'appartiennent qu'à eux : & il est à croire que s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont presque inventé de leur temps.

Il est vrai qu'ils sont bien déchus de cette haute estime où ils étaient autrefois ; leurs ouvrages sont aujourd'hui ou ignorés, ou mépriſés ; mais je crois que cet oubli & ce mépris sont au nombre des injustices dont on peut accuser notre siècle. Leurs ouvrages méritent d'être lus sans doute : & s'ils sont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils sont aussi trop pleins de beautés pour qu'on les mépriſe entièrement.

Euripide surtout, qui me paraît si supérieur à *Sophocle*, & qui serait le plus grand des poëtes s'il était né dans un temps plus éclairé, a laissé des ouvrages qui décèlent un génie parfait, malgré les imperfections de ses tragédies.

Eh! quelle idée ne doit-on point avoir d'un poëte qui a prêté des sentimens à *Racine* même? Les endroits que ce grand homme a traduits d'Euripide, dans son inimitable rôle de Phèdre, ne sont pas les moins beaux de son ouvrage.

Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière!
..... Insensée, où suis-je & qu'ai-je dit?
Où laissai-je égarer mes vœux & mon esprit?
Je l'ai perdu, les dieux m'en ont ravi l'usage.
Oenone, la rougeur me couvre le visage;
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

Presque toute cette scène est traduite mot pour mot d'Euripide. Il ne faut pas cependant que le lecteur, séduit par cette traduction, s'imagine que la pièce d'*Euripide* soit un bon ouvrage. Voilà le seul bel endroit de sa tragédie, & même le seul raisonnable; car c'est le seul que *Racine* ait imité. Et comme on ne s'avisera jamais d'approuver l'Hippolyte de *Sénèque*, quoique *Racine* ait pris dans cet auteur toute la déclaration de *Phèdre*; aussi ne doit-on pas admirer l'Hippolyte d'*Euripide*, pour trente ou

quarante vers qui se sont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos poëtes.

Molière prenait quelquefois des scènes entières dans *Cyrano de Bergerac*, & disait pour son excuse: *Cette scène est bonne, elle m'appartient de droit; je reprends mon bien par-tout où je le trouve.*

Racine pouvait à-peu-près en dire autant d'*Euripide*.

Pour moi, après vous avoir dit bien du mal de *Sophocle*, je suis obligé de vous en dire tout le bien que j'en sais: tout différent en cela des médisans, qui commencent toujours par louer un homme, & qui finissent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être, sans *Sophocle*, je ne serais jamais venu à bout de mon Oedipe. Je ne l'aurais même jamais entrepris. Je traduisis d'abord la première scène de mon quatrième acte: celle du Grand-Prêtre qui accuse le roi est entièrement de lui: la scène des deux vieillards lui appartient encore. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne-foi. Il est vrai que comme je lui dois des beautés, je lui dois aussi des fautes, & j'en parlerai dans l'examen de ma pièce, où j'espère vous rendre compte des miennes.

LETTRE IV.

Contenant la critique de l'Oedipe de Corneille.

MONSIEUR, après vous avoir fait part de mes sentimens sur l'Oedipe de *Sophocle*, je vous dirai ce que je pense de celui de *Corneille*. Je respecte beaucoup

plus, sans doute, ce Tragique Français que le Grec ; mais je respecte encore plus la vérité, à qui je dois les premiers égards. Je crois même que quiconque ne sait pas connaître les fautes des grands hommes, est incapable de sentir le prix de leurs perfections. J'ose donc critiquer l'Oedipe de *Corneille* ; & je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me soupçonniez de jalousie ni que vous me reprochiez de vouloir m'égaler à lui. C'est en l'admirant que je hasarde ma censure ; & je crois avoir une estime plus véritable pour ce fameux poëte, que ceux qui jugent de l'Oedipe par le nom de l'auteur, non par l'ouvrage même ; & qui eussent mépriſé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'auteur de Cinna.

Corneille sentit bien que la simplicité, ou plutôt la sécheresse de la tragédie de *Sophocle*, ne pouvait fournir toute l'étendue qu'exigent nos pièces de théâtre. On se trompe fort, lorsqu'on pense que tous ces sujets, traités autrefois avec succès par *Sophocle* & par *Euripide*, l'Oedipe, le Philoctete, l'Electre, l'Iphigénie en Tauride, sont des sujets heureux & aisés à manier ; ce sont les plus ingrats & les plus impraticables : ce sont des sujets d'une ou de deux scènes tout au plus, & non pas d'une tragédie. Je sais qu'on ne peut guère voir sur le théâtre des événemens plus affreux ni plus attendrissans ; & c'est cela même qui rend le succès plus difficile. Il faut joindre à ces événemens des passions qui les préparent : si ces passions sont trop fortes, elles étouffent le sujet ; si elles sont trop faibles, elles languissent. Il fallait que *Corneille* marchât entre ces

deux extrêmités, & qu'il suppléât par la fécondité de son génie à l'aridité de la matière. Il choisit donc l'épisode de *Thésée* & de *Dircé ;* & quoique cet épisode ait été universellement condamné, quoique *Corneille* eût pris dès long-temps la glorieuse habitude d'avouer ses fautes, il ne reconnut point celle-ci ; & parce que cet épisode était tout entier de son invention, il s'en applaudit dans sa préface : tant il est difficile aux plus grands hommes, & même aux plus modestes, de se sauver des illusions de l'amour-propre.

Il faut avouer que *Thésée* joue un étrange rôle pour un héros. Au milieu des maux les plus horribles dont un peuple puisse être accablé, il débute par dire que,

Quelque ravage affreux que fasse ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.

Et parlant, dans la seconde scène, à *Oedipe :*

Il veut lui faire voir un beau feu dans son sein,
Et tâcher d'obtenir un aveu favorable,
Qui peut faire un heureux d'un amant misérable.
..... Il est vrai, j'aime en votre palais;
Chez vous est la beauté qui fait tous mes souhaits.
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone & d'Ismène,
Elle tient même rang chez vous & chez la reine;
En un mot, c'est leur sœur, la princesse Dircé,
Dont les yeux....

Oedipe répond :

.... Quoi ! ses yeux, Prince, vous ont blessé ?

Je suis fâché pour vous que la reine sa mère
Ait su vous prévenir pour un fils de son frère.
Ma parole est donnée & je n'y puis plus rien :
Mais je crois qu'après tout ses sœurs la valent bien.

THESÉE.

Antigone est parfaite, Ismène est admirable;
Dircé, si vous voulez, n'a rien de comparable;
Elles sont, l'une & l'autre, un chef-d'œuvre des cieux;
Mais...
Ce n'est pas offenser deux si charmantes sœurs,
Que voir en leur aînée aussi quelques douceurs.

Il faut avouer que les discours de *Guillot-Gorju* & de *Tabarin* ne sont guère différens.

Cependant l'ombre de *Laïus* demande un prince ou une princesse de son sang pour victime; *Dircé*, seul reste du sang de ce roi, est prête à s'immoler sur le tombeau de son père: *Thésée* qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il est son frère, & ne laisse pas de lui parler d'amour malgré la nouvelle parenté.

J'ai mêmes yeux encore, & vous mêmes appas.
Mon cœur n'écoute point ce que le sang veut dire;
C'est d'amour qu'il gémit, c'est d'amour qu'il soupire;
Et pour pouvoir sans crime en goûter la douceur,
Il se révolte exprès contre le nom de sœur.

Cependant, qui le croirait ? *Thésée*, dans cette même scène, se lasse de son stratagême. Il ne peut pas soutenir plus long-temps le personnage de frère; &

sans attendre que le frère de *Dircé* soit connu, il lui avoue toute la feinte & la remet par-là dans le péril dont il voulait la tirer, en lui disant pourtant :

Que l'amour, pour défendre une si chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin, lorsqu'*Oedipe* reconnaît qu'il est le meurtrier de *Laïus* ; *Thésée*, au lieu de plaindre ce malheureux roi lui propose un duel pour le lendemain ; & il épouse *Dircé* à la fin de la pièce. Ainsi la passion de *Thésée* fait tout le sujet de la tragédie, & les malheurs d'*Oedipe* n'en sont que l'épisode.

Dircé, personnage plus défectueux que *Thésée*, passe tout son temps à dire des injures à *Oedipe* & à sa mère ; elle dit à *Jocaste*, sans détour, qu'elle est indigne de vivre.

Votre second hymen peut avoir d'autres causes :
Mais j'oserai vous dire, à bien juger des choses,
Que pour avoir puisé la vie en votre flanc,
J'y dois avoir sucé fort peu de votre sang.
Celui du grand Laïus dont je m'y suis formée,
Trouve bien qu'il est doux d'aimer & d'être aimée ;
Mais il ne trouve pas qu'on soit digne du jour,
Lorsqu'aux soins de sa gloire on préfère l'amour.

Il est étonnant que *Corneille*, qui a senti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excuser. *Ce manque de respect*, dit-il, *de Dircé envers sa mère, ne peut être une faute de théâtre, puisque nous ne sommes pas obligés*

de rendre parfaits ceux que nous y fesons voir. Non, sans doute, on n'est pas obligé de faire des gens de bien de tous ses personnages ; mais les bienséances exigent du moins, qu'une princesse qui a assez de vertu pour vouloir sauver son peuple aux dépens de sa vie, en ait assez pour ne point dire des injures atroces à sa mère.

Pour *Jocaste*, dont le rôle devrait être intéressant, puisqu'elle partage tous les malheurs d'*Oedipe*, elle n'en est pas même le témoin ; elle ne paraît point au cinquième acte, lorsqu'*Oedipe* apprend qu'il est son fils : en un mot, c'est un personnage absolument inutile, qui ne sert qu'à raisonner avec *Thésée*, & à excuser les insolences de sa fille, qui agit, dit-elle,

En amante à bon titre, en princesse avisée.

Finissons par examiner le rôle d'*Oedipe*, & avec lui la contexture du poëme.

Oedipe commence par vouloir marier une de ses filles avant que de s'attendrir sur les malheurs des Thébains ; bien plus condamnable en cela que *Thésée*, qui, n'étant point chargé comme lui du salut de tout ce peuple, peut sans crime écouter sa passion.

Cependant comme il fallait bien dire au premier acte quelque chose du sujet de la pièce, on en touche un mot dans la cinquième scène. *Oedipe* soupçonne que les dieux sont irrités contre les Thébains, parce que *Jocaste* avait autrefois fait exposer son fils, & trompé par-là les oracles des dieux, qui prédisaient que ce fils tuerait son père & épouserait sa mère.

Il me semble qu'il doit plutôt croire que les dieux

ſont ſatisfaits que *Jocaſte* ait étouffé un monſtre au berceau ; & vraiſemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils, qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaſte ſoupçonne, avec auſſi peu de fondement, que les dieux puniſſent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de *Laïus*. Elle prétend qu'on n'a jamais pu venger cette mort, comment donc peut-elle croire que les dieux la puniſſent de n'avoir pas fait l'impoſſible ?

Avec moins de fondement encore, *Oedipe* répond :

Pourrons-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus ?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadême.
. . . . . .
Au lieu même, au temps même, attaqué ſeul par trois,
J'en laiſſai deux ſans vie, & mis l'autre aux abois.

Oedipe n'a aucune raiſon de croire que ces trois voyageurs fuſſent des brigands, puiſqu'au quatrième acte, lorſque *Phorbas* paraît devant lui, il lui dit :

Et tu fus un des trois que je fus arrêter,
Dans ce paſſage étroit qu'il fallut diſputer.

S'il les a arrêtés lui-même, & s'il ne les a combattus que parce qu'ils ne voulaient pas lui céder le pas, il n'a point dû les prendre pour des voleurs, qui font ordinairement très-peu de cas des cérémonies & qui ſongent plutôt à dépouiller les paſſans qu'à leur diſputer le haut du pavé.

Mais il me semble qu'il y a dans cet endroit une faute encore plus grande. *Oedipe* avoue à *Jocaste* qu'il s'est battu contre trois inconnus au temps même & au lieu même où *Laïus* a été tué. *Jocaste* sait que *Laïus* n'avait avec lui que deux compagnons de voyage. Ne devait-elle donc pas soupçonner que *Laïus* est peut-être mort de la main d'*Oedipe*? Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu, de peur que la pièce ne finisse au premier acte; elle ferme les yeux sur les lumières qu'*Oedipe* lui donne, & jusqu'à la fin du quatrième acte il n'est pas dit un mot de la mort de *Laïus*, qui pourtant est le sujet de la pièce. Les amours de *Thésée* & de *Dircé* occupent toute la scène.

C'est au quatrième acte qu'*Oedipe*, en voyant *Phorbas*, s'écrie:

C'est un de mes brigands à la mort échappé,
Madame, & vous pouvez lui choisir des supplices:
S'il n'a tué Laïus, il fut un des complices.

Pourquoi prendre *Phorbas* pour un brigand? & pourquoi affirmer avec tant de certitude qu'il est complice de la mort de *Laïus*? Il me paraît que l'Oedipe de *Corneille* accuse *Phorbas* avec autant de légèreté que l'Oedipe de *Sophocle* accuse *Créon*.

Je ne parle point de l'action giganteſque d'*Oedipe* qui tue trois hommes tout seul dans Corneille, & qui en tue sept dans Sophocle. Mais il est bien étrange qu'*Oedipe* se souvienne, après seize ans, de tous les traits de ces trois hommes; *Que l'un avait le poil*

noir, la mine assez farouche, le front cicatrisé, & le regard un peu louche; que l'autre avait le teint frais & l'œil perçant, qu'il était chauve sur le devant & mêlé sur le derrière; & pour rendre la chose encore moins vraisemblable, il ajoute :

On en peut voir en moi la taille & quelques traits.

Ce n'était point à *Oedipe* à parler de cette ressemblance : c'était à *Jocaste*, qui, ayant vécu avec l'un & avec l'autre, pouvait en être bien mieux informée qu'*Oedipe*, qui n'a jamais vu *Laïus* qu'un moment en sa vie. Voilà comme *Sophocle* a traité cet endroit : mais il fallait que *Corneille*, ou n'eût point lu du tout Sophocle, ou le méprisât beaucoup, puisqu'il n'a rien emprunté de lui, ni beautés ni défauts.

Cependant, comment se peut-il faire qu'*Oedipe* ait seul tué *Laïus*, & que *Phorbas*, qui a été blessé à côté de ce roi, dise pourtant qu'il a été tué par des voleurs ? Il était difficile de concilier cette contradiction ; & *Jocaste*, pour toute réponse, dit que

C'est un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher sa honte.

Cette petite tromperie de *Phorbas* devait-elle être le nœud de la tragédie d'Oedipe ? Il s'est pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puérilité ; & un homme distingué à la cour par son esprit m'a dit que c'était là le plus bel endroit de Corneille.

Au cinquième acte, *Oedipe*, honteux d'avoir épousé la veuve d'un roi qu'il a massacré, dit qu'il veut se

bannir & retourner à Corinthe ; & cependant il envoie chercher *Théſée* & *Dircé*,

Pour lire dans leur ame
S'ils prêteraient la main à quelque ſourde trame.

Et que lui importent les ſourdes trames de *Dircé*, & les prétentions de cette princeſſe ſur une couronne à laquelle il renonce pour jamais ?

Enfin, il me paraît qu'*Oedipe* apprend avec trop de froideur ſon affreuſe aventure. Je ſais qu'il n'eſt point coupable & que ſa vertu peut le conſoler d'un crime involontaire. Mais s'il a aſſez de fermeté dans l'eſprit pour ſentir qu'il n'eſt que malheureux, doit-il ſe punir de ſon malheur ? Et s'il eſt aſſez furieux & aſſez déſeſpéré pour ſe crever les yeux, doit-il être aſſez froid pour dire à *Dircé* dans un moment ſi terrible :

Votre frère eſt connu, le ſavez-vous, Madame ?
Votre amour pour Théſée eſt dans un plein repos.
. . . . . .
Aux crimes, malgré moi, l'ordre du ciel m'attache ;
Pour m'y faire tomber, à moi-même il me cache ;
Il offre, en m'aveuglant ſur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée & ma mère à mon lit.
Hélas ! qu'il eſt bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous deſtine !
Les ſoins de l'éviter font courir au-devant,
Et l'adreſſe à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il reſter ſur le théâtre à débiter plus de quatre-vingt vers avec *Dircé* & avec *Théſée* qui eſt

un étranger pour lui, tandis que *Jocaſte*, ſa femme & ſa mère, ne ſait encore rien de ſon aventure, & ne paraît pas ſur la ſcène?

Voilà à-peu-près les principaux défauts que j'ai cru appercevoir dans l'Oedipe de *Corneille*. Je m'abuſe peut-être: mais je parle de ſes fautes avec la même ſincérité que j'admire les beautés qui y ſont répandues; & quoique les beaux morceaux de cette pièce me paraiſſent très-inférieurs aux grands traits de ſes autres tragédies, je déſeſpère pourtant de les égaler jamais; car ce grand homme eſt toujours au-deſſus des autres, lors même qu'il n'eſt pas entièrement égal à lui-même.

Je ne parle point de la verſification; on ſait qu'il n'a jamais fait de vers ſi faibles & ſi indignes de la tragédie. En effet, *Corneille* ne connaiſſait guère la médiocrité, & il tombait dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevait au ſublime.

J'eſpère que vous me pardonnerez, Monſieur, la témérité avec laquelle je parle; ſi pourtant c'en eſt une de trouver mauvais ce qui eſt mauvais, & de reſpecter le nom de l'auteur ſans en être l'eſclave.

Et quelles fautes voudrait-on que l'on relevât? Serait-ce celles des auteurs médiocres, dont on ignore tout juſqu'aux défauts? C'eſt ſur les imperfections des grands hommes qu'il faut attacher ſa critique; car ſi le préjugé nous feſait admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions & il ſe trouverait peut-être que nous n'aurions pris de ces célèbres écrivains que l'exemple de mal faire.

LETTRE V.

Qui contient la critique du nouvel Oedipe.

MONSIEUR, me voilà enfin parvenu à la partie de ma dissertation la plus aisée, c'est-à-dire à la critique de mon ouvrage ; & pour ne point perdre de temps, je commencerai par le premier défaut qui est celui du sujet. Régulièrement, la pièce d'Oedipe devrait finir au premier acte. Il n'est pas naturel qu'*Oedipe* ignore comment son prédécesseur est mort. *Sophocle* ne s'est point mis du tout en peine de corriger cette faute ; *Corneille*, en voulant la sauver, a fait encore plus mal que *Sophocle ;* & je n'ai pas mieux réussi qu'eux. *Oedipe*, chez moi, parle ainsi à *Jocaste :*

On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva sur son prince une coupable main.
Pour moi qui, sur son trône élevé par vous-même,
Deux ans après sa mort ai ceint le diadême ;
Madame, jusqu'ici, respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappellé le sujet de vos pleurs :
Et de vos seuls périls chaque jour alarmée,
Mon ame à d'autres soins semblait être fermée.

Ce compliment ne me paraît point une excuse valable de l'ignorance d'*Oedipe*. La crainte de déplaire à sa femme, en lui parlant de son premier mari, ne

doit point du tout l'empêcher de s'informer des circonstances de la mort de son prédécesseur. C'est avoir trop de discrétion & trop peu de curiosité Il ne lui est pas permis non plus de ne point savoir l'histoire de *Phorbas*. Un ministre d'Etat ne saurait jamais être un homme assez obscur pour être en prison plusieurs années, sans qu'on en sache rien.

Jocaste a beau dire :

Dans un château voisin, conduit secrétement,
Je dérobai sa tête à leur emportement.

on voit bien que ces deux vers ne sont mis que pour prévenir la critique ; c'est une faute qu'on tâche de déguiser, mais qui n'est pas moins une faute.

Voici un défaut plus considérable, qui n'est pas du sujet & dont je suis seul responsable. C'est le personnage de *Philoctete*. Il semble qu'il ne soit venu à Thèbes que pour y être accusé ; encore est-il soupçonné peut-être un peu légèrement. Il arrive au premier acte, & s'en retourne au troisième : on ne parle de lui que dans les trois premiers actes, & l'on n'en dit pas un seul mot dans les derniers. Il contribue un peu au nœud de la pièce, & le dénouement se fait absolument sans lui. Ainsi il paraît que ce sont deux tragédies, dont l'une roule sur *Philoctete*, & l'autre sur *Oedipe*.

J'ai voulu donner à *Philoctete* le caractère d'un héros : mais j'ai bien peur d'avoir poussé la grandeur d'ame jusqu'à la fanfaronade. Heureusement j'ai lu dans Madame *Dacier*, qu'un homme peut parler avantageusement de soi lorsqu'il est calomnié : voilà

le cas où se trouve *Philoctete*. Il est réduit par la calomnie à la nécessité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occasion, j'aurais tâché de lui donner plus de politesse que de fierté ; & s'il s'était trouvé dans les mêmes circonstances que *Sertorius* & *Pompée*, j'aurais pris la conversation héroïque de ces deux grands hommes pour modèle, quoique je n'eusse pas espéré de l'atteindre. Mais comme il est dans la situation de *Nicomède*, j'ai donc cru devoir le faire parler à-peu-près comme ce jeune prince, & qu'il lui était permis de dire, *Un homme tel que moi*, lorsqu'on l'outrage. Quelques personnes s'imaginent que *Philoctete* était un pauvre écuyer d'*Hercule*, qui n'avait d'autre mérite que d'avoir porté ses flèches, & qui veut s'égaler à son maître dont il parle toujours. Cependant il est certain que *Philoctete* était un prince de la Grèce, fameux par ses exploits, compagnon d'*Hercule*, & de qui même les dieux avaient fait dépendre le destin de Troye. Je ne sais si je n'en ai point fait, en quelques endroits, un fanfaron ; mais il est certain que c'était un héros.

Pour l'ignorance où il est, en arrivant, des affaires de Thèbes, je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'*Oedipe*. Le mont Oeta où il avait vu mourir *Hercule*, n'était pas si éloigné de Thèbes qu'il ne pût savoir aisément ce qui se passait dans cette ville. Heureusement cette ignorance vicieuse de *Philoctete* m'a fourni une exposition du sujet qui m'a paru assez bien reçue ; c'est ce qui me persuade que les beautés d'un ouvrage naissent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les tragédies, on tombe dans un écueil

écueil tout contraire. L'exposition du sujet se fait ordinairement à un personnage qui en est aussi bien informé que celui qui lui parle. On est obligé, pour mettre les auditeurs au fait, de faire dire aux principaux acteurs ce qu'ils ont dû vraisemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection serait de combiner tellement les événemens, que l'acteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans sa bouche, que dans le temps même où il le dit. Telle est, entr'autres exemples de cette perfection, la première scène de la tragédie de Bajazet. *Acomat* ne peut être instruit de ce qui se passe dans l'armée; *Osmin* ne peut avoir de nouvelles du sérail; ils se font l'un à l'autre des confidences réciproques qui instruisent & qui intéressent également le spectateur: & l'artifice de cette exposition est conduit avec un ménagement dont je crois que *Racine* seul était capable.

Il est vrai qu'il y a des sujets de tragédie où l'on est tellement gêné par la bizarrerie des événemens, qu'il est presqu'impossible de réduire l'exposition de sa pièce à ce point de sagesse & de vraisemblance. Je crois, pour mon bonheur, que le sujet d'Oedipe est de ce genre; & il me semble que lorsqu'on se trouve si peu maître du terrain, il faut toujours songer à être intéressant plutôt qu'exact: car le spectateur pardonne tout hors la langueur; & lorsqu'il est une fois ému, il examine rarement s'il a raison de l'être.

A l'égard de ce souvenir d'amour entre *Jocaste* & *Philoctete*, j'ose encore dire que c'est un défaut nécessaire. Le sujet ne me fournissait rien par lui-même pour remplir les trois premiers actes; à peine

même avais-je de la matière pour les deux derniers. Ceux qui connaissent le théâtre, c'est-à-dire ceux qui sentent les difficultés de la composition aussi-bien que les fautes, conviendront de ce que je dis. Il faut toujours donner des passions aux principaux personnages. Eh! quel rôle insipide aurait joué *Jocaste*, si elle n'avait eu du moins le souvenir d'un amour légitime, & si elle n'avait craint pour les jours d'un homme qu'elle avait autrefois aimé?

Il est surprenant que *Philoctete* aime encore *Jocaste* après une si longue absence : il ressemble assez aux chevaliers errans, dont la profession était d'être toujours fidelles à leurs maîtresses. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent *Jocaste* trop âgée pour faire naître encore des passions ; elle a pu être mariée si jeune, & il est si souvent répété dans la pièce qu'*Oedipe* est dans une grande jeunesse, que, sans trop presser les temps, il est aisé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes seraient bien malheureuses si l'on n'inspirait plus de sentimens à cet âge.

Je veux que *Jocaste* ait plus de soixante ans dans Sophocle & dans Corneille ; la construction de leur fable n'est pas une règle pour la mienne ; je ne suis pas obligé d'adopter leurs fictions : & s'il leur a été permis de faire revivre dans plusieurs de leurs pièces des personnes mortes depuis long-temps, & d'en faire mourir d'autres qui étaient encore vivantes, on doit bien me passer d'ôter à *Jocaste* quelques années.

Mais je m'apperçois que je fais l'apologie de ma pièce, au lieu de la critique que j'en avais promise : revenons vîte à la censure.

Le troisième acte n'est point fini; on ne sait pourquoi les acteurs sortent de la scène. *Oedipe* dit à *Jocaste*:

Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclaircisse
Un soupçon que je forme avec trop de justice.
. . . . . Suivez-moi,
Et venez dissiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raison pour qu'*Oedipe* éclaircisse son doute plutôt derrière le théâtre que sur la scène: aussi, après avoir dit à *Jocaste* de le suivre, revient-il avec elle le moment d'après, & il n'y a aucune autre distinction entre le troisième & le quatrième acte, que le coup d'archet qui les sépare.

La première scène du quatrième acte est celle qui a le plus réussi: mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette scène à *Jocaste* & à *Oedipe* tout ce qu'ils avaient dû s'apprendre depuis long-temps. L'intrigue n'est fondée que sur une ignorance bien peu vraisemblable: j'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du sujet.

Je mets dans la bouche d'*Oedipe*:

Enfin, je me souviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais jusqu'ici ce grand événement:
La main des dieux sur moi si long-temps suspendue,
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient sur ma vue.)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, &c.

Il est manifeste que c'était au premier acte qu'*Oedipe* devait raconter cette aventure de la Phocide; car

dès qu'il apprend de la bouche du grand-prêtre que les dieux demandent la punition du meurtre de *Laïus*, son devoir est de s'informer scrupuleusement & sans délai, de toutes les circonstances de ce meurtre. On doit lui répondre que *Laïus* a été tué en Phocide, dans un chemin étroit, par deux étrangers ; & lui qui sait que dans ce temps-là même il s'est battu contre deux étrangers en Phocide, doit soupçonner dès ce moment que *Laïus* a été tué de sa main. Il est triste d'être obligé, pour cacher cette faute, de supposer que la vengeance des dieux ôte dans un temps la mémoire à *Oedipe*, & la lui rend dans un autre. La scène suivante d'*Oedipe* & de *Phorbas* me paraît bien moins intéressante chez moi que dans Corneille. *Oedipe*, dans ma pièce, est déjà instruit de son malheur avant que *Phorbas* achève de l'en persuader : *Phorbas* ne laisse l'esprit du spectateur dans aucune incertitude, il ne lui inspire aucune surprise, il ne doit donc point l'intéresser. Dans Corneille, au contraire, *Oedipe*, loin de se douter d'être le meurtrier de *Laïus*, croit en être le vengeur, & il se convainc lui-même en voulant convaincre *Phorbas*. Cet artifice de *Corneille* serait admirable, si *Oedipe* avait quelque lieu de croire que *Phorbas* est coupable, & si le nœud de la pièce n'était pas fondé sur un mensonge puéril.

C'est un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher sa honte.

Je ne pousserai pas plus loin la critique de mon ouvrage ; il me semble que j'en ai reconnu les défauts les plus importans. On ne doit pas en exiger

davantage d'un auteur, & peut-être un censeur ne m'aurait-il pas plus maltraité. Si l'on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a souvent dans un ouvrage des défauts qu'on est obligé de laisser malgré soi; & d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ses fautes qu'à les corriger : j'ajouterai encore que j'en ai ôté autant qu'il en reste. Chaque représentation de mon Oedipe était pour moi un examen sévère, où je recueillais les suffrages & les censures du public, & j'étudiais son goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que Monseigneur le *prince de Conti* est celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuses & les plus fines. S'il n'était qu'un particulier, je me contenterais d'admirer son discernement : mais puisqu'il est élevé au-dessus des autres autant par son esprit que par son rang, j'ose ici le supplier d'accorder sa protection aux belles-lettres dont il a tant de connaissance.

J'oubliais de dire que j'ai pris deux vers dans l'Oedipe de *Corneille*. L'un est au premier acte :

Ce monstre à voix humaine, aigle, femme & lion :

L'autre est au dernier acte ; c'est une traduction de Sénèque.

Nec vivis missus, nec sepultis :

Et le sort qui l'accable,
Des morts & des vivans semble le séparer.

Je n'ai point fait scrupule de voler ces deux vers, parce qu'ayant précisément la même chose à dire

que *Corneille*, il m'était impossible de l'exprimer mieux ; & j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me reste à parler de quelques rimes que j'ai hasardées dans ma tragédie. J'ai fait rimer *héros* à *tombeaux ; contagion* à *poison*, &c. Je ne défends point ces rimes parce que je les ai employées, mais je ne m'en suis servi que parce que je les ai crues bonnes. Je ne puis souffrir qu'on sacrifie à la richesse de la rime toutes les autres beautés de la poësie, & qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur & à l'esprit. On pousse même la tyrannie jusqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encore plus que pour les oreilles. *Je ferois*, *j'aimerois*, &c. ne se prononcent point autrement que *traits* & *attraits :* cependant on prétend que ces mots ne riment point ensemble, parce qu'un mauvais usage veut qu'on les écrive différemment. M. *Racine* avait mis dans son Andromaque :

M'en croirez-vous ? Lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirois.

Le scrupule lui prit, & il ôta la rime *fuirois* qui me paraît, à ne consulter que l'oreille, beaucoup plus juste que celle de *jamais* qu'il lui substitua.

La bizarrerie de l'usage, ou plutôt des hommes qui l'établissent, est étrange sur ce sujet comme sur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore* qui n'en a qu'une. Par la même raison, *tonnerre* & *terre* devraient rimer avec *père* & *mère :* cependant on ne le souffre pas, & personne ne réclame contre cette injustice.

Il me paraît que la poësie française y gagnerait beaucoup, si l'on voulait secouer le joug de cet usage déraisonnable & tyrannique. Donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce serait leur donner de nouvelles pensées ; car l'assujettissement à la rime fait que souvent on ne trouve dans la langue qu'un seul mot qui puisse finir un vers : on ne dit presque jamais ce qu'on voulait dire ; on ne peut se servir du mot propre ; & l'on est obligé de chercher une pensée pour la rime, parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce que l'on pense.

C'est à cet esclavage qu'il faut imputer plusieurs impropriétés qu'on est choqué de rencontrer dans nos poëtes les plus exacts. Les auteurs sentent encore mieux que les lecteurs la dureté de cette contrainte, & ils n'osent s'en affranchir. Pour moi, dont l'exemple ne tire point à conséquence, j'ai tâché de regagner un peu de liberté ; & si la poësie occupe encore mon loisir, je préférerai toujours les choses aux mots, & la pensée à la rime.

LETTRE VI.

Qui contient une dissertation sur les Chœurs.

MONSIEUR, il ne me reste plus qu'à parler du chœur que j'introduis dans ma pièce. J'en ai fait un personnage qui paraît à son rang comme les autres acteurs, & qui se montre quelquefois sans parler, seulement pour jeter plus d'intérêt dans la scène, & pour ajouter plus de pompe au spectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenue était la seule qu'on devait prendre, je m'imagine que la manière dont j'ai hasardé les chœurs est la seule qui pouvait réussir parmi nous.

Chez les anciens, le chœur remplissait l'intervalle des actes & paraissait toujours sur la scène. Il y avait à cela plus d'un inconvénient; car ou il parlait dans les entr'actes de ce qui s'était passé dans les actes précédens, & c'était une répétition fatigante; ou il prévenait de ce qui devait arriver dans les actes suivans, & c'était une annonce qui pouvait dérober le plaisir de la surprise; ou enfin il était étranger au sujet, & par conséquent il devait ennuyer.

La présence continuelle du chœur dans la tragédie me paraît encore plus impraticable. L'intrigue d'une pièce intéressante exige d'ordinaire que les principaux acteurs aient des secrets à se confier. Eh! le moyen de dire son secret à tout un peuple? C'est une chose plaisante de voir *Phèdre*, dans Euripide, avouer à une troupe de femmes un amour incestueux qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvaient conserver si scrupuleusement un usage si sujet au ridicule; c'est qu'ils étaient persuadés que le chœur était la base & le fondement de la tragédie. Voilà bien les hommes, qui prennent presque toujours l'origine d'une chose pour l'essence de la chose même. Les anciens savaient que ce spectacle avait commencé par une troupe de paysans ivres qui chantaient les louanges de *Bacchus*, & ils voulaient que le théâtre fût toujours rempli d'une troupe d'acteurs, qui, en chantant les louanges des dieux,

rappelaſſent l'idée que le peuple avait de l'origine de la tragédie. Long-temps même le poëme dramatique ne fut qu'un ſimple chœur ; les perſonnages qu'on y ajouta ne furent regardés que comme des épiſodes : & il y a encore aujourd'hui des ſavans qui ont le courage d'aſſurer que nous n'avons aucune idée de la véritable tragédie, depuis que nous en avons banni les chœurs. C'eſt comme ſi, dans une même pièce, on voulait que nous miſſions Paris, Londres & Madrid ſur le théâtre, parce que nos pères en uſaient ainſi lorſque la comédie fut établie en France.

M. *Racine* qui a introduit des chœurs dans Athalie & dans Eſther, s'y eſt pris avec plus de précaution que les Grecs ; il ne les a guère fait paraître que dans les entr'actes ; encore a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraiſemblance qu'exige toujours l'art du théâtre.

A quel propos faire chanter une troupe de juives, lorſqu'*Eſther* a raconté ſes aventures à *Eliſe* ? Il faut néceſſairement, pour amener cette muſique, qu'*Eſther* leur ordonne de lui chanter quelque air.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques....

Je ne parle pas du bizarre aſſortiment du chant & de la déclamation dans une même ſcène : mais du moins il faut avouer que des moralités miſes en muſique doivent paraître bien froides, après ces dialogues pleins de paſſion qui ſont le caractère de la tragédie. Un chœur ſerait bien mal venu après la déclaration de *Phèdre*, ou après la converſation de *Sévère* & de *Pauline*.

Je croirai donc toujours, jusqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'on ne peut hasarder le chœur dans une tragédie qu'avec la précaution de l'introduire à son rang, & seulement lorsqu'il est nécessaire pour l'ornement de la scène: encore n'y a-t-il que très-peu de sujets où cette nouveauté puisse être reçue. Le chœur serait absolument déplacé dans Bajazet, dans Mithridate, dans Britannicus, & généralement dans toutes les pièces dont l'intrigue n'est fondée que sur les intérêts de quelques particuliers; il ne peut convenir qu'à des pièces où il s'agit du salut de tout un peuple.

Les Thébains sont les premiers intéressés dans le sujet de ma tragédie; c'est de leur mort ou de leur vie dont il s'agit; & il n'est pas hors des bienséances de faire paraître quelquefois sur la scène ceux qui ont le plus d'intérêt de s'y trouver.

LETTRE VII.

A l'occasion de plusieurs critiques qu'on a faites d'Oedipe.

MONSIEUR, on vient de me montrer une critique de mon Oedipe, qui, je crois, sera imprimée avant que cette seconde édition puisse paraître. J'ignore quel est l'auteur de cet ouvrage. Je suis fâché qu'il me prive du plaisir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, & des critiques qu'il fait de mes fautes avec autant de discernement que de politesse.

J'avais déjà reconnu, dans l'examen que j'ai fait de ma tragédie, une bonne partie des défauts que l'observateur relève; mais je me suis apperçu qu'un auteur s'épargne toujours quand il se critique lui-même, & que le censeur veille lorsque l'auteur s'endort. Celui qui me critique a vu sans doute mes fautes d'un œil plus éclairé que moi. Cependant je ne sais si, comme j'ai été un peu indulgent, il n'est pas quelquefois un peu trop sévère. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je suis, que le sujet d'Oedipe est un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au théâtre. Mon censeur me propose un plan sur lequel il voudrait que j'eusse composé ma pièce; c'est au public à en juger : mais je suis persuadé que si j'avais travaillé sur le modèle qu'il me présente, on ne m'aurait pas fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en substituant, comme il le veut, *Créon* à *Philoctete*, j'aurais peut-être donné plus d'exactitude à mon ouvrage; mais *Créon* aurait été un personnage bien froid, & j'aurais trouvé par-là le secret d'être à la fois ennuyeux & irréprehensible.

On m'a parlé de quelques autres critiques : ceux qui se donnent la peine de les faire, me feront toujours beaucoup d'honneur & même de plaisir, quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à présent profiter de leurs observations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai composer, & me feront marcher d'un pas plus sûr dans cette carrière dangereuse.

On m'a fait appercevoir que plusieurs vers de ma pièce se trouvaient dans d'autres pièces de théâtre.

Je dis qu'on m'en a fait appercevoir ; car, soit qu'ayant la tête remplie de vers d'autrui, j'aye cru travailler d'imagination, quand je ne travaillais que de mémoire ; soit qu'on se rencontre quelquefois dans les mêmes pensées & dans les mêmes tours ; il est certain que j'ai été plagiaire sans le savoir : & que, hors ces deux beaux vers de *Corneille*, que j'ai pris hardiment & dont je parle dans mes lettres, je n'ai eu dessein de voler personne.

Il y a dans les Horaces :

Est-ce vous, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

Et dans ma pièce il y avait :

Est-ce vous, Philoctete ? en croirai-je mes yeux ?

J'espère qu'on me fera l'honneur de croire que j'aurais bien trouvé tout seul un pareil vers. Je l'ai changé cependant, aussi-bien que plusieurs autres, & je voudrais que tous les défauts de mon ouvrage fussent aussi aisés à corriger que celui-là.

On m'apporte en ce moment une nouvelle critique de mon Oedipe : celle-ci me paraît moins instructive que l'autre, mais beaucoup plus maligne. La première est d'un religieux, à ce qu'on vient de me dire ; la seconde est d'un homme de lettres : & ce qui est assez singulier, c'est que le religieux possède mieux le théâtre, & l'autre le sarcasme. Le premier a voulu m'éclairer, & y a réussi : le second a voulu m'outrager, mais il n'en est point venu à bout. Je lui pardonne sans peine ses injures, en faveur de quelques traits ingénieux & plaisans dont son ouvrage m'a paru semé. Ses railleries m'ont plus diverti

qu'elles ne m'ont offensé ; & même de tous ceux qui ont vu cette satire en manuscrit, je suis celui qui en ai jugé le plus avantageusement. Peut-être ne l'ai-je trouvée bonne, que par la crainte où j'étais de succomber à la tentation de la trouver mauvaise : le public jugera de son prix.

Ce censeur assure dans son ouvrage que ma tragédie languira tristement dans la boutique de *Ribou*, lorsque sa lettre aura dessillé les yeux du public ; heureusement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire. Si sa satire est bonne, tous ceux qui la liront auront quelque curiosité de voir la tragédie qui en est l'objet ; & au lieu que les pièces de théâtre font vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera vendre mon ouvrage. Je lui aurai la même obligation qu'*Escobar* eut à *Pascal*. Cette comparaison me paraît assez juste ; car ma poësie pourrait bien être aussi relâchée que la morale d'*Escobar ;* & il y a dans la satire de ma pièce, quelques traits qui sont peut-être dignes des Lettres Provinciales, du moins par la malignité.

Je reçois une troisième critique ; celle-ci est si misérable, que je n'en puis moi-même soutenir la lecture. On m'en promet encore deux autres. Voilà bien des ennemis ; si je fais encore une tragédie, où fuirai-je ?

LETTRE

au père PORÉE, *Jésuite.*

JE vous envoie, mon cher Père, (*a*) la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'Oedipe. J'ai eu soin d'effacer, autant que je l'ai pu, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles & terribles que ce sujet exige.

Je veux d'abord que vous sachiez, pour ma justification, que tout jeune que j'étais quand je fis l'Oedipe, je le composai à-peu-près tel que vous le voyez aujourd'hui. J'étais plein de la lecture des anciens & de vos leçons, & je connaissais fort peu le théâtre de Paris; je travaillai à-peu-près comme si j'avais été à Athènes. Je consultai M. *Dacier* qui était du pays: il me conseilla de mettre un chœur dans toutes les scènes, à la manière des Grecs. C'était me conseiller de me promener dans Paris avec la robe de *Platon*. J'eus bien de la peine seulement à obtenir que les comédiens de Paris voulussent exécuter les chœurs qui paraissent trois ou quatre fois dans la pièce; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie presque sans amour. Les comédiennes se moquèrent de moi, quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour l'*Amoureuse*. On trouva la scène de la double confidence entre *Oedipe* & *Jocaste*, tirée en partie de

(*a*) Cette lettre a été trouvée dans les papiers du père *Porée* après sa mort.

Sophocle, tout-à-fait insipide. En un mot, les acteurs, qui étaient dans ce temps-là petits-maîtres & grands seigneurs, refusèrent de représenter l'ouvrage.

J'étais extrêmement jeune: je crus qu'ils avaient raison. Je gâtai ma pièce pour leur plaire, en affadissant par des sentimens de tendresse un sujet qui le comporte si peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi; mais on ne voulut point du tout de cette grande scène entre *Jocaste* & *Oedipe*: on se moqua de *Sophocle* & de son imitateur. Je tins bon, je dis mes raisons, j'employai des amis; enfin ce ne fut qu'à force de protections que j'obtins qu'on jouerait Oedipe.

Il y avait un acteur nommé *Quinault*, qui dit tout haut, que pour me punir de mon opiniâtreté il fallait jouer la pièce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatrième acte tiré du Grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire d'oser traiter un sujet où *P. Corneille* avait si bien réussi. On trouvait alors l'Oedipe de *Corneille* excellent; je le trouvais un fort mauvais ouvrage, & je n'osais le dire: je ne le dis enfin qu'au bout de dix ans, quand tout le monde est de mon avis.

Il faut souvent bien du temps pour que justice soit rendue. On l'a faite un peu plutôt aux deux Oedipes de M. *de la Motte*. Le révérend père *de Tournemine* a dû vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille. M. *de la Motte* a bien de l'esprit: il est un peu comme cet athlète grec, qui, quand il était terrassé, prouvait qu'il avait le dessus.

Je ne suis de son avis sur rien; mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête homme. J'écris

avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface, où je tâche de lui prouver son tort à chaque ligne; & il a lui-même approuvé ma petite dissertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient se combattre; voilà comme ils en useraient, s'ils avaient été à votre école; mais ils sont d'ordinaire plus mordans que des avocats, & plus emportés que des jansénistes. Les lettres humaines sont devenues très-inhumaines. On injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il est plaisant qu'il soit permis de dire aux gens, par écrit, ce qu'on n'oserait pas leur dire en face! Vous m'avez appris, mon cher Père, à fuir ces bassesses, & à savoir vivre comme à savoir écrire.

Les Muses filles du ciel,
Sont des sœurs sans jalousie:
Elles vivent d'ambroisie,
Et non d'absinthe & de fiel;
Et quand Jupiter appelle
Leur assemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux dieux,
Il défend que le Satyre
Trouble les sons de leur lyre
Par ses sons audacieux.

Adieu, mon cher & révérend Père: je suis pour jamais à vous & aux vôtres, avec la tendre reconnaissance que je vous dois, & que ceux qui ont été élevés par vous ne conservent pas toujours &c.

A Paris, le 7 janvier 1729.

PREFACE

PREFACE

DE L'EDITION DE 1729.

L'OEDIPE, dont on donne cette nouvelle édition, fut représenté pour la première fois à la fin de l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette tragédie s'est toujours soutenue sur le théâtre, & on la revoit encore avec quelque plaisir malgré ses défauts; ce que j'attribue en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très-bien représentée, & en partie à la pompe & au pathétique du spectacle même.

Le père *Folard*, jésuite, & M. *de la Motte*, de l'académie française, ont depuis traité tous deux le même sujet, & tous deux ont évité les défauts dans lesquels je suis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs pièces; mes critiques & même mes louanges, paraîtraient également suspectes. (*a*)

Je suis encore plus éloigné de prétendre donner une poëtique à l'occasion de cette tragédie; je suis persuadé que tous ces raisonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une scène de génie, & qu'il y a bien plus

(*a*) M. *de la Motte* donna deux Oedipes en 1726, l'un en rimes & l'autre en prose non rimée. L'Oedipe en rimes fut représenté quatre fois, l'autre n'a jamais été joué.

à apprendre dans Polyeucte & dans Cinna, que dans tous les préceptes de l'abbé d'*Aubignac*: *Sévère* & *Pauline* sont les véritables maîtres de l'art. Tant de livres faits sur la peinture par des connaisseurs n'instruiront pas tant un élève, que la seule vue d'une tête de *Raphaël*.

Les principes de tous les arts qui dépendent de l'imagination sont tous aisés & simples, tous puisés dans la nature & dans la raison. Les *Pradons* & les *Boyers* les ont connus aussi-bien que les *Corneilles* & les *Racines*; la différence n'a été & ne sera jamais que dans l'application. Les auteurs d'Armide & d'Issé, & les plus mauvais compositeurs, ont eu les mêmes règles de musique. Le *Poussin* a travaillé sur les mêmes principes que *Vignon*. Il paraît donc aussi inutile de parler de règles à la tête d'une tragédie, qu'il le serait à un peintre de prévenir le public par des dissertations sur ses tableaux, ou à un musicien de vouloir démontrer que sa musique doit plaire.

Mais puisque M. *de la Motte* veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands maîtres, il est juste de défendre ces anciennes lois, non pas parce qu'elles sont anciennes, mais parce qu'elles sont bonnes & nécessaires, & qu'elles pourraient avoir dans un homme de son mérite un adversaire redoutable.

DES TROIS UNITÉS.

M. *de la Motte* veut d'abord proscrire l'unité d'action, de lieu & de temps.

Les Français sont les premiers d'entre les nations modernes, qui ont fait revivre ces sages règles du théâtre ; les autres peuples ont été long-temps sans vouloir recevoir un joug qui paraissait si sévère ; mais comme ce joug était juste, & que la raison triomphe enfin de tout, ils s'y sont soumis avec le temps. Aujourd'hui même, en Angleterre, les auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs pièces que la durée de l'action est égale à celle de la représentation ; & ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme barbares les temps où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que *Don Lopez de Vega* & *Shakespear* ; elles avouent même l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie : faut-il qu'un Français se serve aujourd'hui de tout son esprit pour nous y ramener ?

Quand je n'aurais autre chose à dire à M. *de la Motte*, sinon que messieurs *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Addisson*, *Congreve*, *Maffei*, ont tous observé les lois du théâtre, c'en serait assez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer :

mais M. *de la Motte* mérite qu'on le combatte par des raisons, plus que par des autorités.

Qu'est-ce qu'une pièce de théâtre ? La représentation d'une action. Pourquoi d'une seule, & non de deux ou trois ? C'est que l'esprit humain ne peut embrasser plusieurs objets à la fois ; c'est que l'intérêt qui se partage s'anéantit bientôt ; c'est que nous sommes choqués de voir, même dans un tableau, deux événemens ; c'est qu'enfin la nature seule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raison, l'unité de lieu est essentielle ; car une seule action ne peut se passer en plusieurs lieux à la fois. Si les personnages que je vois sont à Athènes au premier acte, comment peuvent-ils se trouver en Perse au second ? M. *le Brun* a-t-il peint *Alexandre* à Arbelles & dans les Indes sur la même toile ? « Je ne serais pas » étonné, dit adroitement M. *de la Motte*, qu'une » nation sensée, mais moins amie des règles, » s'accommodât de voir *Coriolan* condamné à » Rome au premier acte, reçu chez les *Volsques* » au troisième, & assiégeant Rome au quatrième, » &c. ». Premièrement, je ne conçois point qu'un peuple sensé & éclairé ne fût pas ami de règles toutes puisées dans le bon sens, & toutes faites pour son plaisir. Secondement, qui ne sent que voilà trois tragédies, & qu'un pareil

projet, fût-il exécuté même en beaux vers, ne ſerait jamais qu'une pièce de *Jodelle* ou de *Hardy* verſifiée par un moderne habile ?

L'unité de temps eſt jointe naturellement aux deux premières. En voici, je crois, une preuve bien ſenſible. J'aſſiſte à une tragédie, c'eſt-à-dire à la repréſentation d'une action ; le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre *Auguſte* dans Rome ; je veux ſavoir ce qui va arriver d'*Auguſte* & des conjurés. Si le poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui ſe ſera paſſé dans ces quinze jours ; car je ſuis là pour être informé de ce qui ſe paſſe, & rien ne doit arriver d'inutile. Or, s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions différentes, quelques petites qu'elles puiſſent être. Ce n'eſt plus uniquement cet accompliſſement de la conſpiration, auquel il fallait marcher rapidement ; c'eſt une longue hiſtoire qui ne ſera plus intéreſſante, parce qu'elle ne ſera plus vive, parce que tout ſe ſera écarté du moment de la déciſion, qui eſt le ſeul que j'attends. Je ne ſuis point venu à la comédie pour entendre l'hiſtoire d'un héros, mais pour voir un ſeul événement de ſa vie. Il y a plus : le ſpectateur n'eſt que trois heures à la comédie ; il ne faut donc pas que l'action dure plus de

trois heures. Cinna, Andromaque, Bajazet, Oedipe, soit celui du grand *Corneille*, soit celui de M. *de la Motte*, soit même le mien, si j'ose en parler, ne durent pas davantage. Si quelques autres pièces exigent plus de temps, c'est une licence qui n'est pardonnable qu'en faveur des beautés de l'ouvrage; & plus cette licence est grande, plus elle est faute.

Nous étendons souvent l'unité de temps jusqu'à vingt-quatre heures, & l'unité de lieu à l'enceinte de tout un palais. Plus de sévérité rendrait quelquefois d'assez beaux sujets impraticables, & plus d'indulgence ouvrirait la carrière à de trop grands abus. Car s'il était une fois établi qu'une action théâtrale pût se passer en deux jours, bientôt quelqu'auteur y emploierait deux semaines, & un autre deux années: & si l'on ne réduisait pas le lieu de la scène à un espace limité, nous verrions en peu de temps des pièces telles que l'ancien Jules César des Anglais, où *Cassius* & *Brutus* sont à Rome au premier acte, & en Thessalie dans le cinquième.

Ces lois observées, non-seulement servent à écarter les défauts, mais elles amènent de vraies beautés; de même que les règles de la belle architecture, exactement suivies, composent nécessairement un bâtiment qui plaît à la vue. On voit qu'avec l'unité de temps, d'action & de

lieu, il est bien difficile qu'une pièce ne soit pas simple : aussi voilà le mérite de toutes les pièces de M. *Racine*, & celui que demandait *Aristote*. M. *de la Motte*, en défendant une tragédie de sa composition, préfère à cette noble simplicité la multitude des événemens; il croit son sentiment autorisé par le peu de cas qu'on fait de Bérénice, par l'estime où est encore le Cid. Il est vrai que le Cid est plus touchant que Bérénice; mais Bérénice n'est condamnable que parce que c'est une élégie plutôt qu'une tragédie simple; & le Cid, dont l'action est véritablement tragique, ne doit point son succès à la multiplicité des événemens; mais il plaît malgré cette multiplicité, comme il touche malgré l'Infante, & non pas à cause de l'Infante.

M. *de la Motte* croit qu'on peut se mettre au-dessus de toutes ces règles, en s'en tenant à l'unité d'intérêt, qu'il dit avoir inventée & qu'il appelle un paradoxe : mais cette unité d'intérêt ne me paraît autre chose que celle de l'action. *Si plusieurs personnages*, dit-il, *sont diversement intéressés dans le même événement, & s'ils sont tous dignes que j'entre dans leurs passions, il y a alors unité d'action, & non pas unité d'intérêt.* (*a*)

(*a*) Je soupçonne qu'il y a une erreur dans cette proposition, qui m'avait paru d'abord très-plausible; je supplie M. *de la Motte* de l'examiner avec moi. N'y a-t-il pas dans Rodogune plusieurs personnages principaux

Depuis que j'ai pris la liberté de disputer contre M. *de la Motte* sur cette petite question, j'ai relu le discours du grand *Corneille* sur les trois unités; il vaut mieux consulter ce grand maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc, & je l'ai déjà dit, que l'unité d'action consiste en l'unité d'intrigue & en l'unité de péril.* Que le lecteur lise cet endroit de *Corneille*, & il décidera bien vîte entre M. *de la Motte* & moi; & quand je ne serais pas fort de l'autorité de ce grand homme, n'ai-je pas encore une raison plus convaincante? c'est l'expérience. Qu'on lise

diversement intéressés? Cependant il n'y a réellement qu'un seul intérêt dans la pièce, qui est celui de l'amour de *Rodogune* & d'*Antiochus*. Dans Britannicus : *Agrippine*, *Néron*, *Narcisse*, *Britannicus*, *Junie*, n'ont-ils pas tous des intérêts séparés, ne méritent-ils pas tous mon attention? Cependant ce n'est qu'à l'amour de *Britannicus* & de *Junie* que le public prend une part intéressante. Il est donc très-ordinaire qu'un seul & unique intérêt résulte de diverses passions bien ménagées. C'est un centre où plusieurs lignes différentes aboutissent : c'est la principale figure du tableau, que les autres font paraître sans se dérober à la vue. Le défaut n'est pas d'amener sur la scène plusieurs personnages avec des désirs & des desseins différens; le défaut est de ne savoir pas fixer notre intérêt sur un seul amour, lorsqu'on en présente plusieurs. C'est alors qu'il n'y a plus unité d'intérêt; & c'est alors aussi qu'il n'y a plus unité d'action.

La tragédie de Pompée en est un exemple : *César* vient en Egypte pour voir *Cléopâtre : Pompée* pour s'y refugier : *Cléopâtre* veut être aimée & régner : *Cornélie* veut se venger sans savoir comment : *Ptolomée* songe à conserver sa couronne. Toutes ces parties désassemblées ne composent point un tout; aussi l'action est double & même triple, & le spectateur ne s'intéresse pour personne.

Si ce n'est point une témérité d'oser mêler mes défauts avec ceux du grand *Corneille*, j'ajouterai que mon *Oedipe* est encore une preuve que des intérêts très-divers, &, si je puis user de ce mot, mal assortis, sont nécessairement une duplicité d'action. L'amour de *Philoctete* n'est point lié à la situation d'*Oedipe*, & dès-là cette pièce est double. *Note tirée de l'édition de* 1730.

nos meilleures tragédies françaises, on trouvera toujours les personnages principaux diversement intéressés; mais ces intérêts divers se rapportent tous à celui du personnage principal, & alors il y a unité d'action. Si au contraire tous ces intérêts différens ne se rapportent pas au principal acteur, si ce ne sont pas des lignes qui aboutissent à un centre commun, l'intérêt est double, & ce qu'on appelle *action* au théâtre l'est aussi. Tenons-nous en donc comme le grand *Corneille* aux trois unités, dans lesquelles les autres règles, c'est-à-dire les autres beautés, se trouvent renfermées.

M. *de la Motte* les appelle *des principes de fantaisie*, & prétend qu'on peut fort bien s'en passer dans nos tragédies, parce qu'elles sont négligées dans nos opéra. C'est, ce me semble, vouloir réformer un gouvernement régulier sur l'exemple d'une anarchie.

DE L'OPERA.

L'opéra est un spectacle aussi bizarre que magnifique, où les yeux & les oreilles sont plus satisfaits que l'esprit, où l'asservissement à la musique rend nécessaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des *ariettes* dans la destruction d'une ville & danser autour d'un tombeau; où

l'on voit le palais de *Pluton* & celui du *Soleil*; des dieux, des démons, des magiciens, des preſtiges, des monſtres, des palais formés & détruits en un clin d'œil. On tolère ces extravagances, on les aime même, parce qu'on eſt là dans le pays des fées; & pourvu qu'il y ait du ſpectacle, de belles danſes, une belle muſique, quelques ſcènes intéreſſantes, on eſt content. Il ſerait auſſi ridicule d'exiger dans Alceſte l'unité d'action, de lieu & de temps, que de vouloir introduire des danſes & des démons dans Cinna ou dans Rodogune.

Cependant quoique les opéra ſoient diſpenſés de ces trois règles, les meilleurs ſont encore ceux où elles ſont le moins violées : on les retrouve même, ſi je ne me trompe, dans pluſieurs; tant elles ſont néceſſaires & naturelles, & tant elles ſervent à intéreſſer le ſpectateur. Comment donc M. *de la Motte* peut-il reprocher à notre nation la légéreté de condamner dans un ſpectacle, les mêmes choſes que nous approuvons dans un autre? Il n'y a perſonne qui ne pût répondre à M. *de la Motte*. « J'exige avec » raiſon beaucoup plus de perfection d'une tra» gédie que d'un opéra, parce qu'à une tragédie » mon attention n'eſt point partagée, que ce » n'eſt ni d'une ſarabande, ni d'un pas de deux » que dépend mon plaiſir; & que c'eſt à mon ame

„ uniquement qu'il faut plaire. J'admire qu'un „ homme ait su amener & conduire dans un „ seul lieu & dans un seul jour, un seul événe- „ ment que mon esprit conçoit sans fatigue, & „ où mon cœur s'intéresse par degrés. Plus je „ vois combien cette simplicité est difficile, plus „ elle me charme ; & si je veux ensuite me „ rendre raison de mon plaisir, je trouve que „ je suis de l'avis de M. Despréaux qui dit :

„ Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli,
„ Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

„J'ai pour moi, *pourra-t-il dire*, l'autorité „ du grand Corneille : j'ai plus encore, j'ai son „ exemple, & le plaisir que me font ses ouvrages „ à proportion qu'il a plus ou moins obéi à „ cette règle. „

M. *de la Motte* ne s'est pas contenté de vouloir ôter du théâtre ses principales règles, il veut encore lui ôter la poësie, & nous donner des tragédies en prose.

DES TRAGEDIES EN PROSE.

Cet auteur ingénieux & fécond, qui n'a fait que des vers en sa vie, ou des ouvrages de prose à l'occasion de ses vers, écrit contre son art même & le traite avec le même mépris qu'il a

traité *Homère*, que pourtant il a traduit. Jamais *Virgile*, ni le *Taſſe*, ni M. *Deſpréaux*, ni M. *Racine*, ni M. *Pope*, ne ſe ſont aviſés d'écrire contre l'harmonie des vers ; ni M. *de Lulli* contre la muſique, ni M. *Newton* contre les mathématiques. On a vu des hommes qui ont eu quelquefois la faibleſſe de ſe croire ſupérieurs à leur profeſſion, ce qui eſt le ſûr moyen d'être au-deſſous ; mais on n'en avait point encore vu qui vouluſſent l'avilir. Il n'y a que trop de perſonnes qui mépriſent la poëſie faute de la connaître. Paris eſt plein de gens de bon ſens, nés avec des organes inſenſibles à toute harmonie, pour qui de la muſique n'eſt que du bruit, & à qui la poëſie ne paraît qu'une folie ingénieuſe. Si ces perſonnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou ſix volumes de vers, eſt de leur avis, ne ſe croiront-elles pas en droit de regarder tous les autres poëtes comme des ſous, & celui-là comme le ſeul à qui la raiſon eſt revenue ? Il eſt donc néceſſaire de lui répondre pour l'honneur de l'art ; & j'oſe dire pour l'honneur d'un pays qui doit une partie de ſa gloire, chez les étrangers, à la perfection de cet art même.

M. *de la Motte* avance que la rime eſt un uſage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains & les Grecs, ont

rimé & riment encore. Le retour des mêmes ſons eſt ſi naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les Sauvages comme elle l'eſt à Rome, à Paris, à Londres, & à Madrid. Il y a dans *Montagne* une chanſon en rimes Américaines traduite en Français; on trouve dans un des *Spectateurs* de M. *Addiſſon* une traduction d'une ode Lapone rimée, qui eſt pleine de ſentiment.

Les Grecs, *Quibus dedit ore rotundo Muſa loqui*, nés ſous un ciel plus heureux, & favoriſés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont toutes les ſyllabes pouvaient, par leur longueur ou leur briéveté, exprimer les ſentimens lents ou impétueux de l'ame. De cette variété de ſyllabes & d'intonations réſultait dans leurs vers, & même auſſi dans leur proſe, une harmonie que les anciens Italiens ſentirent, qu'ils imitèrent & qu'aucune nation n'a pu ſaiſir après eux. Mais ſoit rime, ſoit ſyllabes cadencées, la poëſie, contre laquelle M. *de la Motte* ſe révolte, a été & ſera toujours cultivée par tous les peuples.

Avant *Hérodote*, l'hiſtoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Egyptiens, le peuple le plus ſage de la terre, le mieux policé & le plus ſavant. Cette coutume était très-raiſonnable:

car le but de l'hiſtoire était de conſerver à la poſtérité la mémoire du petit nombre de grands hommes qui lui devaient ſervir d'exemple. On ne s'était point encore aviſé de donner l'hiſtoire d'un couvent, ou d'une petite ville, en pluſieurs volumes in-folio : on n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on ſe ſervait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'eſt pour cette raiſon que les premiers philoſophes, les légiſlateurs, les fondateurs des religions & les hiſtoriens étaient tous poëtes.

Il ſemble que la poëſie dût manquer communément, dans de pareils ſujets, ou de préciſion ou d'harmonie : mais depuis que *Virgile* & *Horace* ont réuni ces deux grands mérites qui paraiſſent ſi incompatibles ; depuis que MM. *Deſpréaux* & *Racine* ont écrit comme *Virgile* & *Horace* ; un homme qui les a lus, & qui ſait qu'ils ſont traduits dans preſque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même ! Je placerai nos *Deſpréaux* & nos *Racines* à côté de *Virgile* pour le mérite de la verſification ; parce que ſi l'auteur de l'Enéide était né à Paris, il aurait rimé comme eux ; & ſi ces deux Français avaient vécu du temps d'*Auguſte*, ils auraient fait le même uſage que *Virgile* de la meſure des vers latins.

Quand donc M. *de la Motte* appelle la versification *un travail méchanique & ridicule*, c'est charger de ce ridicule, non-seulement tous nos grands poëtes, mais tous ceux de l'antiquité.

Virgile & *Horace* se sont asservis à un travail aussi méchanique que nos auteurs : un arrangement heureux de spondées & de dactyles était bien aussi pénible que nos rimes & nos hémistiches. Il fallait que ce travail fût bien laborieux, puisque l'Enéide, après onze années, n'était pas encore dans sa perfection.

M. *de la Motte* prétend, qu'au moins une scène de tragédie mise en prose ne perd rien de sa grâce ni de sa force. Pour le prouver, il tourne en prose la première scène de Mithridate, & personne ne peut la lire. Il ne songe pas que le grand mérite des vers est qu'ils soient aussi corrects que la prose. C'est cette extrême difficulté surmontée qui charme les connaisseurs : réduisez les vers en prose, il n'y a plus ni mérite ni plaisir.

Mais, dit-il, *nos voisins ne riment point dans leurs tragédies.* Cela est vrai ; mais ces pièces sont en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de savoir si nos vers doivent être rimés ou non. MM. *Corneille* & *Racine* ont employé la rime ; craignons que si nous voulons ouvrir une

autre carrière, ce ne ſoit plutôt par l'impuiſſance de marcher dans celle de ces grands hommes, que par le deſir de la nouveauté. Les Italiens & les Anglais peuvent ſe paſſer de rimes, parce que leur langue a des inverſions, & leur poëſie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a ſon génie déterminé par la nature de la conſtruction de ſes phraſes, par la fréquence de ſes voyelles ou de ſes conſonnes, ſes inverſions, ſes verbes auxiliaires &c. Le génie de notre langue eſt la clarté & l'élégance; nous ne permettons nulle licence à notre poëſie, qui doit marcher, comme notre proſe, dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un beſoin eſſentiel du retour des mêmes ſons, pour que notre poëſie ne ſoit pas confondue avec la proſe. Tout le monde connaît ces vers:

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale:
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place:

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne funeſte;
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poëtique que ſoit ce morceau, ſera-t-il le même plaiſir, dépouillé de l'agrément

de

de la rime? Les Anglais & les Italiens diraient également, après les Grecs & les Romains, *les pâles humains Minos aux enfers juge*, & enjamberaient avec grâce sur l'autre vers; la manière même de réciter des vers, en italien & en anglais, fait sentir des syllabes longues & brèves, qui soutiennent encore l'harmonie sans besoin de rimes: nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laisse?

M. *de la Motte* compare nos poëtes, c'est-à-dire nos *Corneilles*, nos *Racines*, nos *Despréaux*, à des faiseurs d'acrostiches, & à un charlatan qui fait passer des grains de millet par le trou d'une aiguille; il ajoute que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté surmontée. J'avoue que les mauvais vers sont à-peu-près dans ce cas; ils ne diffèrent de la mauvaise prose que par la rime; & la rime seule ne fait ni le mérite du poëte, ni le plaisir du lecteur. Ce ne sont point seulement des dactyles & des spondées qui plaisent dans Homère & dans Virgile: ce qui enchante toute la terre, c'est l'harmonie charmante qui naît de cette mesure difficile. Quiconque se borne à vaincre une difficulté pour le mérite seul de la vaincre, est un fou; mais celui qui tire du fond de ces obstacles mêmes des beautés qui plaisent à

tout le monde, est un homme très-sage & presque unique. Il est très-difficile de faire de beaux tableaux, de belles statues, de bonne musique, de bons vers : aussi les noms des hommes supérieurs qui ont vaincu ces obstacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être que les royaumes où ils sont nés.

Je pourrais prendre encore la liberté de disputer avec M. *de la Motte* sur quelques autres points ; mais ce serait peut-être marquer un dessein de l'attaquer personnellement, & faire soupçonner une malignité dont je suis aussi éloigné que de ses sentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuses & fines qu'il a répandues dans son livre, que de m'engager à en réfuter quelques-unes qui me paraissent moins vraies que les autres. C'est assez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime, & qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai seulement un mot, si M. *de la Faye* veut bien me le permettre, à l'occasion de l'ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le système de M. *de la Motte*, & à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en prose. Voici une stance dans laquelle M. *de la Faye* a rassemblé en vers harmonieux & pleins d'imagination, presque toutes les raisons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuſe
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il reçoit cette force heureuſe
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle, dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle qui ſemble auſtère,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vu de comparaiſon plus juſte, plus gracieuſe, ni mieux exprimée. M. *de la Motte*, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant ſeulement, examine ſi ce ſont les canaux qui font que l'eau s'élève, ou ſi c'eſt la hauteur dont elle tombe qui fait la meſure de ſon élévation. *Or où trouvera-t-on*, continue-t-il, *dans les vers plutôt que dans la proſe, cette première hauteur de penſées? &c.*

Je crois que M. *de la Motte* ſe trompe comme phyſicien; puiſqu'il eſt certain que, ſans la gêne des canaux dont il s'agit, l'eau ne s'élèverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât. Mais ne ſe trompe-t-il pas encore plus comme poëte? Comment n'a-t-il pas ſenti, que, comme la gêne de la meſure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainſi cette priſon où l'eau coule renfermée produit un jet d'eau qui plaît à la vue? La comparaiſon n'eſt-elle pas auſſi juſte que riante? M. *de la Faye* a pris

ſans doute un meilleur parti que moi : il s'eſt conduit comme ce philoſophe, qui, pour toute réponſe à un ſophiſte qui niait le mouvement, ſe contenta de marcher en ſa préſence. M. *de la Motte* nie l'harmonie des vers ; M. *de la Faye* lui envoie des vers harmonieux : cela ſeul doit m'avertir de finir ma proſe.

OEDIPE,

TRAGEDIE

AVEC

DES CHOEURS.

Représentée, pour la première fois, le 18 *novembre* 1718.

PERSONNAGES.

OEDIPE, roi de Thèbes.

JOCASTE, reine de Thèbes.

PHILOCTETE, prince d'Eubée.

LE GRAND-PRETRE.

ARASPE, confident d'Oedipe.

EGINE, confidente de Jocaſte.

DIMAS, ami de Philoctete.

PHORBAS, vieillard Thébain

ICARE, vieillard de Corinthe

CHOEUR de Thébains.

La ſcène eſt à Thèbes

Malheureuse! arrêtez, quel nom prononcez-vous?

ŒDIPE. Acte 5e. Scene 5.

J. M. Moreau le Jne. inv. 1783. Lingée Sculp.

OEDIPE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILOCTETE, DIMAS.

DIMAS.

PHILOCTÈTE, eſt-ce vous? quel coup affreux du ſort
Dans ces lieux empeſtés vous fait chercher la mort?
Venez-vous de nos dieux affronter la colère? (*a*)
Nul mortel n'oſe ici mettre un pied téméraire:
Ces climats ſont remplis du céleſte courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thèbe, depuis long-temps aux horreurs conſacrée,
Du reſte des vivans ſemble être ſéparée:
Retournez....

PHILOCTETE.

Ce ſéjour convient aux malheureux:
Va, laiſſe-moi le ſoin de mes deſtins affreux,
Et dis-moi ſi des dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a reſpecté la reine?

DIMAS.

Oui, Seigneur, elle vit; mais la contagion
Juſqu'au pied de ſon trône apporte ſon poiſon.

Chaque instant lui dérobe un serviteur fidelle,
Et la mort par degrés semble s'approcher d'elle.
On dit qu'enfin le ciel, après tant de courroux,
Va retirer son bras appesanti sur nous :
Tant de sang, tant de morts ont dû le satisfaire.

PHILOCTETE.

Eh! quel crime a produit un courroux si sévère?

DIMAS.

Depuis la mort du roi...

PHILOCTETE.

Qu'entends-je ? quoi ! Laïus. . . .

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

PHILOCTETE.

Il ne vit plus! Quel mot a frappé mon oreille!
Quel espoir séduisant dans mon cœur se réveille!
Quoi! Jocaste... (les dieux me seraient-ils plus doux?)
Quoi ! Philoctete enfin pourrait-il être à vous?
Il ne vit plus! . . . quel sort a terminé sa vie?

DIMAS.

Quatre ans sont écoulés depuis qu'en Béotie
Pour la dernière fois le sort guida vos pas.
A peine vous quittiez le sein de vos Etats,
A peine vous preniez le chemin de l'Asie,
Lorsque, d'un coup perfide, une main ennemie
Ravit à ses sujets ce prince infortuné.

PHILOCTETE.

Quoi ! Dimas, votre maître est mort assassiné ?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine :
Ce crime a de l'empire entraîné la ruine.
Du bruit de son trépas mortellement frappés,
A répandre des pleurs nous étions occupés :
Quand du courroux des dieux ministre épouvantable,
Funeste à l'innocent sans punir le coupable,
Un monstre, (loin de nous que faisiez-vous alors?)
Un monstre furieux vint ravager ces bords.
Le ciel industrieux dans sa triste vengeance
Avait à le former épuisé sa puissance.
Né parmi des rochers au pied du Cithéron, (b)
Ce monstre à voix humaine, aigle, femme & lion,
De la nature entière exécrable assemblage,
Unissait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préserver ces lieux.
D'un sens embarrassé dans des mots captieux,
Le monstre, chaque jour, dans Thèbe épouvantée
Proposait une énigme avec art concertée;
Et si quelque mortel voulait nous secourir,
Il devait voir le monstre & l'entendre, ou périr.
A cette loi terrible il nous fallut souscrire.
D'une commune voix, Thèbe offrit son empire
A l'heureux interprète inspiré par les dieux,
Qui nous dévoilerait ce sens mystérieux.
Nos sages, nos vieillards, séduits par l'espérance,
Osèrent, sur la foi d'une vaine science,
Du monstre impénétrable affronter le courroux;
Nul d'eux ne l'entendit, ils expirèrent tous.
Mais Oedipe, héritier du sceptre de Corinthe,
Jeune & dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte, (c)

Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce monſtre affreux, l'entendit & fut roi.
Il vit, il règne encor; mais ſa triſte puiſſance
Ne voit que des mourans ſous ſon obéiſſance.
Hélas! nous nous flattions que ſes heureuſes mains
Pour jamais à ſon trône enchaînaient les deſtins.
Déjà même les dieux nous ſemblaient plus faciles:
Le monſtre en expirant laiſſait ces murs tranquilles;
Mais la ſtérilité, ſur ce funeſte bord,
Bientôt avec la faim nous rapporta la mort.
Les dieux nous ont conduit de ſupplice en ſupplice;
La famine a ceſſé, mais non leur injuſtice;
Et la contagion, dépeuplant nos Etats,
Pourſuit un faible reſte échappé du trépas.
Tel eſt l'état horrible où les dieux nous réduiſent.
Mais vous, heureux guerrier, que ces dieux favoriſent,
Qui du ſein de la gloire a pu vous arracher?
Dans ce ſéjour affreux que venez-vous chercher?

PHILOCTETE.

J'y viens porter mes pleurs & ma douleur profonde.
Apprends mon infortune & les malheurs du monde.
Mes yeux ne verront plus ce digne fils des dieux,
Cet appui de la terre, invincible comme eux.
L'innocent opprimé perd ſon dieu tutélaire;
Je pleure mon ami, le monde pleure un père.

DIMAS.

Hercule eſt mort?

PHILOCTETE.

Ami, ces malheureuſes mains
Ont mis ſur le bûcher le plus grand des humains;

Je rapporte en ces lieux ſes flèches invincibles,
Du fils de Jupiter préſens chers & terribles ;
Je rapporte ſa cendre, & viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Crois-moi, s'il eût vécu, ſi d'un préſent ſi rare
Le ciel pour les humains eût été moins avare,
J'aurais loin de Jocaſte achevé mon deſtin :
Et dût ma paſſion renaître dans mon ſein,
Tu ne me verrais point, ſuivant l'Amour pour guide,
Pour ſervir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint long-temps ce feu ſi puiſſant & ſi doux;
Il naquit dans l'enfance, il croiſſait avec vous.
Jocaſte, par un père à ſon hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée.
Hélas! par cet hymen, qui coûta tant de pleurs,
Les deſtins en ſecret préparaient nos malheurs.
Que j'admirais en vous cette vertu ſuprême,
Ce cœur digne du trône & vainqueur de ſoi-même!
En vain l'Amour parlait à ce cœur agité,
C'eſt le premier tyran que vous avez dompté.

PHILOCTETE.

Il fallut fuir pour vaincre; oui, je te le confeſſe,
Je luttai quelque temps, je ſentis ma faibleſſe :
Il fallut m'arracher de ce funeſte lieu,
Et je dis à Jocaſte un éternel adieu.
Cependant l'univers, tremblant au nom d'Alcide,
Attendait ſon deſtin de ſa valeur rapide;
A ſes divins travaux j'oſai m'aſſocier ;
Je marchai près de lui ceint du même laurier.
C'eſt alors, en effet, que mon ame éclairée
Contre les paſſions ſe ſentit aſſurée.

L'amitié d'un grand homme eſt un bienfait des dieux:
Je liſais mon devoir & mon ſort dans ſes yeux,
Des vertus avec lui je fis l'apprentiſſage;
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage:
L'inflexible vertu m'enchaîna ſous ſa loi:
Qu'euſſai-je été ſans lui? rien que le fils d'un roi,
Rien qu'un prince vulgaire, & je ſerais peut-être
Eſclave de mes ſens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainſi donc déſormais, ſans plainte & ſans courroux,
Vous reverrez Jocaſte & ſon nouvel époux?

PHILOCTETE.

Comment! que dites-vous? un nouvel hyménée...

DIMAS.

Oedipe à cette reine a joint ſa deſtinée.

PHILOCTETE.

Oedipe eſt trop heureux! je n'en ſuis point ſurpris,
Et qui ſauva ſon peuple eſt digne d'un tel prix:
Le ciel eſt juſte.

DIMAS.

Oedipe en ces lieux va paraître:
Tout le peuple avec lui, conduit par le Grand-Prêtre,
Vient des dieux irrités conjurer les rigueurs.
Je me ſens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi, du haut des cieux, veille ſur ta patrie,
Exauce en ſa faveur un ami qui te prie;
Que leurs vœux juſqu'à toi montent avec les miens!

PHILOCTETE.

Hercule, ſois le dieu de tes concitoyens!

SCENE II.

LE GRAND-PRETRE, LE CHOEUR.

La porte du temple s'ouvre, & le Grand-Prêtre paraît au milieu du peuple.

1er PERSONNAGE DU CHOEUR.

ESPRITS contagieux, tyrans de cet empire,
Qui soufflez dans ces murs la mort qu'on y respire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, Dieux tout-puissans, vos victimes sont prêtes :
O Monts, écrasez-nous... Cieux, tombez sur nos têtes!
O Mort, nous implorons ton funeste secours!
O Mort, viens nous sauver, viens terminer nos jours!

LE GRAND-PRETRE.

Cessez, & retenez ces clameurs lamentables,
Faible soulagement aux maux des misérables.
Fléchissons sous un dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, & d'un mot nous sauver.
Il sait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains sont montés vers son trône.
Le roi vient. Par ma voix, le ciel va lui parler;
Les destins à ses yeux veulent se dévoiler.
Les temps sont arrivés ; cette grande journée
Va du peuple & du roi changer la destinée.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRETRE, EGINE, DIMAS, ARASPE, LE CHOEUR.

OEDIPE.

PEUPLE, qui dans ce temple apportant vos douleurs
Préſentez à nos dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je, ſur moi détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous ſuit étouffer les ſemences!
Mais un roi n'eſt qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire eſt de le partager.
(*au Grand-Prêtre.*)
Vous, Miniſtre des dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore?
Verront-ils ſans pitié finir nos triſtes jours?
Ces maîtres des humains ſont-ils muets & ſourds?

LE GRAND-PRETRE.

Roi, Peuple, écoutez-moi. Cette nuit à ma vue
Du ciel ſur nos autels la flamme eſt deſcendue;
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible & reſpirant la haine & le courroux.
Une effrayante voix s'eſt fait alors entendre.
„ Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre;
„ Le meurtrier du roi reſpire en ces Etats,
„ Et de ſon ſouffle impur infecte vos climats.
„ Il faut qu'on le connaiſſe, il faut qu'on le puniſſe.
„ Peuples, votre ſalut dépend de ſon ſupplice. „

OEDIPE.

Thébains, je l'avouerai, vous souffrez justement
D'un crime inexcusable un rude châtiment.
Laïus vous était cher, & votre négligence
De ses mânes sacrés a trahi la vengeance.
Tel est souvent le sort des plus justes des rois !(e)
Tant qu'ils sont sur la terre on respecte leurs lois,
On porte jusqu'aux cieux leur justice suprême,
Adorés de leur peuple, ils sont des dieux eux-même ;
Mais après leur trépas, que sont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.
Ainsi du ciel vengeur implorant le courroux,
Le sang de votre roi s'élève contre vous.
Appaisons son murmure, & qu'au lieu d'hécatombe
Le sang du meurtrier soit versé sur sa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos soins.
Quoi ! de la mort du roi n'a-t-on pas de témoins :
Et n'a-t-on jamais pu, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les vestiges?
On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva sur son prince une coupable main.

(*à Jocaste.*)

Pour moi qui, de vos mains recevant sa couronne,
Deux ans après sa mort ai monté sur son trône,
Madame, jusqu'ici, respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le sujet de vos pleurs ;
Et de vos seuls périls chaque jour alarmée
Mon ame à d'autres soins semblait être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le destin me réservant à vous
Par un coup imprévu m'enleva mon époux;
Lorsque, de ses Etats parcourant les frontières,
Ce héros succomba sous des mains meurtrières;
Phorbas en ce voyage était seul avec lui.
Phorbas était du roi le conseil & l'appui:
Laïus qui connaissait son zèle & sa prudence,
Partageait avec lui le poids de sa puissance.
Ce fut lui qui du prince, à ses yeux massacré,
Rapporta dans nos murs le corps défiguré:
Percé de coups lui-même, il se traînait à peine;
Il tomba tout sanglant aux genoux de sa reine.
" Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups;
" Ils ont devant mes yeux massacré votre époux;
" Ils m'ont laissé mourant; & le pouvoir céleste
" De mes jours malheureux a ranimé le reste. "
Il ne m'en dit pas plus: & mon cœur agité
Voyait fuir loin de lui la triste vérité;
Et peut-être le ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juste poursuite:
Peut-être, accomplissant ses décrets éternels,
Afin de nous punir il nous fit criminels.
Le Sphinx bientôt après désola cette rive;
A ses seules fureurs Thèbe fut attentive:
Et l'on ne pouvait guère, en un pareil effroi,
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour soi.

OEDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce sujet fidèle?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal son service & son zèle.

Tout

Tout l'Etat en secret était son ennemi,
Il était trop puissant pour n'être point haï;
Et du peuple & des grands la colère insensée
Brûlait de le punir de sa faveur passée.
On l'accusa lui-même, & d'un commun transport
Thèbe entière à grands cris me demanda sa mort:
Et moi, de tous côtés redoutant l'injustice,
Je tremblai d'ordonner sa grâce ou son supplice.
Dans un château voisin conduit secrétement,
Je dérobai sa tête à leur emportement.
Là, depuis quatre hivers, ce vieillard vénérable,
De la faveur des rois exemple déplorable,
Sans se plaindre de moi ni du peuple irrité,
De sa seule innocence attend sa liberté.

OEDIPE.

(*à sa suite.*)

Madame, c'est assez. Courez, que l'on s'empresse:
Qu'on ouvre sa prison, qu'il vienne, qu'il paraisse.
Moi-même devant vous je veux l'interroger.
J'ai tout mon peuple ensemble & Laïus à venger.
Il faut tout écouter, il faut, d'un œil sévère,
Sonder la profondeur de ce triste mystère.
Et vous, Dieux des Thébains, Dieux qui nous exaucez,
Punissez l'assassin, vous qui le connaissez.
Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire:
Qu'en horreur à ses fils, exécrable à sa mère,
Errant, abandonné, proscrit dans l'univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des enfers;
Et que son corps sanglant, privé de sépulture,
Des vautours dévorans devienne la pâture!

LE GRAND-PRETRE.

A ces fermens affreux nous nous uniſſons tous.

OEDIPE.

Dieux, que le crime ſeul éprouve enfin vos coups!
Ou ſi de vos décrets l'éternelle juſtice
Abandonne à mon bras le ſoin de ſon ſupplice,
Et ſi vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéir.
Si ſur un inconnu vous pourſuivez le crime,
Achevez votre ouvrage & nommez la victime.
Vous, retournez au temple; allez, que votre voix
Interroge ces dieux une ſeconde fois;
Que vos vœux parmi nous les forcent à deſcendre:
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront ſa cendre;
Et conduiſant un roi facile à ſe tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE, ARASPE, LE CHOEUR.

ARASPE.

Oui, ce peuple expirant, dont je ſuis l'interprete,
D'une commune voix accuſe Philoctete,
Madame, & les deſtins dans ce triſte ſéjour
Pour nous ſauver, ſans doute, ont permis ſon retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux!

EGINE.

Ma ſurpriſe eſt extrême!....

JOCASTE.

Qui? lui! qui? Philoctete!

ARASPE.

Oui, Madame, lui-même.
A quel autre en effet pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il ſembla méditer?
Il haïſſait Laïus, on le ſait; & ſa haine
Aux yeux de votre époux ne ſe cachait qu'à peine:
La jeuneſſe imprudente aiſément ſe trahit,
Son front mal déguiſé découvrait ſon dépit,
J'ignore quel ſujet animait ſa colère:
Mais au ſeul nom du roi, trop prompt & trop ſincère,
Eſclave d'un courroux qu'il ne pouvait dompter,
Juſques à la menace il oſa s'emporter;
Il partit; & depuis, ſa deſtinée errante
Ramena ſur nos bords ſa fortune flottante.

Même il était dans Thèbe en ces temps malheureux,
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux :
Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence
De nos peuples sur lui tomba la défiance.
Que dis-je ? Assez long-temps les soupçons des Thébains
Entre Phorbas & lui flottèrent incertains :
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre si fameux de vengeur de la terre,
Ce respect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos soupçons & suspendit nos coups.
Mais les temps sont changés : Thèbe, en ce jour funeste,
D'un respect dangereux dépouillera le reste ;
En vain sa gloire parle à ces cœurs agités, (*f*)
Les dieux veulent du sang & sont seuls écoutés.

1er PERSONNAGE DU CHOEUR.

O Reine, ayez pitié d'un peuple qui vous aime ;
Imitez de ces dieux la justice suprême ;
Livrez-nous leur victime, adressez-leur nos vœux :
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur si digne d'eux ?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas ! c'est sans regret que je la sacrifie.
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon sang : n'exigez rien de plus.
Allez.

SCENE II.

JOCASTE, EGINE.

EGINE.

QUE je vous plains!

JOCASTE.

Hélas! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux!

EGINE.

Il n'en faut point douter, votre sort est affreux!
Ces peuples qu'un faux zèle aveuglément anime,
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'ose l'accuser, mais quelle horreur pour vous
Si vous trouvez en lui l'assassin d'un époux!

JOCASTE.

Et l'on ose à tous deux faire un pareil outrage! (g)
Le crime, la bassesse eût été son partage!
Egine, après les nœuds qu'il a fallu briser,
Il manquait à mes maux de l'entendre accuser.
Apprends que ces soupçons irritent ma colère,
Et qu'il est vertueux puisqu'il m'avait su plaire.

EGINE.

Cet amour si constant . . . .

JOCASTE.

Ne crois pas que mon cœur
De cet amour funeste ait pu nourrir l'ardeur,
Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Egine,
Quoi que fasse un grand cœur où la vertu domine,

On ne se cache point ces secrets mouvemens
De la nature en nous indomptables enfans :
Dans les replis de l'ame ils viennent nous surprendre :
Ces feux qu'on croit éteints renaissent de leur cendre :
Et la vertu sévère, en de si durs combats,
Résiste aux passions & ne les détruit pas.

EGINE.

Votre douleur est juste autant que vertueuse,
Et de tels sentimens. . . .

JOCASTE.

Que je suis malheureuse!
Tu connais, chère Egine, & mon cœur & mes maux,
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux ;
Deux fois de mon destin subissant l'injustice,
J'ai changé d'esclavage, ou plutôt de supplice :
Et le seul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devait être arraché.
Pardonnez-moi, grands Dieux, ce souvenir funeste ;
D'un feu que j'ai dompté c'est le malheureux reste.
Egine, tu nous vis l'un de l'autre charmés,
Tu vis nos nœuds rompus aussitôt que formés ;
Mon souverain m'aima, m'obtint malgré moi-même ;
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadême ;
Il fallut oublier dans ses embrassemens
Et mes premiers amours, & mes premiers sermens.
Tu sais qu'à mon devoir toute entière attachée,
J'étouffai de mes sens la révolte cachée :
Que déguisant mon trouble & dévorant mes pleurs,
Je n'osais à moi-même avouer mes douleurs.....

EGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hyménée
Une seconde fois tenter la destinée?

JOCASTE.

Hélas!

EGINE.

M'eſt-il permis de ne vous rien cacher?

JOCASTE.

Parle.

EGINE.

Oedipe, Madame, a paru vous toucher;
Et votre cœur, du moins ſans trop de réſiſtance,
De vos Etats ſauvés donna la récompenſe.

JOCASTE.

Ah grands Dieux!

EGINE.

Etait-il plus heureux que Laïus,
Ou Philoctete abſent ne vous touchait-il plus?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée?

JOCASTE.

Par un monſtre cruel Thebe alors ravagée,
A ſon libérateur avait promis ma foi,
Et le vainqueur du Sphinx était digne de moi.

EGINE.

Vous l'aimiez?

JOCASTE.

Je ſentis pour lui quelque tendreſſe;
Mais que ce ſentiment fut loin de la faibleſſe!
Ce n'était point, Egine, un feu tumultueux,
De mes ſens enchantés enfant impétueux;
Je ne reconnus point cette brûlante flamme
Que le ſeul Philoctete a fait naître en mon ame;

Et qui sur mon esprit répandant son poison,
De son charme fatal a séduit ma raison.
Je sentais pour Oedipe une amitié sévère,
Oedipe est vertueux, sa vertu m'était chère;
Mon cœur avec plaisir le voyait élevé
Au trône des Thébains qu'il avait conservé.
Cependant sur ses pas aux autels entraînée,
Egine, je sentis dans mon ame étonnée
Des transports inconnus que je ne conçus pas;
Avec horreur enfin je me vis dans ses bras.
Cet hymen fut conclu sous un affreux augure:
Egine, je voyais dans une nuit obscure,
Près d'Oedipe & de moi, je voyais des enfers
Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts;
De mon premier époux l'ombre pâle & sanglante
Dans cet abyme affreux paraissait menaçante:
Il me montrait mon fils, ce fils qui dans mon flanc
Avait été formé de son malheureux sang;
Ce fils dont ma pieuse & barbare injustice
Avait fait à nos dieux un secret sacrifice:
De les suivre tous deux ils semblaient m'ordonner:
Tous deux dans le Tartare ils semblaient m'entraîner.
De sentimens confus mon ame possédée,
Se présentait toujours cette effroyable idée;
Et Philoctete encor trop présent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentait la terreur.

EGINE.

J'entends du bruit, on vient, je le vois qui s'avance.

JOCASTE.

C'est lui-même: je tremble: évitons sa présence.

SCENE III.

JOCASTE, PHILOCTETE.

PHILOCTETE.

Ne fuyez point, Madame, & ceſſez de trembler;
Oſez me voir, oſez m'entendre & me parler.
Ne craignez point ici que mes jalouſes larmes
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes:
N'attendez point de moi des reproches honteux,
Ni de lâches ſoupirs indignes de tous deux.
Je ne vous tiendrai point de ces diſcours vulgaires,
Que dicte la molleſſe aux amans ordinaires.
Un cœur qui vous chérit, &, s'il faut dire plus,
S'il vous ſouvient des nœuds que vous avez rompus,
Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendreſſe,
N'a point appris de vous à montrer de faibleſſe.

JOCASTE.

De pareils ſentimens n'appartenaient qu'à nous;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous.
Si Jocaſte avec vous n'a pu ſe voir unie,
Il eſt juſte avant tout qu'elle s'en juſtifie.
Je vous aimais, Seigneur: une ſuprême loi
Toujours malgré moi-même a diſpoſé de moi.
Et du Sphinx & des dieux la fureur trop connue
Sans doute à votre oreille eſt déjà parvenue;
Vous ſavez quels fléaux ont éclaté ſur nous,
Et qu'Oedipe. . . .

PHILOCTETE.

Je ſais qu'Oedipe eſt votre époux;

Je sais qu'il en est digne : & malgré sa jeunesse,
L'empire des Thébains sauvé par sa sagesse,
Ses exploits, ses vertus, & surtout votre choix,
Ont mis cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Ah! pourquoi la fortune à me nuire constante,
Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente?
Si le vainqueur du Sphinx devait vous conquérir,
Fallait-il loin de vous ne chercher qu'à périr?
Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
D'un vain sens déguisé sous d'obscures paroles;
Ce bras, que votre aspect eût encore animé,
A vaincre avec le fer était accoutumé:
Du monstre à vos genoux j'eusse apporté la tête.
D'un autre cependant Jocaste est la conquête!
Un autre a pu jouir de cet excès d'honneur!

JOCASTE.

Vous ne connaissez pas quel est votre malheur.

PHILOCTETE.

Je perds Alcide & vous : qu'aurais-je à craindre encore?

JOCASTE.

Vous êtes en des lieux qu'un dieu vengeur abhorre;
Un feu contagieux annonce son courroux:
Et le sang de Laïus est retombé sur nous.
Du ciel qui nous poursuit la justice outragée
Venge ainsi de ce roi la cendre négligée;
On doit sur nos autels immoler l'assassin;
On le cherche, on vous nomme, on vous accuse enfin.

PHILOCTETE.

Madame, je me tais; une pareille offense
Etonne mon courage & me force au silence.
Qui? moi de tels forfaits! moi des assassinats!
Et que de votre époux... Vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le crois point : & c'eſt vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'impoſture.
Votre cœur m'eſt connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les dieux abandonnent,
Trop dignes de périr depuis qu'ils vous ſoupçonnent.
Fuyez-moi, c'en eſt fait; nous nous aimions en vain;
Les dieux vous réſervaient un plus noble deſtin ;
Vous étiez né pour eux : leur ſageſſe profonde
N'a pu fixer dans Thèbe un bras utile au monde,
Ni ſouffrir que l'amour, rempliſſant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obſcure valeur.
Non, d'un lien charmant le ſoin tendre & timide
Ne doit point occuper le ſucceſſeur d'Alcide ;
De toutes vos vertus comptable à leurs beſoins,
Ce n'eſt qu'aux malheureux que vous devez vos ſoins.
Déjà de tous côtés les tyrans reparaiſſent ;
Hercule eſt ſous la tombe, & les monſtres renaiſſent :
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,
Partez, rendez Hercule à l'univers ſurpris.
Seigneur, mon époux vient, ſouffrez que je vous laiſſe :
Non que mon cœur troublé redoute ſa faibleſſe,
Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puiſque je vous aimais & qu'il eſt mon époux.

SCENE IV.

OEDIPE, PHILOCTETE, ARASPE.

OEDIPE.

ARASPE, c'eſt donc là le prince Philoctete?

PHILOCTETE.

Oui, c'eſt lui qu'en ces murs un ſort aveugle jete,
Et que le ciel encor, à ſa perte animé,
A ſouffrir des affronts n'a point accoutumé.
Je ſais de quels forfaits on veut noircir ma vie,
Seigneur, n'attendez pas que je m'en juſtifie;
J'ai pour vous trop d'eſtime: & je ne penſe pas
Que vous puiſſiez deſcendre à des ſoupçons ſi bas.
Si ſur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre,
Ma gloire d'aſſez près eſt unie à la vôtre.
Théſée, Hercule & moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire où vous êtes entré.
Ne déshonorez point par une calomnie
La ſplendeur de ces noms où votre nom s'allie;
Et ſoutenez ſurtout, par un trait généreux, (*h*)
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

OEDIPE.

Etre utile aux mortels, & ſauver cet empire,
Voilà, Seigneur, voilà l'honneur ſeul où j'aſpire,
Et ce que m'ont appris en ces extrémités
Les héros que j'admire & que vous imitez.
Certes je ne veux point vous imputer un crime:
Si le ciel m'eût laiſſé le choix de la victime,

Je n'aurais immolé de victime que moi :
Mourir pour son pays, c'est le devoir d'un roi :
C'est un honneur trop grand pour le céder à d'autres.
J'aurais donné mes jours & défendu les vôtres,
J'aurais sauvé mon peuple une seconde fois ;
Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'est un sang criminel que nous devons répandre :
Vous êtes accusé, songez à vous défendre,
Paraissez innocent ; il me sera bien doux
D'honorer dans ma cour un héros tel que vous :
Et je me tiens heureux, s'il faut que je vous traite
Non comme un accusé, mais comme Philoctete.

PHILOCTETE.

Je veux bien l'avouer ; sur la foi de mon nom,
J'avais osé me croire au-dessus du soupçon.
Cette main qu'on accuse, au défaut du tonnerre,
D'infames assassins a délivré la terre ;
Hercule à les dompter avait instruit mon bras,
Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

OEDIPE.

Ah ! je ne pense point qu'aux exploits consacrées
Vos mains par des forfaits se soient déshonorées,
Seigneur, & si Laïus est tombé sous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira sous vous ;
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime :
Je vous rends trop justice.

PHILOCTETE.

Eh ! quel serait mon crime ?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un roi pour ses sujets est un dieu qu'on révère ;
Pour Hercule & pour moi c'est un homme ordinaire.

J'ai défendu des rois : & vous devez ſonger
Que j'ai pu les combattre, ayant pu les venger.

OEDIPE.

Je connais Philoctete à ces illuſtres marques :
Des guerriers comme vous ſont égaux aux monarques ;
Je le ſais : cependant, Prince, n'en doutez pas,
Le vainqueur de Laïus eſt digne du trépas ;
Sa tête répondra des malheurs de l'empire,
Et vous....

PHILOCTETE.

Ce n'eſt point moi : ce mot doit vous ſuffire.
Seigneur, ſi c'était moi, j'en ferais vanité ;
En vous parlant ainſi je dois être écouté.
C'eſt aux hommes communs, aux ames ordinaires
A ſe juſtifier par des moyens vulgaires ;
Mais un prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi, (*i*)
Quand il a dit un mot, en eſt cru ſur ſa foi.
Du meurtre de Laïus Oedipe me ſoupçonne !
Ah ! ce n'eſt point à vous d'en accuſer perſonne ;
Son ſceptre & ſon épouſe ont paſſé dans vos bras ;
C'eſt vous qui recueillez le fruit de ſon trépas.
Ce n'eſt pas moi, ſurtout, de qui l'heureuſe audace
Diſputa ſa dépouille & demanda ſa place.
Le trône eſt un objet qui n'a pu me tenter :
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toujours libre avec lui, ſans ſujets & ſans maître,
J'ai fait des ſouverains, & n'ai point voulu l'être.
Mais c'eſt trop me défendre & trop m'humilier ;
La vertu s'avilit à ſe juſtifier.

OEDIPE.

Votre vertu m'eſt chère, & votre orgueil m'offenſe ;
On vous jugera, Prince, & ſi votre innocence

De l'équité des lois n'a rien à redouter ;
Avec plus de ſplendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous. . . .

PHILOCTETE.

J'y reſterai ſans doute :
Il y va de ma gloire, & le ciel qui m'écoute
Ne me verra partir que vengé de l'affront
Dont vos ſoupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCENE V.

OEDIPE, ARASPE.

OEDIPE.

JE l'avouerai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le ſien l'audace inébranlable
Ne ſait point s'abaiſſer à des déguiſemens :
Le menſonge n'a point de ſi hauts ſentimens.
Je ne puis voir en lui cette baſſeſſe infame.
Je te dirai bien plus ; je rougiſſais dans l'ame
De me voir obligé d'accuſer ce grand cœur :
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Néceſſité cruelle attachée à l'empire !
Dans le cœur des humains les rois ne peuvent lire,
Souvent ſur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous ſommes, Araſpe, injuſtes malgré nous.
Mais que Phorbas eſt lent pour mon impatience !
C'eſt ſur lui ſeul enfin que j'ai quelque eſpérance ;
Car les dieux irrités ne nous répondent plus ;
Ils ont par leur ſilence expliqué leurs refus.

ARASPE.

Tandis que par vos soins vous pouvez tout apprendre,
Quel besoin que le ciel ici se fasse entendre ?
Ces dieux dont le pontife a promis le secours,
Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent pas toujours :
On ne voit point leur bras si prodigue en miracles :
Ces antres, ces trépieds qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un souffle pur ne sont pas animés.
Ne nous endormons point sur la foi de leurs prêtres ;
Au pied du sanctuaire il est souvent des traîtres,
Qui, nous asservissant sous un pouvoir sacré,
Font parler les destins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un soin extrême
Philoctete, Phorbas, & Jocaste elle-même.
Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux,
Ce sont-là nos trépieds, nos oracles, nos dieux.

OEDIPE.

Serait-il dans le temple un cœur assez perfide ?....
Non, si le ciel enfin de nos destins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du salut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accusant leur silence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.
Toi, si pour me servir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attends cours hâter la lenteur :
Dans l'état déplorable où tu vois que nous sommes,
Je veux interroger & les dieux & les hommes.

Fin du second acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE.

JOCASTE.

OUI j'attends Philoctete, & je veux qu'en ces lieux
Pour la dernière fois il paraiſſe à mes yeux.

EGINE.

Madame, vous ſavez juſqu'à quelle inſolence
Le peuple a de ſes cris fait monter la licence.
Ces Thébains, que la mort aſſiège à tout moment,
N'attendent leur ſalut que de ſon châtiment;
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous ſont intéreſſés à le trouver coupable.
Vous entendez d'ici leurs cris ſéditieux,
Ils demandent ſon ſang de la part de nos dieux.
Pourrez-vous réſiſter à tant de violence?
Pourrez-vous le ſervir & prendre ſa défenſe?

JOCASTE.

Moi! ſi je la prendrai? duſſent tous les Thébains
Porter juſques ſur moi leurs parricides mains,
Sous ces murs tout fumans duſſé-je être écraſée,
Je ne trahirai point l'innocence accuſée.
Mais une juſte crainte occupe mes eſprits:
Mon cœur de ce héros fut autrefois épris;

On le fait; on dira que je lui sacrifie
Ma gloire, mes époux, mes dieux & ma patrie;
Que mon cœur brûle encor.

EGINE.

Ah! calmez cet effroi;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais....

JOCASTE.

Que dis-tu? crois-tu qu'une princesse
Puisse jamais cacher sa haine ou sa tendresse?
Des courtisans sur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts;
A travers les respects, leurs trompeuses soupleſſes
Pénètrent dans nos cœurs & cherchent nos faiblesses;
A leur malignité rien n'échappe & ne fuit;
Un seul mot, un soupir, un coup d'œil nous trahit;
Tout parle contre nous, jusqu'à notre silence:
Et quand leur artifice & leur persévérance
Ont enfin, malgré nous, arraché nos secrets;
Alors avec éclat leurs discours indiscrets,
Portant sur notre vie une triste lumière,
Vont de nos passions remplir la terre entière.

EGINE.

Eh! qu'avez-vous, Madame, à craindre de leurs coups?
Quels regards si perçans sont dangereux pour vous?
Quel secret pénétré peut flétrir votre gloire?
Si l'on sait votre amour, on sait votre victoire:
On sait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'est cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être, à m'accuser toujours prompte & sévère,
Je porte sur moi-même un regard trop austère;

Peut-être je me juge avec trop de rigueur ;
Mais enfin Philoctete a régné sur mon cœur :
Dans ce cœur malheureux son image est tracée,
La vertu ni le temps ne l'ont point effacée :
Que dis-je ? Je ne sais, quand je sauve ses jours,
Si la seule équité m'appelle à son secours ;
Ma pitié me paraît trop sensible & trop tendre ;
Je sens trembler mon bras tout prêt à le défendre ;
Je me reproche enfin mes bontés & mes soins ;
Je le servirais mieux, si je l'eusse aimé moins.

EGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte ?

JOCASTE.

Oui, je le veux sans doute :
C'est ma seule espérance ; & pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma prière ait sur lui de pouvoir,
Il faut qu'il se prépare à ne me plus revoir.
De ces funestes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuie,
Qu'il sauve en s'éloignant & ma gloire & sa vie.
Mais qui peut l'arrêter ? il devrait être ici ;
Chère Egine, va, cours.

SCENE II.

JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE

JOCASTE.

Ah ! Prince, vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame est émue,
Je ne m'excuse point de chercher votre vue ;

Mon devoir, il eſt vrai, m'ordonne de vous fuir, (k)
Je dois vous oublier, & non pas vous trahir;
Je crois que vous ſavez le ſort qu'on vous apprête.

PHILOCTETE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête:
Il ſouffre, il eſt injuſte, il faut lui pardonner.

JOCASTE.

Gardez à ſes fureurs de vous abandonner.
Partez, de votre ſort vous êtes encor maître;
Mais ce moment, Seigneur, eſt le dernier peut-être
Où je puis vous ſauver d'un indigne trépas.
Fuyez, & loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureuſement ſauvée,
Oubliez que c'eſt moi qui vous l'ai conſervée.

PHILOCTETE.

Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité
Moins de compaſſion & plus de fermeté;
Préférez comme moi mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, & non pas que je fuie;
Et ne me forcez point, quand je ſuis innocent,
A devenir coupable en vous obéiſſant.
Des biens que m'a ravis la colère céleſte,
Ma gloire, mon honneur eſt le ſeul qui me reſte;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je ſuis ſi jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triſte deſtinée,
Madame, à votre époux ma parole eſt donnée;
Quelque indigne ſoupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne ſais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des dieux! au nom de cette flamme,
Dont la triſte Jocaſte avait touché votre ame,

Si d'une si parfaite & si tendre amitié
Vous conservez encor un reste de pitié,
Enfin s'il vous souvient, que, promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre;
Daignez sauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été destinés.

PHILOCTETE.

Je vous les consacrai : je veux que leur carrière
De vous, de vos vertus, soit digne toute entière.
J'ai vécu loin de vous, mais mon sort est trop beau
Si j'emporte en mourant votre estime au tombeau.
Qui sait même, qui sait, si d'un regard propice
Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice ?
Qui sait si sa clémence, au sein de vos états,
Pour m'immoler à vous, n'a point conduit mes pas ?
Peut-être il me devait cette grâce infinie,
De conserver vos jours aux dépens de ma vie :
Peut-être d'un sang pur il peut se contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE, ARASPE, Suite.

OEDIPE.

PRINCE, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix presse votre supplice;
J'ai calmé son tumulte, & même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, présenter mon appui.

On vous a soupçonné, le peuple a dû le faire.
Moi qui ne juge point ainsi que le vulgaire,
Je voudrais que perçant un nuage odieux,
Déjà votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon esprit incertain, que rien n'a pu résoudre,
N'ose vous condamner, mais ne peut vous absoudre.
C'est au ciel, que j'implore, à me déterminer.
Ce ciel enfin s'appaise, il veut nous pardonner,
Et bientôt, retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du Grand-Prêtre il nomme la victime ;
Et je laisse à nos dieux plus éclairés que nous,
Le soin de décider entre mon peuple & vous.

PHILOCTETE.

Votre équité, Seigneur, est inflexible & pure ; (l)
Mais l'extrême justice est une extrême injure ;
Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.
Des lois que nous suivons la première est l'honneur.
Je me suis vu réduit à l'affront de répondre
A de vils délateurs que j'ai trop su confondre,
Ah ! sans vous abaisser à cet indigne soin,
Seigneur, il suffisait de moi seul pour témoin :
C'était, c'était assez d'examiner ma vie,
Hercule appui des dieux, & vainqueur de l'Asie,
Les monstres, les tyrans qu'il m'apprit à dompter,
Ce sont-là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos dieux cependant interrogez l'organe :
Nous apprendrons de lui si leur voix me condamne.
Je n'ai pas besoin d'eux, & j'attends leur arrêt
Par pitié pour ce peuple, & non par intérêt.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRETRE, ARASPE, PHILOCTÈTE, EGINE, Suite, LE CHOEUR.

OEDIPE.

Eh bien, les dieux touchés des vœux qu'on leur adreſſe,
Suſpendent-ils enfin leur fureur vengereſſe ?
Quelle main parricide a pu les offenſer ?

PHILOCTETE.

Parlez, quel eſt le ſang que nous devons verſer ?

LE GRAND-PRETRE.

Fatal préſent du ciel ! Science malheureuſe !
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuſe !
Plût aux cruels deſtins, qui pour moi ſont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fuſſent couverts !

PHILOCTETE.

Eh bien que venez-vous annoncer de ſiniſtre ?

OEDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le miniſtre ?

PHILOCTETE.

Ne craignez rien.

OEDIPE.

Les dieux veulent-ils mon trépas ?

LE GRAND-PRETRE.

(*à Oedipe.*)
Ah ! ſi vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

OEDIPE.

Quel que soit le destin que le ciel nous annonce,
Le salut des Thébains dépend de sa réponse.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux ;
Songez qu'Oedipe . . .

LE GRAND-PRETRE.

Oedipe est plus à plaindre qu'eux.

Ier PERSONNAGE DU CHOEUR.

Oedipe a pour son peuple une amour paternelle ;
Nous joignons à sa voix notre plainte éternelle ;
Vous à qui le ciel parle, entendez nos clameurs.

IIeme PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nous mourons, sauvez-nous, détournez ses fureurs ;
Nommez cet assassin, ce monstre, ce perfide.

Ier PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nos bras vont dans son sang laver son parricide.

LE GRAND-PRETRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous ?

Ier PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dites un mot, il meurt, & vous nous sauvez tous.

LE GRAND-PRETRE.

Quand vous serez instruits du destin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au seul nom du coupable.
Le Dieu qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil soit son seul châtiment ;
Mais bientôt éprouvant un désespoir funeste,
Ses mains ajouteront à la rigueur céleste.

De son supplice affreux vos yeux seront surpris,
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

OEDIPE.

Obéissez.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

C'est trop de résistance.

LE GRAND-PRETRE.

(*à Oedipe.*)

C'est vous qui me forcez à rompre le silence.

OEDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux!

LE GRAND-PRETRE.

Vous le voulez... eh bien... c'est...

OEDIPE.

Achève : qui?

LE GRAND-PRETRE.

Vous.

OEDIPE.

Moi?

LE GRAND-PRETRE.

Vous, malheureux Prince.

IIeme PERSONNAGE DU CHOEUR.

Ah! que viens-je d'entendre?

JOCASTE.

Interprète des dieux, qu'osez-vous nous apprendre?
(*à Oedipe.*)
Qui vous! de mon époux vous seriez l'assassin?
Vous à qui j'ai donné sa couronne & ma main?

Non, Seigneur, non : des dieux l'oracle nous abuse;
Votre vertu dément la voix qui vous accuse.

IIeme PERSONNAGE DU CHOEUR.

O Ciel, dont le pouvoir préside à notre sort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTETE.

N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage;
Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inoui qui vous presse à mes yeux;
Je vous crois innocent malgré la voix des dieux.
Je vous rends la justice enfin qui vous est due,
Et que ce peuple & vous ne m'avez point rendue.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras; *(m)*
Entre un pontife & vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il soit, quelque dieu qui l'inspire,
Doit prier pour ses rois, & non pas les maudire.

OEDIPE.

Quel excès de vertu! mais quel comble d'horreur!
L'un parle en demi-dieu, l'autre en prêtre imposteur.
(au Grand-Prêtre.)
Voilà donc des autels quel est le privilége!
Grâce à l'impunité, ta bouche sacrilége,
Pour accuser ton roi d'un forfait odieux,
Abuse insolemment du commerce des dieux!
Tu crois que mon courroux doit respecter encore
Le ministère saint que ta main déshonore.
Traître, aux pieds des autels il faudrait t'immoler,
A l'aspect de tes dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND-PRETRE.

Ma vie est en vos mains, vous en êtes le maître :
Profitez des momens que vous avez à l'être.

Aujourd'hui votre arrêt vous sera prononcé. *(n)*
Tremblez, malheureux Roi, votre règne est passé.
Une invisible main suspend sur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance apprête.
Bientôt, de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
Privé des feux sacrés & des eaux salutaires, *(o)*
Remplissant de vos cris les antres solitaires,
Par tout d'un dieu vengeur vous sentirez les coups :
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres :
Au crime, au châtiment malgré vous destiné,
Vous seriez trop heureux de n'être jamais né.

OEDIPE.

J'ai forcé jusqu'ici ma colère à t'entendre ;
Si ton sang méritait qu'on daignât le répandre,
De ton juste trépas mes regards satisfaits
De ta prédiction préviendraient les effets.
Va, fuis, n'excite plus le transport qui m'agite,
Et respecte un courroux que ta présence irrite ;
Fuis, d'un mensonge indigne abominable auteur.

LE GRAND-PRETRE.

Vous me traitez toujours de traître & d'imposteur ;
Votre père autrefois me croyait plus sincère.

OEDIPE.

Arrête : que dis-tu? qui ? Polybe mon père....

LE GRAND-PRETRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeste sort ;
Ce jour va vous donner la naissance & la mort.

Vos deſtins ſont comblés, vous allez vous connaître.
Malheureux! ſavez-vous quel ſang vous donna l'être?
Entouré de forfaits à vous ſeul réſervés,
Savez-vous ſeulement avec qui vous vivez?
O Corinthe! ô Phocide! exécrable hyménée!
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de ſa naiſſance, & de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante & d'horreur.
Sortons.

SCENE V.

OEDIPE, PHILOCTETE, JOCASTE.

OEDIPE.

Ces derniers mots me rendent immobile:
Je ne ſais où je ſuis, ma fureur eſt tranquile:
Il me ſemble qu'un dieu deſcendu parmi nous,
Maître de mes tranſports enchaîne mon courroux;
Et prêtant au pontiſe une force divine,
Par ſa terrible voix m'annonce ma ruine.

PHILOCTETE. (*p*)

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des rois,
Philoctete avec vous combattrait ſous vos lois;
Mais un prêtre eſt ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait reſpectable.
Fortement appuyé ſur des oracles vains,
Un pontiſe eſt ſouvent terrible aux ſouverains,
Et dans ſon zèle aveugle un peuple opiniâtre,
De ſes liens ſacrés imbécille idolâtre,

Foulant par piété les plus saintes des lois,
Croit honorer les dieux en trahissant ses rois;
Surtout, quand l'intérêt, père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'insolence.

OEDIPE.

Ah! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs;
La grandeur de votre ame égale mes malheurs;
Accablé sous le poids du soin qui me dévore,
Vouloir me soulager, c'est m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur!
Quel crime ai-je commis? Est-il vrai, Dieu vengeur?

JOCASTE.

Seigneur, c'en est assez, ne parlons plus de crime;
A ce peuple expirant il faut une victime;
Il faut sauver l'Etat, & c'est trop différer.
Epouse de Laïus, c'est à moi d'expirer;
C'est à moi de chercher sur l'infernale rive
D'un malheureux époux l'ombre errante & plaintive.
De ses mânes sanglans j'appaiserai les cris;
J'irai... Puissent les dieux satisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas, n'en point exiger d'autre;
Et que mon sang versé puisse épargner le vôtre!

OEDIPE.

Vous mourir! vous, Madame! ah! n'est-ce point assez,
De tant de maux affreux sur ma tête amassés?
Quittez, Reine, quittez ce langage terrible;
Le sort de votre époux est déjà trop horrible,
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.

Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

JOCASTE.

Comment, Seigneur, vous pourriez . . .

OEDIPE.

Suivez-moi,
Et venez diſſiper ou combler mon effroi.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

NON, quoi que vous disiez, mon ame inquiétée
De soupçons importuns n'est pas moins agitée.
Le Grand-Prêtre me gêne, & prêt à l'excuser,
Je commence en secret moi-même à m'accuser.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me suis en secret interrogé moi-même,
Et mille événemens de mon ame effacés
Se sont offerts en foule à mes esprits glacés.
Le passé m'interdit, & le présent m'accable,
Je lis dans l'avenir un sort épouvantable,
Et le crime par tout semble suivre mes pas.

JOCASTE.

Et quoi! votre vertu ne vous rassure pas?
N'êtes-vous pas enfin sûr de votre innocence?

OEDIPE.

On est plus criminel quelquefois qu'on ne pense.

JOCASTE.

Ah! d'un prêtre indiscret dédaignant les fureurs,
Cessez de l'excuser par ces lâches terreurs.

OEDIPE.

Au nom du grand Laïus & du courroux céleste,
Quand Laïus entreprit ce voyage funeste,

Avait-il près de lui des gardes, des soldats ?

JOCASTE.

Je vous l'ai déjà dit, un seul suivait ses pas.

OEDIPE.

Un seul homme ?

JOCASTE.

Ce roi, plus grand que sa fortune, (q)
Dédaignait comme vous une pompe importune :
On ne voyait jamais marcher devant son char
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart :
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
Comme il était sans crainte, il marchait sans défense ;
Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.

OEDIPE.

O Héros, par le ciel aux mortels accordé,
Des véritables rois exemple auguste & rare !
Oedipe a-t-il sur toi porté sa main barbare ?
Dépeignez-moi du moins ce prince malheureux.

JOCASTE.

Puisque vous rappelez un souvenir fâcheux ;
Malgré le froid des ans, dans sa mâle vieillesse,
Ses yeux brillaient encor du feu de sa jeunesse ;
Son front, cicatrisé sous ses cheveux blanchis,
Imprimait le respect aux mortels interdits ;
Et si j'ose, Seigneur, dire ce que j'en pense,
Laïus eut avec vous assez de ressemblance ;
Et je m'applaudissais de retrouver en vous,
Ainsi que les vertus, les traits de mon époux.
Seigneur, qu'a ce discours qui doive vous surprendre ?

OEDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre :

Je

Je crains que par les dieux le pontife inspiré
Sur mes destins affreux ne soit trop éclairé.
Moi, j'aurais massacré ! . . . Dieux ! serait-il possible ?

JOCASTE.

Cet organe des dieux est-il donc infaillible ?
Un ministère saint les attache aux autels :
Ils approchent des dieux ; mais ils sont des mortels.
Pensez-vous qu'en effet, au gré de leur demande, (r)
Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende ?
Que sous un fer sacré des taureaux gémissans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs festons ces victimes ornées
Des humains dans leurs flancs portent les destinées ?
Non, non : chercher ainsi l'obscure vérité,
C'est usurper les droits de la Divinité.
Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science.

OEDIPE.

Ah Dieux ! s'il était vrai, quel serait mon bonheur !

JOCASTE.

Seigneur, il est trop vrai, croyez-en ma douleur.
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas ! pour mon malheur je suis bien détrompée,
Et le ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle imposteur la fausse obscurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracles que j'abhorre,
Sans vos ordres, sans vous, mon fils vivrait encore.

OEDIPE.

Votre fils ! par quels coups l'avez-vous donc perdu ?
Quel oracle sur vous les dieux ont-ils rendu ?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même;
Et d'un oracle faux ne vous alarmez plus.
Seigneur, vous le savez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le sort de mon fils ma tendresse inquiète
Consulta de nos dieux la fameuse interprète.
Quelle fureur, hélas! de vouloir arracher
Des secrets, que le sort a voulu nous cacher!
Mais enfin j'étais mère, & pleine de faiblesse
Je me jetai craintive aux pieds de la prêtresse;
Voici ses propres mots, j'ai dû les retenir;
Pardonnez si je tremble à ce seul souvenir.
„ Ton fils tuera son père, & ce fils sacrilège,
„ Inceste & parricide... O Dieux! achèverai-je?

OEDIPE.

Eh bien, Madame?

JOCASTE.

Enfin, Seigneur, on me prédit,
Que mon fils, que ce monstre entrerait dans mon lit;
Que je le recevrais, moi, Seigneur, moi sa mère,
Dégouttant dans mes bras du meurtre de son père;
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, Seigneur, à ce récit funeste;
Vous craignez de m'entendre & d'écouter le reste.

OEDIPE.

Ah! Madame, achevez: dites, que fites-vous
De cet enfant, l'objet du céleste courroux?

JOCASTE.

Je crus les dieux, Seigneur; & faintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.

En vain de cet amour l'impérieuse voix
S'oppoſait à nos dieux, & condamnait leurs lois;
Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal aſcendant qui l'entraînait au crime:
Et penſant triompher des horreurs de ſon ſort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle, autant que malheureuſe!
O d'un oracle faux obſcurité trompeuſe!
Quel fruit me revient-il de mes barbares ſoins?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins;
Dans le cours triomphant de ſes deſtins proſpères
Il fut aſſaſſiné par des mains étrangères:
Ce ne fut point ſon fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils ſans ſauver mon époux.
Que cet exemple affreux puiſſe au moins vous inſtruire!
Banniſſez cet effroi qu'un prêtre vous inſpire;
Profitez de ma faute, & calmez vos eſprits.

OEDIPE.

Après le grand ſecret que vous m'avez appris,
Il eſt juſte à mon tour que ma reconnaiſſance
Faſſe de mes deſtins l'horrible confidence.
Lorſque vous aurez ſu, par ce triſte entretien,
Le rapport effrayant de votre ſort au mien;
Peut-être, ainſi que moi, frémirez-vous de crainte.
Le deſtin m'a fait naître au trône de Corinthe,
Cependant de Corinthe & du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je ſuis né.
Un jour, ce jour affreux, préſent à ma penſée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée;
Pour la première fois, par un don ſolemnel,
Mes mains, jeunes encore enrichiſſaient l'autel:

Du temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent ;
De traits affreux de sang les marbres se couvrirent ;
De l'autel ébranlé par de longs tremblemens,
Une invisible main repoussait mes présens ;
Et les vents, au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent jusqu'à moi cette voix effrayante :
« Ne viens plus des lieux saints souiller la pureté ;
» Du nombre des vivans les dieux t'ont rejeté ;
» Ils ne reçoivent point tes offrandes impies ;
» Va porter tes présens aux autels des Furies ;
» Conjure leurs serpens prêts à te déchirer ;
» Va, ce sont là les dieux que tu dois implorer. »
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,
Cette voix m'annonça, le croirez-vous, Madame ?
Tout l'assemblage affreux des forfaits inouis,
Dont le ciel autrefois menaça votre fils ;
Me dit que je serais l'assassin de mon père.

JOCASTE.

Ah Dieux !

OEDIPE.

Que je serais le mari de ma mère.

JOCASTE.

Où suis-je ? Quel démon en unissant nos cœurs,
Cher Prince, a pu dans nous rassembler tant d'horreurs ?

OEDIPE.

Il n'est pas encor temps de répandre des larmes,
Vous apprendrez bientôt d'autres sujets d'alarmes.
Ecoutez-moi, Madame, & vous allez trembler.
Du sein de ma patrie il fallut m'exiler.
Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,
Aux destins ennemis ne fût un jour fidelle ;

Et suspect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'osa point lutter contre les dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée ;
Je partis, je courus de contrée en contrée ;
Je déguisai par-tout ma naissance & mon nom :
Un ami de mes pas fut le seul compagnon.
Dans plus d'une aventure, en ce fatal voyage,
Le dieu qui me guidait seconda mon courage.
Heureux si j'avais pu, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon destin par un noble trépas !
Mais je suis réservé sans doute au parricide.
Enfin, je me souviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais jusqu'ici ce grand événement ;
La main des dieux sur moi si long-temps suspendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient sur ma vue :)
Dans un chemin étroit, je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux coursiers.
Il fallut disputer, dans cet étroit passage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune & superbe, & nourri dans un rang,
Où l'on puisa toujours l'orgueil avec le sang.
Inconnu, dans le sein d'une terre étrangère,
Je me croyais encore au trône de mon père ;
Et tous ceux qu'à mes yeux le sort venait offrir,
Me semblaient mes sujets, & faits pour m'obéir.
Je marche donc vers eux, & ma main furieuse
Arrête des coursiers la fougue impétueuse.
Loin du char à l'instant ces guerriers élancés
Avec fureur sur moi fondent à coups pressés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine :
Dieux puissans ! je ne sais si c'est faveur ou haine,

Mais sans doute pour moi contr'eux vous combattiez,
Et l'un & l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en souvient, déjà glacé par l'âge,
Couché sur la poussière, observait mon visage;
Il me tendit les bras, il voulut me parler;
De ses yeux expirans je vis des pleurs couler;
Moi-même en le perçant, je sentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais.... Vous frémissez, Madame.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

OEDIPE.

Hélas! mon doute affreux va donc être éclairci.

SCENE II.

OEDIPE, JOCASTE, PHORBAS, Suite.

OEDIPE.

Viens, malheureux vieillard, viens, approche... A ta vue,
D'un trouble renaissant je sens mon ame émue;
Un confus souvenir vient encor m'affliger:
Je tremble de le voir & de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien! est-ce aujourd'hui qu'il faut que je périsse?
Grande Reine, avez-vous ordonné mon supplice?
Vous ne fûtes jamais injuste que pour moi.

JOCASTE.

Rassurez-vous, Phorbas, & répondez au roi.

PHORBAS.

Au roi !

JOCASTE.

C'eſt devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O Dieux ! Laïus eſt mort, & vous êtes mon maître !
Vous, Seigneur ?

OEDIPE.

Epargnons les diſcours ſuperflus :
Tu fus le ſeul témoin du meurtre de Laïus ;
Tu fus bleſſé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus eſt mort, laiſſez en paix ſa cendre ;
N'inſultez pas du moins au malheureux deſtin
D'un fidelle ſujet, bleſſé de votre main.

OEDIPE.

Je t'ai bleſſé ? qui, moi ?

PHORBAS.

Contentez votre envie ;
Achevez de m'ôter une importune vie ;
Seigneur, que votre bras, que les dieux ont trompé,
Verſe un reſte de ſang qui vous eſt échappé ;
Et puiſqu'il vous ſouvient de ce ſentier funeſte
Où mon roi....

OEDIPE.

Malheureux ! épargne-moi le reſte
J'ai tout fait, je le vois, c'en eſt aſſez. O Dieux !
Enfin après quatre ans vous deſſillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas ! il eſt donc vrai !

OEDIPE.

Quoi ! c'eſt toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit paſſage ?
Oui, c'eſt toi : vainement je cherche à m'abuſer ;
Tout parle contre moi, tout ſert à m'accuſer ;
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il eſt vrai, ſous vos coups j'ai vu tomber mon maître ;
Vous avez fait le crime, & j'en fus ſoupçonné ;
J'ai vécu dans les fers, & vous avez régné.

OEDIPE.

Va, bientôt à mon tour je me rendrai juſtice ;
Va, laiſſe-moi du moins le ſoin de mon ſupplice :
Laiſſe-moi, ſauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

JOCASTE..... car enfin la fortune jalouſe
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouſe.
Vous voyez mes forfaits : libre de votre foi,
Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas !

OEDIPE.

Prenez ce fer, instrument de ma rage,
Qu'il vous serve aujourd'hui pour un plus juste usage ;
Plongez-le dans mon sein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur,
Vivez.

OEDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéresse ?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'est moi qui vous en presse ;
Ecoutez ma prière.

OEDIPE.

Ah ! je n'écoute rien.
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

OEDIPE.

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il est involontaire.

OEDIPE.

N'importe, il est commis.

JOCASTE.

O comble de misère !

OEDIPE.

O trop funeſte hymen ! ô feux jadis ſi doux !

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteints ; vous êtes mon époux.

OEDIPE.

Non, je ne le ſuis plus ; & ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le ſaint nœud qui nous lie.
Je remplis ces climats du malheur qui me ſuit.
Redoutez-moi, craignez le dieu qui me pourſuit ;
Ma timide vertu ne ſert qu'à me confondre,
Et de moi déſormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon deſtin s'étendrait juſqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes ;
Frappez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accuſez point d'un deſtin ſi cruel ;
Vous êtes malheureux, & non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
Vous ignoriez quel ſang vos mains allaient répandre ;
Et ſans trop rappeler cet affreux ſouvenir,
Je ne puis que me plaindre & non pas vous punir,
Vivez. . . .

OEDIPE.

Moi que je vive ! il faut que je vous fuie.
Hélas ! où traînerai-je une mourante vie ?
Sur quels bords malheureux, dans quels triſtes climats
Enſevelir l'horreur qui s'attache à mes pas ?
Irai-je errant encore, & me fuyant moi-même,

Mériter par le meurtre un nouveau diadême ?
Irai-je dans Corinthe, où mon triſte deſtin
A des crimes plus grands réſerve encor ma main ?
Corinthe ! que jamais ta déteſtable rive.....

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

SEIGNEUR, en ce moment, un étranger arrive ;
Il ſe dit de Corinthe, & demande à vous voir.

OEDIPE.

Allons, dans un moment je vais le recevoir.
(à Jocaſte.)
Adieu ; que de vos pleurs la ſource ſe diſſipe.
Vous ne reverrez plus l'inconſolable Oedipe :
C'en eſt fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux ;
En ceſſant d'être roi, je ceſſe d'être à vous.
Je pars : je vais chercher, dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne ſoit point criminelle ;
Et vivant loin de vous, ſans Etats, mais en roi,
Juſtifier les pleurs que vous verſez pour moi.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, ARASPE, DIMAS, Suite.

OEDIPE.

FINISSEZ vos regrets, & retenez vos larmes.
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes.
Ma fuite à vos malheurs assure un prompt secours ;
En perdant votre roi vous conservez vos jours.
Du sort de tout ce peuple il est temps que j'ordonne.
J'ai sauvé cet empire en arrivant au trône ;
J'en descendrai du moins comme j'y suis monté ;
Ma gloire me suivra dans mon adversité.
Mon destin fut toujours de vous rendre la vie :
Je quitte mes enfans, mon trône, ma patrie :
Amis, écoutez-moi pour la dernière fois ;
Puisqu'il vous faut un roi, souscrivez à mon choix.
Philoctete est puissant, vertueux, intrépide ;
Un monarque est son père (*a*), il fut l'ami d'Alcide ;
Que je parte, & qu'il règne. Allez chercher Phorbas,
Qu'il paraisse à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.
Il faut de mes bontés lui laisser quelque marque,
Et quitter mes sujets & le trône en Monarque.
Que l'on fasse approcher l'étranger devant moi.
Vous, demeurez.

(*a*) Il était fils du roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

SCENE II.

OEDIPE, ARASPE, ICARE, Suite.

OEDIPE.

ICARE, eſt-ce vous que je vois ?
Vous, de mes premiers ans ſage dépoſitaire,
Vous, digne favori de Polybe mon père ?
Quel ſujet important vous conduit parmi nous ?

ICARE.

Seigneur, Polybe eſt mort.

OEDIPE.

Ah ! que m'apprenez-vous ?
Mon père....

ICARE.

A ſon trépas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait deſcendre ;
Ses jours étaient remplis, il eſt mort à mes yeux.

OEDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos dieux !
Vous, qui faiſiez trembler ma vertu trop timide,
Vous, qui me prépariez l'horreur d'un parricide ?
Mon père eſt chez les morts, & vous m'avez trompé.
Malgré vous dans ſon ſang mes mains n'ont point trempé.
Ainſi de mon erreur eſclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnais ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule artiſan de mes triſtes deſtins !
O Ciel ! & quel eſt donc l'excès de ma miſère ?
Si le trépas des miens me devient néceſſaire,

Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un père eſt un bienfait des dieux?
Allons, il faut partir; il faut que je m'acquitte
Des funèbres tributs que ſa cendre mérite.
Partons. Vous vous taiſez, je vois vos pleurs couler;
Que ce ſilence....

ICARE.

O Ciel! oſerai-je parler?

OEDIPE.

Vous reſte-t-il encor des malheurs à m'apprendre?

ICARE.

Un moment ſans témoin daignerez-vous m'entendre?

OEDIPE *à ſa ſuite.*

Allez, retirez-vous. Que va-t-il m'annoncer?

ICARE.

A Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penſer.
Si vous y paraiſſez, votre mort eſt jurée.

OEDIPE.

Eh! qui de mes Etats me défendrait l'entrée?

ICARE.

Du ſceptre de Polybe un autre eſt l'héritier.

OEDIPE.

Eſt-ce aſſez? & ce trait ſera-t-il le dernier?
Pourſuis, Deſtin, pourſuis, tu ne pourras m'abattre.
Eh bien, j'allais régner; Icare, allons combattre:
A mes lâches ſujets courons me préſenter.
Parmi ces malheureux prompts à ſe révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains, je mourrais en coupable,
Je dois périr en roi. Quels ſont mes ennemis?
Parle, quel étranger ſur mon trône eſt aſſis?

ICARE.

Le gendre de Polybe ; & Polybe lui-même,
Sur son front en mourant a mis le diadême.
A son maître nouveau tout le peuple obéit.

OEDIPE.

Eh quoi ! mon père aussi, mon père me trahit ?
De la rébellion mon père est le complice ?
Il me chasse du trône !

ICARE.

Il vous a fait justice ;
Vous n'étiez point son fils.

OEDIPE.

Icare ! . . .

ICARE.

Avec regret
Je révèle en tremblant ce terrible secret :
Mais il le faut, Seigneur, & toute la province . . . .

OEDIPE.

Je ne suis point son fils !

ICARE.

Non, Seigneur ; & ce prince
A tout dit en mourant. De ses remords pressé,
Pour le sang de nos rois il vous a renoncé ;
Et moi, de son secret confident & complice,
Craignant du nouveau roi la sévère justice,
Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

OEDIPE.

Je n'étais point son fils ! & qui suis-je, grands Dieux !

ICARE.

Le ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naissance ;

Et je sais seulement, qu'en naissant condamné,
Et sur un mont désert à périr destiné,
La lumière sans moi vous eût été ravie.

OEDIPE.

Ainsi donc mon malheur commence avec ma vie;
J'étais dès le berceau l'horreur de ma maison.
Où tombai-je en vos mains?

ICARE.

Sur le mont Cithéron.

OEDIPE.

Près de Thèbe?

ICARE.

Un Thébain, qui se dit votre père,
Exposa votre enfance en ce lieu solitaire.
Quelque dieu bienfaisant guida vers vous mes pas;
La pitié me saisit, je vous pris dans mes bras;
Je ranimai dans vous la chaleur presque éteinte:
Vous viviez, aussitôt je vous porte à Corinthe;
Je vous présente au prince: admirez votre sort!
Le prince vous adopte au lieu de son fils mort;
Et par ce coup adroit, sa politique heureuse
Affermit pour jamais sa puissance douteuse.
Sous le nom de son fils, vous futes élevé
Par cette même main qui vous avait sauvé.
Mais le trône en effet n'était point votre place,
L'intérêt vous y mit, le remords vous en chasse.

OEDIPE.

O vous, qui présidez aux fortunes des rois,
Dieux! faut-il en un jour m'accabler tant de fois?
Et préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un faible mortel épuiser les miracles?
Mais ce vieillard, Ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce temps fatal ne l'as-tu jamais vu?

ICARE.

ICARE.

Jamais ; & le trépas vous a ravi, peut-être,
Le seul qui vous eût dit quel sang vous a fait naître :
Mais long-temps de ses traits mon esprit occupé,
De son image encore est tellement frappé
Que je le connaîtrais s'il venait à paraître.

OEDIPE.

Malheureux ! eh pourquoi chercher à le connaître ?
Je devrais bien plutôt, d'accord avec les dieux,
Chérir l'heureux bandeau qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon destin : ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le sais ; mais malgré les maux que je prévoi
Un désir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude ;
Le doute en mon malheur est un tourment trop rude ;
J'abhorre le flambeau dont je veux m'éclairer ;
Je crains de me connaître & ne puis m'ignorer.

SCENE III.

OEDIPE, ICARE, PHORBAS.

OEDIPE.

AH ! Phorbas, approchez !

ICARE.

Ma surprise est extrême :
Plus je le vois, & plus... Ah ! Seigneur, c'est lui-même.
C'est lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez-moi si vos traits inconnus....

ICARE.

Quoi ! du mont Cithéron ne vous souvient-il plus ?

PHORBAS.

Comment ?

ICARE.

Quoi ! cet enfant qu'en mes mains vous remîtes ;
Cet enfant qu'au trépas...

PHORBAS.

Ah, queſt-ce que vous dites ?
Et de quel ſouvenir venez-vous m'accabler ?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, ceſſez de vous troubler ;
Vous n'avez en ces lieux que des ſujets de joie :
Oedipe eſt cet enfant.

PHORBAS.

Que le ciel te foudroie !
Malheureux, qu'as-tu dit ?

ICARE *à Oedipe.*

Seigneur, n'en doutez pas :
Quoi que ce thébain diſe, il vous mit dans mes bras :
Vos deſtins ſont connus, & voilà votre père....

OEDIPE.

O ſort qui me confond ! ô comble de miſère !
(*à Phorbas.*)
Je ſerais né de vous ? le ciel aurait permis
Que votre ſang verſé....

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

OEDIPE.

Eh quoi ! n'avez-vous pas expoſé mon enfance ?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre préſence,

Et de vous épargner cet horrible entretien.

OEDIPE.

Phorbas, au nom des dieux, ne me déguise rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos enfans & la reine.

OEDIPE.

Réponds-moi seulement, la résistance est vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort destiné,
(*en montrant Icare.*)
Le mis-tu dans ses bras ?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie !

OEDIPE.

Quel était son pays !

PHORBAS.

Thèbe était sa patrie.

OEDIPE.

Tu n'étais point son père ?

PHORBAS.

Hélas ! il était né
D'un sang plus glorieux & plus infortuné.

OEDIPE.

Quel était-il enfin ?

PHORBAS *se jette aux genoux du roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

OEDIPE.

Achève, je le veux.

PHORBAS.

Jocaste était sa mère.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux soins ?

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux ?

OEDIPE.

Je n'attendais pas moins.

ICARE.

Seigneur....

OEDIPE.

Sortez, cruels, fortez de ma préſence ;
De vos affreux bienfaits craignez la récompenſe ;
Fuyez ; à tant d'horreurs par vous ſeuls réſervé,
Je vous punirais trop de m'avoir conſervé.

SCENE IV.

OEDIPE *ſeul.*

LE voilà donc rempli cet oracle exécrable,
Dont ma crainte a preſſé l'effet inévitable ;
Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Inceſte & parricide, & pourtant vertueux.
Miſérable vertu, nom ſtérile & funeſte,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteſte,
A mon noir aſcendant tu n'as pu réſiſter :
Je tombais dans le piége, en voulant l'éviter.
Un Dieu, plus fort que toi, m'entraînait vers le crime ;
Sous mes pas fugitifs il creuſait un abyme ;
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'eſclave & l'inſtrument.
Voilà tous mes forfaits : je n'en connais point d'autres.
Impitoyables Dieux, mes crimes ſont les vôtres,

Et vous m'en puniſſez!... Où ſuis-je? Quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit?
Ces murs ſont teints de ſang; je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux, vengeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats ſemble fondre ſur moi;
L'enfer s'ouvre... O Laïus, ô mon père! eſt-ce toi?
Je vois, je reconnais la bleſſure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venge-toi d'un monſtre déteſté,
D'un monſtre qui ſouilla les flancs qui l'ont porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures ſombres,
J'irai de mon ſupplice épouvanter les ombres.
Viens, je te ſuis.

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE, EGINE, LE CHOEUR.

JOCASTE.

SEIGNEUR, diſſipez mon effroi,
Vos redoutables cris ſont venus juſqu'à moi.

OEDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abymes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable?

OEDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur.

OEDIPE.

Fuyez, Jocaſte.

JOCASTE.

Ah, trop cruel époux!

OEDIPE.

Malheureuse! arrêtez, quel nom prononcez-vous?
Moi votre époux! quittez ce titre abominable,
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entends-je?

OEDIPE.

C'en est fait, nos destins sont remplis:
Laïus était mon père, & je suis votre fils.

(*il sort.*)

Ier PERSONNAGE DU CHOEUR.

O crime!

IIeme PERSONNAGE DU CHOEUR.

O jour affreux! jour à jamais terrible!

JOCASTE.

Egine, arrache-moi de ce palais horrible.

EGINE.

Hélas!

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher,
Si ta main, sans frémir, peut encor m'approcher,
Aide-moi, soutiens-moi, prends pitié de ta reine.

Ier PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dieux! est-ce donc ainsi que finit votre haine?
Reprenez, reprenez vos funestes bienfaits,
Cruels, il valait mieux nous punir à jamais.

SCENE VI & dernière.

JOCASTE, EGINE, LE GRAND-PRETRE, LE CHOEUR.

LE GRAND-PRETRE.

Peuples, un calme heureux écarte les tempêtes,
Un soleil plus ferein se lève sur vos têtes ;
Les feux contagieux ne sont plus allumés ;
Vos tombeaux qui s'ouvraient sont déjà refermés ;
La mort fuit ; & le Dieu du ciel & de la terre
Annonce ses bontés par la voix du tonnerre.
(*ici on entend gronder la foudre, & l'on voit briller les éclairs.*)

JOCASTE.

Quels éclats ! Ciel ! où fuis-je, & qu'est-ce que j'entends ?
Barbares !....

LE GRAND-PRETRE.

C'en est fait, & les dieux sont contens.
Laïus du sein des morts cesse de vous poursuivre,
Il vous permet encor de régner & de vivre ;
Le sang d'Oedipe enfin suffit à son courroux.

LE CHOEUR.

Dieux !

JOCASTE.

O mon fils ! hélas ! dirai-je mon époux ?
O des noms les plus chers assemblage effroyable !
Il est donc mort ?

LE GRAND-PRETRE.

Il vit, & le sort qui l'accable
Des morts & des vivans semble le séparer ;
Il s'est privé du jour avant que d'expirer.

Je l'ai vu dans ſes yeux enfoncer cette épée,
Qui du ſang de ſon père avait été trempée;
Il a rempli ſon ſort, & ce moment fatal
Du ſalut des Thébains eſt le premier ſignal.
Tel eſt l'ordre du ciel, dont la fureur ſe laſſe;
Comme il veut, aux mortels il fait juſtice ou grâce;
Ses traits ſont épuiſés ſur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi je me punis.
(*elle ſe frappe.*)
Par un pouvoir affreux réſervée à l'inceſte,
La mort eſt le ſeul bien, le ſeul dieu qui me reſte.
Laïus, reçois mon ſang, je te ſuis chez les morts:
J'ai vécu vertueuſe, & je meurs ſans remords.

LE CHOEUR.

O malheureuſe reine! ô deſtin que j'abhorre!

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils, puiſqu'il reſpire encore.
Prêtres, & vous Thébains qui fûtes mes ſujets,
Honorez mon bûcher, & ſongez à jamais
Qu'au milieu des horreurs du deſtin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime.

Fin du cinquième & dernier acte.

NOTES

SUR L'OEDIPE.

(*a*) Acte premier, scène première, dans l'édition de 1719, au lieu des trois premiers vers, on lit :

Est-ce vous, Philoctete? en croirai-je mes yeux?
Quel implacable dieu vous ramène en ces lieux?
Vous, dans Thèbes, Seigneur! Eh! qu'y venez-vous faire?

Ce dernier hémistiche avertissait trop clairement de l'inutilité du rôle de *Philoctete*.

(*b*) Il y a dans l'Oedipe de *Corneille* :

Ce monstre à voix humaine, aigle, femme, lion,
Se campait fièrement sur le mont Cithéron.

(*c*) Dans les dernières éditions on lisait :

Au-dessus de son âge, au-dessus de la crainte.

Dans la nôtre on lit :

Jeune & dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte.

Méconnaître, pour dire *ne pas connaître*, n'est point en usage. On reprocha cette expression à M. *de Voltaire* : il céda à ses critiques, & sacrifia un très-beau vers que nous avons cru devoir rétablir.

(*d*) Voici la fin de cette scène, telle qu'elle était dans l'édition de 1719.

PHILOCTETE.

Mon trouble dit assez le sujet qui m'amène;
Tu vois un malheureux que sa faiblesse entraîne,
De ces lieux autrefois par l'amour exilé,
Et par ce même amour aujourd'hui rappelé.

DIMAS.

Vous, Seigneur! vous pourriez, dans l'ardeur qui vous brûle,
Pour chercher une femme, abandonner Hercule?

PHILOCTETE.

Dimas, Hercule est mort, & mes fatales mains
Ont mis sur le bûcher le plus grand des humains.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711266-p0183-8

Je rapporte en ces lieux ses flèches invincibles,
Du fils de Jupiter préſens chers & terribles ;
Je rapporte ſa cendre, & viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Sa mort de mon trépas devrait être ſuivie!
Mais vous ſavez, grands Dieux, pourquoi j'aime la vie.
Dimas, à cet amour ſi conſtant, ſi parfait,
Tu vois trop que Jocaſte en doit être l'objet.
Jocaſte par un père à ſon hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée:
L'amour nous uniſſait, & cet amour ſi doux
Etait né dans l'enfance & croiſſait avec nous.
Tu ſais combien alors mes fureurs éclatèrent,
Combien contre Laïus mes plaintes s'emportèrent.
Tout l'Etat ignorant mes ſentimens jaloux,
Du nom de politique honorait mon courroux.
Hélas! de cet amour accru dans le ſilence
Je l'épargnais alors la triſte confidence:
Mon cœur qui languiſſait, de molleſſe abattu,
. . . . . .
Je crus que loin des bords où Jocaſte reſpire
Ma raiſon ſur mes ſens reprendrait ſon empire;
Tu le ſais, je partis de ce funeſte lieu,
Et je dis à Jocaſte un éternel adieu.
Cependant l'univers, tremblant au nom d'Alcide,
Attendait ſon deſtin de ſa valeur rapide;
A ſes divins travaux j'oſai m'aſſocier,
Je marchai près de lui ceint du même laurier.
Mais parmi les dangers, dans le ſein de la guerre,
Je portais ma faibleſſe aux deux bouts de la terre.
Le temps qui détruit tout augmentait mon amour,
Et, des lieux fortunés où commence le jour
Juſqu'aux climats glacés où la nature expire,
Je traînais avec moi le trait qui me déchire.
Enfin je viens dans Thèbe, & je puis de mon feu
Sans rougir aujourd'hui te faire un libre aveu.
Par dix ans de travaux utiles à la Grèce,
J'ai bien acquis le droit d'avoir une faibleſſe;

Et cent tyrans punis, cent monstres terrassés
Suffisent à ma gloire & m'excusent assez.

DIMAS.

Quel fruit espérez-vous d'un amour si funeste?
Venez-vous de l'Etat embraser ce qui reste?
Ravirez-vous Jocaste à son nouvel époux?

PHILOCTETE.

Son époux! juste Ciel! ah, que me dites-vous?
Jocaste!... Il se pourrait qu'un second hymenée...

DIMAS.

Oedipe à cette reine a joint sa destinée....

PHILOCTETE.

Voilà, voilà le coup que j'avais pressenti,
Et dont mon cœur jaloux tremblait d'être averti.

DIMAS.

Seigneur, la porte s'ouvre & le roi va paraître.
Tout ce peuple, à longs flots conduit par le grand-prêtre,
Vient conjurer des dieux le courroux obstiné.
Vous n'êtes point ici le seul infortuné.

(*e*) Aux premières représentations on appliqua ces vers à *Louis XIV*, dont la mémoire avait été outragée avec fureur par les Parisiens, mais que déjà ils commençaient à regretter.

(*f*) Dans l'édition de 1719.

Thèbe en ce jour funeste
D'un respect dangereux *a dépouillé* le reste.
Ce peuple épouvanté ne connaît plus de frein,
Et quand le ciel lui parle il n'écoute plus rien.

JOCASTE.

Sortez.

(*g*) Dans la même édition :

Lui! qu'un assassinat ait pu souiller son ame!
Des lâches scélérats c'est le partage infame.
Il ne manquait, Egine, au comble de mes maux,
Que d'entendre d'un crime accuser ce héros.

(*h*) Edition de 1719.

Et méritez enfin, par un trait généreux,
L'honneur que je vous fais de vous mettre auprès d'eux.

(*i*) Dans la même.

Mais un prince, un guerrier, *un homme* tel que moi.

L'auteur d'Oedipe a cru devoir adoucir ces espèces de redomontades si fréquentes dans *Corneille*, mais que M. *de Voltaire* ne s'est jamais permises que dans ce rôle de *Philoctete*.

(*k*) 1719.

Mon devoir, dont la voix m'ordonne de vous fuir,
Ne me commande pas de vous laisser périr.

(*l*) Dans la même édition.

PHILOCTETE.

Tout autre aurait, Seigneur, des grâces à vous rendre,
Mais je suis Philoctete, & veux bien vous apprendre
Que l'exacte équité dont vous suivez la loi,
Si c'est beaucoup pour vous, n'est point assez pour moi.

(*m*) *Ibid.*

PHILOCTETE.

Et que ce peuple & vous ne m'avez point rendue.
J'abandonne à jamais ces lieux remplis d'effroi;
Les chemins de la gloire y sont fermés pour moi.
Sur les pas du héros dont je garde la cendre
Cherchons des malheureux que je puisse défendre.

(il sort.)

OEDIPE.

Non, je ne reviens point de mon saisissement,
Et ma rage est égale à mon étonnement.

(au Grand-Prêtre.)

Voilà donc des autels quel est le privilège!
Imposteur! ainsi donc ta bouche sacrilége . . .

(n) Vers de *Corneille*.

Cette scène est imitée de *Sophocle*, de même que les deux derniers actes. *Voyez* les lettres à M. *de Genonville*, au commencement de ce volume.

(o) Edition de 1719. *Hidaspe*, confident d'*Oedipe*, est le même qu'*Araspe* dans les editions suivantes.

(p) *Seigneur, vous avez vu ce qu'on ose attenter :*
Un orage se forme, il le faut écarter.
Craignez un ennemi, d'autant plus redoutable
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait respectable.

OEDIPE.

Quelle funeste voix s'élève dans mon cœur !
Quel crime, juste Ciel ! & quel comble d'horreur !

(q) La première fois que l'empereur *Joseph II* parut à la comédie française, à Paris, en 1777, on donnait Oedipe, & le public lui appliqua ces vers.

(r) On lit dans le Scévole de *Durier* :

Donc vous vous figurez qu'une bête assommée
Tienne notre fortune en son sein enfermée ;
Et que des animaux les sales intestins
Soient un temple adorable où parlent les destins.

FRAGMENS D'ARTEMIRE,

TRAGEDIE.

Représentée, pour la première fois, le 15 *février* 1720.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711266-p0189-5

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

CETTE pièce fut jouée le 15 février 1720. Elle eut peu de succès. Le fond de l'intérêt est le même que dans Mariamne. C'est également une femme vertueuse persécutée par un mari cruel qu'elle n'aime point. Mais la fable de la pièce, le caractère des personnages, le dénouement, tout est différent : & à l'exception d'une scène entre *Cassandre* & *Artémire*, qui ressemble à la scène du quatrième acte, entre *Hérode* & *Mariamne*, il n'y a rien de commun entre les deux pièces. On n'a pu retrouver Artémire ; il n'en reste que la scène dont nous venons de parler, une parodie jouée à la comédie italienne, & le rôle d'*Artémire* tout entier.

D'après ces débris, nous avons essayé de retrouver le plan de la pièce ; mais celui qu'on pourrait deviner d'après la parodie est fort différent du plan que donnerait le rôle d'*Artémire*. Nous avons préféré ce dernier, parce qu'il a permis de conserver un plus grand nombre de vers.

On verra dans ces fragmens que M. *de Voltaire*, qui n'avait alors que vingt-six ans, cherchait à former son style sur celui de *Racine*. L'imitation est même très-marquée.

PERSONNAGES.

CASSANDRE, roi de Macédoine.

ARTEMIRE, reine de Macédoine.

PALLANTE, favori du roi.

PHILOTAS, prince.

MENAS, parent & confident de *Pallante.*

HIPPARQUE, miniſtre de *Caſſandre.*

CEPHISE, confidente d'*Artémire.*

La ſcène eſt à Lariſſe, dans le palais du roi.

FRAGMENS D'ARTEMIRE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Artemire, en proie à la plus vive douleur, ne cache point à *Céphise* les tourmens que lui fait éprouver l'humeur soupçonneuse & la cruauté de *Cassandre* son mari, que la guerre a éloigné d'elle & dont le retour la fait trembler.

ARTEMIRE.

Oui, tous ces conquérans rassemblés sur ce bord,
Soldats sous Alexandre & rois après sa mort, (*a*)
Fatigués de forfaits & lassés de la guerre,
Ont rendu le repos qu'ils ôtaient à la terre.
Je rends grâce, Céphise, à cette heureuse paix,
Qui brisant tes liens te rend à mes souhaits.
Hélas! que cette paix que la Grèce respire
Est un bien peu connu de la triste Artémire!
Cassandre... à ce nom seul, la douleur & l'effroi
De mon cœur alarmé s'emparent malgré moi.

(*a*) Ce vers est devenu proverbe. On lit dans Olimpie :

Jurez-moi seulement, soldats du roi mon père,
Rois après son trépas.....

Vainqueur des Locriens, Caſſandre va paraître ;
Eſclave en mon palais, j'attends ici mon maître :
Pardonne, je n'ai pu le nommer mon époux.
Eh ! comment lui donner encore un nom ſi doux !
Il ne l'a que trop bien oublié, le barbare.

Elle rappelle à *Céphiſe* les principaux événemens de ſa vie.

Il te ſouvient de la triſte journée
Qui ravit Alexandre à l'Aſie étonnée.
La terre, en frémiſſant, vit après ſon trépas
Ses chefs impatiens partager ſes Etats ;
Et jaloux l'un de l'autre en leur avide rage,
Déchirant à l'envi ce ſuperbe héritage,
Diviſés d'intérêts & pour le crime unis, (*b*)
Aſſaſſiner ſa mère, & ſa veuve & ſon fils.
Ce ſont-là les honneurs qu'on rendit à ſa cendre.
Je ne veux point, Céphiſe, injuſte envers Caſſandre,
Accuſer un époux de toutes ces horreurs ;
Un intérêt plus tendre a fait couler mes pleurs :
Ses mains ont immolé de plus chères victimes,
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes. (*c*)
Du prix de tant de ſang cependant il jouit ;
Innocent ou coupable il en eut tout le fruit,
Il régna : d'Alexandre il occupa la place.
La Grèce épouvantée approuva ſon audace,
Et ſes rivaux ſoumis lui demandant des lois,
Il fut le chef des Grecs & le tyran des rois.

(*b*) M. *de Voltaire* a depuis employé ce vers dans Mérope.

(*c*) Ce vers ſe trouve dans la Henriade, chant II.

Pour mon malheur alors attiré dans l'Epire,
Il me vit; il m'offrit son cœur & son empire.
Antinoüs mon père, insensible à mes pleurs,
Accepta malgré moi ces funestes honneurs.
Je me plaignis en vain de sa contrainte austère,
En me tyrannisant il crut agir en père;
Il pensait assurer ma gloire & mon bonheur.
A peine il jouissait de sa fatale erreur,
Il la connut bientôt : le soupçonneux Cassandre
Devint son ennemi dès qu'il devint son gendre.
Ne me demande point quels divers intérêts,
Quels troubles, quels complots, quels mouvemens secrets,
Dans cette cour trompeuse excitant les orages,
Ont de Larisse en feu désolé les rivages :
Enfin dans ce palais, théâtre des revers,
Mon père infortuné se vit chargé de fers.
Hélas ! il n'eut ici que mes pleurs pour défense.
C'est là que de nos dieux attestant la vengeance,
D'un vainqueur homicide embrassant les genoux,
Je me jetai tremblante au-devant de ses coups.
Le cruel repoussant son épouse éplorée....
O crime ! ô souvenir dont je suis déchirée !
Céphise ! en ces lieux même, où tes discours flatteurs
Du trône où tu me vois me vantent les douceurs,
Dans ces funestes lieux témoins de ma misère,
Mon époux à mes yeux a massacré mon père.
Son trépas fut pour moi le plus grand des malheurs.
. . . . . .
Mais il n'est pas le seul; & mon ame attendrie
Doit à ton amitié l'histoire de ma vie.
Céphise, on ne sait point quel coup ce fut pour moi
Lorsqu'au tyran des Grecs on engagea ma foi;

Le jeune Philotas, avant cet hymenée,
Prétendait à mon sort unir sa destinée.
Ses charmes, ses vertus avaient touché mon cœur;
Je l'aimais, je l'avoue, & ma fatale ardeur
Formant d'un doux hymen l'espérance flatteuse,
Artémire sans lui ne pouvait être heureuse.
Tu vois couler mes pleurs à ce seul souvenir.
Je puis à ce héros les donner sans rougir;
Je ne m'en défends point: je les dois à sa cendre.

CEPHISE.

Il n'est plus?

ARTEMIRE.

Il mourut de la main de Cassandre;
Et lorsque je voulais le rejoindre au tombeau,
Céphise, on m'ordonna d'épouser son bourreau.

CEPHISE.

Et vous pûtes former cet hymen exécrable?

ARTEMIRE.

J'étais jeune, & mon père était inexorable;
D'un refus odieux je tremblais de m'armer:
Enfin sans son aveu je rougissais d'aimer.
Que veux-tu? j'obéis. Pardonne, Ombre trop chère,
Pardonne à cet hymen où me força mon père.
Hélas! il en reçut le cruel châtiment,
Et je pleure à la fois mon père & mon amant.

Cependant elle doit respecter le nœud qui l'unit à *Cassandre*.

. . . . . Hélas! c'est-là mon désespoir.
Je sais que contre lui l'amour & la nature
Excitent dans mon cœur un éternel murmure.

Tout ce que j'adorais eſt tombé ſous ſes coups,
Céphiſe, cependant Caſſandre eſt mon époux.
Sa parricide main, toujours prompte à me nuire,
A ſouillé nos liens, & n'a pu les détruire.
Peut-être ai-je en ſecret le droit de le haïr,
Mais en le haïſſant je lui dois obéir.

Céphiſe lui parle de ſa grandeur : Vous régnez, lui dit-elle,

Quel malheur en régnant ne peut être adouci ?

ARTEMIRE.

Céphiſe ! moi, régner ! moi, commander ici !
Tu connais mal Caſſandre : il me laiſſe en partage
Sur ce trône ſanglant la honte & l'eſclavage.
Son favori Pallante eſt ici le ſeul roi ;
C'eſt un ſecond tyran qui m'impoſe la loi.
Que dis-je ? tous ces rois, courtiſans de Pallante,
Flattant indignement ſon audace inſolente,
Auprès de mon époux implorent ſon appui,
Et leurs fronts couronnés s'abaiſſent devant lui.

Pallante arrive & fait retirer *Céphiſe ;* il préſente à la reine une lettre de *Caſſandre*. Cette lettre eſt adreſſée à *Pallante*. *Artémire* lit :

» De tout ce que j'ai fait ma voix doit vous inſtruire :
» Je reviens triomphant au ſein de mon pays ;
» Et voulant me venger de tous mes ennemis,
» J'attends de votre main la tête d'Artémire. »
Ainſi donc mon deſtin ſe conſomme aujourd'hui !
Je n'attendais pas moins d'un époux tel que lui.
Pallante, c'eſt à vous qu'il demande ma tête ;
Vous êtes maître ici, votre victime eſt prête.

Pallante, depuis long-temps amoureux de la reine, veut l'engager à se soustraire à la mort en s'unissant à lui. Il lui propose de l'affranchir de la tyrannie de *Cassandre* en assassinant le tyran, & de s'emparer du trône. *Artémire* lui répond :

Vous me connaissez mal, & mon ame est surprise
Bien moins de mon trépas que de votre entreprise.
Permettez qu'Artémire en ces derniers momens
Vous découvre son cœur & ses vrais sentimens.
Si mes yeux occupés à pleurer ma misère,
Ne voyaient dans le roi que l'assassin d'un père,
Si j'écoutais son crime, & mon cœur irrité,
Cassandre périrait : il l'a trop mérité.
Mais il est mon époux quoiqu'indigne de l'être ;
Le ciel qui me poursuit me l'a donné pour maître :
Je connais mon devoir & fais ce que je doi
Aux nœuds infortunés qui l'unissent à moi.
Qu'à son gré dans mon sang il éteigne sa rage ;
Des dieux, par lui bravés, il est pour moi l'image ;
Je n'accepterai point le bras que vous m'offrez :
Il peut trancher mes jours, les siens me sont sacrés ;
Et j'aime mieux, Seigneur, dans mon sort déplorable,
Mourir par ses forfaits que de vivre coupable.

PALLANTE.

Il faut sans balancer m'épouser ou périr :
Je ne puis rien de plus : c'est à vous à choisir.

ARTEMIRE.

Mon choix est fait ; suivez ce que le roi vous mande ;
Il ordonne ma mort, & je vous la demande.
Elle finit, Seigneur, un éternel ennui,
Et c'est l'unique bien que j'ai reçu de lui.

PALLANTE.

Mais, Madame, songez....

ARTEMIRE.

Non, laissez-moi, Pallante.
Je ne suis point à plaindre, & je meurs innocente :
Artémire à vos coups ne veut point échapper.
J'accepte votre main, mais c'est pour me frapper.
(*elle sort.*)

Pallante est furieux de ne pouvoir recueillir le fruit des soupçons jaloux qu'il a semés dans le cœur de *Cassandre*. Cependant il ne désespère pas de vaincre la résistance de la reine ; il s'enhardit dans le projet d'assassiner le roi :

Son trône, ses trésors en feront le salaire ;
Le crime est approuvé quand il est nécessaire.

Il a besoin d'un complice ; il croit ne pouvoir mieux choisir que *Ménas* son parent & son ami, qu'il voit paraître. Il lui demande s'il se sent assez de courage pour tenter une grande entreprise. *Ménas* répond que douter de son zèle & de son amitié, c'est lui faire la plus grave injure. *Pallante* alors lui confie l'amour dont il brûle pour la reine. *Ménas* n'en est point étonné ; mais il représente à *Pallante* que la vertu d'*Artémire* est égale à sa beauté. *Pallante* ne regarde la vertu des femmes que comme une adroite hypocrisie :

Voilà quelle est souvent la vertu d'une femme :
L'honneur peint dans ses yeux semble être dans son ame ;

Mais de ce faux honneur les dehors faſtueux
Ne ſervent qu'à couvrir la honte de ſes feux.
Au ſeul amant chéri prodiguant ſa tendreſſe,
Pour tout autre elle n'a qu'une auſtère rudeſſe;
Et l'amant rebuté prend ſouvent pour vertu
Les fiers dédains d'un cœur qu'un autre a corrompu.

Il développe ſes projets à *Ménas* qui lui promet de ne pas le trahir, mais qui refuſe d'être complice de ſes crimes. *Pallante*, reſté ſeul, ne regarde plus *Ménas* que comme un confident dangereux dont il doit prévenir l'indiſcrétion.

ACTE II.

PALLANTE fait de nouveaux efforts auprès d'*Artémire*: il lui dit que la mort de *Caſſandre* eſt réſolue, que tout eſt diſpoſé pour lui arracher le trône & la vie. *Artémire* répond:

Oui, vous pouvez verſer le ſang de votre roi;
Mais je vous avertis de commencer par moi.
Dans quelqu'extrémité que Caſſandre me jette,
Artémire eſt encor ſa femme & ſa ſujette.
J'irai parer les coups que l'on veut lui porter,
Et lui conſerverai le jour qu'il veut m'ôter.

Pallante ſort: *Artémire* reſte avec *Céphiſe* qui lui apprend que *Philotas* n'eſt point mort, qu'il va reparaître; elle lui conſeille de ménager *Pallante*, de gagner du temps, afin de redevenir maîtreſſe de

sa destinée; elle lui reproche d'avoir trop bravé le favori du roi.

Madame, jusque-là deviez-vous l'irriter?

ARTEMIRE.

Ah! je hâtais les coups que l'on veut me porter;
Céphise, avec plaisir aigrissant sa colère,
Moi-même je pressais le trépas qu'il diffère:
Je rends grâces aux dieux, dont le cruel secours,
Quand Philotas revient, va terminer mes jours.
Hélas! de mon époux armant la main sanglante,
Du moins ils ont voulu que je meure innocente.

CEPHISE.

Quand vous pouvez régner, vous périssez ainsi?

ARTEMIRE.

Philotas est vivant, Philotas est ici:
Malheureuse! comment soutiendras-tu sa vue?
Toi qui, de tant d'amour si long-temps prévenue,
Après tant de sermens, as reçu dans tes bras
Le cruel assassin de ton cher Philotas!
Toi, que brûle en secret une flamme infidelle,
Innocente autrefois, aujourd'hui criminelle!
Hélas! j'étais aimée, & j'ai rompu les nœuds
De l'amour le plus tendre & le plus vertueux.
J'ai trahi mon amant. Pour qui? pour un perfide,
De mon père & de moi meurtrier parricide.
A l'aspect de nos dieux je lui promis ma foi
Et l'empire d'un cœur qui n'était plus à moi;
Et mon ame, attachée au serment qui me lie,
Lui doit encor sa foi quand il m'ôte la vie.

Non : c'eſt trop de tourmens, de trouble & de remords ;
Emportons, s'il ſe peut, ma vertu chez les morts,
Tandis que ſur mon cœur, qu'un tendre amour déchire,
Ma timide raiſon garde encor quelqu'empire.

CEPHISE.

Vous vous perdez vous ſeule, & tout veut vous ſervir.

ARTEMIRE.

Je connais ma faibleſſe & je dois m'en punir.

CEPHISE.

Madame, penſez-vous qu'il vous chériſſe encore ?

ARTEMIRE.

Il doit me déteſter, Céphiſe, & je l'adore.
Son retour, ſon nom ſeul, ce nom cher à mon cœur,
D'un feu trop mal éteint a ranimé l'ardeur.
Ma mort qu'en même temps Pallante a prononcée,
N'a pas du moindre trouble occupé ma penſée ;
Je n'y ſongeais pas même : & mon ame en ce jour
N'a de tous ſes malheurs ſenti que ſon amour.
A quelle honte, ô Dieux ! m'avez-vous fait deſcendre !
Ingrate à Philotas, infidelle à Caſſandre,
Mon cœur empoiſonné d'un amour dangereux
Fut toujours criminel, & toujours malheureux.
Que leurs reſſentimens, que leurs haines s'uniſſent ;
Tous deux ſont offenſés, que tous deux me puniſſent ;
Qu'ils viennent ſe baigner dans mon ſang odieux.

CEPHISE.

Madame, un étranger s'avance dans ces lieux.

ARTEMIRE.

Si c'eſt un aſſaſſin que Pallante m'envoie,
Céphiſe, il peut entrer ; je l'attends avec joie.

O mort! avec plaisir je passe dans tes bras....
Céphise, soutiens-moi: grands Dieux, c'est Philotas!

Philotas adresse des reproches à *Artémire* sur ce qu'elle lui a manqué de foi en passant dans les bras de *Cassandre*, & lui rappelle l'amour dont ils ont brûlé l'un pour l'autre. *Artémire* lui répond:

Vous pouvez étaler aux yeux d'une infidelle
La haine & le mépris que vous avez pour elle.
Accablez-moi des noms réservés aux ingrats,
Je les ai mérités, je ne m'en plaindrai pas.
Si pourtant Philotas, à travers sa colère,
Daignait se souvenir combien je lui fus chère,
Quoiqu'indigne du jour & de tant d'amitié,
J'ose espérer encore un reste de pitié.
N'outragez point une ame assez infortunée:
Le sort qui vous poursuit ne m'a point épargnée;
Il me haïssait trop pour me donner à vous,
. . . . . .
Je ne m'excuse point: je sais mon injustice.
Dans mon crime, Seigneur, j'ai trouvé mon supplice.
Ne me reprochez plus votre amour outragé;
Plaignez-moi bien plutôt, vous êtes trop vengé.
Je ne vous dirai point que mon devoir austère
Attachait mes destins aux ordres de mon père;
A cet ordre inhumain j'ai dû désobéir:
Seigneur, le ciel est juste; il a su m'en punir.
Quittez ces lieux, fuyez loin d'une criminelle.

Philotas lui répète combien *Cassandre*, un lâche assassin, était indigne d'elle.

ARTEMIRE.

Ceſſez de me parler de ce triſte hymenée ;
Le flambeau s'en éteint ; ma courſe eſt terminée.
Caſſandre me punit de ce malheureux choix,
Et je vous parle ici pour la dernière fois.
Ciel ! qui lis dans mon cœur & qui vois mes alarmes
Protège Philotas, & pardonne à mes larmes.
Du trépas que j'attends les preſſantes horreurs
A mes yeux attendris n'arrachent point ces pleurs ;
Seigneur, ils n'ont coulé qu'en vous voyant paraître :
J'en atteſte les dieux qu'ils offenſent peut-être.
Mon cœur depuis long-temps ouvert aux déplaiſirs,
N'a connu que pour vous l'uſage des ſoupirs.
Je vous aimai toujours... Cette fatale flamme
Dans les bras de Caſſandre a dévoré mon ame :
Aux portes du tombeau je puis vous l'avouer.
C'eſt un crime peut-être, & je vais l'expier.
Hélas ! en vous voyant, vers vous ſeul entraînée,
Je mérite la mort où je ſuis condamnée.

Pallante revient & ſurprend *Philotas* avec *Artémire*. *Philotas* ſort en bravant ce favori qui preſſe *Artémire* d'accepter ſa main pour ſauver ſa vie : elle le refuſe. *Pallante* irrité lui fait entendre qu'il la ſoupçonne d'avoir appelé *Philotas* à ſon ſecours, qu'il connaît ſes ſentimens,

Et je vois malgré vous d'où partent vos refus.

ARTEMIRE.

Que peux-tu ſoupçonner, lâche ? que peux-tu croire ?
Tranche mes triſtes jours, mais reſpecte ma gloire.

Auſſi-bien n'attends pas que je puiſſe jamais
Racheter cette vie au prix de tes forfaits.
Mes yeux, que ſur ta rage un faible jour éclaire,
Commencent à percer cet horrible myſtère.
Tu n'as pu d'aujourd'hui tramer tes attentats;
Pour tant de politique un jour ne ſuffit pas.
Tu t'attendais ſans doute à l'ordre de ton maître;
Je te dirai bien plus: tu l'as dicté peut-être.
Si tu peux t'étonner de mes juſtes ſoupçons,
Tes crimes ſont connus, ce ſont-là mes raiſons.
C'eſt toi dont les conſeils & dont la calomnie
De mon malheureux père ont fait trancher la vie:
C'eſt toi qui, de ton prince infame corrupteur,
Au crime dès l'enfance as préparé ſon cœur:
C'eſt toi qui, ſur ſon trône appelant l'injuſtice,
L'as conduit par degrés au bord du précipice.
Il était né, peut-être, & juſte & généreux:
Peut-être ſans Pallante il ſerait vertueux!
Puiſſe le ciel enfin, trop lent dans ſa juſtice,
A la Grèce opprimée accorder ton ſupplice!
Puiſſe dans l'avenir ta mort épouvanter
Les miniſtres des rois qui pourraient t'imiter!
Dans cet eſpoir heureux, traître, je vais attendre,
Et l'effet de ta rage, & l'arrêt de Caſſandre;
Et la voix de mon ſang, s'élevant vers les cieux,
Ira pour ton ſupplice importuner les dieux.

(*elle ſort.*)

ACTE III.

ARTEMIRE, PHILOTAS.

ARTEMIRE.

JE vous l'ai dit, il m'aime, & maître de mon sort,
Il ne donne à mon choix que le crime ou la mort.
Dans ces extrémités où le destin me livre,
Vous me connaissez trop pour m'ordonner de vivre.

Philotas lui fait espérer qu'aidé de son courage & de ses amis, il pourra la délivrer.

ARTEMIRE.

Non, prince: sans retour les dieux m'ont condamnée.
Puisqu'à d'autres qu'à vous les cruels m'ont donnée,
Cet amour, autrefois si tranquille & si doux,
Désormais dans Larisse est un crime pour nous.
Je ne puis sans remords vous voir ni vous entendre;
D'un charme trop fatal j'ai peine à me défendre.
Vous aigrissez mes maux, au lieu de les guérir:
Ah! fuyez Artémire, & laissez-la mourir.

PHILOTAS.

O vertu trop cruelle!

ARTEMIRE.

O loi trop rigoureuse!

PHILOTAS.

Artémire, vivez!

ARTEMIRE.

Et pour qui?.... malheureuse!

PHILOTAS.

PHILOTAS.

Si jamais votre cœur partagea mes ennuis....

ARTEMIRE.

Je vous aime, & je meurs : c'eſt tout ce que je puis.

PHILOTAS.

Au nom de cette amour que les dieux ont trahie!

ARTEMIRE.

Mon amour eſt un crime; il faut que je l'expie.

Philotas preſſe *Artémire* de fuir *Caſſandre*. *Artémire* lui cède à condition qu'il vivra loin d'elle. On annonce l'arrivée du roi. *Philotas* diſparaît pour chercher les moyens de ſauver la reine des fureurs de *Caſſandre*. *Pallante* vient pour conſommer le crime : il propoſe à *Artémire* le choix du fer ou du poiſon. Elle ſaiſit une épée, & au moment qu'elle va ſe percer, *Hipparque*, miniſtre de *Caſſandre*, la lui arrache des mains. Le roi a révoqué ſes ordres ſanguinaires. *Hipparque* s'applaudit d'avoir prévenu le crime.

ACTE IV.

MENAS, envoyé par le traître *Pallante* vers la reine, pour lui communiquer d'importans ſecrets, ſe rend dans l'appartement d'*Artemire* : *Pallante* l'y ſurprend, le poignarde & perſuade à *Caſſandre* que ſa femme avait lié avec *Ménas* une intrigue criminelle. *Caſſandre* a la faibleſſe de le croire encore : il ordonne de

nouveau la mort d'*Artémire*. Le quatrième acte commence par l'exposition de ces événemens.

On amène *Artémire* devant le roi.

ARTEMIRE.

Où fuis-je? où vais-je? ô Dieux, je me meurs! je le voi.

CEPHISE.

Avançons.....

ARTEMIRE.

Ciel!

CASSANDRE.

Eh bien! que voulez-vous de moi?

CEPHISE.

Dieux justes! protégez une reine innocente.

ARTEMIRE.

Vous me voyez, Seigneur, interdite & mourante;
Je n'ose, jusqu'à vous, lever un œil tremblant,
Et ma timide voix expire en vous parlant.

CASSANDRE.

Levez-vous, & quittez ces indignes alarmes.

ARTEMIRE.

Hélas! je ne viens point par d'impuissantes larmes,
Craignant votre justice & fuyant le trépas,
Mendier un pardon que je n'obtiendrai pas.
La mort à mes regards s'est déjà présentée;
Tranquille & sans regret je l'aurais acceptée.
Faut-il que votre haine, ardente à me sauver,
Pour un sort plus affreux m'ait voulu réserver?
N'était-ce pas assez de me joindre à mon père?
Au-delà de la mort étend-on sa colère?

Ecoutez-moi du moins, & souffrez à vos pieds
Ce malheureux objet de tant d'inimitiés.
Seigneur, au nom des dieux que le parjure offense,
Par le ciel qui m'entend, qui sait mon innocence,
Par votre gloire enfin que j'ose conjurer,
Donnez-moi le trépas sans me déshonorer.

CASSANDRE.

N'en accusez que vous, quand je vous rends justice;
La honte est dans le crime & non dans le supplice.
Levez-vous, & quittez un entretien fâcheux,
Qui redouble ma honte & nous pèse à tous deux.
Voilà donc le secret dont vous vouliez m'instruire?

ARTEMIRE.

Eh! Que me servira, Seigneur, de vous le dire?
J'ignore, en vous parlant, si la main qui me perd
Dans ce projet affreux vous trahit ou vous sert:
J'ignore si vous-même, en poursuivant ma vie,
N'avez point de Pallante armé la calomnie,
Hélas! après deux ans de haine & de malheurs,
Souffrez quelques soupçons qu'excusent vos rigueurs.
Mon cœur même en secret refuse de les croire;
Vous me déshonorez, & j'aime votre gloire;
Je ne confondrai point Pallante & mon époux;
Je vous respecte encore en mourant par vos coups.
Je vous plains d'écouter le monstre qui m'accuse,
Et quand vous m'opprimez, c'est moi qui vous excuse.
Mais si vous appreniez que Pallante aujourd'hui
M'offrait contre vous-même un criminel appui,
Que Ménas à mes pieds, craignant votre justice,
D'un heureux scélérat infortuné complice,
Au nom de ce perfide implorait.... mais, hélas!
Vous détournez les yeux, & ne m'écoutez pas.

CASSANDRE.

Non, je n'écoute point vos lâches impoſtures;
Ceſſez: n'empruntez point le ſecours des parjures.
C'eſt bien aſſez pour moi de tous vos attentats;
Par de nouveaux forfaits ne les défendez pas.
Auſſi bien c'en eſt fait, votre perte eſt certaine;
Toute plainte eſt frivole, & toute excuſe eſt vaine.

ARTEMIRE.

Hélas! voilà mon cœur, il ne craint point vos coups;
Faites couler mon ſang, barbare, il eſt à vous.
Mais l'hymen dont le nœud nous unit l'un à l'autre,
Tout malheureux qu'il eſt, joint mon honneur au vôtre;
Pourquoi d'un tel affront voulez-vous vous couvrir?
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
Croyez que pour Ménas une flamme adultère....

CASSANDRE.

Si Ménas m'a trahi, Ménas a dû vous plaire.
Votre cœur m'eſt connu mieux que vous ne penſez:
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous me haïſſez.

ARTEMIRE.

Eh bien! connaiſſez donc mon ame toute entière:
Ne cherchez point ailleurs une triſte lumière,
De tous mes attentats je vais vous informer.
Oui, Caſſandre, il eſt vrai, je n'ai pu vous aimer;
Je vous le dis ſans feinte, & cet aveu ſincère
Doit peu vous étonner, & doit peu vous déplaire.
Et quel droit en effet aviez-vous ſur un cœur
Qui ne voyait en vous que ſon perſécuteur?
Vous qui de tous les miens ennemi ſanguinaire,
Ayez juſqu'en mes bras aſſaſſiné mon père;

Vous que je n'ai jamais abordé sans effroi ;
Vous dont j'ai vu le bras toujours levé sur moi ;
Vous, tyran soupçonneux, dont l'affreuse injustice
M'a conduite au trépas de supplice en supplice.
Je n'ai jamais de vous reçu d'autres bienfaits,
Vous le savez, Cassandre, apprenez mes forfaits.
Avant qu'un nœud fatal à vos lois m'eût soumise,
Pour un autre que vous mon ame étoit éprise.
J'étouffai dans vos bras un amour trop puissant ;
Je le combats encore, & même en ce moment :
Ne vous en flattez point, ce n'est pas pour vous plaire.
Vous êtes mon époux, votre gloire m'est chère,
Mon devoir me suffit, & ce cœur innocent
Vous a gardé sa foi, même en vous haïssant.
J'ai fait plus : ce matin, à la mort condamnée,
J'ai pu briser les nœuds d'un funeste hyménée ;
Je tenais dans mes mains l'empire & votre sort ;
Si j'avais dit un mot, on vous donnait la mort.
Vos peuples indignés allaient me reconnaître,
Tout m'en sollicitait ; je l'aurais dû peut-être ;
Du moins, par votre exemple instruite aux attentats,
J'ai pu rompre des lois que vous ne gardez pas :
J'ai voulu cependant respecter votre vie.
Je n'ai considéré ni votre barbarie
Ni mes périls présens ni mes périls passés,
J'ai sauvé mon époux ; vous vivez, c'est assez.
Le temps qui perce enfin la nuit la plus obscure
Peut-être éclaircira cette horrible aventure ;
Et vos yeux recevant une triste clarté
Verront trop tard un jour luire la vérité.
Vous connaîtrez alors tous les maux que vous faites,
Et vous en frémirez, tout tyran que vous êtes.

Cassandre persiste dans sa prévention & laisse la reine seule avec sa confidente.

ARTEMIRE.

Avec quel artifice, avec quelles noirceurs
Pallante a su tramer ce long tissu d'horreurs !
Non, je ne reviens point de ma surprise extrême.
Quoi ! Ménas à mes yeux massacré par lui-même,
Vingt conjurés mourans qui n'accusent que moi ;
Ah ! c'en est trop, Céphise, & je pardonne au roi.
Hélas ! le roi, séduit par ce lâche artifice,
Semble me condamner lui-même avec justice.

CEPHISE.

Implorez Philotas, à qui votre vertu
Dès long-temps....

ARTEMIRE.

Justes Dieux ! quel nom prononces-tu?
Hélas ! voilà le comble à mon sort déplorable,
Philotas m'abandonne & fuit une coupable ;
Il déteste sa flamme & mes faibles attraits ;
Et pour moi tous les cœurs sont fermés désormais.

CEPHISE.

Pouvez-vous soupçonner qu'un cœur qui vous adore....

ARTEMIRE.

Si Philotas m'aimait, s'il m'estimait encore,
Il me verrait, Céphise, au péril de ses jours.
De ma triste retraite il connaît les détours :
L'amour l'y conduirait, il viendrait m'y défendre ;
Il viendrait y braver le courroux de Cassandre.
Je ne demande point ces preuves de sa foi ;
Qu'il me croie innocente, & c'est assez pour moi.

CEPHISE.

Ah ! Madame, souffrez que je coure lui dire....

ARTEMIRE.

Va, ma chère Céphise, & devant que j'expire,
Dis-lui, s'il en est temps, qu'il ose encor me voir ;
Peins-lui mes sentimens, peins-lui mon désespoir.
Si son cœur obstiné rebute ta prière,
S'il refuse à mes pleurs cette grâce dernière,
Retourne sans tarder dans ces funestes lieux,
Tu recevras mon ame & mes derniers adieux.
Conserve après ma mort une amitié si tendre,
Dans tes fidèles mains daigne amasser ma cendre,
Remets à Philotas ces restes malheureux,
Seuls gages d'un amour trop fatal à tous deux.
Eclaircis à ses yeux ma douloureuse histoire ;
Peut-être après ma mort il pourra mieux t'en croire.
Dis-lui, que sans regret descendant chez les morts,
Si j'ai pu dans la tombe emporter des remords,
Combattant en secret le feu qui me dévore,
Je ne me reprochais que de l'aimer encore.

ACTE V.

PHILOTAS vient amené par *Céphise* ; l'imposture de *Pallante* l'a séduit.

ARTEMIRE.

Philotas ! Et c'est vous qui me traitez ainsi ?
Mon époux me condamne, & vous, Seigneur, aussi ?

Je pardonne à Caſſandre une erreur excuſable ;
Nourri dans les forfaits, il m'en a cru capable ;
Il m'avait offenſée, il devait me haïr ;
Il me cherchait un crime afin de m'en punir.
Mais vous, qui, près de moi ſoupirant dans l'Epire,
Avez lu tant de fois dans le cœur d'Artémire ;
Vous, de qui la vertu mérita tous mes ſoins ;
Vous, qui m'aimiez, hélas ! qui le diſiez du moins ;
C'eſt vous qui, redoublant ma honte & mon injure,
Du monſtre qui m'accuſe écoutez l'impoſture ?
Barbare ! vos ſoupçons manquaient à mon malheur.
Ah ! lorſque de Pallante éprouvant la fureur,
Combattant malgré moi ma flamme & vos alarmes,
Mon cœur déſeſpéré réſiſtait à vos larmes,
Et trop faible, en effet, contre un charme ſi doux,
Cherchait dans le trépas des armes contre vous ;
Hélas ! qui m'aurait dit que dans cette journée
Ma vertu par vous-même eût été ſoupçonnée ?
J'ai cru mieux vous connaître, & n'ai pas dû penſer
Qu'entre Pallante & moi vous puſſiez balancer.
Pardonnez-moi, grands Dieux, qui m'avez condamnée !
De l'univers entier je meurs abandonnée ;
Ma mort, dans le tombeau cachant la vérité,
Fera paſſer ma honte à la poſtérité.
Toutefois, dans l'horreur d'un ſi cruel ſupplice,
Si du moins Philotas m'avait rendu juſtice,
S'il pouvait m'eſtimer & me plaindre en ſecret
Je ſens que je mourrais avec moins de regret.

Philotas convaincu de l'innocence de la reine veut s'armer pour la défendre.

ARTEMIRE.

Non, demeurez, Seigneur.
J'aime mieux vos regrets qu'une audace inutile ;
Innocente à vos yeux je périrai tranquille ;
Et le sort qui m'attend pourra me sembler doux,
Puisqu'il me punira de n'être point à vous.
Adieu, le temps approche où l'on veut que j'expire ;
Adieu ; n'oubliez point l'innocente Artémire.
Que son nom vous soit cher, elle l'a mérité ;
A son honneur flétri rendez la pureté ;
Et que malgré l'horreur d'une tache si noire,
Vos larmes quelquefois honorent sa mémoire.

Philotas sort. *Artémire* reste seule. On vient la chercher pour la conduire à la mort ; mais les amis de *Philotas* l'arrachent des mains de ses gardes. Elle apprend que *Philotas* a soulevé le peuple, qu'il combat contre *Cassandre*.

ARTEMIRE.

Dieux, dont la main sur moi sans cesse appésantie
Me promène à son gré de la mort à la vie,
Dieux puissans, sur moi seule étendez votre bras !
Rendez-moi mon supplice & sauvez Philotas ;
Eteignez dans mon sang une ardeur infidelle :
Plus son péril est grand, plus je suis criminelle.
Viens, Cassandre, il est temps : viens, frappe, venge-toi :
Je te pardonne tout, & n'immole que moi.

Philotas lui apprend que *Pallante* est tué, & qu'il a fait en expirant l'aveu de la trame odieuse qu'il avait tissue pour se venger des mépris de la reine,

dont il a déclaré l'innocence ; que le roi a été détrompé, mais trop tard. Ce prince a reçu dans le combat une bleſſure mortelle.

Dans la ſcène dernière *Caſſandre* mourant ſe fait apporter près d'*Artémire*. Il eſt accompagné d'*Hipparque* & de ſes officiers. Il rend hommage en leur préſence aux vertus de la reine. Il déclare qu'il lui avait ôté l'honneur ſur les délations d'un monſtre que le ciel a puni, & qui connaiſſait trop bien le caractère ſoupçonneux & jaloux de ſon maître & ſon penchant à la cruauté.

Caſſandre pardonne à *Philotas* dont il connaît les grandes qualités, & veut engager *Artémire* à ſe donner à lui. Il les conjure de lui pardonner ſes injuſtices en faveur de ſes remords, & de ne le regarder que comme une déplorable victime de la calomnie ; il expie, dit-il, par la mort qu'il a méritée, tous les crimes dont il a ſouillé ſa vie.

MARIAMNE,

TRAGEDIE.

Représentée, pour la première fois,
le 6 mars 1724.

Revue & corrigée par l'auteur en 1762.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711266-p0217-7

PREFACE

de la première édition.

Je ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages, que j'ai vus applaudis au théâtre & mépriſés à la lecture, me font craindre pour le mien le même ſort. Une ou deux ſituations, l'art des acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pu m'attirer des ſuffrages aux repréſentations ; mais il faut un autre mérite pour ſoutenir le grand jour de l'impreſſion. C'eſt peu d'une conduite régulière ; ce ſerait peu même d'intéreſſer. Tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il ſoit d'ailleurs, ſera néceſſairement ennuyeux, ſi tous les vers ne ſont pas pleins de force & d'harmonie, ſi l'on n'y trouve pas une élégance continue, ſi la pièce n'a point ce charme inexprimable de la poëſie que le génie ſeul peut donner, où l'eſprit ne ſaurait jamais atteindre, & ſur lequel on raiſonne ſi mal & ſi inutilement depuis la mort de M. *Deſpréaux*.

C'eſt une erreur bien groſſière de s'imaginer, que les vers ſoient la dernière partie d'une pièce de théâtre, & celle qui doit le moins coûter. M. *Racine*, c'eſt-à-dire, l'homme de la terre qui, après *Virgile*, a le mieux connu l'art des vers, ne penſait pas ainſi. Deux années entières lui

ſuffirent à peine pour écrire ſa *Phèdre*. *Pradon* ſe vante d'avoir compoſé la ſienne en moins de trois mois. Comme le ſuccès paſſager des repréſentations d'une tragédie ne dépend point du ſtyle, mais des acteurs & des ſituations; il arriva que les deux *Phèdres* ſemblèrent d'abord avoir une égale deſtinée; mais l'impreſſion régla bientôt le rang de l'une & de l'autre. *Pradon*, ſelon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface inſolente, dans laquelle il traitait ſes critiques de malhonnêtes gens; ſa pièce, tant vantée par ſa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite; & ſans la *Phèdre* de M. *Racine*, on ignorerait aujourd'hui que *Pradon* en a compoſé une.

Mais d'où vient enfin cette diſtance ſi prodigieuſe entre ces deux ouvrages? La conduite en eſt à-peu-près la même. *Phèdre* eſt mourante dans l'une & dans l'autre. *Théſée* eſt abſent dans les premiers actes: il paſſe pour avoir été aux enfers avec *Pyrithoüs*. *Hippolite*, ſon fils, veut quitter Trézène; il veut fuir *Aricie*, qu'il aime. Il déclare ſa paſſion à *Aricie*, & reçoit avec horreur celle de *Phèdre*: il meurt du même genre de mort, & ſon gouverneur fait le récit de ſa mort. Il y a plus: les perſonnages des deux pièces ſe trouvant dans les mêmes ſituations, diſent preſque les mêmes choſes; mais c'eſt là qu'on diſtingue le

grand homme, & le mauvais poëte. C'eſt lorſque *Racine* & *Pradon* penſent de même, qu'ils ſont le plus différens. En voici un exemple bien ſenſible; dans la déclaration d'*Hippolite* à *Aricie*, M. *Racine* fait ainſi parler *Hippolite*.

Moi qui contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ſes captifs ai long-temps inſulté;
Qui, des faibles mortels déplorant les naufrages,
Penſais toujours du bord contempler les orages;
Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi?
Un moment a vaincu mon audace imprudente;
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis près de ſix mois, honteux, déſeſpéré,
Portant par-tout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve;
Préſente je vous fuis, abſente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me ſuit;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolite.
Moi-même, pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me ſouviens plus des leçons de Neptune,
Mes ſeuls gémiſſemens ſont retentir les bois,
Et mes courſiers oiſifs ont oublié ma voix.

Voici comment *Hippolite* s'exprime dans *Pradon*.

Aſſez & trop long-temps, d'une bouche profane,
Je mépriſai l'amour & j'adorai Diane.

Solitaire, farouche, on me voyait toujours
Chaſſer dans nos forêts les lions & les ours.
Mais un ſoin plus preſſant m'occupe & m'embarraſſe.
Depuis que je vous vois j'abandonne la chaſſe;
Elle fit autrefois mes plaiſirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'eſt que pour penſer à vous.

On ne ſaurait lire ces deux pièces de comparaiſon, ſans admirer l'une & ſans rire de l'autre. C'eſt pourtant dans toutes les deux le même fonds de ſentiment & de penſées; car, quand il s'agit de faire parler les paſſions, tous les hommes ont preſque les mêmes idées; mais la façon de les exprimer diſtingue l'homme d'eſprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'eſprit, & le poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme M. *Racine*, il faudrait avoir ſon génie, & polir autant que lui ſes ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui né avec des talens ſi faibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail aſſidu les défauts de mes ouvrages? Je ſens avec déplaiſir toutes les fautes qui ſont dans la contexture de cette pièce, auſſi-bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques-unes, ſi j'avais pu retarder cette édition; mais j'en aurais encore laiſſé beaucoup. Dans tous

les

les arts il y a un terme, par de-là lequel on ne peut plus avancer. On est resserré dans les bornes de son talent ; on voit la perfection au de-là de soi, & on fait des efforts impuissans pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée de cette pièce : les lecteurs la feront assez sans moi. Mais je crois qu'il est nécessaire que je parle ici d'une critique générale qu'on a faite sur le choix du sujet de Mariamne. Comme le génie des Français est de saisir vivement le côté ridicule des choses les plus sérieuses, on disait que le sujet de Mariamne n'était autre chose qu'*un vieux mari amoureux & brutal, à qui sa femme refuse avec aigreur le devoir conjugal* ; & on ajoutait, qu'une querelle de ménage ne pouvait jamais faire une tragédie. Je supplie qu'on fasse avec moi quelques réflexions sur ce préjugé.

Les pièces tragiques sont fondées, ou sur les intérêts de toute une nation, ou sur les intérêts particuliers de quelques princes. De ce premier genre, sont l'Iphigénie en Aulide, où la Grèce assemblée demande le sang de la fille d'*Agamemnon:* les Horaces, où trois combattans ont entre les mains le sort de Rome : l'Oedipe, où le salut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de *Laïus.* Du second genre, sont Britannicus, Phèdre, Mithridate, &c.

Dans ces trois dernières, tout l'intérêt eſt renfermé dans la famille du héros de la pièce : tout roule ſur des paſſions que des bourgeois reſſentent comme les princes ; & l'intrigue de ces ouvrages eſt auſſi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les noms, *Mithridate n'eſt qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille : ſes deux fils en ſont amoureux auſſi ; & il ſe ſert d'une ruſe aſſez baſſe pour découvrir celui des deux qui eſt aimé. Phèdre eſt une belle-mère, qui, enhardie par une intrigante, fait des propoſitions à ſon beau-fils, lequel eſt occupé ailleurs. Néron eſt un jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout d'un coup, qui dans le moment veut ſe ſéparer d'avec ſa femme, & qui ſe cache derrière une tapiſſerie pour écouter les diſcours de ſa maîtreſſe.* Voilà des ſujets que *Molière* a pu traiter comme *Racine*. Auſſi, l'intrigue de l'Avare eſt-elle préciſément la même que celle de Mithridate. *Harpagon* & le roi de Pont ſont deux vieillards amoureux ; l'un & l'autre ont leur fils pour rival ; l'un & l'autre ſe ſervent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui eſt entre leur fils & leur maîtreſſe ; & les deux pièces finiſſent par le mariage du jeune homme.

Molière & *Racine* ont également réuſſi, en traitant ces deux intrigues : l'un a amuſé, a réjoui, a fait rire les honnêtes gens ; l'autre a

attendri, a effrayé, a fait verser des larmes. *Molière* a joué l'amour ridicule d'un vieil avare : *Racine* a représenté les faiblesses d'un grand roi, & les a rendues respectables.

Que l'on donne une noce à peindre à *Wateau* & à *Le Brun* : l'un représentera sous une treille des paysans pleins d'une joie naïve, grossière & effrénée, autour d'une table rustique où l'ivresse, l'emportement, la débauche, le rire immodéré règneront ; l'autre peindra les noces de *Thétis* & de *Pélée*, les festins des dieux, leur joie majestueuse : & tous deux seront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à Mariamne. La mauvaise humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les tracasseries d'une belle-sœur sont de petits objets, comiques par eux-mêmes. Mais un roi, à qui la terre a donné le nom de *Grand*, éperdument amoureux de la plus belle femme de l'univers ; la passion furieuse de ce roi si fameux par ses vertus & par ses crimes ; ses cruautés passées, ses remords présens ; ce passage si continuel & si rapide de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour ; l'ambition de sa sœur, les intrigues de ses ministres ; la situation cruelle d'une princesse, dont la vertu & la beauté sont célébres encore dans le monde ;

qui avait vu son père & son frère livrés à la mort par son mari, & qui, pour comble de douleur, se voyait aimée du meurtrier de sa famille : quel champ ! quelle carrière pour un autre génie que le mien ! Peut-on dire qu'un tel sujet soit indigne de la tragédie ? C'est là surtout que *selon ce qu'on peut être, les choses changent de nom.*

FRAGMENT

DE LA PREFACE

DE L'EDITION DE 1730.

LA destinée de cette pièce a été extraordinaire. Elle fut jouée pour la première fois en 1724, & fut si mal reçue, qu'à peine put-elle être achevée. Elle fut rejouée en 1725 avec quelques changemens, & fut reçue alors avec une extrême indulgence.

J'avoue avec sincérité qu'elle méritait le mauvais accueil que lui fit d'abord le public; & je supplie qu'on me permette d'entrer sur cela dans un détail qui, peut-être, ne sera pas inutile à ceux qui voudront courir la carrière épineuse du théâtre, où j'ai le malheur de m'être engagé. Ils verront les écueils où j'ai échoué; ce n'est que par-là que je puis leur être utile.

Une des premières règles est de peindre les héros connus tels qu'ils ont été, ou plutôt tels que le public les imagine; car il est bien plus aisé de mener les hommes par les idées qu'ils ont, qu'en voulant leur en donner de nouvelles.

Sit Medea ferox, invictaque; flebilis Ino;
Perfidus Ixion, Io vaga, tristis Oresles, &c.

Fondé sur ces principes, & entraîné par la complaisance respectueuse que j'ai toujours eue pour des personnes qui m'honorent de leur amitié & de leurs conseils, je résolus de m'assujettir entièrement à l'idée que les hommes ont depuis long-temps de

Mariamne & d'*Hérode*, & je ne ſongeai qu'à les peindre fidellement d'après le portrait que chacun s'en eſt fait dans ſon imagination.

Ainſi *Hérode* parut dans cette pièce cruel & politique ; tyran de ſes ſujets, de ſa famille, de ſa femme ; plein d'amour pour *Mariamne*, mais plein d'un amour barbare qui ne lui inſpirait pas le moindre repentir de ſes fureurs. Je ne donnai à *Mariamne* d'autres ſentimens qu'un orgueil imprudent, & qu'une haine inflexible pour ſon mari. Et enfin, dans la vue de me conformer aux opinions reçues, je ménageai une entrevue entre *Hérode* & *Varus*, dans laquelle je fis parler ce préteur avec la hauteur qu'on s'imagine que les Romains affectaient avec les rois.

Qu'arriva-t-il de tout cet arrangement ? *Mariamne* intraitable n'intéreſſa point : *Hérode* n'étant que criminel, révolta : & ſon entretien avec *Varus* le rendit mépriſable. J'étais à la première repréſentation : je m'apperçus dès le moment où *Hérode* parut, qu'il était impoſſible que la pièce eût du ſuccès ; & je compris que je m'étais égaré en marchant trop timidement dans la route ordinaire.

Je ſentis qu'il eſt des occaſions où la première règle eſt de s'écarter des règles preſcrites ; & que (comme le dit M. *Paſcal* ſur un ſujet plus ſérieux) les vérités ſe ſuccèdent du pour au contre à meſure qu'on a plus de lumières.

Il eſt vrai qu'il faut peindre les héros tels qu'ils ont été ; mais il eſt encore plus vrai qu'il faut adoucir les caractères déſagréables ; qu'il faut ſonger au public pour qui l'on écrit, encore plus qu'aux héros que l'on fait paraître ; & qu'on doit imiter

les peintres habiles qui embelliſſent en conſervant la reſſemblance.

Pour qu'*Hérode* reſſemblât, il était néceſſaire qu'il excitât l'indignation ; mais pour plaire il devait émouvoir la pitié. Il fallait que l'on déteſtât ſes crimes, que l'on plaignît ſa paſſion, qu'on aimât ſes remords ; & que ces mouvemens ſi violens, ſi ſubits, ſi contraires, qui ſont le caractère d'*Hérode*, paſſaſſent rapidement tour-à-tour dans l'ame du ſpectateur.

Si l'on veut ſuivre l'hiſtoire, *Mariamne* doit haïr *Hérode* & l'accabler de reproches ; mais ſi l'on veut que *Mariamne* intéreſſe, ſes reproches doivent faire eſpérer une réconciliation : ſa haine ne doit pas paraître toujours inflexible. Par-là le ſpectateur eſt attendri, & l'hiſtoire n'eſt point entièrement démentie.

Enfin je crois que *Varus* ne doit point du tout voir *Hérode* : & en voici les raiſons. S'il parle à ce prince avec hauteur & avec colère, il l'humilie ; & il ne faut point avilir un perſonnage qui doit intéreſſer. S'il lui parle avec politeſſe, ce n'eſt qu'une ſcène de complimens, qui ſerait d'autant plus froide qu'elle ſerait inutile. Que ſi *Hérode* répond en juſtifiant ſes cruautés, il dément la douleur & les remords dont il eſt pénétré en arrivant ; s'il avoue à *Varus* cette douleur & ce repentir, qu'il ne peut en effet cacher à perſonne, alors il n'eſt plus permis au vertueux *Varus* de contribuer à la fuite de *Mariamne*, pour laquelle il ne doit plus craindre. De plus, *Hérode* ne peut faire qu'un très-méchant perſonnage avec l'amant de ſa femme ; & il ne faut jamais faire

rencontrer ensemble sur la scène, des acteurs principaux qui n'ont rien d'intéressant à se dire.

La mort de *Mariamne* qui, à la première représentation, était empoisonnée & expirait sur le théâtre, acheva de révolter les spectateurs; soit que le public ne pardonne rien, lorsqu'une fois il est mécontent; soit qu'en effet il eût raison de condamner cette invention qui était une faute contre l'histoire, faute qui, peut-être, n'était rachetée par aucune beauté.

J'aurais pu ne me pas rendre sur ce dernier article, & j'avoue que c'est contre mon goût que j'ai mis la mort de *Mariamne* en récit, au lieu de la mettre en action; mais je n'ai voulu combattre en rien le goût du public. C'est pour lui & non pour moi que j'écris; ce sont ses sentimens & non les miens que je dois suivre.

Cette docilité raisonnable, ces efforts que j'ai faits pour rendre intéressant un sujet qui avait paru si ingrat, m'ont tenu lieu du mérite qui m'a manqué; & ont enfin trouvé grâce devant des juges prévenus contre la pièce. (*a*)

(*a*) On trouvera à la fin de Mariamne les scènes que l'auteur a cru devoir sacrifier. En 1762, il substitua au rôle de *Varus* celui de *Sohême*, prince de la famille des *Asmonéens*; & *Ammon*, confident de *Sohême*, remplace *Albin*, confident de *Varus*. On a conservé dans les variantes les rôles de *Varus* & d'*Albin*; mais il a été impossible de retrouver le premier dénouement.

A la première représentation, dans le moment où *Mariamne* tenait la coupe & prenait le poison, le parterre cria *la reine boit*. C'était justement la veille de la fête des rois: la pièce fut interrompue; l'on n'entendit point une scène très-pathétique entre *Hérode* & *Mariamne* mourante; du moins c'est le jugement que nous en avons entendu porter à ceux qui avaient entendu cette scène avant les représentations.

M. *de Voltaire* a changé le perſonnage de *Varus* ; parce que ſa défaite & ſa mort en Germanie ſont trop connues, pour que l'on puiſſe ſuppoſer, même dans ſa tragédie, qu'il ait été tué en Judée : parce qu'un préteur romain n'aurait pas excité une ſédition dans Jéruſalem ; il eût défendu à *Hérode*, au nom de Céſar, d'attenter à la vie de ſa femme, & *Hérode* eût obéi : parce qu'un romain amoureux d'une reine ne peut intéreſſer, à moins que le ſacrifice de ſa paſſion ne ſoit comme dans Bérénice le ſujet de la pièce : enfin parce qu'il fallait ou avilir *Hérode* devant *Varus*, ou s'écarter des mœurs connues de ce ſiècle. Perſonne n'ignore combien les rois alliés, ou plutôt ſujets de Rome, étaient petits auprès des généraux romains envoyés dans les provinces.

M. *de Voltaire* avait projeté une édition corrigée de ſes ouvrages dramatiques, & il voulait diſtinguer les pièces qu'il regardait comme propres au théâtre, de celles qu'il ne croyait faites que pour être lues. Mais il n'appartenait qu'à lui de faire ce choix.

Voici la note qu'il avait placée à la tête de Mariamne.

" Les gens de lettres qui ont préſidé à cette édition, ont cru devoir
,, rejeter cette tragédie parmi les pièces de l'auteur qui ne ſont pas repré-
,, ſentées ſur le théâtre de Paris, & qui ne ſont pour la plupart que des
,, pièces de ſociété ; Mariamne fut compoſée dans le temps de la nouveauté
,, d'Oedipe : il ne l'a jamais regardée que comme une déclamation. ,,

PERSONNAGES.

HERODE, Roi de Paleſtine.

MARIAMNE, femme d'*Hérode.*

SALOME, ſœur d'*Hérode.*

SOHEME, Prince de la race des Aſmonéens

MAZAEL, } Miniſtres d'*Hérode.*
IDAMAS, }

NARBAS, ancien officier des Rois Aſmonéens.

AMMON, confident de *Sohême.*

ELISE, confidente de *Mariamne.*

Un garde d'*Hérode*, parlant.

Suite d'*Hérode.*

Suite de *Sohême.*

Une ſuivante de *Mariamne*, perſonnage muet

La ſcène eſt à Jéruſalem dans le palais d'Hérode.

Vous demandez ma main! juſte Ciel que j'implore,
Vous ſavez de quel ſang la ſienne fume encore.

Mariamne Acte IV. Scene 4.

J. M. Moreau le J.e inv. 1782. *Simonet Sculp.*

MARIAMNE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Oui, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Juſques à ſon retour eſt du moins affermie.
J'ai volé vers Azor, & repaſſé ſoudain,
Des champs de Samarie aux ſources du Jourdain.
Madame, il était temps que du moins ma préſence
Des Hébreux inquiets confondit l'eſpérance.
Hérode votre frère à Rome retenu,
Déjà dans ſes états n'était plus reconnu.
Le peuple pour ſes rois, toujours plein d'injuſtices,
Hardi dans ſes diſcours, aveugle en ſes caprices,
Publiait hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'eſclavage était abandonné;
Et que la reine, aſſiſe au rang de ſes ancêtres,
Ferait régner ſur nous le ſang de nos grands-prêtres.
Je l'avoue à regret: j'ai vu dans tous les lieux
Mariamne adorée, & ſon nom précieux.

La Judée aime encore avec idolâtrie
Le sang de ces héros dont elle tient la vie;
Sa beauté, sa naissance, & surtout ses malheurs,
D'un peuple qui nous hait ont séduit tous les cœurs:
Et leurs vœux indiscrets la nommant souveraine,
Semblaient vous annoncer une chûte certaine.
J'ai vu par ces faux bruits tout un peuple ébranlé:
Mais j'ai parlé, Madame, & ce peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puissance,
Rentrant dans ses états suivi de la vengeance;
Son nom seul a par-tout répandu la terreur;
Et les Juifs en silence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Mazaël, il est vrai qu'Hérode va paraître;
Et ces peuples & moi, nous aurons tous un maître.
Ce pouvoir, dont à peine on me voyait jouir,
N'est qu'une ombre qui passe & va s'évanouir.
Mon frère m'était cher, & son bonheur m'opprime;
Mariamne triomphe & je suis sa victime.

MAZAEL.

Ne craignez point un frère.

SALOME.

Eh! que deviendrons-nous,
Quand la Reine à ses pieds reverra son époux?
De mon autorité cette fière rivale,
Auprès d'un roi séduit nous fut toujours fatale:
Son esprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,
Conserve encor pour nous la même inimitié.
Elle nous outragea, je l'ai trop offensée;
A notre abaissement elle est intéressée.

Eh! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puissans,
Du malheureux Hérode impérieux tyrans ?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hyménée
D'Hérode & de la reine unit la destinée,
L'amour prodigieux dont ce prince est épris
Se nourrit par la haine & croît par le mépris.
Vous avez vu cent fois ce monarque inflexible
Déposer à ses pieds sa majesté terrible,
Et chercher dans ses yeux irrités ou distraits
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vu frémir, soupirer & se plaindre;
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre;
Cruel dans son amour, soumis dans ses fureurs;
Esclave en son palais, héros par-tout ailleurs.
Que dis-je! en punissant une ingrate famille,
Fumant du sang du père, il adorait la fille:
Le fer encor sanglant, & que vous excitiez,
Etait levé sur elle & tombait à ses pieds.

MAZAEL.

Mais songez que dans Rome, éloigné de sa vue,
Sa chaîne de si loin semble s'être rompue.

SALOME.

Croyez-moi, son retour en resserre les nœuds,
Et ses trompeurs appas sont toujours dangereux.

MAZAEL.

Oui, mais cette ame altière à soi-même inhumaine,
Toujours de son époux a recherché la haine:
Elle l'irritera par de nouveaux dédains,
Et vous rendra les traits qui tombent de vos mains.
La paix n'habite point entre deux caractères
Que le ciel a formés l'un à l'autre contraires.

Hérode en tous les temps ſombre, chagrin, jaloux,
Contre ſon amour même aura beſoin de vous.

SALOME.

Mariamne l'emporte, & je ſuis confondue.

MAZAEL.

Au trône d'Aſcalon vous êtes attendue;
Une retraite illuſtre, une nouvelle cour,
Un hymen préparé par les mains de l'amour,
Vous mettront aiſément à l'abri des tempêtes
Qui pourraient dans Solime éclater ſur nos têtes.
Sohême eſt d'Aſcalon paiſible ſouverain,
Reconnu, protégé par le peuple romain,
Indépendant d'Hérode, & cher à ſa province;
Il ſait penſer en ſage & gouverner en prince:
Je n'apperçois pour vous que des deſtins meilleurs;
Vous gouvernez Hérode, ou vous régnez ailleurs.

SALOME.

Ah! connais mon malheur & mon ignominie:
Mariamne en tout temps empoiſonne ma vie;
Elle m'enlève tout, rang, dignités, crédit,
Et pour elle, en un mot, Sohême me trahit.

MAZAEL.

Lui! qui pour cet hymen attendait votre frère?
Lui, dont l'eſprit rigide & la ſageſſe auſtère
Parut tant mépriſer ces folles paſſions
De nos vains courtiſans vaines illuſions!
Au roi ſon allié ferait-il cette offenſe?

SALOME.

Croyez qu'avec la reine il eſt d'intelligence.

MAZAEL.

Le sang & l'amitié les unissent tous deux;
Mais je n'ai jamais vu....

SALOME.

Vous n'avez pas mes yeux!
Sur mon malheur nouveau je suis trop éclairée:
De ce trompeur hymen la pompe différée,
Les froideurs de Sohême & ses discours glacés,
M'ont expliqué ma honte & m'ont instruite assez.

MAZAEL.

Vous pensez en effet qu'une femme sévère,
Qui pleure encore ici son aïeul & son frère,
Et dont l'esprit hautain, qu'aigrissent ses malheurs,
Se nourrit d'amertume & vit dans les douleurs,
Recherche imprudemment le funeste avantage
D'enlever un amant qui sous vos lois s'engage!
L'amour est-il connu de son superbe cœur?

SALOME.

Elle l'inspire au moins, & c'est-là mon malheur.

MAZAEL.

Ne vous trompez-vous point? Cette ame impérieuse,
Par excès de fierté semble être vertueuse:
A vivre sans reproche elle a mis son orgueil.

SALOME.

Cet orgueil si vanté trouve enfin son écueil.
Que m'importe, après tout, que son ame hardie,
De mon parjure amant flatte la perfidie;
Ou qu'exerçant sur lui son dédaigneux pouvoir,
Elle ait fait mes tourmens sans même le vouloir?
Qu'elle chérisse ou non le bien qu'elle m'enlève,
Je le perds, il suffit; sa fierté s'en élève;

Ma honte fait sa gloire; elle a dans mes douleurs,
Le plaisir insultant de jouir de mes pleurs.
Enfin c'est trop languir dans cette indigne gêne;
Je veux voir à quel point on mérite ma haine.
Sohême vient: allez, mon sort va s'éclaircir.

SCENE II.

SALOME, SOHEME, AMMON.

SALOME.

Approchez; votre cœur n'est point né pour trahir,
Et le mien n'est pas fait pour souffrir qu'on l'abuse.
Le roi revient enfin: vous n'avez plus d'excuse.
Ne consultez ici que vos seuls intérêts,
Et ne me cachez plus vos sentimens secrets.
Parlez: je ne crains point l'aveu d'une inconstance,
Dont je mépriserais la vaine & faible offense.
Je ne sais point descendre à des transports jaloux,
Ni rougir d'un affront dont la honte est pour vous.

SOHEME.

Il faut donc m'expliquer, il faut donc vous apprendre
Ce que votre fierté ne craindra point d'entendre.
J'ai beaucoup, je l'avoue, à me plaindre du roi;
Il a voulu, Madame, étendre jusqu'à moi
Le pouvoir que César lui laisse en Palestine;
En m'accordant sa sœur il cherchait ma ruine:
Au rang de ses vassaux il osait me compter.
J'ai soutenu mes droits, il n'a pu l'emporter.
J'ai trouvé comme lui des amis près d'Auguste:
Je ne crains point Hérode, & l'empereur est juste.

Mais

Mais je ne puis souffrir (je le dis hautement)
L'alliance d'un roi dont je suis mécontent.
D'ailleurs vous connaissez cette cour orageuse;
Sa famille avec lui fut toujours malheureuse;
De tout ce qui l'approche il craint des trahisons:
Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons.
Au frère de la reine il en coûta la vie;
De plus d'un attentat cette mort fut suivie.
Mariamne a vécu, dans ce triste séjour,
Entre la barbarie & les transports d'amour;
Tantôt sous le couteau, tantôt idolâtrée,
Toujours baignant de pleurs une couche abhorrée;
Craignant & son époux, & de vils délateurs
De leur malheureux roi lâches adulateurs.

SALOME.

Vous parlez beaucoup d'elle!

SOHEME.

Ignorez-vous, Princesse,
Que son sang est le mien, que son sort m'intéresse?

SALOME.

Je ne l'ignore pas.

SOHEME.

Apprenez encor plus:
J'ai craint long-temps pour elle, & je ne tremble plus.
Hérode chérira le sang qui la fit naître,
Il l'a promis, du moins, à l'empereur son maître.
Pour moi, loin d'une cour, objet de mon courroux,
J'abandonne Solime, & votre frère & vous;
Je pars. Ne pensez pas qu'une nouvelle chaîne
Me dérobe à la vôtre & loin de vous m'entraîne

Je renonce à la fois à ce prince, à sa cour,
A tout engagement, & surtout à l'amour.
Epargnez le reproche à mon esprit sincère :
Quand je ne m'en fais point, nul n'a droit de m'en faire.

SALOME.

Non, n'attendez de moi ni courroux ni dépit ;
J'en savais beaucoup plus que vous n'en avez dit.
Cette cour, il est vrai, Seigneur, a vu des crimes ;
Il en est quelquefois où des cœurs magnanimes
Par le malheur des temps se laissent emporter ;
Que la vertu répare, & qu'il faut respecter.
Il en est de plus bas, & de qui la faiblesse
Se pare arrogamment du nom de la sagesse.
Vous m'entendez peut-être ? En vain vous déguisez
Pour qui je suis trahie, & qui vous séduisez ;
Votre fausse vertu ne m'a jamais trompée.
De votre changement mon ame est peu frappée ;
Mais si de ce palais, qui vous semble odieux,
Les orages passés ont indigné vos yeux ;
Craignez d'en exciter qui vous suivraient, peut-être,
Jusqu'aux faibles Etats dont vous êtes le maître.

(elle sort.)

SCENE III.

SOHEME, AMMON.

SOHEME.

OU tendait ce discours? que veut-elle? & pourquoi
Pense-t-elle en mon cœur pénétrer mieux que moi?
Qui? moi, que je soupire! & que, pour Mariamne,
Mon austère amitié ne soit qu'un feu profane!
Aux faiblesses d'amour, moi, j'irais me livrer,
Lorsque de tant d'attraits je cours me séparer.

AMMON.

Salome est outragée, il faut tout craindre d'elle.
La jalousie éclaire, & l'amour se décelle.

SOHEME.

Non, d'un coupable amour je n'ai point les erreurs:
La secte dont je suis forme en nous d'autres mœurs.
Ces durs Esséniens, stoïques de Judée,
Ont eu de la morale une plus noble idée.
Nos maîtres, les Romains, vainqueurs des nations,
Commandent à la terre, & nous aux passions.
Je n'ai point, grâce au ciel, à rougir de moi-même
Le sang unit de près Mariamne & Sohême;
Je la voyais gémir sous un affreux pouvoir,
J'ai voulu la servir, j'ai rempli mon devoir.

AMMON.

Je connais votre cœur & juste & magnanime,
Il se plaît à venger la vertu qu'on opprime;

Puiſſiez-vous écouter, dans cette affreuſe cour,
Votre noble pitié plutôt que votre amour!

SOHEME.

Ah! faut-il donc l'aimer pour prendre ſa défenſe?
Qui n'aurait comme moi chéri ſon innocence?
Quel cœur indifférent n'irait à ſon ſecours?
Et qui pour la ſauver n'eût prodigué ſes jours?
Ami, mon cœur eſt pur, & tu connais mon zèle;
Je n'habitais ces lieux que pour veiller ſur elle.
Quand Hérode partit incertain de ſon ſort,
Quand il chercha dans Rome ou le ſceptre ou la mort;
Plein de ſa paſſion forcenée & jalouſe,
Il tremblait qu'après lui ſa malheureuſe épouſe,
Du trône deſcendue, eſclave des Romains,
Ne fût abandonnée à de moins dignes mains.
Il voulut qu'une tombe, à tous deux préparée,
Enfermât avec lui cette épouſe adorée.
Phérore fut chargé du miniſtère affreux
D'immoler cet objet de ſes horribles feux.
Phérore m'inſtruiſit de ces ordres coupables:
J'ai veillé ſur des jours ſi chers, ſi déplorables:
Toujours armé, toujours prompt à la protéger,
Et ſurtout à ſes yeux dérobant ſon danger.
J'ai voulu la ſervir ſans lui cauſer d'alarmes,
Ses malheurs me touchaient encor plus que ſes charmes.
L'amour ne règne point ſur mon cœur agité;
Il ne m'a point vaincu, c'eſt moi qui l'ai dompté:
Et plein du noble feu que ſa vertu m'inſpire,
J'ai voulu la venger, & non pas la ſéduire.
Enfin l'heureux Hérode a fléchi les Romains;
Le ſceptre de Judée eſt remis en ſes mains;

Il revient triomphant sur ce sanglant théâtre;
Il revole à l'objet dont il est idolâtre,
Qu'il opprima souvent, qu'il adora toujours;
Leurs désastres communs ont terminé leur cours.
Un nouveau jour va luire à cette cour affreuse:
Je n'ai plus qu'à partir, — Mariamne est heureuse.
Je ne la verrai plus: — mais à d'autres attraits
Mon cœur, mon triste cœur est fermé pour jamais.
Tout hymen à mes yeux est horrible & funeste;
Qui connaît Mariamne, abhorre tout le reste.
La retraite a pour moi des charmes assez grands;
J'y vivrai vertueux, loin des yeux des tyrans:
Préférant mon partage au plus beau diadême,
Maître de ma fortune & maître de moi-même.

SCENE IV.

SOHEME, ELISE, AMMON.

ELISE.

LA mère de la reine, en proie à ses douleurs,
Vous conjure, Sohême, au nom de tant de pleurs,
De vous rendre près d'elle, & d'y calmer la crainte
Dont pour sa fille encore elle a reçu l'atteinte.

SOHEME.

Quelle horreur jetez-vous dans mon cœur étonné?

ELISE.

Elle a su l'ordre affreux qu'Hérode avait donné.
Par les soins de Salome elle en est informée.

SOHEME.

Ainsi cette ennemie, au trouble accoutumée,

Par ces troubles nouveaux penſe encor maintenir
Le pouvoir emprunté qu'elle veut retenir.
Quelle odieuſe cour, & combien d'artifices !
On ne marche en ces lieux que ſur des précipices.
Hélas ! Alexandra, par des coups inouis,
Vit périr autrefois ſon époux & ſon fils ;
Mariamne lui reſte, elle tremble pour elle ;
La crainte eſt bien permiſe à l'amour maternelle.
Eliſe, je vous ſuis, je marche ſur vos pas. —
— Grand Dieu, qui prenez ſoin de ces triſtes climats,
De Mariamne encore écartez cet orage ;
Conſervez, protégez votre plus digne ouvrage !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ce nouveau coup porté, ce terrible myſtère
Dont vous faites inſtruire & la fille & la mère,
Ce ſecret révélé, cet ordre ſi cruel
Eſt déſormais le ſceau d'un divorce éternel.
Le roi ne croira point que pour votre ennemie,
Sa confiance en vous ſoit en effet trahie;
Il n'aura plus que vous dans ſes perplexités
Pour adoucir les traits par vous-même portés.
Vous ſeule aurez fait naître & le calme & l'orage.
Diviſez pour régner; c'eſt-là votre partage.

SALOME.

Que ſert la politique où manque le pouvoir?
Tous mes ſoins m'ont trahi, tout fait mon déſeſpoir.
Le roi m'écrit: il veut, par ſa lettre fatale,
Que ſa ſœur ſe rabaiſſe aux pieds de ſa rivale.
J'eſpérais de Sohême un noble & ſûr appui,
Hérode était le mien; tout me manque aujourd'hui.
Je vois crouler ſur moi le fatal édifice
Que mes mains élevaient avec tant d'artifice.
Je vois qu'il eſt des temps où tout l'effort humain
Tombe ſous la fortune & ſe débat en vain,

Où la prudence échoue, où l'art nuit à soi-même;
Et je sens ce pouvoir invincible & suprême,
Qui se joue à son gré, dans nos climats voisins,
De leurs sables mouvans comme de nos destins.

MAZAEL.

Obéissez au roi, cédez à la tempête;
Sous ses coups passagers il faut courber la tête.
Le temps peut tout changer.

SALOME.

Trop vains soulagemens!
Malheureux qui n'attend son bonheur que du temps!
Sur l'avenir trompeur tu veux que je m'appuie,
Et tu vois cependant les affronts que j'essuie!

MAZAEL.

Soshême part au moins; votre juste courroux
Ne craint plus Mariamne, & n'en est plus jaloux.

SALOME.

Sa conduite, il est vrai, paraît inconcevable;
Mais m'en trahit-il moins? en est-il moins coupable?
Suis-je moins outragée? ai-je moins d'ennemis,
Et d'envieux secrets, & de lâches amis?
Il faut que je combatte & ma chûte prochaine,
Et cet affront secret, & la publique haine.
Déjà, de Mariamne adorant la faveur,
Le peuple à ma disgrâce insulte avec fureur.
Je verrai tout plier sous sa grandeur nouvelle,
Et mes faibles honneurs éclipsés devant elle.
Mais c'est peu que sa gloire irrite mon dépit;
Ma mort va signaler ma chûte & son crédit.
Je ne me flatte point: je sais comme en sa place,
De tous mes ennemis je confondrais l'audace:

Ce n'eſt qu'en me perdant qu'elle pourra régner ;
Et ſon juſte courroux ne doit point m'épargner.
Cependant, ô contrainte! ô comble d'infamie !
Il faut donc qu'à ſes yeux ma fierté s'humilie !
Je viens avec reſpect eſſuyer ſes hauteurs,
Et la féliciter ſur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Elle vient en ces lieux.

SALOME.

Faut-il que je la voie?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NARBAS.

SALOME.

Je viens auprès de vous partager votre joie :
Rome me rend un frère & vous rend un époux
Couronné, tout-puiſſant, & digne enfin de vous.
Ses triomphes paſſés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de Grand, dont l'univers l'honore,
Les droits du ſénat même à ſes ſoins confiés,
Sont autant de préſens qu'il va mettre à vos pieds.
Poſſédez déſormais ſon ame & ſon Empire,
C'eſt ce qu'à vos vertus mon amitié deſire ;
Et je vais par mes ſoins ſerrer l'heureux lien
Qui doit joindre à jamais votre cœur & le ſien.

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous, ni n'attends ce ſervice :
Je vous connais, Madame, & je vous rends juſtice.

Je sais par quels complots, je sais par quels détours,
Votre haine impuissante a poursuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être :
Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître.
Ne me redoutez point ; je sais également
Dédaigner votre crime & votre châtiment.
J'ai vu tous vos desseins, & je vous les pardonne,
C'est à vos seuls remords que je vous abandonne ;
Si toutefois, après de si lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOME.

C'est porter un peu loin votre injuste colère.
Ma conduite, mes soins, & l'aveu de mon frère,
Peut-être suffiront pour me justifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déjà dit, je veux tout oublier ;
Dans l'état où je suis, c'est assez pour ma gloire ;
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'ose ici, grande Reine, attester l'Eternel,
Que mes soins à regret....

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazael.
Vos excuses pour moi sont un nouvel outrage.
Obéissez au roi, voilà votre partage.
A mes tyrans vendu, servez bien leur courroux ;
Je ne m'abaisse pas à me plaindre de vous.
(*à Salome.*)
Je ne vous retiens point, & vous pouvez, Madame,
Aller apprendre au roi les secrets de mon ame ;

Dans son cœur aisément vous pouvez ranimer
Un courroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie :
J'ai laissé jusqu'ici leur audace impunie,
Et je n'oppose encore à mes vils ennemis,
Qu'une vertu sans tache & qu'un juste mépris.

SALOME.

Ah ! c'en est trop enfin : vous auriez dû peut-être
Ménager un peu plus la sœur de votre Maître.
L'orgueil de vos attraits pense tout asservir :
Vous me voyez tout perdre & croyez tout ravir.
Votre victoire un jour peut vous être fatale.
Vous triomphez, — tremblez, imprudente rivale.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS.

ELISE.

Ah ! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous persécuter ?
La vengeance d'Hérode un moment suspendue,
Sur votre tête encore est peut-être étendue ;
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appelez la mort qui s'éloignait de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuie.
Ce défenseur heureux de votre illustre vie,
Sohême, dont le nom si craint, si respecté,
Long-temps de vos tyrans contint la cruauté

Sohême va partir, nul espoir ne vous reste.
Auguste à votre époux laisse un pouvoir funeste.
Qui sait dans quels desseins il revient aujourd'hui?
Tout, jusqu'à son amour, est à craindre de lui;
Vous le voyez trop bien; sa sombre jalousie
Au-delà du tombeau portait sa frénésie;
Cet ordre qu'il donna me fait encor trembler.
Avec vos ennemis daignez dissimuler.
La vertu sans prudence, hélas! est dangereuse.

MARIAMNE.

Oui, mon ame, il est vrai, fut trop impérieuse.
Je n'ai point connu l'art, & j'en avais besoin.
De mon sort à Sohême abandonnons le soin;
Qu'il vienne, je l'attends; qu'il règle ma conduite.
Mon projet est hardi, je frémis de la suite.
Faites venir Sohême. (*Elise sort.*)

SCENE IV.

MARIAMNE, NARBAS.

MARIAMNE.

Et vous, mon cher Narbas,
De mes vœux incertains appaisez les combats.
Vos vertus, votre zèle & votre expérience,
Ont acquis dès long-temps toute ma confiance.
Mon cœur vous est connu, vous savez mes desseins,
Et les maux que j'éprouve, & les maux que je crains.
Vous avez vu ma mère au désespoir réduite,
Me presser en pleurant d'accompagner sa fuite.

Son esprit accablé d'une juste terreur,
Croit à tous les momens voir Hérode en fureur,
Encor tout dégouttant du sang de sa famille,
Venir à ses yeux même assassiner sa fille.
Elle veut à mes fils, menacés du tombeau,
Donner César pour père, & Rome pour berceau.
On dit que l'infortune à Rome est protégée;
Rome est le tribunal où la terre est jugée.
Je vais me présenter aux rois des souverains.
Je sais qu'il est permis de fuir ses assassins,
Que c'est le seul parti que le destin me laisse.
Toutefois en secret, soit vertu, soit faiblesse,
Prête à fuir un époux, mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NARBAS.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire;
Tout injuste qu'il est, la vertu vous l'inspire.
Ce cœur indépendant des outrages du sort,
Craint l'ombre d'une faute, & ne craint point la mort.
Banniſſez toutefois ces alarmes secrètes:
Ouvrez les yeux, Madame, & voyez où vous êtes.
C'est là, que répandu par les mains d'un époux,
Le sang de votre père a réjailli sur vous.
Votre frère en ces lieux a vu trancher sa vie;
En vain de son trépas le roi se justifie;
En vain César trompé l'en absout aujourd'hui;
L'Orient révolté n'en accuse que lui.
Regardez, consultez les pleurs de votre mère,
L'affront fait à vos fils, le sang de votre père,
La cruauté du roi, la haine de sa sœur,
Et (ce que je ne puis prononcer sans horreur,

Mais dont votre vertu n'eſt point épouvantée)
La mort plus d'une fois à vos yeux préſentée.
Enfin ſi tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front aſſuré vous marchez au trépas;
Du moins de vos enfans embraſſez la défenſe.
Le roi leur a du trône arraché l'eſpérance;
Et vous connaiſſez trop ces oracles affreux,
Qui depuis ſi long-temps vous font trembler pour eux.
Le ciel vous a prédit qu'une main étrangère
Devait un jour unir vos fils à votre père.
Un Arabe implacable a déjà ſans pitié
De cet oracle obſcur accompli la moitié.
Madame, après l'horreur d'un eſſai ſi funeſte,
Sa cruauté, ſans doute, accomplirait le reſte;
Dans ſes emportemens rien n'eſt ſacré pour lui.
Eh! qui vous répondra que lui-même aujourd'hui
Ne vienne exécuter ſa ſanglante menace,
Et des Aſmonéens anéantir la race?
Il eſt temps déſormais de prévenir ſes coups,
Il eſt temps d'épargner un meurtre à votre époux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes
Le fer de vos tyrans, & l'exemple des crimes.
Nourri dans ce palais, près des rois vos aïeux,
Je ſuis prêt à vous ſuivre en tout temps, en tous lieux.
Partez, rompez vos fers, allez, dans Rome même,
Implorer du Sénat la juſtice ſuprême,
Remettre de vos fils la fortune en ſa main,
Et les faire adopter par le peuple Romain.
Qu'une vertu ſi pure aille étonner Auguſte.
Si l'on vante à bon droit ſon regne heureux & juſte,
Si la terre avec joie embraſſe ſes genoux,
S'il mérite ſa gloire, il ſera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'eſt plus temps que mon cœur délibère ;
Je cède à vos conſeils, aux larmes de ma mère,
Au danger de mes fils, au ſort, dont les rigueurs
Vont m'entraîner, peut-être, en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mère, allez: quand la nuit ſombre
Dans ces lieux criminels aura porté ſon ombre,
Qu'au fond de ce palais on me vienne avertir :
On le veut, il le faut, je ſuis prête à partir.

SCENE V.

MARIAMNE, SOHEME, ELISE.

SOHEME.

Je viens m'offrir, Madame, à votre ordre ſuprême.
Vos volontés pour moi ſont les lois du ciel même.
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis ?
Commandez, j'entreprends ; parlez, & j'obéis.

MARIAMNE.

Je vous doit tout, Seigneur, & dans mon infortune
Ma douleur ne craint point de vous être importune,
Ni de ſolliciter par d'inutiles vœux
Les ſecours d'un héros, l'appui des malheureux.
Lorſqu'Hérode attendait le trône ou l'eſclavage,
Moi-même des Romains j'ai brigué le ſuffrage ;
Malgré ſes cruautés, malgré mon déſeſpoir,
Malgré mes intérêts, j'ai ſuivi mon devoir.
J'ai ſervi mon époux ; je le ferais encore.
Il faut que pour moi-même enfin je vous implore ;

Il faut que je dérobe à d'inhumaines lois
Les reſtes malheureux du pur ſang de nos rois.
J'aurais dû dès long-temps, loin d'un lieu ſi coupable,
Demander au Sénat un aſyle honorable :
Mais, Seigneur, je n'ai pu, dans les troubles divers
Dont la guerre civile a rempli l'univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre & les ravages
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.
Auguſte au monde entier donne aujourd'hui la paix;
Sur toute la nature il répand ſes bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieuſe,
Ayant vaincu la terre, il veut la rendre heureuſe.
Du haut du Capitole il juge tous les rois,
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à ſes bontés plus juſtement prétendre,
Que mes faibles enfans, que rien ne peut défendre,
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui
Du bout de l'univers implorer ſon appui ?
Pour conſerver le fils, pour conſoler la mère,
Pour finir tous mes maux, c'eſt en vous que j'eſpère :
Je m'adreſſe à vous ſeul, à vous, à ce grand cœur,
De la ſimple vertu généreux protecteur :
A vous, à qui je dois ce jour que je reſpire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal Empire.
Ma mère, mes enfans, je mets tout en vos mains ;
Enlevez l'innocence au fer des aſſaſſins.
Vous ne répondez rien ! que faut-il que je penſe
De ces ſombres regards & de ce long ſilence ?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

SOHEME.

Non, . . . je reſpecte trop vos ordres abſolus.

Mes

Mes gardes vous suivront jusque dans l'Italie ;
Disposez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuyez le roi ; rompez vos nœuds infortunés :
Il est assez puni, si vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grâce à son injustice ;
Et je sens qu'il n'est point de si cruel supplice . . .
Pardonnez-moi ce mot, il m'échappe à regret ;
La douleur de vous perdre a trahi mon secret.
J'ai parlé, c'en est fait : mais malgré ma faiblesse,
Songez que mon respect égale ma tendresse.
Sohême en vous aimant, ne veut que vous servir,
Adorer vos vertus, vous venger & mourir.

MARIAMNE.

Je me flattais, Seigneur, & j'avais lieu de croire,
Qu'avec mes intérêts, vous chérissiez ma gloire.
Quand Sohême en ces lieux a veillé sur mes jours,
J'ai cru qu'à sa pitié je devais son secours.
Je ne m'attendais pas qu'une flamme coupable
Dût ajouter ce comble à l'horreur qui m'accable,
Ni que dans mes périls il me fallût jamais
Rougir de vos bontés, & craindre vos bienfaits.
Ne pensez pas pourtant qu'un discours qui m'offense
Vous ait rien dérobé de ma reconnaissance :
Tout espoir m'est ravi, je ne vous verrai plus.
J'oublirai votre flamme, & non pas vos vertus.
Je ne peux voir en vous qu'un héros magnanime,
Qui jusqu'à ce moment mérita mon estime ;
Un plus long entretien pourrait vous en priver,
Seigneur, & je vous fuis pour vous la conserver.

SOHEME.

Arrêtez, & sachez que je l'ai méritée.
Quand votre gloire parle, elle est seule écoutée ;

A cette gloire, à vous, soigneux de m'immoler,
Epris de vos vertus, je les sais égaler.
Je ne fuyais que vous, je veux vous fuir encore.
Je quittais pour jamais une cour que j'abhorre;
J'y reste, s'il le faut, pour vous désabuser,
Pour vous respecter plus, pour ne plus m'exposer
Au reproche accablant que m'a fait votre bouche.
Votre intérêt, Madame, est le seul qui me touche;
J'y sacrifirai tout. Mes amis, mes soldats,
Vous conduiront aux bords où s'adressent vos pas.
J'ai dans ces murs encore un reste de puissance;
D'un tyran soupçonneux je crains peu la vengeance;
Et s'il me faut périr des mains de votre époux,
Je périrai du moins en combattant pour vous.
Dans mes derniers momens je vous aurai servie,
Et j'aurai préféré votre honneur à ma vie.

MARIAMNE.

Il suffit, je vous crois: d'indignes passions
Ne doivent point souiller les nobles actions.
Oui, je vous devrai tout; mais moi je vous expose:
Vous courez à la mort, & j'en serai la cause.
Comment puis-je vous suivre? & comment demeurer?
Je n'ai de sentiment que pour vous admirer.

SOHEME.

Venez prendre conseil de votre mère en larmes,
De votre fermeté plus que de ses alarmes,
Du péril qui vous presse, & non de mon danger.
Avec votre tyran rien n'est à ménager:
Il est roi, je le sais; mais César est son juge.
Tout vous menace ici, Rome est votre refuge;
Mais songez que Sohême, en vous offrant ses vœux,
S'il ose être sensible, en est plus vertueux;

Que le sang de nos rois nous unit l'un & l'autre,
Et que le ciel m'a fait un cœur digne du vôtre.

MARIAMNE.

Je n'en veux point douter : & dans mon désespoir,
Je vais consulter Dieu, l'honneur & le devoir.

SOHEME.

C'est eux que j'en atteste ; ils sont tous trois mes guides ;
Ils vous arracheront aux mains des parricides.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOHEME, NARBAS, AMMON, Suite.

NARBAS.

Le temps eſt précieux, Seigneur, Hérode arrive :
Du fleuve de Judée il a revu la rive.
Salome qui ménage un reſte de crédit,
Déjà par ſes conſeils aſſiége ſon eſprit.
Ses courtiſans en foule auprès de lui ſe rendent ;
Les palmes dans les mains, nos pontifes l'attendent ;
Idamas le dévance, & vous le connaiſſez.

SOHEME.

Je ſais qu'on paya mal ſes ſervices paſſés.
C'eſt ce même Idamas, cet hébreu plein de zèle,
Qui toujours à la reine eſt demeuré fidèle,
Qui, ſage courtiſan d'un roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur.

NARBAS.

Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, ſe condamne ;
Ce grand projet l'étonne, & prête à le tenter,
Son auſtère vertu craint de l'exécuter.
Sa mère eſt à ſes pieds, &, le cœur plein d'alarmes,
Lui préſente ſes fils, la baigne de ſes larmes,
La conjure en tremblant de preſſer ſon départ.
La reine flotte, héſite, & partira trop tard.

C'eſt vous dont la bonté peut hâter ſa ſortie;
Vous avez dans vos mains la fortune & la vie
De l'objet le plus rare & le plus précieux
Que jamais à la terre aient accordé les cieux.
Protégez, conſervez une auguſte famille;
Sauvez de tant de rois la déplorable fille.
Vos gardes ſont-ils prêts? Puis-je enfin l'avertir?

SOHEME.

Oui, j'ai tout ordonné, la reine peut partir.

NARBAS.

Souffrez donc qu'à l'inſtant un ſerviteur fidelle
Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

SOHEME.

Allez, loin de ces lieux je conduirai vos pas.
Ce ſéjour odieux ne la méritait pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des ondes;
Que le ciel attendri par ſes douleurs profondes
Faſſe lever ſur elle un ſoleil plus ſerein.
Et vous, vieillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des ſerviteurs des rois ſage & parfait modèle,
Votre ſort eſt trop beau, vous vivrez auprès d'elle.

SCENE II.

SOHEME, AMMON, Suite de Sohême.

SOHEME.

MAIS déjà le roi vient; déjà dans ce ſéjour
Le ſon de la trompette annonce ſon retour.
Quel retour, juſtes Dieux! Que je crains ſa préſence!
Le cruel peut d'un coup aſſurer ſa vengeance.

Plût au ciel que la reine eût déjà pour jamais
Abandonné ces lieux consacrés aux forfaits!
Oserai-je moi-même accompagner sa fuite?
Peut-être en la servant il faut que je l'évite.
Est-ce un crime, après tout, de sauver tant d'appas?
De venger sa vertu? .... mais je vois Idamas.

SCENE III.

SOHEME, IDAMAS, AMMON, Suite.

SOHEME.

Ami, j'épargne au roi de frivoles hommages,
De l'amitié des grands importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amusement,
Qu'on étale avec pompe, & que le cœur dément.
Mais parlez; Rome enfin vient de vous rendre un maître:
Hérode est Souverain, est-il digne de l'être?
Vient-il dans un esprit de fureur ou de paix?
Craint-on des cruautés? attend-on des bienfaits?

IDAMAS.

Veuille le juste ciel, formidable au parjure,
Ecarter loin de lui l'erreur & l'imposture!
Salome & Mazaël s'empressent d'écarter
Quiconque a le cœur juste & ne sait point flatter.
Ils révèlent, dit-on, des secrets redoutables;
Hérode en a pâli: des cris épouvantables
Sont sortis de sa bouche; & ses yeux en fureur
A tout ce qui l'entoure inspirent la terreur.
Vous le savez assez, leur cabale attentive
Tint toujours près de lui la vérité captive.

Ainſi ce conquérant qui fit trembler les rois,
Ce roi dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée alarme encor l'Aſie,
Dans ſa propre maiſon voit ſa gloire avilie.
Haï de ſon épouſe, abuſé par ſa ſœur,
Déchiré de ſoupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le deſſein qui l'entraîne.
On le plaint, on murmure, on craint tout pour la reine.
On ne peut pénétrer ſes ſecrets ſentimens,
Et de ſon cœur troublé les ſoudains mouvemens.
Il obſerve avec nous un ſilence farouche,
Le nom de Mariamne échappe de ſa bouche,
Il menace, il ſoupire, il donne en frémiſſant
Quelques ordres ſecrets qu'il révoque à l'inſtant.
D'un ſang qu'il déteſtait Mariamne eſt formée;
Il voulut la punir de l'avoir trop aimée:
Je tremble encor pour elle.

SOHEME.

Il ſuffit, Idamas.
La reine eſt en danger; Ammon, ſuivez mes pas:
Venez, c'eſt à moi ſeul de ſauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainſi du roi vous fuirez la préſence?
Vous de qui la vertu, le rang, l'autorité,
Impoſeraient ſilence à la perverſité?

SOHEME.

Un intérêt plus grand, un autre ſoin m'anime;
Et mon premier devoir eſt d'empêcher le crime.
(*il ſort.*)

IDAMAS.

Quels orages nouveaux! quel trouble je prévoi!
Puiſſant Dieu des Hébreux, changez le cœur du roi.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

HERODE.

EH quoi, Sohême auſſi ſemble éviter ma vue!
Quelle horreur devant moi s'eſt par-tout répandue!
Ciel! ne puis-je inſpirer que la haine ou l'effroi?
Tous les cœurs des humains ſont-ils fermés pour moi?
En horreur à la reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret ſur mon front je vois le diadême.
Hérode en arrivant recueille avec terreur
Les chagrins dévorans qu'a ſemés ſa fureur.
Ah Dieu!

MAZAEL.

Daignez calmer ces injuſtes alarmes.

HERODE.

Malheureux, qu'ai-je fait?

MAZAEL.

Quoi! vous verſez des larmes!
Vous, ce roi fortuné, ſi ſage en ſes deſſeins!
Vous, la terreur du Parthe, & l'ami des Romains!
Songez, Seigneur, ſongez à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnaient jadis Antoine & la victoire.
Songez que près d'Auguſte, appelé par ſon choix,
Vous marchiez diſtingué de la foule des rois.
Revoyez à vos lois Jéruſalem renduc,
Jadis par vous conquiſe & par vous défendue,
Reprenant aujourd'hui ſa première ſplendeur

En contemplant son prince au faîte du bonheur.
Jamais roi plus heureux dans la paix, dans la guerre. . .

HERODE.

Non, il n'est plus pour moi de bonheur sur la terre.
Le destin m'a frappé de ses plus rudes coups,
Et pour comble d'horreur je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'est-il permis de parler sans contrainte?
Ce trône auguste & saint, qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi s'il l'était par l'amour.
En faisant des heureux, un roi l'est à son tour.
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourrait tarir d'un mot leur source empoisonnée.
Seigneur, ne souffrez plus que d'indignes discours
Osent troubler la paix & l'honneur de vos jours;
Ni que de vils flatteurs écartent de leur maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être.
Bientôt de vos vertus tout Israël charmé. . . .

HERODE.

Eh! croyez-vous encor que je puisse être aimé?
Qu'Hérode est aujourd'hui différent de lui-même!

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur suprême.

IDAMAS.

Un seul cœur vous résiste, & l'on peut le gagner.

HERODE.

Non: je suis un barbare, indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur est juste, & si pour Mariamne. . . .

HERODE.

Et c'est ce nom fatal, hélas! qui me condamne;

C'eſt ce nom qui reproche à mon cœur agité
L'excès de ma faibleſſe & de ma cruauté.

MAZAEL.

Elle ſera toujours inflexible en ſa haine.
Elle fuit votre vue.

HERODE.

Ah ! j'ai cherché la ſienne.

MAZAEL.

Qui ? vous, Seigneur ?

HERODE.

Eh quoi ! mes tranſports furieux,
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle ?
Toujours troublé, toujours plein de haine & d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune cour.
Quelle entrevue, ô Cieux ! quels combats ! quel ſupplice !
Dans ſes yeux indignés j'ai lu mon injuſtice,
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi,
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL,

Seigneur, vous le voyez ; ſa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne ſera déſarmée :
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

HERODE.

Elle me hait ! ah Dieu ! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas ! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Vous coupable ? Eh, Seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la reine a fait pour vous juſtifier ?

Ses mépris outrageans, sa superbe colère,
Ses desseins contre vous, les complots de son père?
Le sang qui la forma fut un sang ennemi:
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi:
Et des Asmonéens la brigue était si forte,
Que sans un coup d'état vous n'auriez pu. . . .

HERODE.

N'importe.
Hircan était son père, il fallait l'épargner;
Mais je n'écoutai rien que la soif de régner.
Ma politique affreuse a perdu sa famille;
J'ai fait périr le père, & j'ai proscrit la fille;
J'ai voulu la haïr, j'ai trop su l'opprimer;
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire, une juste tendresse
Devient une vertu, loin d'être une faiblesse:
Digne de tant de biens que le ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ses bienfaits.

HERODE.

Hircan, mânes sacrés, fureurs que je déteste!

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le souvenir funeste.

MAZAEL.

Puisse la reine aussi l'oublier comme vous!

HERODE.

O père infortuné! plus malheureux époux!
Tant d'horreurs, tant de sang, le meurtre de son père,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chère.
Si son cœur, . . . si sa foi, . . . mais c'est trop différer.
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.

Va la trouver ; dis-lui, que mon ame asservie
Met à ses pieds mon trône, & ma gloire, & ma vie
Je veux dans ses enfans choisir un successeur.
Des maux qu'elle a soufferts elle accuse ma sœur ;
C'en est assez ; ma sœur aujourd'hui renvoyée,
A ce cher intérêt sera sacrifiée.
Je laisse à Mariamne un pouvoir absolu.

MAZAEL.

Quoi ! Seigneur, vous voulez.....

HERODE.

Oui, je l'ai résolu.
Oui, mon cœur désormais la voit, la considère
Comme un présent des cieux qu'il faut que je révère.
Que ne peut point sur moi l'amour qui m'a vaincu !
A Mariamne enfin je devrai ma vertu.
Il le faut avouer, on m'a vu dans l'Asie
Régner avec éclat, mais avec barbarie,
Craint, respecté du peuple, admiré, mais haï ;
J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.
Ma sœur, que trop long-temps mon cœur a daigné croire,
Ma sœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ses sanglans projets,
Sa main faisait couler le sang de mes sujets,
Les accablait du poids de mon sceptre terrible ;
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne sensible,
S'occupant de leur peine, & s'oubliant pour eux,
Portait à son époux les pleurs des malheureux.
C'en est fait : je prétends, plus juste & moins sévère,
Par le bonheur public essayer de lui plaire ;
L'Etat va respirer sous un règne plus doux ;
Mariamne a changé le cœur de son époux.

Mes mains loin de mon trône écartant les alarmes,
Des peuples opprimés vont essuyer les larmes.
Je veux sur mes sujets régner en citoyen,
Et gagner tous les cœurs, pour mériter le sien.
Va la trouver, te dis-je, & surtout à sa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue :
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole, & reviens. Que vois-je ? c'est ma sœur.
(*à Mazaël.*)
Sortez . . . A quels chagrins ma vie est condamnée !

SCENE V.

HERODE, SALOME.

SALOME.

Je les partage tous : mais je suis étonnée
Que la reine & Sohême évitant votre aspect,
Montrent si peu de zèle & si peu de respect.

HERODE.

L'un m'offense, il est vrai, — mais l'autre est excusable ;
N'en parlons plus.

SALOME.

Sohême à vos yeux condamnable,
A toujours de la reine allumé le courroux.

HERODE.

Ah ! trop d'horreurs enfin se répandent sur nous ;
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus misérable.

Assez & trop long-temps sur ma triste maison
La vengeance & la haine ont versé leur poison.
De la reine & de vous les discordes cruelles
Seraient de mes tourmens les sources éternelles.
Ma sœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,
Séparons-nous, quittez ce palais malheureux;
Il le faut.

SALOME.

Ciel! qu'entends-je? Ah, fatale ennemie!

HERODE.

Un roi vous le commande, un frère vous en prie.
Que puisse désormais ce frère malheureux
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus sur les siens de vengeances à prendre,
De soupçons à former, ni de sang à répandre!
Ne persécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi; mais partez.

SALOME.

Moi, Seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire.
Vous croyez mon exil & juste & nécessaire;
A vos moindres désirs instruite à consentir,
Lorsque vous commandez, je ne sais qu'obéir.
Vous ne me verrez point, sensible à mon injure,
Attester devant vous le sang & la nature;
Sa voix trop rarement se fait entendre aux rois,
Et près des passions le sang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié sincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire;
Je rappelle encor moins mes services passés;
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.

Mais avez-vous penſé que Mariamne oublie
Cet ordre d'un époux donné contre ſa vie ?
Vous qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus ?
Ses vœux, ſes ſentimens, vous ſont-ils inconnus ?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De ſon cœur outragé les vengeances faciles ?
Quels yeux intéreſſés à veiller ſur vos jours
Pourront de ſes complots démêler les détours ?
Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête ?
Et penſez-vous enfin, que lorſque votre tête
Sera par vos ſoins même expoſée à ſes coups,
L'amour qui vous ſéduit lui parlera pour vous ?
Quoi donc ! tant de mépris, cette horreur inhumaine....

HERODE.

Ah ! laiſſez-moi douter un moment de ſa haine !
Laiſſez-moi me flatter de regagner ſon cœur,
Ne me détrompez point ; reſpectez mon erreur.
Je veux croire, & je crois, que votre haine altière
Entre la reine & moi mettait une barrière ;
Que par vos cruautés ſon cœur s'eſt endurci ;
Et que ſans vous enfin j'euſſe été moins haï.

SALOME.

Si vous pouviez ſavoir, ſi vous pouviez comprendre
A quel point...

HERODE.

Non, ma ſœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne à ſon gré peut menacer mes jours,
Ils me ſont odieux ; qu'elle en tranche le cours ;
Je périrai du moins d'une main qui m'eſt chère.

SALOME.

Ah ! c'eſt trop l'épargner, vous tromper & me taire.

Je m'expose à me perdre & cherche à vous servir :
Et je vais vous parler, dussiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné ! qu'un vil amour surmonte,
Connaissez Mariamne, & voyez votre honte.
C'est peu des fiers dédains dont son cœur est armé ;
C'est peu de vous haïr ; un autre en est aimé.

HERODE.

Un autre en est aimé ! Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare ?
Ma sœur, c'est donc ainsi que vous m'assassinez ?
Laissez-vous pour adieux ces traits empoisonnés,
Ces flambeaux de discorde, & la honte & la rage,
Qui de mon cœur jaloux sont l'horrible partage !
Mariamne . . . mais non, je ne veux rien savoir ;
Vos conseils sur mon ame ont eu trop de pouvoir.
Je vous ai long-temps crue, & les cieux m'en punissent.
Mon sort était d'aimer des cœurs qui me haïssent.
Oui, c'est moi seul ici que vous persécutez.

SALOME.

Hé bien donc, loin de vous. . . .

HERODE.

Non, Madame, arrêtez.
Un autre en est aimé ! montrez-moi donc, cruelle,
Le sang que doit verser ma vengeance nouvelle ;
Poursuivez votre ouvrage ; achevez mon malheur.

SALOME.

Puisque vous le voulez. . .

HERODE.

Frappe : voilà mon cœur.
Dis-moi qui m'a trahi ; mais quoi qu'il en puisse être,
Songe que cette main t'en punira peut-être.

Oui,

Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle à ce prix.

SALOME.

N'importe.

HERODE.

Eh bien!

SALOME.

C'eſt...

SCENE VI.

HERODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

AH! Seigneur,
Venez, ne ſouffrez pas que ce crime s'achève:
Votre épouſe vous fuit, Sohême vous l'enlève.

HERODE.

Mariamne! Sohême! où ſuis-je? juſtes Cieux!

MAZAEL.

Sa mère, ſes enfans quittaient déjà ces lieux.
Sohême a préparé cette indigne retraite,
Il a près de ces murs une eſcorte ſecrète;
Mariamne l'attend pour ſortir du palais,
Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

HERODE.

Ah! le charme eſt rompu; le jour enfin m'éclaire.
Venez; à ſon courroux connaiſſez votre frère.
Surprenons l'infidelle, & vous allez juger,
S'il eſt encor Hérode, & s'il ſait ſe venger.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

QUOI ! lorſque ſans retour Mariamne eſt perdue ;
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux eſt rendue :
Dans ces ſombres chagrins qui peut donc vous plonger ?
Madame, en ſe vengeant le roi va vous venger :
Sa fureur eſt au comble ; & moi-même je n'oſe
Regarder ſans effroi les malheurs que je cauſe.
Vous avez vu tantôt ce ſpectacle inhumain,
Ces eſclaves tremblans égorgés de ſa main,
Près de leurs corps ſanglans la reine évanouie,
Le roi le bras levé, prêt à trancher ſa vie ;
Ses fils baignés de pleurs, embraſſant ſes genoux,
Et préſentant leur tête au-devant de ſes coups.
Que vouliez-vous de plus ? que craignez-vous encore ?

SALOME.

Je crains le roi ; je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras prompt à punir, prompt à ſe déſarmer,
Cette colère enfin, facile à s'enflammer ;
Mais qui, toujours douteuſe, & toujours aveuglée,
En ſes tranſports ſoudains s'eſt peut-être exhalée.

Quel fruit me revient-il de ſes emportemens ?
Sohême a-t-il pour moi de plus doux ſentimens ?
Il me hait encor plus : & mon malheureux frère,
Forcé de ſe venger d'une épouſe adultère,
Semble me reprocher ſa honte & ſon malheur.
Il voudrait pardonner, dans le fond de ſon cœur
Il gémit en ſecret de perdre ce qu'il aime ;
Il voudrait, s'il ſe peut, ne punir que moi-même :
Mon funeſte triomphe eſt encore incertain.
J'ai deux fois en un jour vu changer mon deſtin ;
Deux fois j'ai vu l'amour ſuccéder à la haine ;
Et nous ſommes perdus s'il voit encor la reine.

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

Il vient : de quelle horreur il paraît agité !

SALOME.

Seigneur, votre vengeance eſt-elle en ſûreté ?

MAZAEL.

Me préſerve le ciel que ma voix téméraire,
D'un roi clément & ſage irritant la colère,
Oſe ſe faire entendre entre la reine & lui !
Mais, Seigneur, contre vous Sohême eſt ſon appui.
Non, ne vous vengez point ; mais veillez ſur vous-même :
Redoutez ſes complots & la main de Sohême.

HERODE.

Ah ! je ne le crains point.

MAZAEL.

Seigneur, n'en doutez pas,
De l'adultère au meurtre il n'eſt ſouvent qu'un pas.

HERODE.

Que dites-vous?

MAZAEL.

Sohême incapable de feindre,
Fut de vos ennemis toujours le plus à craindre.
Ceux dont il s'aſſura le coupable ſecours,
Ont parlé hautement d'attenter à vos jours.

HERODE.

Mariamne me hait, c'eſt-là ſon plus grand crime.
Ma ſœur, vous approuvez la fureur qui m'anime ;
Vous voyez mes chagrins, vous en avez pitié ;
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas, plein d'une erreur trop fatale & trop chère,
Je vous ſacrifiais au ſeul ſoin de lui plaire :
Je vous comptais déjà parmi mes ennemis ;
Je puniſſais ſur vous ſa haine & ſes mépris.
Ah! j'atteſte à vos yeux ma tendreſſe outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en ſerez vengée.
Je veux ſurtout, je veux dans ma juſte fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avait ſur mon cœur.
Hélas ! jamais ce cœur ne brûla que pour elle ;
J'aimai, je déteſtai, j'adorai l'infidelle.
Et toi, Sohême, & toi, ne crois pas m'échapper.
Avant le coup mortel dont je dois te frapper,
Va, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet qui m'abhorre & qui t'aime,

Cet objet à mon cœur jadis si précieux,
Dans l'horreur des tourmens expirant à tes yeux.
Que sur toi, sous mes coups, tout son sang réjaillisse !
Tu l'aimes, il suffit, sa mort est ton supplice.

MAZAEL.

Ménagez, croyez-moi, des momens précieux;
Et tandis que Sohême est absent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, sa garde est dispersée,
Saisissez, achevez une vengeance aisée.

SALOME.

Mais au peuple, surtout, cachez votre douleur.
D'un spectacle funeste épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces tristes lieux témoins de votre outrage,
Fuyez de tant d'affronts la douloureuse image.

HERODE.

Je vois quel est son crime & quel fut son projet.
Je vois pour qui Sohême ainsi vous outrageait.

SALOME.

Laissez mes intérêts; songez à votre offense.

HERODE.

Elle avait jusqu'ici vécu dans l'innocence;
Je ne lui reprochais que ses emportemens,
Cette audace opposée à tous mes sentimens,
Ses mépris pour ma race, & ses altiers murmures.
Du sang Asmonéen j'essuyai trop d'injures.
Mais a-t-elle en effet voulu mon déshonneur?

SALOME.

Ecartez cette idée : oubliez-la, Seigneur,
Calmez-vous.

HERODE.

Non, je veux la voir & la confondre;
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre;

Qu'elle tremble en voyant l'appareil du trépas ;
Qu'elle demande grâce & ne l'obtienne pas.

SALOME.

Quoi, Seigneur, vous voulez vous montrer à ſa vue ?

HERODE.

Ah ! ne redoutez rien ; ſa perte eſt réſolue.
Vainement l'infidelle eſpère en mon amour ;
Mon cœur à la clémence eſt fermé ſans retour.
Loin de craindre ces yeux qui m'avaient trop ſu plaire,
Je ſens que ſa préſence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la faſſe venir,
Je ne veux que la voir, l'entendre & la punir.
Ma ſœur, pour un moment, ſouffrez que je reſpire.
Qu'on appelle la reine : & vous, qu'on ſe retire.

SCENE III.

HERODE *ſeul.*

Tu veux la voir, Hérode, à quoi te réſous-tu ?
Conçois-tu les deſſeins de ton cœur éperdu ?
Quoi ! ſon crime à tes yeux n'eſt-il pas manifeſte ?
N'es-tu pas outragé ? que t'importe le reſte ?
Quel fruit eſpères-tu de ce triſte entretien ?
Ton cœur peut-il douter des ſentimens du ſien ?
Hélas ! tu ſais aſſez combien elle t'abhorre.
Tu prétends te venger ! pourquoi vit-elle encore ?
Tu veux la voir ! ah ! lâche, indigne de régner,
Va ſoupirer près d'elle, & cours lui pardonner.

Va voir cette beauté ſi long-temps adorée.
Non, elle périra; non, ſa mort eſt jurée.
Vous ſerez répandu, ſang de mes ennemis,
Sang des Aſmonéens dans ſes veines tranſmis,
Sang qui me haïſſez, & que mon cœur déteſte.
Mais la voici, grand Dieu! quel ſpectacle funeſte!

SCENE IV.

MARIAMNE, HERODE, ELISE, Gardes.

ELISE.

REPRENEZ vos eſprits, Madame, c'eſt le roi.

MARIAMNE.

Où ſuis-je? où vais-je? ô Dieu! je me meurs, je le voi.

HERODE.

D'où vient qu'à ſon aſpect mes entrailles frémiſſent?

MARIAMNE.

Eliſe, ſoutiens-moi, mes forces s'affaibliſſent.

ELISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment!

HERODE.

Que lui dirai-je, ô Cieux!

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux?
Voulez-vous, de vos mains, m'ôter ce faible reſte
D'une vie à tous deux également funeſte?

Vous le pouvez : frappez, le coup m'en sera doux,
Et c'est l'unique bien que je tiendrai de vous.

HERODE.

Oui, je me vengerai, vous serez satisfaite.
Mais parlez, défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorsque mon cœur si long-temps offensé,
Indulgent pour vous seule, oubliait le passé,
Lorsque vous partagiez mon Empire & ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite si noire ?
Quel dessein, quelle haine a pu vous posséder ?

MARIAMNE.

Ah ! Seigneur, est-ce à vous à me le demander ?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile :
Mais si, loin de ces lieux, j'ai cherché quelque asyle,
Si Mariamne enfin, pour la première fois,
Du pouvoir d'un époux méconnaissant les droits,
A voulu se soustraire à son obéissance ;
Songez à tous ces rois dont je tiens la naissance,
A mes périls présens, à mes malheurs passés,
Et condamnez ma fuite après, si vous l'osez.

HERODE.

Quoi ! lorsqu'avec un traître un fol amour vous lie ;
Quand Sohême. . . .

MARIAMNE.

Arrêtez ; il suffit de ma vie.
D'un si cruel affront cessez de me couvrir ;
Laissez-moi chez les morts descendre sans rougir.
N'oubliez pas du moins, qu'attachés l'un à l'autre,
L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur : Frappez. Mais en portant vos coups,
Respectez Mariamne & même son époux.

HERODE.

Perfide ! il vous ſied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne & qui me déshonore !
Vos coupables dédains vous accuſent aſſez,
Et je crois tout de vous, ſi vous me haïſſez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort eſt certaine,
Que vous importe, hélas ! ma tendreſſe ou ma haine ?
Et quel droit déſormais avez-vous ſur mon cœur,
Vous qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur ?
Vous, qui depuis cinq ans inſultez à mes larmes,
Qui marquez ſans pitié mes jours par mes alarmes ?
Vous, de tous mes parens deſtructeur odieux ?
Vous, teint du ſang d'un père expirant à mes yeux ?
Cruel ! ah ! ſi du moins votre fureur jalouſe
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouſe,
Les cieux me ſont témoins que mon cœur tout à vous,
Vous chérirait encore, en mourant par vos coups.
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie ;
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie ;
Prenez ſoin de mes fils, reſpectez votre ſang ;
Ne les puniſſez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de père ;
Peut-être un jour, hélas ! vous connaîtrez leur mère.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné
Que ſeul dans l'univers vous avez ſoupçonné :
Ce cœur qui n'a point fu, trop ſuperbe peut-être,
Déguiſer ſes douleurs & ménager un maître ;
Mais qui juſqu'au tombeau conſerva ſa vertu,
Et qui vous eût aimé ſi vous l'aviez voulu.

HERODE.

Qu'ai-je entendu ? quel charme, & quel pouvoir ſuprême
Commande à ma colère & m'arrache à moi-même ?
Mariamne . . .

MARIAMNE.

Cruel !

HERODE.

. . . O faibleſſe ! ô fureur !

MARIAMNE.

De l'état où je ſuis voyez du moins l'horreur.
Otez-moi par pitié cette odieuſe vie.

HERODE.

Ah ! la mienne à la vôtre eſt pour jamais unie.
C'en eſt fait, je me rends : banniſſez votre effroi ;
Puiſque vous m'avez vu, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus beſoin d'excuſe & de défenſe.
Ma tendreſſe pour vous vous tient lieu d'innocence.
En eſt-ce aſſez, ô ciel ! en eſt-ce aſſez, amour ?
C'eſt moi qui vous implore & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la ſeule inexorable ?
Quand j'ai tout pardonné, ferai-je encor coupable ?
Mariamne, ceſſons de nous perſécuter,
Nos cœurs ne ſont-ils faits que pour ſe déteſter ?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un & l'autre ?
Finiſſons à la fois ma douleur & la vôtre.
Commençons ſur nous-même à régner en ce jour ;
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main ! Juſte Ciel que j'implore,
Vous ſavez de quel ſang la ſienne fume encore.

HERODE.

Eh bien, j'ai fait périr & ton père & mon roi ;
J'ai répandu ſon ſang pour régner avec toi.
Ta haine en eſt le prix, ta haine eſt légitime :
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.
Que dis-je ? ſon trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a juſqu'à toi porté ſa barbarie ;
Durant quelques momens je t'ai même haïe ;
J'ai fait plus, ma fureur a pu te ſoupçonner ;
Et l'effort des vertus eſt de me pardonner.
D'un trait ſi généreux ton cœur ſeul eſt capable :
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à reſpecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'uniſſent à toi.
Tu vois où je m'emporte & quelle eſt ma faibleſſe ;
Garde-toi d'abuſer du trouble qui me preſſe.
Cher & cruel objet d'amour & de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux déſordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux. . . Mariamne. . .

MARIAMNE.

Ah barbare !
Un juſte repentir produit-il vos tranſports ?
Et pourrai-je en effet compter ſur vos remords ?

HERODE.

Oui, tu peux tout ſur moi, ſi j'amollis ta haine.
Hélas ! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'eſt toi qui dans mon cœur as ſu la rallumer ;
Tu m'as rendu barbare en ceſſant de m'aimer.

Que ton crime & le mien soient noyés dans mes larmes.
Je te jure. . . .

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, UN GARDE.

LE GARDE.

SEIGNEUR, tout le peuple est en armes.
Dans le sang des bourreaux il vient de renverser
L'échafaud que Salome a déjà fait dresser.
Au peuple, à vos soldats, Sohême parle en maître:
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HERODE.

Quoi! dans le moment même où je suis à vos pieds,
Vous auriez pu, perfide!

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, vous croiriez. . .

HERODE.

Tu veux ma mort! eh bien, je vais remplir ta haine.
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraîne,
Et qu'unis malgré toi . . . Qu'on la garde, Soldats.

SCENE VI.

HERODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL. ELISE, Gardes.

SALOME.

AH mon frère, aux Hébreux ne vous présentez pas.
Le peuple soulevé demande votre vie;
Le nom de Mariamne excite leur furie;

De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HERODE.

Allons. Ils me verront, & je cours les chercher.
De l'horreur où je fuis tu répondras, cruelle.
Ne l'abandonnez pas, ma sœur, veillez sur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort ; mais j'atteste les cieux ....

MAZAEL.

Seigneur, vos ennemis sont déjà sous vos yeux.

HERODE.

Courons... Mais quoi ! laisser la coupable impunie !
Ah ! je veux dans son sang laver sa perfidie ;
Je veux, j'ordonne, ... hélas ! dans mon funeste sort,
Je ne puis rien résoudre & vais chercher la mort.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

ELOIGNEZ-VOUS, ſoldats, daignez laiſſer du moins
Votre reine un moment reſpirer ſans témoins.
(*Les gardes ſe retirent au coin du théâtre.*)
Voilà donc, juſte Dieu, quelle eſt ma deſtinée !
La ſplendeur de mon ſang, la pourpre où je ſuis née,
Enfin ce qui ſemblait promettre à mes beaux jours
D'un bonheur aſſuré l'inaltérable cours ;
Tout cela n'a donc fait que verſer ſur ma vie
Le funeſte poiſon dont elle fut remplie.
O naiſſance ! ô jeuneſſe ! & toi, triſte beauté, (*a*)
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flatteuſe illuſion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée !
Sous ce trône coupable un éternel ennui
M'a creuſé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon frère ;
Mon époux à mes yeux a maſſacré mon père ;
Par ce cruel époux condamnée à périr,
Ma vertu me reſtait, on oſe la flétrir.
Grand Dieu ! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.

J'appris de mes aïeux que je sais imiter,
A voir la mort sans crainte & sans la mériter.
Je t'offre tout mon sang, défends au moins ma gloire;
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire;
Que le mensonge impur n'ose plus m'outrager.
Honorer la vertu c'est assez la venger.
Mais quel tumulte affreux! quels cris! quelles alarmes!
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas! j'en suis la cause, & l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah! qu'est-ce que je voi?

SCENE II.

MARIAMNE, SOHEME, ELISE, AMMON, Soldats d'Hérode, Soldats de Sohême.

SOHEME.

FUYEZ, vils ennemis qui gardez votre reine,
Lâches, disparaissez. Soldats qu'on les enchaîne.
(*Les gardes & les soldats d'Hérode s'en vont.*)
Venez, Reine, venez, secondez nos efforts:
Suivez mes pas, marchons dans la foule des morts.
A vos persécuteurs vous n'êtes plus livrée:
Ils n'ont pu de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans son perfide sang Mazaël est plongé,
Et du moins à demi mon bras vous a vengé.
D'un instant précieux saisissez l'avantage;
Mettez ce front auguste à l'abri de l'orage:
Avançons.

MARIAMNE.

Non, Sohême, il ne m'est plus permis
D'accepter vos bontés contre mes ennemis;

Après l'affront cruel, & la tache trop noire
Dont les soupçons d'Hérode ont offensé ma gloire;
Je les mériterais si je pouvais souffrir
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre secours & non sa barbarie.
Il est honteux pour moi de vous devoir la vie;
L'honneur m'en fait un crime; il le faut expier;
Et j'attends le trépas pour me justifier.

SOHEME.

Que faites-vous, hélas! malheureuse Princesse?
Un moment peut vous perdre. On combat. Le temps presse.
Craignez encor Hérode armé du désespoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte & je fais mon devoir.

SOHEME.

Faut-il qu'en vous servant, toujours je vous offense?
Je vais donc, malgré vous, servir votre vengeance.
Je cours à ce tyran qu'en vain vous respectez.
Je revole au combat, & mon bras....

MARIAMNE.

Arrêtez:
Je déteste un triomphe à mes yeux si coupable;
Seigneur, le sang d'Hérode est pour moi respectable.
C'est lui de qui les droits...

SOHEME.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus saints...

SOHEME.

Tous vos nœuds sont rompus.

MARIAMNE.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

SOHEME.

Le crime vous sépare.
N'arrêtez plus mes pas ; vengez-vous d'un barbare :
Sauvez tant de vertus...

MARIAMNE.

Vous les déshonorez.

SOHEME.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les siens me sont sacrés.

SOHEME.

Il a souillé sa main du sang de votre père.

MARIAMNE.

Je sais ce qu'il a fait, & ce que je dois faire ;
De sa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

SOHEME.

O courage ! ô constance ! ô cœur inébranlable !
Dieux ! que tant de vertu rend Hérode coupable !
Plus vous me commandez de ne point vous servir,
Et plus je vous promets de vous désobéir.
Votre honneur s'en offense, & le mien me l'ordonne ;
Il n'est rien qui m'arrête, il n'est rien qui m'étonne ;
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,
Ce temps que j'ai perdu sans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur...

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

Mais il m'échappe, il ne veut point m'entendre.
Ciel! ô Ciel! épargnez le sang qu'on va répandre!
Epargnez mes sujets, épuisez tout sur moi!
Sauvez le roi lui-même!

SCENE IV.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS, Gardes.

MARIAMNE.

Ah! Narbas, est-ce toi?
Qu'as-tu fait de mes fils, & que devient ma mère?

NARBAS.

Le roi n'a point sur eux étendu sa colère.
Unique & triste objet de ses transports jaloux,
Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.
Le seul nom de Sohême augmente sa furie;
Si Sohême est vaincu, c'est fait de votre vie:
Déjà même, déjà, le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres secrets.

Osez paraître, osez vous secourir vous-même ;
Jetez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime ;
Faites voir Mariamne à ce peuple abattu ;
Vos regards lui rendront son antique vertu.
Appelons à grands cris nos hébreux & nos prêtres ;
Tout Juda défendra le pur sang de ses maîtres ;
Madame, avec courage il faut vaincre ou périr :
Daignez...

MARIAMNE.

Le vrai courage est de savoir souffrir :
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever sur son prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, si, craignant mon malheur,
Quelques vœux pour sa mort avaient surpris mon cœur ;
Si j'avais un moment souhaité ma vengeance,
Et fondé sur sa perte un reste d'espérance.
Narbas, en ce moment le ciel met dans mon sein
Un désespoir plus noble, un plus digne dessein.
Le roi, qui me soupçonne, enfin va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Sohême & du roi j'arrêterai les coups ;
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.
Je fuyais ce matin sa vengeance cruelle,
Ses crimes m'exilaient, son danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne, & prompte à l'écouter
Je vais sauver au roi le jour qu'il veut m'ôter.

NARBAS.

Hélas ! où courez-vous ? dans quel désordre extrême ?

MARIAMNE.

Je suis perdue, hélas ! c'est Hérode lui-même.

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, NARBAS
IDAMAS, Gardes.

HERODE.

ILS se sont vus! Ah Dieu!... Perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la dernière fois, Seigneur, ne souffrez pas...

HERODE.

Sortez... Vous, qu'on la suive.

NARBAS.

O justice éternelle!

SCENE VI.

HERODE, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

QUE je n'entende plus le nom de l'infidelle.
Hé bien, braves Soldats, n'ai-je plus d'ennemis?

IDAMAS.

Seigneur, ils sont défaits; les Hébreux sont soumis;
Sohême tout sanglant vous laisse la victoire:
Ce jour vous a comblé d'une nouvelle gloire.

HERODE.

Quelle gloire !

IDAMAS.

Elle eſt triſte ; & tant de ſang verſé,
Seigneur, doit ſatisfaire à votre honneur bleſſé.
Sohême a de la reine atteſté l'innocence.

HERODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance.
Je perds l'indigne objet que je n'ai pu gagner,
Et de ce ſeul moment je commence à régner.
J'étais trop aveuglé ; ma fatale tendreſſe
Etait ma ſeule tache & ma ſeule faibleſſe.
Laiſſons mourir l'ingrate ; oublions ſes attraits ;
Que ſon nom dans ces lieux s'efface pour jamais :
Que dans mon cœur ſurtout ſa mémoire périſſe !
Enfin tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice ?

IDAMAS.

Oui, Seigneur.

HERODE.

Quoi ! ſi-tôt on a pu m'obéir ?
Infortuné Monarque ! elle va donc périr ?
Tout eſt prêt, Idamas ?

IDAMAS.

Vos gardes l'ont ſaiſie ;
Votre vengeance, hélas ! ſera trop bien ſervie.

HERODE.

Elle a voulu ſa perte, elle a ſu m'y forcer.
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penſer.
Hélas ! j'aurais voulu vivre & mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, épouſe criminelle ?

SCENE VII & dernière.

HERODE, IDAMAS, NARBAS.

HERODE.

NARBAS, où courez-vous? juſte Ciel! vous pleurez!
De crainte, en le voyant, mes ſens ſont pénétrés.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Ah! malheureux, que venez-vous me dire?

NARBAS.

Ma voix, en vous parlant, ſur mes lèvres expire.

HERODE.

Mariamne...

NARBAS.

O douleur! ô regrets ſuperflus!

HERODE.

Quoi! c'en eſt fait?

NARBAS.

Seigneur, Mariamne n'eſt plus.

HERODE.

Elle n'eſt plus? grand Dieu!

NARBAS.

Je dois à ſa mémoire,
A ſa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce ſang par vos mains répandu.

Non, Seigneur, non, ſon cœur n'était point infidelle.
Hélas! lorſque Sohême a combattu pour elle,
Votre épouſe, à mes yeux déteſtant ſon ſecours,
Volait pour vous défendre au péril de ſes jours.

HERODE.

Qu'entends-je? ah malheureux! ah déſeſpoir extrême!
Narbas, que m'as-tu dit?

NARBAS.

C'eſt dans ce moment même
Où ſon cœur ſe feſait ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait preſſé l'inſtant de ſon ſupplice.

HERODE.

O monſtre, qu'à regret épargna ma juſtice!
Monſtre, quels châtimens ſont pour toi réſervés!
Que ton ſang, que le mien... Ah! Narbas, achevez:
Achevez mon trépas par ce récit funeſte.

NARBAS.

Comment pourrai-je, hélas! vous apprendre le reſte?
Vos gardes de ces lieux ont oſé l'arracher.
Elle a ſuivi leurs pas ſans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, & ſans montrer de crainte.
La douce majeſté ſur ſon front était peinte.
La modeſte innocence, & l'aimable pudeur,
Régnaient dans ſes beaux yeux, ainſi que dans ſon cœur;
Son malheur ajoutait à l'éclat de ſes charmes.
Nos prêtres, nos hébreux, dans les cris, dans les larmes,
Conjuraient vos ſoldats, levaient les mains vers eux,
Et demandaient la mort avec des cris affreux.
Hélas! de tous côtés, dans ce déſordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même:

On disait hautement, qu'un arrêt si cruel
Accablerait vos jours d'un remords éternel.

HERODE.

Grand Dieu ! que chaque mot me porte un coup terrible !

NARBAS.

Aux larmes des hébreux Mariamne sensible,
Consolait tout ce peuple en marchant au trépas.
Enfin vers l'échafaud on a conduit ses pas.
C'est là qu'en soulevant ses mains appesanties,
Du poids affreux des fers indignement flétries,
„ Cruel, a-t-elle dit, & malheureux époux !
„ Mariamne en mourant ne pleure que sur vous.
„ Puissiez-vous par ma mort finir vos injustices !
„ Vivez, régnez heureux sous de meilleurs auspices ;
„ Voyez d'un œil plus doux mes peuples & mes fils ;
„ Aimez-les ; je mourrai trop contente à ce prix. „
En achevant ces mots, votre épouse innocente
Tend au fer des bourreaux cette tête charmante
Dont la terre admirait les modestes appas.
Seigneur, j'ai vu lever le parricide bras ;
J'ai vu tomber...

HERODE.

Tu meurs, & je respire encore !
Mânes sacrés, chère ombre, épouse que j'adore ;
Reste pâle & sanglant de l'objet le plus beau,
Je te suivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi ! vous me retenez ? Quoi, Citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides ?
Ma chère Mariamne, arme-toi, punis-moi,
Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.
Je me meurs.

(*il tombe dans un fauteuil.*)

NARBAS.

De ſes ſens il a perdu l'uſage ;
Il ſuccombe à ſes maux.

HERODE.

Quel funeſte nuage
S'eſt répandu ſoudain ſur mes eſprits troublés ?
D'un ſombre & noir chagrin mes ſens ſont accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne ?
Je ne vois point ma ſœur, je ne vois point la reine.
Vous pleurez ! vous n'oſez vous approcher de moi !
Triſte Jéruſalem, tu fuis devant ton roi !
Qu'ai-je donc fait ? Pourquoi fuis-je en horreur au monde ?
Qui me délivrera de ma douleur profonde ?
Par qui ce long tourment ſera-t-il adouci ?
Qu'on cherche Mariamne & qu'on l'amène ici.

NARBAS.

Mariamne, Seigneur ?

HERODE.

Oui : je ſens que ſa vue
Va rendre un calme heureux à mon ame éperdue.
Toujours devant ſes yeux que j'aime & que je crains,
Mon cœur eſt moins troublé, mes jours ſont plus ſereins.
Déjà même à ſon nom mes douleurs s'affaibliſſent ;
Déjà de mon chagrin les ombres s'éclairciſſent.
Qu'elle vienne.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Je veux la voir.

NARBAS.

Hélas !
Avez-vous pu, Seigneur, oublier ſon trépas ?

HERODE.

Cruel ! que dites-vous ?

NARBAS.

La douleur le transporte ;
Il ne se connaît plus.

HERODE.

Quoi, Mariamne est morte ? (*b*)
Ah ! funeste raison, pourquoi m'éclaires-tu ?
Jour triste, jour affreux, pourquoi m'es-tu rendu ?
Lieux teints de ce beau sang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, Palais, tombez en cendre :
Cachez sous les débris de vos superbes tours
La place où Mariamne a vu trancher ses jours.
Quoi ! Mariamne est morte, & j'en suis l'homicide !
Punissez, déchirez un monstre parricide,
Armez-vous contre moi, Sujets qui la perdez,
Tonnez, écrasez-moi, Cieux qui la possédez.

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES

Des premières éditions de Mariamne.

(a) Mes yeux n'ont jamais vu le jour qu'avec douleur :
L'instant où je naquis commença mon malheur :
Mon berceau fut couvert du sang de ma patrie :
J'ai vu du peuple saint la gloire anéantie :
Sur ce trône coupable. . . . . .

(b) HERODE.

. . . . . Quoi ! Mariamne est morte ?
Infidelles Hébreux, vous ne la vengez pas !
Cieux qui la possédez, tonnez sur ces ingrats !
Lieux teints de ce beau sang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, Palais, tombez en cendre !
Cachez sous les débris de vos superbes tours
La place où Mariamne a vu trancher ses jours !
Temple, que pour jamais tes voûtes se renversent ;
Que d'Israël détruit les enfans se dispersent :
Que sans temples, sans rois, errans, persécutés,
Fugitifs en tous lieux, & par-tout détestés,
Sur leurs fronts égarés, portant, dans leur misère,
Des vengeances de Dieu l'effrayant caractère,
Ce peuple aux nations transmette avec terreur,
Et l'horreur de mon nom, & la honte du leur.

SCENES III & IV

DU TROISIEME ACTE,

telles qu'elles ont été jouées à la première représentation.

VARUS, HERODE, MAZAEL, Suite.

HERODE.

Avant que sur mon front je mette la couronne
Que m'ôta la fortune, & que César me donne,
Je viens en rendre hommage au héros dont la voix,
De Rome en ma faveur a fait pencher le choix.

De vos lettres, Seigneur, les heureux témoignages,
D'Auguſte & du Sénat m'ont gagné les ſuffrages;
Et pour premier tribut, j'apporte à vos genoux
Un ſceptre, que ma main n'eût point porté ſans vous.
Je vous dois encor plus : vos ſoins, votre préſence,
De mon peuple indocile ont dompté l'inſolence;
Vos ſuccès m'ont appris l'art de le gouverner;
Et m'inſtruire était plus que de me couronner.
Sur vos derniers bienfaits excuſez mon ſilence;
Je fais ce qu'en ces lieux a fait votre prudence;
Et trop plein de mon trouble & de mon repentir,
Je ne puis à vos yeux que me taire & ſouffrir.

VARUS.

Puiſqu'aux yeux du Sénat vous avez trouvé grâce,
Sur le trône aujourd'hui reprenez votre place.
Règnez : Céſar le veut. Je remets en vos mains
L'autorité qu'aux rois permettent les Romains.
J'oſe eſpérer de vous qu'un règne heureux & juſte
Juſtifira mes ſoins & les bontés d'Auguſte;
Je ne me flatte pas de ſavoir enſeigner
A des rois tels que vous, le grand art de régner.
On vous a vu long-temps dans la paix, dans la guerre,
En donner des leçons au reſte de la terre :
Votre gloire en un mot ne peut aller plus loin,
Mais il eſt des vertus dont vous avez beſoin.
Voici le temps ſurtout, que ſur ce qui vous touche
L'auſtère vérité doit paſſer par ma bouche;
D'autant plus, qu'entouré de flatteurs aſſidus,
Puiſque vous êtes roi, vous ne l'entendrez plus.

On vous a vu long-temps, reſpecté dans l'Aſie,
Régner avec éclat, mais avec barbarie :
Craint de tous vos ſujets; admiré, mais haï;
Et par vos flatteurs même à regret obéi.
Jaloux d'une grandeur avec peine achetée,
Du ſang de vos parens vous l'avez cimentée.
Je ne dis rien de plus : mais vous devez ſonger
Qu'il eſt des attentats que Céſar peut venger :
Qu'il n'a point en vos mains mis ſon pouvoir ſuprême,
Pour régner en tyran ſur un peuple qu'il aime :

Et que, du haut du trône, un prince en ſes Etats
Eſt comptable aux Romains du moindre de ſes pas.
Croyez-moi: la Judée eſt laſſe de ſupplices;
Vous en fûtes l'effroi; ſoyez-en les délices.
Vous connaiſſez le peuple: on le change en un jour;
Il prodigue aiſément ſa haine & ſon amour:
Si la rigueur l'aigrit, la clémence l'attire.
Enfin ſouvenez-vous, en reprenant l'empire,
Que Rome à l'eſclavage a pu vous deſtiner,
Et du moins apprenez de Rome à pardonner.

HERODE.

Oui, Seigneur, il eſt vrai que les deſtins ſévères
M'ont ſouvent arraché des rigueurs néceſſaires.
Souvent, vous le ſavez, l'intérêt des Etats
Dédaigne la juſtice & veut des attentats.
Rome, que l'univers avec frayeur contemple,
Rome, dont vous voulez que je ſuive l'exemple,
Aux rois qu'elle gouverne a pris ſoin d'enſeigner
Comme il faut qu'on la craigne, & comme il faut régner.
De ſes proſcriptions nous gardons la mémoire:
Céſar même, Céſar au comble de la gloire,
N'eut point vu l'univers à ſes pieds proſterné,
Si ſa bonté facile eût toujours pardonné.
Ce peuple de rivaux, d'ennemis & de traîtres,
Ne pouvait.....

VARUS.

Arrêtez, & reſpectez vos maîtres:
Ne leur reprochez point ce qu'ils ont réparé:
Et, du ſceptre aujourd'hui par leurs mains honoré,
Sans rechercher en eux cet exemple funeſte,
Imitez leurs vertus, oubliez tout le reſte.
Sur votre trône aſſis, ne vous ſouvenez plus
Que des biens que ſur vous leurs mains ont répandus.
Gouvernez en bon roi, ſi vous voulez leur plaire.
Commencez par chaſſer ce flatteur mercénaire
Qui, du maſque impoſant d'une feinte bonté,
Cache un cœur ténébreux par le crime infecté.
C'eſt lui qui le premier écarta de ſon maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être:

Le pouvoir odieux dont il eſt revêtu
A fait fuir devant vous la timide vertu.
Il marche accompagné de délateurs perfides,
Qui, des triſtes Hébreux inquiſiteurs avides,
Par cent rapports honteux, par cent détours abjects,
Trafiquent avec lui du ſang de vos ſujets.
Ceſſez; n'honorez plus leurs bouches criminelles
D'un prix que vous devez à des ſujets fidelles.
De tous ces délateurs le ſecours tant vanté
Fait la honte du trône, & non la ſureté,
Pour Salome, Seigneur, vous devez la connaître:
Et ſi vous aimez tant à gouverner en maître,
Confiez à des cœurs plus fidelles pour vous,
Ce pouvoir ſouverain dont vous êtes jaloux.
Après cela, Seigneur, je n'ai rien à vous dire;
Reprenez déſormais les rènes de l'Empire;
De Tyr à Samarie allez donner la loi:
Je vous parle en Romain, ſongez à vivre en Roi.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL.

MAZAEL.

Vous avez entendu ce ſuperbe langage,
Seigneur; ſouffrirez-vous qu'un Préteur vous outrage,
Et que dans votre Cour il oſe impunément....

HERODE *à ſa ſuite.*

Sortez, & qu'en ces lieux on nous laiſſe un moment.
(*à Mazaël.*)
Tu vois ce qu'il m'en coûte, & ſans doute on peut croire
Que le joug des Romains offenſe aſſez ma gloire;
Mais je règne à ce prix. Leur orgueil faſtueux
Se plaît à voir les rois s'abaiſſer devant eux.
Leurs dédaigneuſes mains jamais ne nous couronnent
Que pour mieux avilir les ſceptres qu'ils nous donnent;
Pour avoir des ſujets qu'ils nomment ſouverains;
Et ſur des fronts ſacrés ſignaler leurs dédains.
Il m'a fallu dans Rome, avec ignominie,
Oublier cet éclat tant vanté dans l'Aſie:

Tel qu'un vil courtisan, dans la foule jeté,
J'allais des Affranchis caresser la fierté;
J'attendais leurs momens, je briguais leurs suffrages;
Tandis qu'accoutumés à de pareils hommages,
Au milieu de vingt rois à leur cour assidus,
A peine ils remarquaient un monarque de plus.
Je vis César enfin: je sus que son courage
Méprisait tous ces rois qui briguaient l'esclavage.
Je changeai ma conduite: une noble fierté,
De mon rang avec lui soutint la dignité.
Je fus grand sans audace, & soumis sans bassesse;
César m'en estima; j'en acquis sa tendresse;
Et bientôt, dans sa cour appelé par son choix,
Je marchai distingué dans la foule des rois.
Ainsi, selon les temps, il faut qu'avec souplesse
Mon courage docile ou s'élève ou s'abaisse.
Je sais dissimuler, me venger & souffrir:
Tantôt parler en maître, & tantôt obéir.
Ainsi j'ai subjugué Solime & l'Idumée,
Ainsi j'ai fléchi Rome à ma perte animée;
Et toujours enchaînant la fortune à mon char,
J'étais ami d'Antoine, & le suis de César.
Heureux, après avoir avec tant d'artifice,
Des destins ennemis corrigé l'injustice;
Quand je reviens en maître, à l'hébreu consterné
Montrer encor le front que Rome a couronné;
Heureux, si de mon cœur la faiblesse immortelle
Ne mêlait à ma gloire une honte éternelle!
Si mon fatal penchant n'aveuglait pas mes yeux;
Si Mariamne enfin n'était point en ces lieux!

MAZAEL.

Quoi! Seigneur, se peut-il que votre ame abusée
De ce feu malheureux soit encore embrasée?

HERODE.

Que me demandes-tu! ma main, ma faible main
A signé son arrêt, & l'a changé soudain.
Je cherche à la punir; je m'empresse à l'absoudre;
Je lance en même temps & je retiens la foudre;
Je mêle malgré moi son nom dans mes discours;
Et tu peux demander si je l'aime toujours!

MAZAEL.

Seigneur, a-t-elle au moins cherché votre préſence?

HERODE.

Non... j'ai cherché la ſienne...

MAZAEL.

Eh quoi! ſon arrogance!....
A-t-elle en ſon palais dédaigné de vous voir?

HERODE.

Mazaël, je l'ai vue; & c'eſt mon déſeſpoir.
Honteux, plein de regret de ma rigueur cruelle,
Interdit & tremblant j'ai paru devant elle.
Ses regards, il eſt vrai, n'étaient point enflammés
Du courroux dont ſouvent je les ai vus armés.
. . . . . .
. . . . . .
Ces cris déſeſpérés, ces mouvemens d'horreur
Dont il fallut long-temps eſſuyer la fureur,
Quand par un coup d'Etat, peut-être trop ſévère,
J'eus fait aſſaſſiner & ſon père & ſon frère.
De ſes propres périls ſon cœur moins agité
M'a ſurpris aujourd'hui par ſa tranquillité.
Ses beaux yeux, dont l'éclat n'eut jamais tant de charmes,
S'efforçaient devant moi de me cacher leurs larmes.
J'admirais en ſecret ſa modeſte douleur:
Qu'en cet état, ô Ciel, elle a touché mon cœur!
Combien je déteſtais ma fureur homicide!
Je ne le cèle point: plein d'un zèle timide,
Sans rougir, à ſes pieds je me ſuis proſterné:
J'adorais cet objet que j'avais condamné.
Hélas! mon déſeſpoir la fatiguait encore;
Elle ſe détournait d'un époux qu'elle abhorre;
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi;
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL.

Sans doute elle vous hait; ſa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne ſera déſarmée:
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

HERODE.

Elle me hait! Ah Dieux! je l'ai trop mérité;

Je

Je n'en murmure point : ma jalouſe furie
A de malheurs ſans nombre empoiſonné ſa vie.
J'ai dans le ſein d'un père enfoncé le couteau,
Je ſuis ſon ennemi, ſon tyran, ſon bourreau.
Je lui pardonne, hélas ! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Etouffez les remords dont vous êtes preſſé ;
Le ſang de ſes parens fut juſtement verſé.
Les rois ſont affranchis de ces règles auſtères
Que le devoir inſpire aux ames ordinaires.

HERODE.

Mariamne me hait ! Cependant autrefois,
Quand ce fatal hymen te rangea ſous mes lois,
O Reine ! s'il ſe peut, que ton cœur s'en ſouvienne,
Ta tendreſſe en ce temps fut égale à la mienne.
Au milieu des périls, ſon généreux amour
Aux murs de Maſſada me conſerva le jour.
Mazaël, ſe peut-il que d'une ardeur ſi ſainte
La flamme ſans retour ſoit pour jamais éteinte !
Le cœur de Mariamne eſt-il fermé pour moi !

MAZAEL.

Seigneur, m'eſt-il permis de parler à mon roi ?

HERODE.

Ne me déguiſe rien, parle ; que faut-il faire ?
Comment puis-je adoucir ſa trop juſte colère ?
Par quel charme, à quel prix puis-je enfin l'appaiſer ?

MAZAEL.

Pour la fléchir, Seigneur, il la faut mépriſer :
Des ſuperbes beautés tel eſt le caractère.
Sa rigueur ſe nourrit de l'orgueil de vous plaire ;
Sa main qui vous enchaîne & que vous careſſez
Appéſantit le joug ſous qui vous gémiſſez.
Oſez humilier ſon imprudente audace,
Forcez cette ame altière à vous demander grâce ;
Par un juſte dédain ſongez à l'accabler,
Et que devant ſon maître elle apprenne à trembler.

Quoi donc ! ignorez-vous tout ce que l'on publie ?
Cet Hérode, dit-on, si vanté dans l'Asie,
Si grand dans ses exploits, si grand dans ses desseins,
Qui sut dompter l'Arabe & fléchir les Romains,
Aux pieds de son épouse, esclave sur son trône,
Reçoit d'elle en tremblant les ordres qu'il nous donne!

HERODE.

Malheureux, à mon cœur cesse de retracer
Ce que de tout mon sang je voudrais effacer :
Ne me parle jamais de ces temps déplorables.
Mes rigueurs n'ont été que trop impitoyables,
Je n'ai que trop bien mis mes soins à l'opprimer ;
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.
Ses chagrins, sa prison, la perte de son père,
Les maux que je lui fais, me la rendent plus chère.
Enfin, c'est trop vous craindre & trop vous déchirer,
Mariamne, en un mot je veux tout réparer.
Va la trouver : dis-lui que mon ame asservie
Met à ses pieds mon sceptre, & ma gloire, & ma vie.
Des maux qu'elle a soufferts elle accuse ma sœur ;
Je sais qu'elle a pour elle une invincible horreur ;
C'en est assez : ma sœur aujourd'hui renvoyée,
A ses chers intérêts sera sacrifiée.
Je laisse à Mariamne un pouvoir absolu. . . .

MAZAEL.

Quoi ! Seigneur, vous voulez. . . .

HERODE.

Oui je l'ai résolu.
Va la trouver, te dis-je : & surtout à sa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue ;
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur :
Va, cours, vole & reviens.... Juste Ciel ! c'est ma sœur.

VARIANTES

Contenant les changemens occasionnés par la substitution du rôle de Sohême *à celui de* Varus.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

. . . . . .

. . . . . .

SALOME.

Vous ne vous trompiez point ; Hérode va paraître :
L'indocile Sion va trembler sous son maître.
Il enchaîne à jamais la fortune à son char ;
Le favori d'Antoine est l'ami de César.
Sa politique habile, égale à son courage,
De sa chûte imprévue a réparé l'outrage.
Le Sénat le couronne.

MAZAEL.

. . . . . .

. . . . . .

Mais c'en est fait, Madame, il rentre en ses Etats.
Il l'aimait, il verra ses dangereux appas.
Ces yeux toujours puissans, toujours sûrs de lui plaire,
Reprendront malgré vous leur empire ordinaire ;
Et tous ses ennemis, bientôt humiliés,
A ses moindres regards seront sacrifiés.

Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire ;
Songeons à la gagner, n'ayant pu la détruire ;
Et par de vains respects, par des soins assidus. . .

SALOME.

Il est d'autres moyens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel est donc ce dessein ? Que prétendez-vous dire ?

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup si dangereux osez-vous vous charger,
Sans que le roi . . .

SALOME.

Le roi consent à me venger.
Zarès est arrivé, Zarès est dans Solime ;
Ministre de ma haine, il attend sa victime ;
Le lieu, le temps, le bras, tout est choisi par lui :
Il vint hier de Rome, & nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi ! vous avez enfin gagné cette victoire ?
Quoi ! malgré son amour, Hérode a pu vous croire ?
Il vous la sacrifie ! Il prend de vous des lois !

SALOME.

Je puis encor sur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a fallu choisir le temps de son absence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurait exposé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyrannisé,
Mazaël, tu m'as vue, avec inquiétude,
Traîner de mon destin la triste incertitude.
Quand par mille détours assurant mes succès,
De son cœur soupçonneux j'avais trouvé l'accès ;
Quand je croyais son ame à moi seule rendue ;
Il voyait Mariamne, & j'étais confondue :
Un coup d'œil renversait ma brigue & mes desseins.
La reine a vu cent fois mon sort entre ses mains ;
Et si sa politique avait avec adresse
D'un époux amoureux ménagé la tendresse,

Cet ordre, cet arrêt prononcé par son roi,
Ce coup que je lui porte aurait tombé sur moi.
Mais son farouche orgueil a servi ma vengeance :
J'ai su mettre à profit sa fatale imprudence :
Elle a voulu se perdre, & je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparés sa main.
Tu te souviens assez de ce temps plein d'alarmes,
Lorsqu'un bruit si funeste à l'espoir de nos armes,
Apprit à l'Orient étonné de son sort,
Qu'Auguste était vainqueur, & qu'Antoine était mort.
Tu sais, comme à ce bruit nos peuples se troublèrent ;
De l'Orient vaincu les monarques tremblèrent :
Mon frère enveloppé dans ce commun malheur,
Crut perdre sa couronne avec son protecteur.
Il fallut, sans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la terre aller demander grâce.
Rappelle en ton esprit ce jour infortuné ;
Songe à quel désespoir Hérode abandonné,
Vit son épouse altière, abhorrant ses approches,
Détestant ses adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encore, en ce moment cruel,
Et le sang de son frère, & le sang paternel.
Hérode auprès de moi vint déplorer sa peine ;
Je saisis cet instant précieux à ma haine ;
Dans son cœur déchiré je repris mon pouvoir ;
J'enflammai son courroux, j'aigris son désespoir ;
J'empoisonnai le trait dont il sentait l'atteinte.
Tu le vis, plein de trouble, & d'horreur, & de crainte,
Jurer d'exterminer les restes dangereux
D'un sang toujours trop cher aux perfides Hébreux :
Et dès ce même instant, sa facile colère
Déshérita les fils & condamna la mère.
Mais sa fureur encor flattait peu mes souhaits ;
L'amour qui la causait en repoussait les traits :
De ce fatal objet telle était la puissance,
Un regard de l'ingrate arrêtait sa vengeance.
Je pressai son départ ; il partit, & depuis,
Mes lettres chaque jour ont nourri ses ennuis.
Ne voyant plus la reine, il vit mieux son outrage :
Il eut honte en secret de son peu de courage :

De moment en moment ſes yeux ſe ſont ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avait couverts.
Zarès, étudiant le moment favorable,
A peint à ſon eſprit cette reine implacable,
Son crédit, ſes amis, ces juifs ſéditieux,
Du ſang Aſmonéen partiſans factieux.
J'ai fait plus; j'ai moi-même armé ſa jalouſie:
Il a craint pour ſa gloire, il a craint pour ſa vie.
Tu ſais que dès long-temps, en butte aux trahiſons,
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons:
Il croit ce qu'il redoute, & dans ſa défiance,
Il confond quelquefois le crime & l'innocence.
Enfin j'ai ſu fixer ſon courroux incertain,
Il a ſigné l'arrêt, & j'ai conduit ſa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire:
Mais avez-vous prévu, ſi ce Préteur auſtère
Qui ſous les lois d'Auguſte a remis cet Etat,
Verrait d'un œil tranquille un pareil attentat?
Varus, vous le ſavez, eſt ici votre maître.
En vain le peuple hébreu, prompt à vous reconnaître,
Tremble encor ſous le poids de ce trône ébranlé:
Votre pouvoir n'eſt rien, ſi Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais, des mains de Varus même,
Votre frère ait repris l'autorité ſuprême;
Il ne peut, ſans bleſſer l'orgueil du nom romain,
Dans ſes Etats encore agir en ſouverain.
Varus ſouffrira-t-il, que l'on oſe à ſa vue
Immoler une reine en ſa garde reçue?
Je connais les Romains; leur eſprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez ſur Hérode attirer la tempête,
Dans leurs ſuperbes mains la foudre eſt toujours prête;
Ces vainqueurs ſoupçonneux ſont jaloux de leurs droits,
Et ſurtout leur orgueil aime à punir les rois.

SALOME.

Non, non, l'heureux Hérode à Céſar a ſu plaire;
Varus en eſt inſtruit, Varus le conſidère.
Croyez-moi, ce Romain voudra le ménager;
Mais, quoi qu'il faſſe enfin, ſongeons à nous venger.

Je touche à ma grandeur, & je crains ma disgrace ;
Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de face.
Qui sait même, qui sait, si, passé ce moment,
Je pourrai satisfaire à mon ressentiment ?
Qui nous a répondu, qu'Hérode en sa colère,
D'un esprit si constant jusqu'au bout persévère ?
Je connais sa tendresse, il la faut prévenir
Et ne lui point laisser le temps du repentir.
Qu'après, Rome menace & que Varus foudroie ;
Leur courroux passager troublera peu ma joie :
Mes plus grands ennemis ne sont pas les Romains :
Mariamne en ces lieux est tout ce que je crains.
Il faut que je périsse, ou que je la prévienne ;
Et si je n'ai sa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous : il le faut éviter.
Zarès à mes regards devait se présenter ;
Je vais l'attendre : allez, & qu'aux moindres alarmes
Mes soldats en secret puissent prendre les armes.

SCENE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL, Suite de Varus.

VARUS.

Salome & Mazaël semblent fuir devant moi ;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur juste effroi :
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazaël, demeurez. Mandez à votre maître
Que ses cruels desseins sont déjà découverts ;
Que son ministre infame est ici dans les fers ;
Et que Varus, peut-être, au milieu des supplices,
Eût dû faire expirer ce monstre, . . & ses complices.
Mais je respecte Hérode assez pour me flatter,
Qu'il connaîtra le piége où l'on veut l'arrêter ;
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abusent,
Et vengera sur eux la vertu qu'ils accusent.

Vous, si vous m'en croyez, pour lui, pour son honneur,
Calmez de ses chagrins la honteuse fureur :
Ne l'empoisonnez plus de vos lâches maximes.
Songez que les Romains sont les vengeurs des crimes ;
Que Varus vous connaît ; qu'il commande en ces lieux ;
Et que sur vos complots il ouvrira les yeux.
Allez : que Mariamne en reine soit servie,
Et respectez ses lois si vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur. . .

VARUS.

Vous entendez mes ordres absolus ;
Obéissez, vous dis-je, & ne repliquez plus.

SCENE III.

VARUS ALBIN.

VARUS

Ainsi donc, sans tes soins, sans ton avis fidelle,
Mariamne expirait sous cette main cruelle ?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop suspect :
Le soin mystérieux d'éviter votre aspect,
Son trouble, son effroi, fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un si grand service !
C'est par toi qu'elle vit : c'est par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce solide bonheur,
Ce bien si précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu secourir la vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnais Varus à ces soins généreux :
Votre bras fut toujours l'appui des malheureux,
Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre,
Vous étiez occupé du bonheur de la terre.

Puissiez-vous seulement écouter en ce jour &c.

. . . . . .

. . . . . .

ALBIN.

Ainsi l'amour trompeur dont vous sentez la flame,
Se déguise en vertu pour mieux vaincre votre ame;
Et ce feu malheureux. . .

VARUS.

Je ne m'en défends pas:
L'infortuné Varus adore ses appas:
Je l'aime, il est trop vrai; mon ame toute nue
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vue:
Juge si son péril a dû troubler mon cœur;
Moi, qui borne à jamais mes vœux à son bonheur;
Moi, qui rechercherais la mort la plus affreuse,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuse!

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur est changé!
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé!
Je ne reconnais plus ce Romain, si sévère,
Qui, parmi tant d'objets empressés à lui plaire,
N'a jamais abaissé ses superbes regards
Sur ces beautés que Rome enferme en ses remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point; tu sais que mon courage
A la seule vertu réserva son hommage.
Dans nos murs corrompus, ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés;
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours passagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil accrû du déshonneur,
Se montrer triomphant sur leur front sans pudeur;
L'altière ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains séduits prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entière, & régner tour à tour.
J'abhorrais, il est vrai, leur indigne conquête;
A leur joug odieux je dérobais ma tête:
L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triste Syrie établi Gouverneur,

J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Auguſte abandonné la terre ;
Et qu'Hérode à ſes pieds, au milieu de cent rois,
De ſon ſort incertain vint attendre des lois.
Lieu funeſte à mon cœur ! malheureuſe contrée !
C'eſt là que Mariamne à mes yeux s'eſt montrée.
L'univers était plein du bruit de ſes malheurs ;
Son parricide époux ſefait couler ſes pleurs.
Ce roi ſi redoutable au reſte de l'Aſie,
Fameux par ſes exploits & par ſa jalouſie,
Prudent, mais ſoupçonneux ; vaillant, mais inhumain ;
Au ſang de ſon beau-père avait trempé ſa main.
Sur ce trône ſanglant, il laiſſait en partage
A la fille des rois la honte & l'eſclavage.
Du ſort qui la pourſuit tu connais la rigueur ;
Sa vertu, cher Albin, ſurpaſſe ſon malheur.
Loin de la cour des rois, la vérité proſcrite,
L'aimable vérité ſur ſes lèvres habite ;
Son unique artifice eſt le ſoin généreux
D'aſſurer des ſecours aux jours des malheureux ;
Son devoir eſt ſa loi, ſa tranquille innocence
Pardonne à ſon tyran, mépriſe ſa vengeance ;
Et près d'Auguſte encore implore mon appui
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de vertus enfin, de malheurs & de charmes,
Contre ma liberté ſont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour
Que le caprice enfante & détruiſe en un jour ;
Non d'une paſſion que mon ame troublée
Reçoive avidement, par les ſens aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu, ſans l'avoir amolli,
Par un amour honteux ne s'eſt point avili ;
Et plein du noble feu que ſa vertu m'inſpire,
Je prétends la venger, & non pas la ſéduire.

ALBIN.

Mais ſi le roi, Seigneur, a fléchi les Romains,
S'il rentre en ſes Etats ?...

VARUS.

Et c'eſt ce que je crains.

Hélas! près du Sénat je l'ai servi moi-même!
Sans doute il a déjà reçu son diadême;
Et cet indigne arrêt que sa bouche a dicté
Est le premier essai de son autorité.
Ah! son retour ici lui peut être funeste:
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reste.
Reine, pour vous défendre on me verra périr.
L'univers doit vous plaindre, & je dois vous servir.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

ENFIN vous le voyez, ma haine est confondue:
Mariamne triomphe, & Salome est perdue.
Zarès fut sur les eaux trop long-temps arrêté;
La mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode, en partant pour son nouvel Empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire;
Et les mers, & l'amour, & Varus, & le roi,
Le ciel, les élémens, sont armés contre moi.
Fatale ambition, que j'ai trop écoutée,
Dans quel abyme affreux m'as-tu précipitée!
Je vous l'avais bien dit, que dans le fond du cœur
Le roi se repentait de sa juste rigueur.
De son fatal penchant l'ascendant ordinaire
A révoqué l'arrêt dicté dans sa colère.
J'en ai déjà reçu les funestes avis;
Et Zarès à son roi renvoyé par mépris,
Ne me laisse en ces lieux qu'une douleur stérile,
Et le danger qui suit un éclat inutile.
. . . . . .

MAZAEL.

Contre elle encor, Madame, il vous reste des armes.
J'ai toujours redouté le pouvoir de ses charmes,
J'ai toujours craint du roi les sentimens secrets;
Mais, si je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colère d'Hérode, autrefois peu durable,
Est enfin devenue une haine implacable :
Il déteste la reine, il a juré sa mort;
Et s'il suspend le coup qui terminait son sort,
C'est qu'il veut ménager sa nouvelle puissance;
Et lui-même en ces lieux assurer sa vengeance.
Mais soit qu'enfin son cœur, en ce funeste jour,
Soit aigri par la haine ou fléchi par l'amour;
C'est assez qu'une fois il ait proscrit sa tête :
Mariamne aisément grossira la tempête;
La foudre gronde encor : un arrêt si cruel
Va mettre entr'eux, Madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à soi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer sa haine;
Irriter son époux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De sa perte, en un mot, reposez-vous sur elle.

SALOME.

Non, cette incertitude est pour moi trop cruelle;
Non, c'est par d'autres coups que je veux la frapper;
Dans un piége plus sûr il faut l'envelopper.
Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus observé la colère,
Ce transport violent de son cœur agité
N'est point un simple effet de générosité :
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La reine a des appas, Varus a pu lui plaire.
Ce n'est pas que mon cœur, injuste en son dépit,
Dispute à sa beauté cet éclat qui la suit;
Que j'envie à ses yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flatteur encens qu'on prodigue à ses charmes;
Elle peut payer cher ce bonheur dangereux :
Et soit que de Varus elle écoute les vœux,
Soit que sa vanité de ce pompeux hommage
Tire indiscrètement un frivole avantage,

Il suffit ; c'est par là que je peux maintenir
Ce pouvoir qui m'échappe, & qu'il faut retenir.
Faites veiller surtout les regards mercénaires
De tous ces délateurs aujourd'hui nécessaires,
Qui vendent les secrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais la voici. Pourquoi faut-il que je la voie ?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

. . . . . .

Son amour méprisé, son trop de défiance,
Avaient contre vos jours allumé sa vengeance ;
Mais ce feu violent s'est bientôt consumé :
L'amour arma son bras, l'amour l'a désarmé.

. . . . . .

. . . . . .

MAZAEL.

Quel orgueil !

SALOME.

Il aura sa juste récompense :
Viens, c'est à l'artifice à punir l'imprudence.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NABAL.

ELISE.

Ah ! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous persécuter ?
La vengeance d'Hérode un moment suspendue,
Sur votre tête encore est peut-être étendue :

. . . . . .

Varus, aux nations qui bornent cet Etat
Ira porter bientôt les ordres du sénat.
Hélas! grâce à ses soins, grâce à vos bontés même,
Rome à votre tyran donne un pouvoir suprême;
Il revient plus terrible & plus fier que jamais.
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits;
Vous dépendrez ici de ce superbe maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être;
Et que cet amour même aigri par vos refus....

MARIAMNE.

Chère Elise, en ces lieux faites venir Varus;
Je conçois vos raisons, j'en demeure frappée;
Mais d'un autre intérêt mon ame est occupée;
Par de plus grands objets mes vœux sont attirés:
Que Varus vienne ici. Vous, Nabal, demeurez.

SCENE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

. . . . . .

Elle veut que mes fils portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats.
Les vaisseaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent sur les eaux les chemins d'Italie.
J'attends tout de Varus, d'Auguste & des Romains.
. . . . . .
. . . . . .

SCENE V.

MARIAMNE, VARUS, ELISE.

MARIAMNE.

. . . . . .
. . . . . .

Loin de ces lieux sanglans que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de son trône;

Ses généreuses mains pourront sécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que sur mes ennemis son bras s'appesantisse;
C'est assez que mes fils, témoins de sa justice,
Formés par son exemple, & devenus Romains,
Apprennent à régner des maîtres des humains.
. . . . . .
. . . . . .
Donnez-moi dans la nuit des guides assurés,
Jusque sur vos vaisseaux dans Sidon préparés.
. . . . . .
. . . . . .
Je ne m'attendais pas, que vous dussiez vous-même
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême.
. . . . . .
Ma constante amitié respecte encor Varus.
. . . . . .

SCENE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

Vous vous troublez, Seigneur, & changez de visage.

VARUS.

J'ai senti, je l'avoue, ébranler mon courage.
Ami, pardonne au feu dont je suis consumé
Ces faiblesses d'un cœur qui n'avait point aimé.
Je ne connaissais pas tout le poids de ma chaîne,
Je la sens à regret, je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle imposait silence à ma témérité!
Sans trouble & sans courroux, sa tranquille sagesse
M'apprenait mon devoir, & plaignait ma faiblesse;
J'adorais, cher Albin, jusques à ses refus:
J'ai perdu l'espérance, & je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô Dieux! ma constance est réduite!

ALBIN.

Etes-vous résolu de préparer sa fuite?

VARUS.

Quel emploi !

ALBIN.

Pourrez-vous respecter ses rigueurs,
Jusques à vous charger du soin de vos malheurs ?
Quel est votre dessein ?

VARUS.

Moi ! que je l'abandonne !
Que je désobéisse aux lois qu'elle me donne !
Non, non, mon cœur encore est trop digne du sien ;
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de ses tyrans elle aille auprès d'Auguste ;
Sa fuite est raisonnable, & ma douleur injuste ;
L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir :
Je servirai la reine, & même sans la voir.
Elle me laisse, au moins, la douceur éternelle
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je brise ses liens, je lui sauve le jour ;
Je fais plus, je lui veux immoler mon amour :
Et fuyant sa beauté, qui me séduit encore,
Egaler, s'il se peut, sa vertu que j'adore.

ACTE III.

SCENE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, Suite de Varus.

IDAMAS.

AVANT que dans ces lieux mon roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le sacré diadême,
Et vous soumettre un rang qu'il doit à vos bontés,
Seigneur, souffrirez-vous ?...

VARUS.

Idamas, arrêtez.
Le roi peut s'épargner ces frivoles hommages.
. . . . . .

Le

La reine en ce moment eſt-elle en ſureté ?
Et le ſang innocent ſera-t-il reſpecté ?

IDAMAS.

. . . . . .

Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artiſan de la fraude & de la calomnie,
De Salome avec ſoin ſervira la furie.
Mazaël en ſecret leur prête ſon ſecours,
Le ſoupçonneux Hérode écoute leurs diſcours ;
. . . . . .

VARUS.

Je ſais qu'en ce palais je dois le recevoir ;
Le ſénat me l'ordonne, & tel eſt mon devoir.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

. . . . . .
. . . . . .

MAZAEL.

Seigneur, à vos deſſeins Zarès toujours fidèle,
Renvoyé près de vous, & plein d'un même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HERODE.

Quoi ! tous deux ſans relâche ils veulent m'accabler !
Que jamais devant moi ce monſtre ne paraiſſe.
Je l'ai trop écouté. Sortez tous, qu'on me laiſſe.
Ciel ! qui pourra calmer un trouble ſi cruel ?...
Demeurez, Idamas, demeurez, Mazaël.

SCENE V.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS.

HERODE.

HE bien ! voilà ce roi ſi fier & ſi terrible !
Ce roi dont on craignait le courage inflexible,

Qui sut vaincre & régner, qui sut briser ses fers,
Et dont la politique étonna l'univers.
. . . . . .
. . . . . .

à (*Mazaël.*)

Sortez. Termine, ô ciel ! les chagrins de ma vie.

SCENE VI.

HERODE, SALOME.

SALOME.

HÉ bien, vous avez vu votre chère ennemie.
Avez-vous essuyé des outrages nouveaux ?

HERODE.

Madame, il n'est plus temps d'appesantir mes maux ;
. . . . . .
. . . . . .

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

JAMAIS, je l'avouerai, plus heureuse apparence
N'a d'un mensonge adroit soutenu la prudence.
Ma bouche auprès d'Hérode, avec dextérité,
Confondait l'artifice avec la vérité.
. . . . . .
. . . . . .

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

NON, ne vous vengez point; mais sauvez votre vie,
Prévenez de Varus l'indiscrète furie:
Ce superbe préteur, ardent à tout tenter,
Se fait une vertu de vous persécuter.

HERODE.

Ah! ma Sœur, à quel point ma flamme était trahie!
Venez contre une ingrate animer ma furie.
. . . . . .
Et toi, Varus, & toi, faudra-t-il que ma main
Respecte ici ton crime, & le sang d'un Romain?
. . . . . .
Mais... Croyez-vous qu'Auguste approuve ma rigueur?

SALOME.

Il la conseillerait; n'en doutez point, Seigneur.
Auguste a des autels où le Romain l'adore,
Mais de ses ennemis le sang y fume encore.
Auguste à tous les rois a pris soin d'enseigner
Comme il faut qu'on les craigne, & comme il faut régner:
Imitez son exemple, assurez votre vie.
Tout condamne la reine, & tout vous justifie.
. . . . . .
Ne montrez qu'à des yeux éclairés & discrets
Un cœur encor percé de ces indignes traits.

ACTE V.

SCENE VI.

HERODE, IDAMAS, Gardes.

. . . . . .
. . . . . .

IDAMAS,

Mais le ſang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer ſur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, Seigneur, & qu'une telle offenſe...

BRUTUS,

TRAGEDIE.

Représentée, pour la première fois, le 11 Décembre 1730.

AVERTISSEMENT.

CETTE tragédie fut jouée pour la première fois en 1730. C'eſt de toutes les pièces de l'auteur celle qui eut en France le moins de ſuccès aux repréſentations; elle ne fut jouée que ſeize fois, & c'eſt celle qui a été traduite en plus de langues, & que les nations étrangères aiment le mieux. Elle eſt ici fort différente des premières éditions.

DISCOURS

SUR

LA TRAGEDIE.

A

MYLORD BOLINGBROKE.

Si je dédie à un Anglais un ouvrage représenté à Paris, ce n'est pas, Mylord, qu'il n'y ait aussi dans ma patrie des juges très-éclairés, & d'excellens esprits auxquels j'eusse pu rendre cet hommage; mais vous savez que la tragédie de *Brutus* est née en Angleterre. Vous vous souvenez que lorsque j'étais retiré à Wandsworth, chez mon ami M. *Fakener*, ce digne & vertueux citoyen; je m'occupai chez lui à écrire en prose Anglaise le premier acte de cette pièce, à peu près tel qu'il est aujourd'hui en vers Français. Je vous en parlais quelquefois, & nous nous étonnions qu'aucun Anglais n'eût traité ce sujet qui, de tous, est peut-être le plus convenable à votre théâtre. (*a*) Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage susceptible de si grands sentimens. Souffrez donc que je vous présente Brutus, quoiqu'écrit dans une autre langue, *docte sermonis utriusque linguæ*, à vous qui me donneriez des leçons de français aussi-

(*a*) Il y a un Brutus d'un auteur nommé *Lée*; mais c'est un ouvrage ignoré, qu'on ne représente jamais à Londres.

bien que d'anglais, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force & cette énergie qu'inſpire la noble liberté de penſer; car les ſentimens vigoureux de l'ame paſſent toujours dans le langage; & qui penſe fortement, parle de même.

Je vous avoue, Mylord, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais paſſé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarraſſé, lorſque je voulus compoſer une tragédie françaiſe. Je m'étais preſque accoutumé à penſer en anglais : je ſentais que les termes de ma langue ne venaient plus ſe préſenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant; c'était comme un ruiſſeau dont la ſource avait été détournée: il me fallut du temps & de la peine pour le faire couler dans ſon premier lit. Je compris bien alors que pour réuſſir dans un art, il le faut cultiver toute ſa vie.

De la rime & de la difficulté de la verſification françaiſe.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière, ce fut la ſévérité de notre poëſie, & l'eſclavage de la rime. Je regrettais cette heureuſe liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non rimés; d'alonger & ſurtout d'accourcir preſque tous vos mots; de faire enjamber les vers les uns ſur les autres; & de créer dans le beſoin des termes nouveaux qui ſont toujours adoptés chez vous, lorſqu'ils ſont ſonores, intelligibles & néceſſaires. Un poëte anglais, diſais-je, eſt un homme libre qui aſſervit ſa langue à ſon génie; le Français eſt un eſclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers, pour exprimer une penſée qu'un Anglais peut rendre en une ſeule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, le Français

ne dit que ce qu'il peut ; l'un court dans une carrière vaſte, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin gliſſant & étroit.

Malgré toutes ces réflexions & toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais ſecouer le joug de la rime ; elle eſt eſſentielle à la poëſie Françaiſe. Notre langue ne comporte que peu d'inverſions : nos vers ne ſouffrent point d'enjambement, du moins cette liberté eſt très-rare : nos ſyllabes ne peuvent produire une harmonie ſenſible par leurs meſures longues ou brèves : nos céſures & un certain nombre de pieds ne ſuffiraient pas pour diſtinguer la proſe d'avec la verſification ; la rime eſt donc néceſſaire aux vers français. De plus, tant de grands maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les *Corneilles*, les *Racines*, les *Deſpréaux*, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas ſupporter d'autres ; & je le répète encore, quiconque voudrait ſe délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand *Corneille*, ſerait regardé avec raiſon, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très-faible qui ne peut marcher dans l'ancienne carrière.

Tragédies en proſe.

On a tenté de nous donner des tragédies en proſe ; mais je ne crois pas que cette entrepriſe puiſſe déſormais réuſſir : qui a le plus, ne ſaurait ſe contenter du moins. On ſera toujours mal venu à dire au public : je viens diminuer votre plaiſir. Si au milieu des tableaux de *Rubens* ou de *Paul-Véronèſe*, quelqu'un venait placer ſes deſſeins au crayon, n'aurait-il pas tort de s'égaler à ces peintres ? On eſt accoutumé

dans les fêtes, à des danses & à des chants ; serait-ce assez de marcher & de parler, sous prétexte qu'on marcherait & qu'on parlerait bien, & que cela serait plus aisé & plus naturel ?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers sur tous les théâtres tragiques, & de plus, toujours des rimes sur le nôtre. C'est même à cette contrainte de la rime, & à cette sévérité extrême de notre versification, que nous devons ces excellens ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux pensées, qu'elle ne soit ni triviale ni trop recherchée ; nous exigeons rigoureusement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la prose. Nous ne permettons pas la moindre licence ; nous demandons qu'un auteur porte sans discontinuer toutes ces chaînes, & cependant qu'il paraisse toujours libre : & nous ne reconnaissons pour poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Exemples de la difficulté des vers français.

Voilà pourquoi il est plus aisé de faire cent vers en toute autre langue, que quatre vers en français. L'exemple de notre Abbé *Regnier-Desmarais*, de l'académie française & de celle de *la Crusca*, en est une preuve bien évidente. Il traduisit Anacréon en italien avec succès ; & ses vers français sont, à l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* était dans le même cas. Combien de nos beaux esprits ont fait de très-beaux vers latins, & n'ont pu être supportables en leur langue !

Je sais combien de disputes j'ai essuyées sur notre

versification en Angleterre, & quels reproches me fait souvent le savant évêque de Rochester, sur cette contrainte puérile qu'il prétend que nous nous imposons de gaieté de cœur. Mais soyez persuadé, Mylord, que plus un étranger connaîtra notre langue, & plus il se réconciliera avec cette rime qui l'effraie d'abord. Non-seulement elle est nécessaire à notre tragédie, mais elle embellit nos comédies mêmes. Un bon mot en vers en est retenu plus aisément : les portraits de la vie humaine seront toujours plus frappans en vers qu'en prose, & qui dit *Vers*, en français, dit nécessairement des vers rimés : en un mot, nous avons des comédies en prose du célèbre *Molière*, que l'on a été obligé de mettre en vers après sa mort, & qui ne sont plus jouées que de cette manière nouvelle.

La rime plaît aux français, même dans les comédies.

Ne pouvant, Mylord, hasarder sur le théâtre français des vers non rimés, tels qu'ils sont en usage en Italie & en Angleterre, j'aurais du moins voulu transporter sur notre scène certaines beautés de la vôtre. Il est vrai, & je l'avoue, que le théâtre anglais est bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne tragédie : mais en récompense, dans ces pièces si monstrueuses, vous avez des scènes admirables. Il a manqué jusqu'à présent à presque tous les auteurs tragiques de votre nation, cette pureté, cette conduite régulière, ces bienséances de l'action & du style, cette élégance, & toutes ces finesses de l'art, qui ont établi la réputation du théâtre français depuis le grand *Corneille* : mais vos pièces les plus irrégulières ont un grand mérite, c'est celui de l'action.

Caractère du théâtre anglais.

Défaut du théâtre français.

Nous avons en France des tragédies estimées qui sont plutôt des conversations, qu'elles ne sont la représentation d'un événement. Un auteur italien m'écrivait dans une lettre sur les théâtres : *Un Critico del nostro Pastor-fido disse, che quel componimento era un riassunto di bellissimi Madrigali ; credo, se vivesse, che direbbe delle tragedie Francese, che sono un riassunto di belle elegie e sontuosi epitalami.* J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raison. Notre délicatesse excessive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions exposer aux yeux. Nous craignons de hasarder sur la scène des spectacles nouveaux devant une nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'est pas *d'usage*.

L'endroit où l'on joue la comédie, & les abus qui s'y sont glissés, sont encore une cause de cette sécheresse qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos pièces. Les bancs qui sont sur le théâtre destinés aux spectateurs, rétrécissent la scène, & rendent toute action presque impraticable. (*b*) Ce défaut est cause que les décorations tant recommandées par les anciens, sont rarement convenables à la pièce. Il empêche surtout que les acteurs ne passent d'un appartement dans un autre aux yeux des spectateurs, comme les Grecs & les Romains le pratiquaient sagement, pour conserver à la fois l'unité de lieu & la vraisemblance.

Exemple du *Caton* anglais.

Comment oserions-nous sur nos théâtres faire paraître, par exemple, l'ombre de *Pompée*, ou le génie

(*b*) Enfin ces plaintes réitérées de M. *de Voltaire* ont opéré la réforme du Théatre en France, & ces abus ne subsistent plus.

de *Brutus*, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choſes les plus ſérieuſes que comme l'occaſion de dire un bon mot ? Comment apporter au milieu d'eux ſur la ſcène, le corps de *Marcus*, devant *Caton* ſon père, qui s'écrie : « Heureux » jeune homme, tu es mort pour ton pays ! O mes » amis, laiſſez-moi compter ces glorieuſes bleſſures ! » Qui ne voudrait mourir ainſi pour la patrie ? » Pourquoi n'a-t-on qu'une vie à lui ſacrifier ? ..... » Mes amis, ne pleurez point ma perte, ne regrettez » point mon fils ; pleurez Rome ; la maîtreſſe du monde » n'eſt plus : ô liberté ! ô ma patrie ! ô vertu ! &c. » Voilà ce que feu M. *Addiſſon* ne craignit point de faire repréſenter à Londres ; voilà ce qui fut joué, traduit en italien, dans plus d'une ville d'Italie. Mais ſi nous haſardions à Paris un tel ſpectacle, n'entendez-vous pas déjà le parterre qui ſe récrie ? & ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête ?

Comparaiſon du Manlius de M. *de la Foſſe*, avec la Veniſe de M. *Otway*.

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicateſſe. L'auteur de notre tragédie de Manlius prit ſon ſujet de la pièce anglaiſe de M. *Otway*, intitulée Veniſe ſauvée. Le ſujet eſt tiré de l'hiſtoire de la conjuration du Marquis de *Bedmar*, écrite par l'Abbé de *St Réal* ; & permettez-moi de dire en paſſant, que ce morceau d'hiſtoire, égal peut-être à *Salluſte*, eſt fort au-deſſus de la pièce d'*Otway* & de notre Manlius. Premièrement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'auteur français à déguiſer ſous des noms romains une aventure connue que l'anglais a traitée naturellement ſous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théâtre de Londres, qu'un

ambassadeur espagnol s'appelât *Bedmar*, & que des conjurés eussent le nom de *Jaffier*, de *Jacques-Pierre*, d'*Elliot*; cela seul en France eût pu faire tomber la pièce.

Mais voyez qu'*Otway* ne craint point d'assembler tous les conjurés. *Renaud* prend leur serment, assigne à chacun son poste, prescrit l'heure du carnage, & jette de temps en temps des regards inquiets & soupçonneux sur *Jaffier* dont il se défie. Il leur fait à tous ce discours pathétique, traduit mot pour mot de l'Abbé de St Réal : *Jamais repos si profond ne précéda un trouble si grand. Notre bonne destinée a aveuglé les plus clair-voyans de tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils : nous vivons encore, mes chers amis, nous vivons, & notre vie sera bientôt funeste aux tyrans de ces lieux, &c.*

Qu'a fait l'auteur français ? Il a craint de hasarder tant de personnages sur la scène ; il se contente de faire réciter par *Renaud* sous le nom de *Rutile*, une faible partie de ce même discours qu'il vient, dit-il, de tenir aux conjurés. Ne sentez-vous pas, par ce seul exposé, combien cette scène anglaise est au-dessus de la française, la pièce d'*Otway* fût-elle d'ailleurs monstrueuse !

Examen du Jules-César de *Shakespeare*

Avec quel plaisir n'ai-je point vu à Londres votre tragédie de Jules-César, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre nation ? Je ne prétends pas assurément approuver les irrégularités barbares dont elle est remplie : il est seulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage

composé dans un siècle d'ignorance, par un homme qui même ne savait pas le latin, & qui n'eut de maître que son génie. Mais au milieu de tant de fautes grossières, avec quel ravissement je voyais *Brutus* tenant encore un poignard teint du sang de *César*, assembler le peuple romain, & lui parler ainsi du haut de la tribune aux harangues!

Romains, compatriotes, amis, s'il est quelqu'un de vous qui ait été attaché à César, qu'il sache que Brutus ne l'était pas moins : Oui, je l'aimais, Romains; & si vous me demandez pourquoi j'ai versé son sang, c'est que j'aimais Rome davantage. Voudriez-vous voir César vivant, & mourir ses esclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par sa mort? César était mon ami, je le pleure; il était heureux, j'applaudis à ses triomphes; il était vaillant, je l'honore; mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t-il quelqu'un parmi vous assez lâche pour regretter la servitude? S'il en est un seul, qu'il parle, qu'il se montre; c'est lui que j'ai offensé : Y a-t-il quelqu'un assez infame pour oublier qu'il est Romain? Qu'il parle; c'est lui seul qui est mon ennemi.

CHOEUR DES ROMAINS.

Personne, non, Brutus, personne.

BRUTUS.

Ainsi donc je n'ai offensé personne. Voici le corps du Dictateur qu'on vous apporte; les derniers devoirs lui seront rendus par Antoine, par cet Antoine, qui n'ayant point eu de part au châtiment de César, en retirera le même avantage que moi : & que chacun de vous sente le bonheur inestimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour

le ſalut de Rome ; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.

LE CHOEUR.

Vivez, Brutus, vivez à jamais.

Après cette ſcène, *Antoine* vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains à qui *Brutus* avait inſpiré ſa rigueur & ſa barbarie. *Antoine*, par un diſcours artificieux, ramène inſenſiblement ces eſprits ſuperbes ; & quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de *Céſar ;* & ſe ſervant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte & à la vengeance. Peut-être les Français ne ſouffriraient pas que l'on fît paraître ſur leurs théâtres un chœur compoſé d'artiſans & de plébéïens Romains ; que le corps ſanglant de *Céſar* y fût expoſé aux yeux du peuple, & qu'on excitât ce peuple à la vengeance du haut de la tribune aux harangues : c'eſt à la coutume, qui eſt la reine de ce monde, à changer le goût des nations, & à tourner en plaiſir les objets de notre averſion.

Les Grecs ont haſardé des ſpectacles non moins révoltans pour nous. *Hippolyte* briſé par ſa chûte, vient compter ſes bleſſures & pouſſer des cris douloureux. *Philoctete* tombe dans ſes accès de ſouffrance ; un ſang noir coule de ſa plaie. *Oedipe* couvert du ſang qui dégoutte encore des reſtes de ſes yeux qu'il vient d'arracher, ſe plaint des dieux & des hommes. On entend les cris de *Clytemneſtre* que ſon propre fils égorge ; & *Electre* crie ſur le théâtre : *Frappez, ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre père.* Prométhée eſt attaché ſur un rocher avec des clous qu'on lui enfonce dans l'eſtomac & dans les bras. Les Furies

répondent

répondent à l'ombre sanglante de *Clytemnestre* par des hurlemens sans aucune articulation. Beaucoup de tragédies grecques, en un mot, sont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je sais bien que les tragiques Grecs, d'ailleurs supérieurs aux Anglais, ont erré en prenant souvent l'horreur pour la terreur, & le dégoûtant & l'incroyable pour le tragique & le merveilleux. L'art était dans son enfance du temps d'*Eschyle*, comme à Londres du temps de *Shakespeare;* mais parmi les grandes fautes des poëtes grecs, & même des vôtres, on trouve un vrai pathétique & de singulières beautés; & si quelques Français qui ne connaissent les tragédies & les mœurs étrangères que par des traductions, & sur des ouï-dire, les condamnent sans aucune restriction; ils sont, ce me semble, comme des aveugles qui assureraient qu'une rose ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais si les Grecs & vous, vous passez les bornes de la bienséance, & si les Anglais surtout ont donné des spectacles effroyables, voulant en donner de terribles; nous autres Français, aussi scrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop de peur de nous emporter, & quelquefois nous n'arrivons pas au tragique, dans la crainte d'en passer les bornes.

Je suis bien loin de proposer que la scène devienne un lieu de carnage, comme elle l'est dans *Shakespeare*, & dans ses successeurs qui, n'ayant pas son génie, n'ont imité que ses défauts; mais j'ose croire qu'il y a des situations qui ne paraissent encore que dégoûtantes

& horribles aux Français, & qui, bien ménagées, repréſentées avec art, & ſurtout adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une ſorte de plaiſir dont nous ne nous doutons pas.

Il n'eſt point de ſerpent, ni de monſtre odieux
Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux.

Bienſéances & unités.

Du moins que l'on me diſe pourquoi il eſt permis à nos héros & à nos héroïnes de théâtre de ſe tuer, & qu'il leur eſt défendu de tuer perſonne? La ſcène eſt-elle moins enſanglantée par la mort d'*Atalide* qui ſe poignarde pour ſon amant, qu'elle ne le ſerait par le meurtre de *Céſar*? Et ſi le ſpectacle du fils de *Caton*, qui paraît mort aux yeux de ſon père, eſt l'occaſion d'un diſcours admirable de ce vieux romain; ſi ce morceau a été applaudi en Angleterre & en Italie par ceux qui ſont les plus grands partiſans de la bienſéance françaiſe; ſi les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées; pourquoi les Français ne s'y accoutumeraient-ils pas? La nature n'eſt-elle pas la même dans tous les hommes?

Toutes ces lois, de ne point enſanglanter la ſcène, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, &c. ſont des lois qui, ce me ſemble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous; comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en eſt pas des règles de la bienſéance, toujours un peu arbitraires, comme des règles fondamentales du théâtre, qui ſont les trois unités. Il y aurait de la faibleſſe & de la ſtérilité à étendre une action au-delà de l'eſpace de temps & du lieu convenable. Demandez à quiconque aura

inféré dans une pièce trop d'événemens, la raiſon de cette faute : s'il eſt de bonne foi, il vous dira qu'il n'a pas eu aſſez de génie pour remplir ſa pièce d'un ſeul fait ; & s'il prend deux jours & deux veilles pour ſon action, croyez que c'eſt parce qu'il n'aurait pas eu l'adreſſe de la reſſerrer dans l'eſpace de trois heures & dans l'enceinte d'un palais, comme l'exige la vraiſemblance. Il en eſt tout autrement de celui qui haſarderait un ſpectacle horrible ſur le théâtre. Il ne choquerait point la vraiſemblance ; & cette hardieſſe, loin de ſuppoſer de la faibleſſe dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie pour mettre par ſes vers de la véritable grandeur dans une action qui, ſans un ſtyle ſublime, ne ſerait qu'atroce & dégoûtante.

Cinquième acte de Rodogune.

Voilà ce qu'a oſé tenter une fois notre grand *Corneille*, dans ſa Rodogune. Il fait paraître une mère qui, en préſence de la Cour & d'un Ambaſſadeur, veut empoiſonner ſon fils & ſa belle-fille, après avoir tué ſon autre fils de ſa propre main. Elle leur préſente la coupe empoiſonnée, & ſur leur refus & leurs ſoupçons, elle la boit elle-même, & meurt du poiſon qu'elle leur deſtinait. Des coups auſſi terribles ne doivent pas être prodigués, & il n'appartient pas à tout le monde d'oſer les frapper. Ces nouveautés demandent une grande circonſpection, & une exécution de maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que *Shakeſpeare*, par exemple, a été le ſeul parmi eux qui ait ſu évoquer & faire parler des ombres avec ſuccès.

Within that circle none durſt move but he.

Pompe & dignité du ſpectacle dans la tragédie.

Plus une action théâtrale eſt majeſtueuſe ou effrayante, plus elle deviendrait inſipide, ſi elle était

souvent répétée ; à peu près comme les détails de batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids & ennuyeux, à force de reparaître souvent dans les histoires. La seule pièce où M. *Racine* ait mis du spectacle, c'est son chef-d'œuvre d'Athalie. On y voit un enfant sur un trône, sa nourrice & des prêtres qui l'environnent, une reine qui commande à ses soldats de le massacrer, des Lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action est pathétique ; mais si le style ne l'était pas aussi, elle ne serait que puérile.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impose la nécessité de dire de grandes choses ; autrement on ne serait qu'un décorateur, & non un poëte tragique. Il y a près de trente années qu'on représenta la tragédie de Montezume, à Paris ; la scène ouvrait par un spectacle nouveau ; c'était un palais d'un goût magnifique & barbare ; *Montezume* paraissait avec un habit singulier ; des esclaves armés de flèches étaient dans le fond ; autour de lui étaient huit Grands de sa Cour, prosternés le visage contre terre : *Montezume* commençait la pièce en leur disant :

Levez-vous, votre roi vous permet aujourd'hui
Et de l'envisager, & de parler à lui.

Ce spectacle charma : mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette tragédie.

Pour moi, j'avoue que ce n'a pas été sans quelque crainte que j'ai introduit sur la scène française le Sénat de Rome en robes rouges, allant aux opinions.

Je me souvenais que lorsque j'introduisis autrefois dans Oedipe un chœur de Thébains qui disait :

O Mort, nous implorons ton funeste secours !
O Mort, viens nous sauver, viens terminer nos jours !

le parterre, au lieu d'être frappé du pathétique qui pouvait être en cet endroit, ne sentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'acteurs peu accoutumés, & il fit un éclat de rire. C'est ce qui m'a empêché dans *Brutus* de faire parler les *Sénateurs*, quand *Titus* est accusé devant eux, & d'augmenter la terreur de la situation, en exprimant l'étonnement & la douleur de ces Pères de Rome, qui sans doute devaient marquer leur surprise autrement que par un jeu muet qui même n'a pas été exécuté. (*)

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux : les Français donnent plus à l'élégance, à l'harmonie, aux charmes des vers. Il est certain qu'il est plus difficile de bien écrire, que de mettre sur le théâtre des assassinats, des roues, des potences, des sorciers & des revenans. Aussi, la tragédie de Caton, qui fait tant d'honneur à M. *Addisson*, votre successeur dans le Ministère ; cette tragédie, la seule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit sa grande réputation qu'à ses beaux vers, c'est-à-dire, à des pensées fortes & vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce sont les beautés de détail qui soutiennent les ouvrages en vers, & qui

(*) Voyez les Variantes à la fin de la Tragédie.

les font passer à la postérité. C'est souvent la manière singulière de dire des choses communes ; c'est cet art d'embellir par la diction ce que pensent & ce que sentent tous les hommes, qui fait les grands poëtes. Il n'y a ni sentimens recherchés, ni aventure romanesque dans le quatrième livre de *Virgile ;* il est tout naturel, & c'est l'effort de l'esprit humain. M. *Racine* n'est si au-dessus des autres qui ont tous dit les mêmes choses que lui, que parce qu'il les a mieux dites. *Corneille* n'est véritablement grand, que quand il s'exprime aussi-bien qu'il pense. Souvenons-nous de ce précepte de *Despréaux* :

Conseil d'un excellent critique.

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages dramatiques, que l'art d'un acteur, & la figure & la voix d'une actrice ont fait valoir sur nos théâtres. Combien de pièces mal écrites ont eu plus de représentations que Cinna & Britannicus ? Mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles poëmes, au lieu qu'on sait une partie de Britannicus & de Cinna par cœur. En vain le Regulus de *Pradon* a fait verser des larmes par quelques situations touchantes ; cet ouvrage & tous ceux qui lui ressemblent sont méprisés, tandis que leurs auteurs s'applaudissent dans leurs prefaces.

De l'amour.

Des critiques judicieux pourraient me demander, pourquoi j'ai parlé d'amour dans une tragédie dont le titre est JUNIUS-BRUTUS ; pourquoi j'ai mêlé cette passion avec l'austère vertu du Sénat romain & la politique d'un ambassadeur.

On reproche à notre nation d'avoir amolli le théâtre par trop de tendreſſe ; & les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un ſiècle ; car vous avez toujours un peu pris nos modes & nos vices. Mais me permettez-vous de vous dire mon ſentiment ſur cette matière ?

Vouloir de l'amour dans toutes les tragédies, me paraît un goût efféminé ; l'en proſcrire toujours, eſt une mauvaiſe humeur bien déraiſonnable.

Le théâtre, ſoit tragique, ſoit comique, eſt la peinture vivante des paſſions humaines. L'ambition d'un prince eſt repréſentée dans la tragédie ; la comédie tourne en ridicule la vanité d'un bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie & des intrigues d'une citoyenne ; là vous pleurez la malheureuſe paſſion de *Phèdre :* de même, l'amour vous amuſe dans un roman ; & il vous tranſporte dans la Didon de *Virgile.* L'amour dans une tragédie n'eſt pas plus un défaut eſſentiel, que dans l'Enéïde ; il n'eſt à reprendre que quand il eſt amené mal à propos, ou traité ſans art.

Les Grecs ont rarement haſardé cette paſſion ſur le théâtre d'Athènes ; premièrement parce que leurs tragédies n'ayant roulé d'abord que ſur des ſujets terribles, l'eſprit des ſpectateurs était plié à ce genre de ſpectacles ; ſecondement parce que les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres ; & qu'ainſi, le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le ſujet de toutes les converſations, les poëtes en étaient moins invités à traiter cette paſſion, qui de toutes eſt la plus difficile à

représenter, par les ménagemens délicats qu'elle demande. Une troisième raison qui me paraît assez forte, c'est que l'on n'avait point de comédiennes Les rôles des femmes étaient joués par des hommes masqués; il semble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'est tout le contraire à Londres & à Paris; & il faut avouer que les auteurs n'auraient guère entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avaient jamais fait parler les *Oldfields*, ou les *Duclos* & les *Le Couvreurs*, que d'ambition & de politique.

Le mal est que l'amour n'est souvent chez nos héros de théâtre que de la galanterie, & que chez les vôtres il dégénère quelquefois en débauche. Dans notre Alcibiade, pièce très-suivie, mais faiblement écrite, & ainsi peu estimée, on a admiré long-temps ces mauvais vers que récitait d'un ton séduisant l'*Esopus* (c) du dernier siècle.

Ah! lorsque pénétré d'un amour véritable,
Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits,
Que mes soins de son cœur ont pu troubler la paix;
Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle:
Dans ces momens si doux, j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre Venise sauvée, le vieux *Renaud* veut violer la femme de *Jaffier*, & elle s'en plaint en

(c) Le comédien *Baron*.

termes assez indécens, jusqu'à dire qu'il est venu à elle *vn' buton' d*, déboutonné.

Pour que l'amour soit digne du théâtre tragique, il faut qu'il soit le nœud nécessaire de la pièce, & non qu'il soit amené par force, pour remplir le vide de vos tragédies & des nôtres qui sont toutes trop longues; il faut que ce soit une passion véritablement tragique, regardée comme une faiblesse, & combattue par des remords. Il faut ou que l'amour conduise aux malheurs & aux crimes, pour faire voir combien il est dangereux; ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'il n'est pas invincible: sans cela ce n'est plus qu'un amour d'églogue ou de comédie.

C'est à vous, Mylord, à décider si j'ai rempli quelques-unes de ces conditions; mais que vos amis daignent surtout ne point juger du génie & du goût de notre nation par ce discours, & par cette tragédie que je vous envoie. Je suis peut-être un de ceux qui cultivent les lettres en France avec moins de succès; & si les sentimens que je soumets ici à votre censure sont désapprouvés, c'est à moi seul qu'en appartient le blâme.

PERSONNAGES.

JUNIUS BRUTUS,
VALERIUS PUBLICOLA, } Consuls.

TITUS, fils de *Brutus.*

TULLIE, fille de *Tarquin.*

ALGINE, confidente de *Tullie*

ARONS, Ambaſſadeur de *Porſenna.*

MESSALA, ami de *Titus.*

PROCULUS, Tribun militaire

ALBIN, confident d'*Arons.*

Sénateurs.

Licteurs.

La ſcène eſt à Rome

Pardonnez-nous, grands Dieux! si le Peuple Romain
A tardé si longtems à condamner Tarquin. *Brutus acte I. Scene 2.*

J. M. Moreau le J.eur. *1783.* *De Launay le J.e Sculp.*

BRUTUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, LES SENATEURS.

Le théâtre représente une partie de la maison des Consuls, sur le mont Tarpeïen; le temple du Capitole se voit dans le fond. Les Sénateurs sont assemblés entre le temple & la maison, devant l'autel de Mars. Brutus & Valerius-Publicola, *Consuls, président à cette assemblée : les Sénateurs sont rangés en demi-cercle. Des Licteurs avec leurs faisceaux sont debout derrière les Sénateurs.*

BRUTUS.

DESTRUCTEURS des tyrans, vous qui n'avez pour rois
Que les dieux de Numa, vos vertus & nos lois;
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce superbe Toscan qui ne parlait qu'en maître,
Porsenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,
Qui couvre de son camp les rivages du Tibre,
Respecte le Sénat & craint un peuple libre.

Aujourd'hui, devant vous abaiſſant ſa hauteur,
Il demande à traiter par un ambaſſadeur.
Arons qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux Sénateurs de Rome il demande audience:
Il attend dans ce temple, & c'eſt à vous de voir
S'il le faut refuſer, s'il le faut recevoir.

VALERIUS-PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puiſſe en attendre,
Il le faut à ſon roi renvoyer ſans l'entendre:
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes ennemis, que quand ils ſont vaincus.
Votre fils, il eſt vrai, vengeur de ſa patrie,
A deux fois repouſſé le tyran d'Etrurie;
Je ſais tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains;
Je ſais qu'à votre exemple il ſauva les Romains;
Mais ce n'eſt point aſſez: Rome aſſiégée encore,
Voit dans les champs voiſins ces tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin ſatisfaſſe aux ordres du Sénat,
Exilé par nos lois, qu'il ſorte de l'Etat;
De ſon coupable aſpect qu'il purge nos frontières;
Et nous pourrons enſuite écouter ſes prières.
Ce nom d'ambaſſadeur a paru vous frapper;
Tarquin n'a pu vous vaincre, il cherche à vous tromper.
L'ambaſſadeur d'un roi m'eſt toujours redoutable.
Ce n'eſt qu'un ennemi, ſous un titre honorable;
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Inſulter ou trahir avec impunité.
Rome! n'écoute point leur ſéduiſant langage,
Tout art t'eſt étranger; combattre eſt ton partage.
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités;
Tombe, ou punis les rois; ce ſont-là tes traités.

BRUTUS.

Rome sait à quel point sa liberté m'est chère :
Mais, plein du même esprit, mon sentiment diffère.
Je vois cette ambassade, au nom des souverains,
Comme un premier hommage aux citoyens romains.
Accoutumons des rois la fierté despotique
A traiter en égale avec la république ;
Attendant que du ciel rempliſſant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les ressorts de sa grandeur naissante,
Epier son génie, observer son pouvoir ;
Romains, c'est pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connaîtra qui nous sommes :
Et l'esclave d'un roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loisir il porte ses regards ;
Il la verra dans vous : vous êtes ses remparts.
Qu'il révère en ces lieux le dieu qui nous rassemble ;
Qu'il paraisse au Sénat, qu'il écoute, & qu'il tremble.

(*Les Sénateurs se lèvent, & s'approchent un moment pour donner leurs voix.*)

VALERIUS-PUBLICOLA.

Je vois tout le Sénat passer à votre avis ;
Rome & vous l'ordonnez : à regret j'y souscris.
Licteurs, qu'on l'introduise ; & puisse sa présence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offense.
(*à Brutus.*)
C'est sur vous seul ici que nos yeux sont ouverts :
C'est vous qui le premier avez rompu nos fers :
De notre liberté soutenez la querelle ;
Brutus en est le père, & doit parler pour elle.

SCENE II.

LE SENAT, ARONS, ALBIN, Suite.

(Arons *entre par le côté du théâtre, précédé de deux Licteurs & d'*Albin *son confident; il passe devant les Consuls & le Sénat qu'il salue; & il va s'asseoir sur un siége préparé pour lui sur le devant du théâtre.*)

ARONS.

CONSULS & vous Sénat, qu'il m'est doux d'être admis
Dans ce Conseil sacré de sages ennemis,
De voir tous ces héros dont l'équité sévère
N'eut, jusques aujourd'hui, qu'un reproche à se faire;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus.
Loin des cris de ce peuple indocile & barbare,
Que la fureur conduit, réunit & sépare,
Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour,
Qui menace & qui craint, règne & sert en un jour;
Dont l'audace....

BRUTUS.

Arrêtez, sachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de respect les citoyens de Rome.
La gloire du Sénat est de représenter
Ce peuple vertueux que l'on ose insulter.
Quittez l'art avec nous; quittez la flatterie;
Ce poison qu'on prépare à la cour d'Etrurie,
N'est point encor connu dans le Sénat romain.
Poursuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un discours si hautain,

Que touché des malheurs où cet Etat s'expoſe;
Comme un de ſes enfans j'embraſſe ici ſa cauſe.

Vous voyez quel orage éclate autour de vous,
C'eſt en vain que Titus en détourna les coups;
Je vois avec regret ſa valeur & ſon zèle
N'aſſurer aux Romains qu'une chûte plus belle.
Sa victoire affaiblit vos remparts déſolés;
Du ſang qui les inonde ils ſemblent ébranlés.
Ah! ne refuſez plus une paix néceſſaire:
Si du peuple Romain le Sénat eſt le père,
Porſenna l'eſt des rois que vous perſécutez.

Mais vous, du nom romain vengeurs ſi redoutés,
Vous des droits des mortels éclairés interprêtes,
Vous qui jugez les rois, regardez où vous êtes.
Voici ce Capitole, & ces mêmes autels,
Où jadis, atteſtant tous les dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre roi jurer d'être fidèle.
Quels dieux ont donc changé les droits des ſouverains?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis ſi ſaints?
Qui du front de Tarquin ravit le diadême?
Qui peut de vos ſermens vous dégager?

BRUTUS.

Lui-même.
N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéiſſance & non point d'eſclavage;
Et puiſqu'il vous ſouvient d'avoir vu dans ces lieux
Le Sénat à ſes pieds, faiſant pour lui des vœux;

Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguſte,
Devant ces mêmes dieux, il jura d'être juſte.
De ſon peuple & de lui tel était le lien;
Il nous rend nos ſermens lorſqu'il trahit le ſien:
Et dès qu'aux lois de Rome il oſe être infidelle,
Rome n'eſt plus ſujette & lui ſeul eſt rebelle.

ARONS.

Ah! quand il ſerait vrai que l'abſolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà ſon devoir;
Qu'il en eût trop ſuivi l'amorce enchantereſſe;
Quel homme eſt ſans erreur? & quel roi ſans foibleſſe?
Eſt-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous, nés tous ſes ſujets; vous, faits pour obéir!
Un fils ne s'arme point contre un coupable père;
Il détourne les yeux, le plaint & le révère.
Les droits des ſouverains ſont-ils moins précieux?
Nous ſommes leurs enfans; leurs juges ſont les dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en ſa colère,
N'allez pas mériter un préſent plus ſévère;
Trahir toutes les lois en voulant les venger;
Et renverſer l'Etat au lieu de le changer.
Inſtruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin ſera plus juſte, & plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des peuples & des rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage ſacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'eſt plus temps: chaque Etat a ſes lois, (1)
Qu'il tient de ſa nature, ou qu'il change à ſon choix.

Eſclaves

Eſclaves de leurs rois, & même de leurs prêtres,
Les Toſcans ſemblent nés pour ſervir ſous des maîtres:
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût eſclave comme eux.
La Grèce entière eſt libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux languit aſſujettie.
Rome eut ſes Souverains, mais jamais abſolus
Son premier citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de ſa grandeur ſuprême.
Numa qui fit nos lois, y fut ſoumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix:
Chez les Toſcans, chez vous elle a choiſi ſes rois;
Ils nous ont apporté, du fond de l'Etrurie,
Les vices de leur cour avec la tyrannie.

(*il ſe lève.*)

Pardonnez-nous, grands Dieux! ſi le peuple Romain
A tardé ſi long-temps à condamner Tarquin.
Le ſang qui régorgea ſous ſes mains meurtrières,
De notre obéiſſance a rompu les barrières.
Sous un ſceptre de fer tout ce peuple abattu,
A force de malheurs a repris ſa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes;
Le bien public eſt né de l'excès de ſes crimes;
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toſcans,
S'ils pouvaient, à leur tour, être las des tyrans.

(*Les Conſuls deſcendent vers l'autel, & le Sénat ſe lève.*)

O Mars! dieu des héros, de Rome & des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles!
Sur ton autel ſacré, Mars, reçois nos ſermens,
Pour ce Sénat, pour moi, pour tes dignes enfans.

Si dans le sein de Rome il se trouvait un traître,
Qui regrettât les rois & qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourmens :
Que sa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laisse ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des tyrans, que Rome entière abhorre.

ARONS *avançant vers l'autel.*

Et moi, sur cet autel qu'ainsi vous profanez,
Je jure au nom du roi que vous abandonnez,
Au nom de Porsenna, vengeur de sa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

(*Les Sénateurs font un pas vers le Capitole.*)

Sénateurs, arrêtez, ne vous séparez pas ;
Je ne me suis pas plaint de tous vos attentats.
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Est-elle une victime à Rome consacrée ?
Et donnez-vous des fers à ses royales mains,
Pour mieux braver son père & tous les souverains ?
Que dis-je ! tous ces biens, ces trésors, ces richesses
Que des Tarquins dans Rome épuisaient les largesses,
Sont-ils votre conquête, ou vous sont-ils donnés ?
Est-ce pour les ravir que vous le détrônez ?
Sénat, si vous l'osez, que Brutus les dénie.

BRUTUS *se tournant vers Arons.*

Vous connaissez bien mal, & Rome & son génie.
Ces pères des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre & dans la pauvreté ;
Au-dessus des trésors que sans peine ils vous cèdent,
Leur gloire est de dompter les rois qui les possèdent.(2)
Prenez cet or, Arons, il est vil à nos yeux.
Quant au malheureux sang d'un tyran odieux,

Malgré la juſte horreur que j'ai pour ſa famille,
Le Sénat à mes ſoins a confié ſa fille.
Elle n'a point ici de ces reſpects flatteurs,
Qui des enfans des rois empoiſonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe & la molleſſe
Dont la cour des Tarquins enivra ſa jeuneſſe;
Mais je fais ce qu'on doit de bontés & d'honneur,
A ſon ſexe, à ſon âge, & ſurtout au malheur.
Dès ce jour, en ſon camp, que Tarquin la revoie;
Mon cœur même en conçoit une ſecrète joie.
Qu'aux tyrans déſormais rien ne reſte en ces lieux,
Que la haine de Rome & le courroux des dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour, ce temps doit vous ſuffire.
Ma maiſon cependant eſt votre ſureté,
Jouiſſez-y des droits de l'hoſpitalité.
Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce.
Ce ſoir à Porſenna rapportez ma réponſe:
Reportez-lui la guerre, & dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le Sénat romain.
(*aux Sénateurs.*)
Et nous du Capitole allons orner le faîte,
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre ſa tête;
Suſpendons ces drapeaux, & ces dards tout ſanglans
Que ſes heureuſes mains ont ravis aux Toſcans.
Ainſi puiſſe toujours, plein du même courage,
Mon ſang, digne de vous, vous ſervir d'âge en âge!
Dieux! protégez ainſi contre nos ennemis
Le conſulat du père, & les armes du fils!

SCENE III.

ARONS, ALBIN.

(*Qui ſont ſuppoſés être entrés de la ſalle d'audience dans un autre appartement de la maiſon de Brutus.*)

ARONS.

As-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet eſprit d'un Sénat qui ſe croit invincible?
Il le ſerait, Albin, ſi Rome avait le temps
D'affermir cette audace au cœur de ſes enfans.
Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inſpire une grandeur
Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de ſon cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour & l'eſclavage
Amolliſſaient leurs mœurs, énervaient leur courage,
Leurs rois, trop occupés à dompter leurs ſujets,
De nos heureux Toſcans ne troublaient point la paix
Mais ſi ce fier Sénat réveille leur génie,
Si Rome eſt libre, Albin, c'eſt fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avait rendu plus doux,
Vont reprendre leur rage & s'élancer ſur nous.
Etouffons dans leur ſang la ſemence féconde
Des maux de l'Italie & des troubles du monde.
Affranchiſſons la terre : & donnons aux Romains
Ces fers qu'ils deſtinaient au reſte des humains.
Meſſala viendra-t-il? Pourrai-je ici l'entendre?
Oſera-t-il?....

ALBIN.

Seigneur, il doit ici ſe rendre;

A toute heure il y vient: Titus eſt ſon appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler? Puis-je compter ſur lui?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Meſſala conſpire;
Pour changer ſes deſtins plus que ceux de l'Empire;
Il eſt ferme, intrépide, autant que ſi l'honneur
Ou l'amour du pays excitait ſa valeur;
Maître de ſon ſecret, & maître de lui-même,
Impénétrable & calme en ſa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorſque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux;
Et ſes lettres depuis.... mais je le vois paraître.

SCENE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

Genereux Meſſala, l'appui de votre maître,
Hé bien, l'or de Tarquin, les préſens de mon roi,
Des Sénateurs romains n'ont pu tenter la foi?
Les plaiſirs d'une cour, l'eſpérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pu porter d'atteinte?
Ces fiers Patriciens ſont-ils autant de dieux,
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux?
Sont-ils ſans paſſions, ſans intérêt, ſans vice?

MESSALA.

Ils oſent s'en vanter; mais leur feinte juſtice,

Leur âpre auſtérité que rien ne peut gagner,
N'eſt dans ces cœurs hautains que la ſoif de régner:
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême,
Ils ont briſé le joug pour l'impoſer eux-même.
De notre liberté ces illuſtres vengeurs,
Armés pour la défendre, en ſont les oppreſſeurs.
Sous les noms ſéduiſans de Patrons & de Pères,
Ils affectent des rois les démarches altières.
Rome a changé de fers; & ſous le joug des grands,
Pour un roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens en eſt-il d'aſſez ſage,
Pour déteſter tous bas cet indigne eſclavage?

MESSALA.

Peu ſentent leur état: leurs eſprits égarés,
De ce grand changement ſont encore enivrés.
Le plus vil citoyen, dans ſa baſſeſſe extrême,
Ayant chaſſé les rois penſe être roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, Seigneur, j'ai des amis
Qui ſous ce joug nouveau ſont à regret ſoumis;
Qui dédaignant l'erreur des peuples imbéciles,
Dans ce torrent fougueux reſtent ſeuls immobiles;
Des mortels éprouvés, dont la tête & les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les Etats.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'eſpère?
Serviront-ils leur Prince?

MESSALA.

Ils ſont prêts à tout faire:
Tout leur ſang eſt à vous. Mais ne prétendez pas
Qu'en aveugles ſujets ils ſervent des ingrats.

Ils ne se piquent point du devoir fanatique (3)
De servir de victime au pouvoir despotique,
Ni du zèle insensé de courir au trépas,
Pour venger un tyran qui ne les connaît pas.
Tarquin promet beaucoup ; mais devenu leur maître,
Il les oublira tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les grands : dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, & bientôt ennemis.
Nous sommes de leur gloire un instrument servile,
Rejeté par dédain dès qu'il est inutile,
Et brisé sans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter sur eux ;
Ils demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom seul impose à ce peuple volage,
Un chef assez puissant pour obliger le roi,
Même après le succès, à nous tenir sa foi ;
Ou si de nos desseins la trame est découverte,
Un chef assez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus...

MESSALA.

Il est l'appui de Rome, il est fils de Brutus ;
Cependant....

ARONS.

De quel œil voit-il les injustices,
Dont ce Sénat superbe a payé ses services ?
Lui seul a sauvé Rome, & toute sa valeur
En vain du consulat lui mérita l'honneur,
Je sais qu'on le refuse.

MESSALA.

Et je sais qu'il murmure :
Son cœur altier & prompt est plein de cette injure :
Pour toute récompense il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'observe d'assez près son ame impérieuse,
Et de son fier courroux la fougue impétueuse ;
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer,
Il y marche en aveugle ; on l'y peut égarer.
La bouillante jeunesse est facile à séduire :
Mais que de préjugés nous aurions à détruire !
Rome, un consul, un père, & la haine des rois,
Et l'horreur de la honte, & surtout ses exploits.
Connaissez donc Titus, voyez toute son ame,
Le courroux qui l'aigrit, le poison qui l'enflamme ;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait !

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce secret de son cœur ;
Il en rougit lui-même : & cette ame inflexible
N'ose avouer qu'elle aime, & craint d'être sensible.
Parmi les passions dont il est agité,
Sa plus grande fureur est pour la liberté.

ARONS.

C'est donc des sentimens & du cœur d'un seul homme,
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le sort de Rome !

(*à Albin.*)

Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre sur l'heure aux tentes de Tarquin.

(*à Messala.*)

Entrons chez la princesse. Un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque science:
Je lirai dans son ame, & peut-être ses mains
Vont former l'heureux piége où j'attends les Romains.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(*Le théatre représente, ou eſt ſuppoſé repréſenter un appartement du palais des Conſuls.*)

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

NON, c'eſt trop offenſer ma ſenſible amitié.
Qui peut de ſon ſecret me cacher la moitié,
En dit trop & trop peu, m'offenſe & me ſoupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi! vous dont la douleur
Du Sénat avec moi déteſta la rigueur,
Qui verſiez dans mon ſein ce grand ſecret de Rome,
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand homme!
Comment avez-vous pu dévorer ſi long-temps
Une douleur plus tendre, & des maux plus touchans?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.
Quoi donc! l'ambition qui domine en votre ame,
Eteignait-elle en vous de ſi chers ſentimens?
Le Sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens?

Le haïssez-vous plus que vous n'aimez Tullie?

TITUS.

Ah! j'aime avec transport: je hais avec furie:
Je suis extrême en tout, je l'avoue, & mon cœur
Voudrait en tout se vaincre, & connaît son erreur.

MESSALA.

Et pourquoi, de vos mains déchirant vos blessures,
Déguiser votre amour, & non pas vos injures?

TITUS.

Que veux-tu, Messala? J'ai, malgré mon courroux,
Prodigué tout mon sang pour ce Sénat jaloux.
Tu le sais, ton courage eut part à ma victoire.
Je sentais du plaisir à parler de ma gloire,
Mon cœur, énorgueilli des succès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats;
On confie aisément des malheurs qu'on surmonte:
Mais qu'il est accablant de parler de sa honte!

MESSALA.

Quelle est donc cette honte, & ce grand repentir?
Et de quels sentimens auriez-vous à rougir?

TITUS.

Je rougis de moi-même, & d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire

MESSALA.

Quoi donc! l'ambition, l'amour & ses fureurs,
Sont-ce des passions indignes des grands cœurs?

TITUS,

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable;
De ce conseil de rois l'orgueil insupportable

Mépriſe ma jeuneſſe, & me refuſe un rang
Brigué par ma valeur, & payé par mon ſang.
Au milieu du dépit dont mon ame eſt ſaiſie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie.
On te l'enlève, hélas! trop aveugle courroux!
Tu n'oſais y prétendre, & ton cœur eſt jaloux.
Je l'avoûrai, ce feu, que j'avais ſu contraindre,
S'irrite en s'échappant, & ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait; elle partait: mon cœur
De ſa funeſte flamme allait être vainqueur:
Je rentrais dans mes droits: je ſortais d'eſclavage. (b)
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage?
Moi le fils de Brutus, moi l'ennemi des rois, (c)
C'eſt du ſang de Tarquin que j'attendrais des lois?
Elle refuſe encor de m'en donner, l'ingrate!
Et par-tout dédaigné, par-tout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, & la honte, & l'amour,
De mes ſens ſoulevés diſpoſent tour à tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance?

TITUS

Toujours de tes conſeils j'ai chéri la prudence.
Hé bien, fais-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve & votre amour & vos reſſentimens.
Faudra-t-il donc toujours que Titus autoriſe
Ce Sénat de tyrans, dont l'orgueil nous maîtriſe?
Non; s'il vous faut rougir, rougiſſez en ce jour
De votre patience, & non de votre amour.

Quoi ! pour prix de vos feux, & de tant de vaillance,
Citoyen sans pouvoir, amant sans espérance,
Je vous verrais languir victime de l'Etat,
Oublié de Tullie, & bravé du Sénat ?
Ah ! peut-être, Seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pu gagner l'une, & se venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon esprit éperdu ?
Moi, j'aurais pu fléchir sa haine ou sa vertu ?
N'en parlons plus : tu vois les fatales barrières (*d*)
Qu'élèvent entre nous nos devoirs & nos pères :
Sa haine désormais égale mon amour.
Elle va donc partir ?

MESSALA.

Oui, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend justice ;
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah ! ce ciel plus propice
Lui destinait peut-être un Empire plus doux ;
Et sans ce fier Sénat, sans la guerre, sans vous.....
Pardonnez ; vous savez quel est son héritage ?
Son frère ne vit plus, Rome était son partage.
Je m'emporte, Seigneur : mais si pour vous servir,
Si pour vous rendre heureux il ne faut que périr ;
Si mon sang....

TITUS.

Non, ami, mon devoir est le maître.
Non, crois-moi, l'homme est libre au moment qu'il veut l'être.

Je l'avoue, il eſt vrai, ce dangereux poiſon
A pour quelques momens égaré ma raiſon;
Mais le cœur d'un ſoldat ſait dompter la molleſſe;
Et l'amour n'eſt puiſſant que par notre faibleſſe.

MESSALA.

Vous voyez des Toſcans venir l'ambaſſadeur;
Cet honneur qu'il vous rend...

TITUS.

Ah! quel funeſte honneur!
Que me veut-il? C'eſt lui qui m'enlève Tullie;
C'eſt lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCENE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

APRES avoir en vain, près de votre Sénat,
Tenté ce que j'ai pu pour ſauver cet Etat,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juſte hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome, & ſoutient ſon pays
Au bord du précipice où le Sénat l'a mis.
Ah! que vous étiez digne, & d'un prix plus auguſte,
Et d'un autre adverſaire, & d'un parti plus juſte!
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne ſalaire aurait été payé!
Il eſt, il eſt des rois, j'oſe ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le ſort de leur Empire,

Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome épriſe, & le Sénat jaloux.
Je vous plains de ſervir ſous ce maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche;
Qui, né pour obéir, ſe fait un lâche honneur
D'appeſantir ſa main ſur ſon libérateur;
Lui qui, s'il n'uſurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grace à vos ſoins, Seigneur, & mes ſoupçons
De vos bontés pour moi reſpectent les raiſons.
Je n'examine point ſi votre politique
Penſe armer mes chagrins contre ma République,
Et porter mon dépit, avec un art ſi doux,
Aux indiſcrétions qui ſuivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchiſe;
Ce cœur eſt tout ouvert & n'a rien qu'il déguiſe.
Outragé du Sénat j'ai droit de le haïr;
Je le hais : mais mon bras eſt prêt à le ſervir.
Quand la cauſe commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ſes fils éteint toute querelle;
Vainqueurs de nos débats nous marchons réunis;
Et nous ne connaiſſons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je ſuis & ce que je veux être.
Soit grandeur, ſoit vertu, ſoit préjugé, peut-être;
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, Seigneur, ce ſénat rigoureux,
Tout injuſte pour moi, tout jaloux qu'il peut être;
Que l'éclat d'une cour & le ſceptre d'un maître.
Je ſuis fils de Brutus, & je porte en mon cœur
La liberté gravée, & les rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainſi qu'à vous la liberté m'eſt chère;
Quoique né ſous un roi j'en goûte les appas;
Vous vous perdez pour elle, & n'en jouiſſez pas.
Eſt-il donc, entre nous, rien de plus deſpotique
Que l'eſprit d'un Etat qui paſſe en République?
Vos lois ſont vos tyrans: leur barbare rigueur
Devient ſourde au mérite, au ſang, à la faveur,
Le Sénat vous opprime, & le peuple vous brave;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur eſclave.
Le citoyen de Rome, inſolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche; il voit d'un œil ſévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire,
Et d'un banniſſement le décret odieux
Devient le prix du ſang qu'on a verſé pour eux.
Je ſais bien, que la cour, Seigneur, a ſes naufrages;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté dont on ſe vante ailleurs,
Etale auprès d'un roi ſes dons les plus flatteurs.
Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du ſouverain, de ſes rayons couvert,
Vous ne ſervez qu'un maître, & le reſte vous ſert.
Ebloui d'un éclat qu'il reſpecte & qu'il aime,
Le vulgaire applaudit juſqu'à nos fautes même;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les ſévères lois ſe taiſent devant nous.
Ah! que né pour la cour, ainſi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes!

Je

Je vous l'ai déjà dit; il vous aimait, Seigneur;
Il aurait avec vous partagé sa grandeur;
Du Sénat à vos pieds la fierté prosternée
Aurait...

TITUS.

J'ai vu sa cour, & je l'ai dédaignée.
Je pourrais, il est vrai, mendier son appui,
Et son premier esclave être tyran sous lui;
Grâce au ciel! je n'ai point cette indigne faiblesse:
Je veux de la grandeur, & la veux sans bassesse.
Je sens que mon destin n'était point d'obéir,
Je combattrai vos rois, retournez les servir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de constance,
Mais songez que lui-même éleva votre enfance;
Il s'en souvient toujours: hier encor, Seigneur,
En pleurant avec moi son fils & son malheur;
Titus, me disait-il, soutiendrait ma famille,
Et lui seul méritait mon Empire & ma fille.

TITUS *en se détournant.*

Sa fille! Dieux! Tullie? O vœux infortunés!

ARONS *en regardant Titus.*

Je la ramène au roi que vous abandonnez:
Elle va, loin de vous & loin de sa patrie,
Accepter pour époux le roi de Ligurie.
Vous cependant ici servez votre Sénat,
Persécutez son père, opprimez son Etat;
J'espère que bientôt ces voûtes embrasées,
Ce Capitole en cendre, & ces tours écrasées,
Du Sénat & du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont servir de flambeaux.

SCENE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Ah! mon cher Meſſala, dans quel trouble il me laiſſe!
Tarquin me l'eût donnée! ô douleur qui me preſſe!
Moi, j'aurais pu!... mais non, miniſtre dangereux,
Tu venais épier le ſecret de mes feux.
Hélas! en me voyant ſe peut-il qu'on l'ignore!
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faibleſſe, il retourne à ſa cour
Inſulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pu l'épouſer! lui conſacrer ma vie!
Le ciel à mes deſirs eût deſtiné Tullie!
Malheureux que je ſuis!

MESSALA.

Vous pourriez être heureux;
Arons pourrait ſervir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Banniſſons un eſpoir ſi frivole:
Rome entière m'appelle aux murs du capitole.
Le peuple raſſemblé ſous ces arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire, & pleins de mes travaux,
M'attend pour commencer les ſermens redoutables,
De notre liberté garants inviolables.

MESSALA.

Allez servir ces rois.

TITUS.

Oui, je les veux servir;
Oui, tel est mon devoir, & je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémissez pourtant!

TITUS.

Ma victoire est cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en sera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je suis.

MESSALA.

Allons, suivons ses pas, aigrissons ses ennuis;
Enfonçons dans son cœur le trait qui le déchire.

SCENE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARRETEZ, Messala, j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, Seigneur?

BRUTUS.

A vous. Un funeste poison
Se répand en secret sur toute ma maison.

Tiberinus mon fils, aigri contre son frère,
Laisse éclater déjà sa jalouse colère;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le Sénat son fier ressentiment.
L'ambassadeur Toscan, témoin de leur faiblesse,
En profite avec joie autant qu'avec adresse.
Il leur parle, & je crains les discours séduisans
D'un ministre vieilli dans l'art des courtisans.
Il devait dès demain retourner vers son maître;
Mais un jour quelquefois est beaucoup pour un traître.
Messala, je prétends ne rien craindre de lui;
Allez lui commander de partir aujourd'hui:
Je le veux.

MESSALA.

C'est agir sans doute avec prudence,
Et vous serez content de mon obéissance.

BRUTUS.

Ce n'est pas tout: mon fils avec vous est lié;
Je sais sur son esprit ce que peut l'amitié.
Comme sans artifice il est sans défiance,
Sa jeunesse est livrée à votre expérience.
Plus il se fie à vous, plus je dois espérer
Qu'habile à le conduire, & non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abusant de son âge,
Tirer de ses erreurs un indigne avantage;
Le rendre ambitieux & corrompre son cœur.

MESSALA.

C'est de quoi dans l'instant je lui parlais, Seigneur.
Il sait vous imiter, servir Rome & lui plaire;
Il aime aveuglément sa patrie & son père.

BRUTUS.

Il le doit : mais surtout il doit aimer les lois :
Il doit en être esclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer, n'aime point sa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux si son bras l'a servie.

BRUTUS.

Il a fait son devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le sien,
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non : le consulat n'est point fait pour son âge ;
J'ai moi-même à mon fils refusé mon suffrage.
Croyez-moi, le succès de son ambition
Serait le premier pas vers la corruption.
Le prix de la vertu serait héréditaire ;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop assuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe & dans l'oisiveté.
Le dernier des Tarquins en est la preuve insigne.
Qui naquit dans la pourpre en est rarement digne.
Nous préservent les cieux d'un si funeste abus,
Berceau de la mollesse & tombeau des vertus !
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Représentez-lui mieux sa véritable gloire ;
Etouffez dans son cœur un orgueil insensé :
C'est en servant l'Etat qu'il est récompensé.
De toutes les vertus mon fils doit un exemple ;
C'est l'appui des Romains que dans lui je contemple

Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaissez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui;
Tempérez cette ardeur de l'esprit d'un jeune homme:
Le flatter c'est le perdre, & c'est outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, Seigneur, à le suivre aux combats;
J'imitais sa valeur, & ne l'instruisais pas.
J'ai peu d'autorité; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, & jamais n'encensez ses erreurs;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

SCENE V.

MESSALA *seul.*

Il n'est point de tyran plus dur, plus haïssable,
Que la sévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu,
Cet orgueil insultant de ta fausse vertu.
Colosse qu'un vil peuple éleva sur nos têtes,
Je pourrai t'écraser, & les foudres sont prêtes.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS *une lettre à la main.*

Je commence à goûter une juſte eſpérance;
Vous m'avez bien ſervi par tant de diligence;
Tout ſuccède à mes vœux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le ſort de Rome, & celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale?
A-t-on bien obſervé la porte Quirinale?
L'aſſaut ſera-t-il prêt, ſi par nos conjurés
Les remparts cette nuit ne nous ſont point livrés?
Tarquin eſt-il content? Crois-tu qu'on l'introduiſe,
Ou dans Rome ſanglante, ou dans Rome ſoumiſe?

ALBIN.

Tout ſera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déjà le fruit;
Il penſe de vos mains tenir ſon diadême;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porſenna même.

ARONS.

Ou les dieux, ennemis d'un prince malheureux,
Confondront des deſſeins ſi grands, ſi dignes d'eux;
Ou demain ſous ſes lois Rome ſera rangée:
Rome en cendre, peut-être, & dans ſon ſang plongée.

Mais il vaut mieux qu'un roi, sur le trône remis,
Commande à des sujets malheureux & soumis;
Que d'avoir à dompter, au sein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.
(*à Albin.*)
Allez, j'attends ici la princesse en secret.
(*à Messala.*)
Messala, demeurez.

SCENE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

EH bien! qu'avez-vous fait?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage?
Dans le parti des rois pensez-vous qu'il s'engage?

MESSALA.

Je vous l'avais prédit: l'inflexible Titus
Aime trop sa patrie, & tient trop de Brutus.
Il se plaint du Sénat, il brûle pour Tullie;
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalousie,
Le feu de son jeune âge & de ses passions,
Semblaient ouvrir son ame à mes séductions;
Cependant, qui l'eût cru? la liberté l'emporte:
Son amour est au comble, & Rome est la plus forte.
J'ai tenté, par degrés, d'effacer cette horreur
Que pour le nom de roi, Rome imprime en son cœur.

En vain j'ai combattu ce préjugé sévère;
Le seul nom des Tarquins irritait sa colère;
De son entretien même il m'a soudain privé,
Et je hasardais trop si j'avais achevé.

ARONS.

Ainsi de le fléchir Messala désespère.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obstacle à vous donner son frère:
Et j'ai du moins séduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi! vous auriez déjà gagné Tiberinus?
Par quels ressorts secrets, par quelle heureuse intrigue?

MESSALA.

Son ambition seule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit, depuis long-temps,
De son frère & de lui les honneurs différens.
Ces drapeaux suspendus à ces voûtes fatales,
Ces festons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains & celui de Brutus
Dans ces solemnités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts qui, dans son ame aigrie,
Echauffent le poison de sa secrète envie.
Et cependant, Titus, sans haine & sans courroux,
Trop au-dessus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de son char de victoire,
Et semble en l'embrassant l'accabler de sa gloire.
J'ai saisi ces momens, j'ai su peindre à ses yeux,
Dans une cour brillante un rang plus glorieux.
J'ai pressé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome après le rang suprême;

Je l'ai vu s'éblouir, je l'ai vu s'ébranler;
Il eſt à vous, Seigneur, & cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale?

MESSALA.

Titus ſeul y commande, & ſa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos deſtins;
C'eſt un dieu qui préſide au ſalut des Romains.
Gardez de haſarder cette attaque ſoudaine,
Sûre avec ſon appui, ſans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais ſi du conſulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la ſuprême grandeur,
Et Tullie, & le trône offerts à ſon courage?

MESSALA.

Le trône eſt un affront à ſa vertu ſauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, Seigneur.
Il l'aime d'autant plus qu'il combat ſon ardeur.
Il brûle pour la fille en déteſtant le père;
Il craint de lui parler, il gémit de ſe taire;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ſes pleurs;
Et de l'amour encore il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un ſi cruel orage,
Un moment quelquefois renverſe un grand courage.
Je ſais quel eſt Titus: ardent, impétueux,
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.

La fière ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer sa flamme.
Avec plaisir sans doute il verrait à ses pieds
Des sénateurs tremblans les fronts humiliés;
Mais je vous tromperais, si j'osais vous promettre
Qu'à cet amour fatal il veuille se soumettre.
Je peux parler encore, & je vais aujourd'hui...

ARONS.

Puisqu'il est amoureux, je compte encor sur lui.
Un regard de Tullie, un seul mot de sa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les subtils détours & tout l'art séducteur
D'un chef de conjurés & d'un ambassadeur.
N'espérons des humains rien que par leur faiblesse.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendresse,
Voilà des conjurés qui serviront mon roi;
C'est d'eux que j'attends tout; ils sont plus forts que moi.

(Tullie entre. Messala se retire.)

SCÈNE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MADAME, en ce moment je reçois cette lettre
Qu'en vos augustes mains mon ordre est de remettre,
Et que jusqu'en la mienne a fait passer Tarquin.

TULLIE.

Dieux! protégez mon père, & changez son destin.

(elle lit.)

„ Le trône des Romains peut sortir de sa cendre :
„ Le vainqueur de son roi peut en être l'appui :
„ Titus est un héros ; c'est à lui de défendre
„ Un sceptre que je veux partager avec lui.
„ Vous, songez que Tarquin vous a donné la vie ;
„ Songez que mon destin va dépendre de vous.
„ Vous pourriez refuser le roi de Ligurie ;
„ Si Titus vous est cher, il sera votre époux.„
Ai-je bien lu ?... Titus ?... Seigneur... est-il possible ?
Tarquin, dans ses malheurs jusqu'alors inflexible,
Pourrait ?... mais d'où fait-il ?... & comment ?... Ah !
Seigneur !
Ne veut-on qu'arracher les secrets de mon cœur ?
Epargnez les chagrins d'une triste Princesse ;
Ne tendez point de piége à ma faible jeunesse.

ARONS.

Non, Madame, à Tarquin je ne sais qu'obéir,
Ecouter mon devoir, me taire & vous servir.
Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des secrets, qu'en mon sein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil présomptueux
Vers le voile sacré que vous jetez sur eux.
Mon devoir seulement m'ordonne de vous dire
Que le ciel veut par vous relever cet Empire,
Que ce trône est un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je servirais mon père, & ferais à Titus !
Seigneur, il se pourrait....

ARONS.

N'en doutez point, Princeſſe.
Pour le ſang de ſes rois ce héros s'intéreſſe.
De ces républicains la triſte auſtérité,
De ſon cœur généreux révolte la fierté ;
Les refus du Sénat ont aigri ſon courage ;
Il penche vers ſon prince ; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans ſon cœur prétendu pénétrer ;
Mais puiſqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
Quel œil, ſans s'éblouir, peut voir un diadême
Préſenté par vos mains, embelli par vous-même ?
Parlez-lui ſeulement, vous pourrez tout ſur lui.
De l'ennemi des rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au Sénat, rendez à votre père,
Ce grand appui de Rome & ſon dieu tutélaire ;
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains,
Et la cauſe d'un père, & le ſort des Romains.

SCENE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

CIEL ! que je dois d'encens à ta bonté propice !
Mes pleurs t'ont déſarmé, tout change : & ta juſtice ;
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompenſant, les met en liberté.
(*à Algine.*)
Va le chercher, va, cours. Dieux ! il m'évite encore :
Faut-il qu'il ſoit heureux, hélas ! & qu'il l'ignore ?

Mais... n'écoutai-je point un espoir trop flatteur?
Titus pour le Sénat a-t-il donc tant d'horreur?
Que dis-je? hélas! devrais-je au dépit qui le presse
Ce que j'aurais voulu devoir à sa tendresse?

ALGINE.

Je sais que le Sénat alluma son courroux,
Qu'il est ambitieux, & qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi; n'en doute point: il m'aime.
Va, dis-je.....

(Algine sort.)

Cependant, ce changement extrême...
Ce billet!... De quels soins mon cœur est combattu!
Eclatez mon amour, ainsi que ma vertu!
La gloire, la raison, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi! mon père à mes feux va devoir sa couronne!
De Titus & de lui je ferais le lien!
Le bonheur de l'Etat va donc naître du mien!
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du sort où nous n'osions prétendre?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes justes transports,
T'entendre sans regrets, te parler sans remords?
Tous mes maux sont finis: Rome, je te pardonne:
Rome, tu vas servir si Titus t'abandonne;
Sénat, tu vas tomber si Titus est à moi;
Ton héros m'aime; tremble, & reconnais ton roi;

SCENE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MADAME, eſt-il bien vrai ? Daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,
Si juſtement haï, ſi coupable envers vous ?
Cet ennemi ?

TULLIE.

Seigneur, tout eſt changé pour nous.
Le deſtin me permet.... Titus.... il faut me dire,
Si j'avais ſur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh ! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime & de mon déſeſpoir ?
Vous ne l'avez que trop, cet empire funeſte :
L'amour vous a ſoumis mes jours que je déteſte.
Commandez, épuiſez votre juſte courroux ;
Mon ſort eſt en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi ! Titus tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi ! je ne ſerais plus l'objet de votre haine !
Ah ! Princeſſe, achevez ; quel eſpoir enchanteur
M'élève en un moment au faîte du bonheur ?

TULLIE *en donnant la lettre.*

Lisez, rendez heureux, vous, Tullie, & mon père.

(tandis qu'il lit.)

Je puis donc me flatter.... mais quel regard sévère!
D'où vient ce morne accueil, & ce front consterné?
Dieux!....

TITUS.

Je suis des mortels le plus infortuné,
Le sort dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur & soudain me l'arrache;
Et pour combler les maux que mon cœur a soufferts,
Je puis vous posséder, je vous aime, & vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome ou vous; & je n'ai désormais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu? quand ma main te donne un diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime;
Je ne m'en cache plus: un trop juste pouvoir,
Autorisant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie;
Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de ses sentimens s'expliquer sans rougir,
Ingrat, est le moment qu'il m'en faut repentir.
Que m'oses-tu parler de malheur & de crime?
Ah! servir des ingrats contre un roi légitime,

M'opprimer,

M'opprimer, me chérir, déteſter mes bienfaits ;
Ce ſont-là mes malheurs, & voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, & mets dans la balance
Les refus du Sénat, & la toute-puiſſance.
Choiſis de recevoir ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, & de Rome ou de moi.
Inſpirez-lui, grands Dieux ! le parti qu'il doit prendre.

TITUS *en lui rendant la lettre.*

Mon choix eſt fait.

TULLIE.

Hé bien ? crains-tu de me l'apprendre ?
Parle, oſe mériter ta grâce ou mon courroux.
Quel ſera ton deſtin ?...

TITUS.

D'être digne de vous ;
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle ;
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle ;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter ;
De vous perdre, Madame, & de vous mériter.

TULLIE.

Ainſi donc pour jamais.....

TITUS.

Ah ! pardonnez, Princeſſe :
Oubliez ma fureur, épargnez ma faibleſſe ;
Ayez pitié d'un cœur de ſoi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter, ni vous ſuivre.
Ni pour vous, ni ſans vous, Titus ne ſaurait vivre ;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle eſt encore à toi.

TITUS.

Hé bien, ſi vous m'aimez, ayez l'ame Romaine,
Aimez ma République, & ſoyez plus que reine;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des rois,
L'amour de mon pays, & l'amour de mes lois.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père:
Que les Romains vaincus en généroſité,
A la fille des rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui? moi j'irais trahir?...

TITUS.

Mon déſeſpoir m'égare;
Non, toute trahiſon eſt indigne & barbare.
Je ſais ce qu'eſt un père, & ſes droits abſolus;
Je ſais... que je vous aime... & ne me connais plus.

TULLIE.

Ecoute au moins ce ſang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh! dois-je écouter moins mon ſang & ma patrie?

TULLIE.

Ta patrie! ah barbare! en eſt-il donc ſans moi?

TITUS

Nous ſommes ennemis... La nature, la loi,
Nous impoſe à tous deux un devoir ſi farouche.

TULLIE.

Nous ennemis! ce nom peut ſortir de ta bouche!

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Ose donc me servir;
Tu m'aimes, venge-moi.

SCENE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, Licteurs.

BRUTUS *à Tullie.*

MADAME, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pu vous rendre à vos dieux domestiques;
Tarquin même en ce temps, prompt à vous oublier,
Et du soin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant sa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé sa fille.
Souffrez que je rappelle un triste souvenir:
Je vous privai d'un père, & dus vous en servir.
Allez, & que du trône où le ciel vous appelle,
L'inflexible équité soit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéisse, obéissez aux lois;
Tremblez en contemplant tout le devoir des rois;
Et si de vos flatteurs la funeste malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la justice;
Prête alors d'abuser du pouvoir souverain,
Souvenez-vous de Rome, & songez à Tarquin:

Et que ce grand exemple, où mon espoir se fonde,
Soit la leçon des rois & le bonheur du monde.
(*à Arons.*)
Le Sénat vous la rend, Seigneur, & c'est à vous
De la remettre aux mains d'un père & d'un époux.
Proculus va vous suivre à la porte sacrée.

TITUS *éloigné.*

O de ma passion fureur désespérée!
(*il va vers Arons.*)
Je ne souffrirai point, non... permettez, Seigneur...
(*Brutus & Tullie sortent avec leur suite*)
(*Arons & Messala restent.*)
Dieux! ne mourrai-je point de honte & de douleur?
(*à Arons.*)
Pourrai-je vous parler?

ARONS.

Seigneur, le temps me presse;
Il me faut suivre ici Brutus & la Princesse;
Je puis d'une heure encor retarder son départ;
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans son appartement nous pouvons l'un & l'autre
Parler de ses destins, & peut-être du vôtre.
(*il sort.*)

SCENE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SORT qui nous as rejoins & qui nous désunis!
Sort! ne nous as-tu faits que pour être ennemis?

Ah! cache, si tu peux, ta fureur & tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes;
Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en est fait; Titus n'en sera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi? Quel vain scrupule à vos desirs s'oppose?

TITUS.

Abominables lois que la cruelle impose!
Tyrans que j'ai vaincus, je pourrais vous servir!
Peuples que j'ai sauvés, je pourrais vous trahir!
L'amour dont j'ai six mois vaincu la violence,
L'amour aurait sur moi cette affreuse puissance!
J'exposerais mon père à ses tyrans cruels!
Et quel père! Un héros, l'exemple des mortels,
L'appui de son pays, qui m'instruisit à l'être,
Que j'imitai; qu'un jour j'eusse égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible destin!

MESSALA.

Vous eûtes les vertus d'un citoyen Romain,
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître;
Seigneur, vous serez roi dès que vous voudrez l'être.
Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'Empire, & l'objet de vos feux.
Que dis-je? ce consul, ce héros que l'on nomme
Le père, le soutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enivre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un trône écrasé par vos mains;

S'il eût mal soutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous; il n'était qu'un rebelle.
Seigneur, embellissez ce grand nom de vainqueur,
Du nom plus glorieux de pacificateur;
Daignez nous ramener ces jours où nos ancêtres,
Heureux, mais gouvernés, libres, mais sous des maîtres,
Pesaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple & la grandeur des rois.
Rome n'a point pour eux une haine immortelle;
Rome va les aimer, si vous régnez sur elle.
Ce pouvoir souverain que j'ai vu tour à tour
Attirer de ce peuple & la haine & l'amour,
Qu'on craint en des Etats, & qu'ailleurs on desire,
Est des gouvernemens le meilleur ou le pire;
Affreux sous un tyran, divin sous un bon roi.

TITUS.

Messala, songez-vous que vous parlez à moi?
Que désormais en vous je ne vois plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être?

MESSALA.

Hé bien, apprenez donc que l'on va vous ravir
L'inestimable honneur dont vous n'osez jouir;
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre! arrête; Dieux! parle.... qui?

MESSALA.

Votre frère.

TITUS.

Mon frère?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné sa foi :

TITUS.

Mon frère trahit Rome ?

MESSALA.

Il sert Rome & son roi.
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel !... perfide !... écoutez : mon cœur long-temps séduit
A méconnu l'abyme où vous m'avez conduit.
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frère :
Mais plutôt votre sang....

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir ;
Frappez, je le mérite en voulant vous servir.
Du sang de votre ami, que cette main fumante
Y joigne encor le sang d'un frère & d'une amante ;
Et leur tête à la main, demandez au Sénat
Pour prix de vos vertus l'honneur du consulat ;
Ou moi-même à l'instant déclarant les complices,
Je m'en vais commencer ces affreux sacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crains mon désespoir.

SCENE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'Ambassadeur Toscan peut maintenant vous voir,
Il est chez la princesse.

TITUS.

...Oui, je vais chez Tullie...
J'y cours. O Dieux de Rome! O Dieux de ma patrie!
Frappez, percez ce cœur de sa honte alarmé,
Qui serait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'est donc à vous, Sénat, que tant d'amour s'immole?
A vous, ingrats!... allons...
(*à Messala.*)
Tu vois ce Capitole
Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il est rempli d'un Sénat détesté.

TITUS.

Je le sais. Mais... du ciel qui tonne sur ma tête
J'entends la voix qui crie: arrête, ingrat, arrête:
Tu trahis ton pays... Non, Rome! non, Brutus!
Dieux qui me secourez, je suis encor Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la course;
Je n'ai point de mon sang déshonoré la source;
Votre victime est pure; & s'il faut qu'aujourd'hui
Titus soit aux forfaits entraîné malgré lui;
S'il faut que je succombe au destin qui m'opprime;
Dieux! sauvez les Romains, frappez avant le crime.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

Oui, j'y ſuis réſolu, partez, c'eſt trop attendre;
Honteux, déſeſpéré, je ne veux rien entendre;
Laiſſez-moi ma vertu, laiſſez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raiſons, faible contre ſes pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans, qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus! oui, qu'elle parte... Ah Dieux!

ARONS.

Pour vos intérêts ſeuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt paſſé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, Seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, je l'ai demandée?

ARONS.

Hélas! que pour vous deux
J'attendais en ſecret un deſtin plus heureux! (e)
J'eſpérais couronner des ardeurs ſi parfaites;
Il n'y faut plus penſer.

TITUS.

Ah! cruel que vous êtes!
Vous avez vu ma honte & mon abaiſſement,
Vous avez vu Titus balancer un moment.

Allez, adroit témoin de mes lâches tendreſſes,
Allez à vos deux rois annoncer mes faibleſſes:
Contez à ces tyrans terraſſés par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous. (4)
Mais ajoutez au moins, que parmi tant de larmes,
Malgré vous & Tullie, & ſes pleurs, & ſes charmes;
Vainqueur encor de moi, libre, & toujours Romain,
Je ne ſuis point ſoumis par le ſang de Tarquin;
Que rien ne me ſurmonte, & que je jure encore
Une guerre éternelle à ce ſang que j'adore.

ARONS.

J'excuſe la douleur où vos ſens ſont plongés;
Je reſpecte en partant vos triſtes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je ſoupire:
Elle en mourra, c'eſt tout ce que je peux vous dire.
Adieu, Seigneur.

MESSALA.

O Ciel!

SCENE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

NON, je ne puis ſouffrir
Que des remparts de Rome on la laiſſe ſortir:
Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez....

TITUS.

Je ſuis loin de trahir ma patrie.

Rome l'emportera, je le sais ; mais enfin
Je ne puis séparer Tullie & mon destin.
Je respire, je vis, je périrai pour elle.
Prends pitié de mes maux, courons, & que ton zèle
Soulève nos amis, rassemble nos soldats.
En dépit du Sénat, je retiendrai ses pas ;
Je prétends que dans Rome elle reste en otage :
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels soins votre amour vous engage !
Et que prétendez-vous par ce coup dangereux,
Que d'avouer sans fruit un amour malheureux ?

TITUS.

Hé bien, c'est au Sénat qu'il faut que je m'adresse.
Va de ces rois de Rome adoucir la rudesse ;
Dis-leur que l'intérêt de l'Etat, de Brutus....
Hélas ! que je m'emporte en desseins superflus !

MESSALA.

Dans la juste douleur où votre ame est en proie,
Il faut pour vous servir....

TITUS.

Il faut que je la voie ;
Il faut que je lui parle. Elle passe en ces lieux ;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je suis perdu, c'est elle.

SCENE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

On vous attend, Madame.

TULLIE.

Ah! ſentence cruelle!
L'ingrat me touche encore, & Brutus à mes yeux
Paraît un Dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, & tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez.

TULLIE.

Que me veux-tu, barbare?
Me tromper, me braver?

TITUS.

Ah dans ce jour affreux,
Je ſais ce que je dois, & non ce que je veux;
Je n'ai plus de raiſon, vous me l'avez ravie.
Hé bien, guidez mes pas, gouvernez ma furie;
Régnez donc en tyran ſur mes ſens éperdus;
Dictez, ſi vous l'oſez, les crimes de Titus.
Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces citoyens qu'a ſauvés mon courage;
Qu'un père abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin...

TULLIE.

M'en préſervent les Dieux!

La nature te parle, & sa voix m'est trop chère,
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père;
Rassure-toi; Brutus est déformais le mien,
Tout mon sang est à toi, qui te répond du sien;
Notre amour, mon hymen, mes jours en sont le gage:
Je ferai dans tes mains, sa fille, son otage.
Peux-tu délibérer? Penses-tu qu'en secret
Brutus te vît au trône avec tant de regret?
Il n'a point sur son front placé le diadême;
Mais sous un autre nom n'est-il pas roi lui-même?
Son règne est d'une année, & bientôt... mais hélas!
Que de faibles raisons, si tu ne m'aimes pas!
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars... & je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en est temps encore;
Achève, parle, ingrat! que te faut-il de plus?

TITUS.

Votre haine: elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah! c'est trop essuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures;
Je te rends ton amour dont le mien est confus,
Et tes trompeurs sermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te sacrifie;
Et pleurer loin de Rome, entre les bras d'un roi,
Cet amour malheureux que j'ai senti pour toi.
J'ai réglé mon destin; Romain dont la rudesse
N'affecte de vertu que contre ta maîtresse,
Héros pour m'accabler, timide à me servir;
Incertain dans tes vœux, apprends à les remplir.

Tu verras qu'une femme, à tes yeux mépriſable,
Dans ſes projets au moins était inébranlable;
Et par la fermeté dont ce cœur eſt armé,
Titus, tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'oſes trahir, & m'outrager comme eux;
Où ma foi fut ſéduite, où tu trompas mes feux,
Je jure à tous les dieux qui vengent les parjures,
Que mon bras, dans mon ſang effaçant mes injures,
Plus juſte que le tien, mais moins irréſolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu;
Et je vais....

TITUS *l'arrêtant.*

Non, Madame, il faut vous ſatisfaire.
Je le veux, j'en frémis, & j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux, que, dans ma paſſion,
Mon cœur n'a pour excuſe aucune illuſion;
Que je ne goûte point dans mon déſordre extrême,
Le triſte & vain plaiſir de me tromper moi-même;
Que l'amour aux forfaits me force de voler;
Que vous m'avez vaincu ſans pouvoir m'aveugler;
Et qu'encore indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embraſſe le crime.
Haïſſez-moi, fuyez, quittez un malheureux
Qui meurt d'amour pour vous & déteſte ſes feux;
Qui va s'unir à vous, ſous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre & les parjures.

TULLIE.

Vous inſultez, Titus, à ma funeſte ardeur;
Vous ſentez à quel point vous régnez dans mon cœur.

Oui, je vis pour toi seul, oui, je te le confesse;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma faiblesse;
Sois sûr que le trépas m'inspire moins d'effroi,
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi;
Qui se repentirait d'avoir servi son maître;
Que je fais Souverain; & qui rougit de l'être.
Voici l'instant affreux qui va nous éloigner.
Souviens-toi que je t'aime, & que tu peux régner.
L'Ambassadeur m'attend; consulte, délibère:
Dans une heure avec moi tu reverras mon père.
Je pars, & je reviens sous ces murs odieux,
Pour y rentrer en Reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais....

TULLIE.

Titus, arrête;
En me suivant plus loin, tu hasardes ta tête;
On peut te soupçonner: demeure, adieu, résous
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

SCENE IV.

TITUS *seul.*

Tu l'emportes, cruelle, & Rome est asservie,
Reviens régner sur elle, ainsi que sur ma vie.
Reviens, je vais me perdre, ou vais te couronner;
Le plus grand des forfaits est de t'abandonner.
Qu'on cherche Messala: ma fougueuse imprudence
A de son amitié lassé la patience.
Maîtresse, amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCENE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SERS ma fureur enfin, fers mon fatal amour;
Viens, fuis-moi.

MESSALA.

Commandez, tout eſt prêt; mes cohortes
Sont au mont Quirinal, & livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,
De reconnaître en vous l'héritier de leur roi.
Ne perdez point de temps, déjà la nuit plus ſombre
Voile nos grands deſſeins du ſecret de ſon ombre.

TITUS.

L'heure approche; Tullie en compte les momens...
Et Tarquin après tout eut mes premiers ſermens.
Le ſort en eſt jeté.

(*le fond du théâtre s'ouvre.*)

Que vois-je? c'eſt mon père.

SCENE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, Licteurs.

BRUTUS.

VIENS, Rome eſt en danger; c'eſt en toi que j'eſpère.
Par un avis ſecret le Sénat eſt inſtruit,
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.

J'ai

J'ai brigué pour mon sang, pour le héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême;
Le Sénat te l'accorde; arme-toi, mon cher fils;
Une seconde fois, va sauver ton pays;
Pour notre liberté, va prodiguer ta vie;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel!...

BRUTUS

Mon fils!...

TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du Sénat & le sort des Romains.

MESSALA.

Ah! quel désordre affreux de son ame s'empare!

BRUTUS.

Vous pourriez refuser l'honneur qu'on vous prépare!

TITUS.

Qui? moi, Seigneur!

BRUTUS.

Eh quoi! votre cœur égaré,
Des refus du Sénat est encore ulcéré?
De vos prétentions je vois les injustices.
Ah! mon fils, est-il temps d'écouter vos caprices?
Vous avez sauvé Rome, & n'êtes pas heureux?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux?
Mon fils au consulat a-t-il osé prétendre,
Avant l'âge où les lois permettent de l'attendre?
Va, cesse de briguer une injuste faveur;
La place où je t'envoie est ton poste d'honneur.

Va, ce n'eſt qu'aux tyrans, que tu dois ta colère :
De l'Etat & de toi je ſens que je ſuis père.
Donne ton ſang à Rome, & n'en exige rien ;
Sois toujours un héros, ſois plus ; ſois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière ;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière ;
Mais, ſoutenu du tien, mon nom ne mourra plus ;
Je renaîtrai pour Rome, & vivrai dans Titus.
Que dis-je ? je te ſuis. Dans mon âge débile,
Les Dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile ;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vengeur du nom romain, libre encore, & ſans roi.

TITUS.

Ah ! Meſſala !

SCENE VII.

BRUTUS, VALERIUS, TITUS, MESSALA.

VALERIUS.

SEIGNEUR, faites qu'on ſe retire.

BRUTUS *à ſon fils.*

Cours, vole...

(*Titus & Meſſala ſortent.*)

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah ! qu'entends-je ?

VALERIUS.

On conſpire,

Je n'en saurais douter; on nous trahit, Seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur;
Mais le nom de Tarquin vient de se faire entendre,
Et d'indignes Romains ont parlé de se rendre.

BRUTUS.

Des citoyens romains ont demandé des fers!

VALERIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers;
On les suit. Je soupçonne & Ménas & Lélie,
Ces partisans des rois & de la tyrannie,
Ces secrets ennemis du bonheur de l'Etat,
Ardens à défunir le peuple & le Sénat.
Messala les protége; & dans ce trouble extrême,
J'oserais soupçonner jusqu'à Messala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Observons tous leurs pas, je ne puis rien de plus;
La liberté, la loi dont nous sommes les pères,
Nous défend des rigueurs peut-être nécessaires.
Arrêter un Romain sur de simples soupçons,
C'est agir en tyrans, nous qui les punissons.
Allons parler au peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.
Que les Pères de Rome & de la liberté
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage?
Dieux! donnez-nous la mort plutôt que l'esclavage.
Que le Sénat nous suive.

SCENE VIII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

UN esclave, Seigneur,
D'un entretien secret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit? à cette heure?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidelle
Il apporte, dit-il, la pressante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le salut en dépend :
Allons, c'est les trahir que tarder un moment.
(à Proculus.)
Vous, allez vers mon fils; qu'à cette heure fatale
Il défende surtout la porte Quirinale;
Et que la terre avoue, au bruit de ses exploits,
Que le sort de mon sang est de vaincre les rois.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, les SENATEURS, PROCULUS, Licteurs, l'Eſclave VINDEX.

BRUTUS.

OUI, Rome n'était plus; oui, ſous la tyrannie
L'auguſte liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux ſe rouvraient; c'en était fait: Tarquin
Rentrait dès cette nuit, la vengeance à la main.
C'eſt cet Ambaſſadeur, c'eſt lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creuſait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous? Rome avait des enfans
Qui conſpiraient contr'elle, & ſervaient les tyrans;
Meſſala conduiſait leur aveugle furie;
A ce perfide Arons il vendait ſa patrie.
Mais le ciel a veillé ſur Rome & ſur vos jours.
Cet Eſclave a d'Arons écouté les diſcours.
(*en montrant l'Eſclave.*)
Il a prévu le crime, & ſon avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Meſſala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'inſtant allait être conduit;
J'attendais que du moins l'appareil des ſupplices
De ſa bouche infidelle arrachât ſes complices;
Mes licteurs l'entouraient, quand Meſſala ſoudain,
Saiſiſſant un poignard qu'il cachait dans ſon ſein,

Et qu'à vous, Sénateurs, il deſtinait peut-être ;
Mes ſecrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
C'eſt dans ce cœur ſanglant qu'il faut les découvrir :
Et qui fait conſpirer, fait ſe taire & mourir.
On s'écrie, on s'avance, il ſe frappe, & le traître
Meurt encore en Romain, quoiqu'indigne de l'être.
Déjà des murs de Rome Arons était parti,
Aſſez loin vers le camp nos Gardes l'ont ſuivi ;
On arrête à l'inſtant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs ;
Publicola par-tout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grâce aux perfides.
Fuſſent-ils nos amis, nos frères, nos enfans,
Ne voyez que leur crime, & gardez vos ſermens.
Rome, la liberté, demandent leur ſupplice ;
Et qui pardonne au crime, en devient le complice.
(*à l'Eſclave.*)
Et toi dont la naiſſance & l'aveugle deſtin
N'avait fait qu'un eſclave, & dut faire un Romain,
Par qui le Sénat vit, par qui Rome eſt ſauvée,
Reçois la liberté que tu m'as conſervée ;
Et prenant déſormais des ſentimens plus grands,
Sois l'égal de mes fils & l'effroi des tyrans.
Mais qu'eſt-ce que j'entends ? quelle rumeur ſoudaine ?

PROCULUS.

Arons eſt arrêté, Seigneur, & je l'amène.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il ?...

SCENE II.

BRUTUS, les SENATEURS, ARONS, Licteurs.

ARONS.

Jusques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains?
D'un peuple révolté conseils vraiment finistres,
Pensez-vous abaisser les rois dans leurs ministres?
Vos licteurs insolens viennent de m'arrêter;
Est-ce mon maître, ou moi que l'on veut insulter?
Et chez les nations ce rang inviolable...

BRUTUS.

Plus ton rang est sacré, plus il te rend coupable;
Cesse ici d'attester des titres superflus.

ARONS.

L'ambassadeur d'un roi!...

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus:
Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom sublime,
Que l'impunité seule enhardissait au crime.
Les vrais ambassadeurs, interprètes des lois,
Sans les déshonorer savent servir leurs rois;
De la foi des humains discrets dépositaires,
La paix seule est le fruit de leurs saints ministères;
Des Souverains du monde ils sont les nœuds sacrés,
Et par-tout bienfaisans, sont par-tout révérés.
A ces traits, si tu peux, ose te reconnaître;
Mais si tu veux au moins rendre compte à ton maître

Des ressorts, des vertus, des lois de cet Etat,
Comprends l'esprit de Rome, & connais le Sénat.
Ce peuple auguste & saint fait respecter encore
Les lois des nations que ta main déshonore,
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons;
Et le seul châtiment qu'ici nous t'imposons,
C'est de voir expirer les citoyens perfides
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur sang répandu devant toi.
Va d'un crime inutile entretenir ton roi;
Et montre en ta personne aux peuples d'Italie
La sainteté de Rome & ton ignominie.
Qu'on l'emmène, Licteurs.

SCENE II.

Les SENATEURS, BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

HE bien, Valerius,
Ils sont saisis sans doute, ils sont au moins connus?
Quel sombre & noir chagrin, couvrant votre visage,
De maux encor plus grands semble être le présage?
Vous frémissez.

VALERIUS.

Songez que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous...

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus.

(*il lui donne des tablettes.*)

Voyez, Seigneur, lisez; connaissez les coupables.

BRUTUS *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O père infortuné! Tibérinus? mon fils!
Sénateurs, pardonnez... le perfide est-il pris?

VALERIUS.

Avec deux conjurés il s'est osé défendre;
Ils ont choisi la mort plutôt que de se rendre;
Percé de coups, Seigneur, il est tombé près d'eux;
Mais il reste à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entière & pour moi plus sensible.

BRUTUS.

Qu'entends-je?

VALERIUS.

Reprenez cette liste terrible
Que chez Messala même a saisi Proculus.

BRUTUS.

Lisons donc... je frémis, je tremble: Ciel! Titus!

(*il se laisse tomber entre les bras de Proculus.*)

VALERIUS.

Assez près de ces lieux je l'ai trouvé sans armes,
Errant, désespéré, plein d'horreur & d'alarmes:
Peut-être il détestait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, Pères conscrits, retournez au Sénat;
Il ne m'appartient plus d'oser y prendre place;
Allez, exterminez ma criminelle race.

Puniſſez-en le père, & juſque dans mon flanc
Recherchez ſans pitié la ſource de leur ſang.
Je ne vous ſuivrai point, de peur que ma préſence
Ne ſuſpendît de Rome ou fléchît la vengeance.

SCENE IV.

BRUTUS *ſeul.*

GRANDS Dieux! à vos décrets tous mes vœux ſont ſoumis!
Dieux vengeurs de nos lois, vengeurs de mon pays!
C'eſt vous qui par mes mains fondiez ſur la juſtice
De notre liberté l'éternel édifice :
Voulez-vous renverſer ſes ſacrés fondemens?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans?
Ah! que Tibérinus, en ſa lâche furie
Ait ſervi nos tyrans, ait trahi ſa patrie;
Le coup en eſt affreux, le traître était mon fils.
Mais, Titus! un héros! l'amour de ſon pays!
Qui dans ce même jour, heureux & plein de gloire
A vu par un triomphe honorer ſa victoire!
Titus, qu'au capitole ont couronné mes mains!
L'eſpoir de ma vieilleſſe, & celui des Romains!
Titus! Dieux!

SCENE V.

BRUTUS, VALERIUS, Suite, Licteurs.

VALERIUS.

DU Sénat la volonté ſuprême
Eſt que ſur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi ?

VALERIUS.

Vous seul.

BRUTUS.

Et du reste en a-t-il ordonné ?

VALERIUS.

Des conjurés, Seigneur, le reste est condamné;
Au moment où je parle, ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du sort de mon fils le Sénat me rend maître ?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O Patrie !

VALERIUS.

Au Sénat que dirai-je, Seigneur ?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grâce insigne,
Qu'il ne la cherchait pas... mais qu'il s'en rendra digne...
Mais mon fils s'est rendu sans daigner résister;
Il pourrait... pardonnez si je cherche à douter;
C'était l'appui de Rome, & je sens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Hé bien...

VALERIUS.

Tullie au moment même,

N'a que trop confirmé ces soupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, Seigneur?

VALERIUS.

A peine elle a revu ces lieux,
A peine elle apperçoit l'appareil des supplices;
Que sa main consommant ces tristes sacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos lois
Ce reste infortuné de nos indignes rois.
Si l'on nous trahissait, Seigneur, c'était pour elle.
Je respecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais tournant vers ces lieux ses yeux appesantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Justes Dieux!

VALERIUS.

C'est à vous à juger de son crime,
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime.
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.

VALERIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire:
Mon esprit étonné vous plaint, & vous admire;
Et je vais au Sénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre ame & de votre douleur.

SCENE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

NON, plus j'y penſe encore, & moins je m'imagine,
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine :
Pour ſon père & pour Rome il avait trop d'amour ;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penſer, mon fils n'eſt point coupable.

PROCULUS.

Meſſala qui forma ce complot déteſtable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu ſe couvrir ;
Peut-être on hait ſa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au Ciel !

PROCULUS.

De vos fils c'eſt le ſeul qui vous reſte ;
Qu'il ſoit coupable ou non de ce complot funeſte,
Le Sénat indulgent vous remet ſes deſtins ;
Ses jours ſont aſſurés, puiſqu'ils ſont dans vos mains.
Vous ſaurez à l'Etat conſerver ce grand homme,
Vous êtes père enfin.

BRUTUS.

Je ſuis Conſul de Rome.

SCENE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS *dans le fond du théâtre, avec des Licteurs.*

PROCULUS.

LE voici.

TITUS.

C'eſt Brutus ! ô douloureux momens !
O terre, entr'ouvre-toi ſous mes pas chancelans !
Seigneur, ſouffrez qu'un fils.....

BRUTUS.

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les dieux m'avaient fait père ;
J'ai perdu l'un. Que dis-je ? ah ! malheureux Titus !
Parle : ai-je encore un fils ?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Réponds donc à ton Juge, opprobre de ma vie.
(il s'aſſied.)
Avais-tu réſolu d'opprimer ta patrie ?
D'abandonner ton père au pouvoir abſolu ?
De trahir tes ſermens ?

TITUS.

Je n'ai rien réſolu.
Plein d'un mortel poiſon dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même & je me cherche encore ;

Mon cœur encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon pays que j'aime il m'a fait infidelle :
Mais ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, & vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A besoin de ma perte & veut un grand exemple.
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie ;
Et ce sang en tout temps utile à sa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi ! tant de perfidie avec tant de courage ?
De crimes, de vertus, quel horrible assemblage !
Quoi ! sous ces lauriers même, & parmi ces drapeaux,
Que ton sang à mes yeux rendait encor plus beaux,
Quel démon t'inspira cette horrible inconstance ?

TITUS.

Toutes les passions, la soif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un instant de fureur....

BRUTUS.

Achève, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes sens est même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.

C'eſt trop vous offenſer par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma furie;
Terminez mes forfaits, mon déſeſpoir, ma vie,
Votre opprobre & le mien. Mais ſi dans les combats
J'avais ſuivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, ſi j'aimai ma patrie,
D'un remords aſſez grand ſi ma faute eſt ſuivie,
(il ſe jette à genoux.)
A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins, Mon fils, Brutus ne te hait pas.
Ce mot ſeul me rendant mes vertus & ma gloire,
De la honte où je ſuis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, deſcendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ſes remords,
Que vous l'aimiez encore, & que malgré ſon crime
Votre fils dans la tombe emporta votre eſtime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon pays!
Proculus..... à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triſte objet d'horreur & de tendreſſe:
Lève-toi, cher appui qu'eſpérait ma vieilleſſe:
Viens embraſſer ton père: il t'a dû condamner;
Mais s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton viſage:
Va, porte à ton ſupplice un plus mâle courage;
Va, ne t'attendris point, ſois plus Romain que moi;
Et que Rome t'admire en ſe vengeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vais périr, digne encor de mon père.
(On l'emmène.)

SCENE VIII.

SCENE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

SEIGNEUR, tout le Sénat dans sa douleur sincère,
En frémissant du coup qui doit vous accabler....

BRUTUS.

Vous connaissez Brutus, & l'osez consoler?
Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle.
Rome seule a mes soins, mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons: que les Romains, dans ces momens affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux;
Que je finisse au moins ma déplorable vie
Comme il eût dû mourir, en vengeant la patrie.

SCENE IX & dernière.

BRUTUS, PROCULUS, UN SENATEUR

LE SENATEUR.

SEIGNEUR....

BRUTUS.

Mon fils n'est plus?

LE SENATEUR.

C'en est fait... & mes yeux...

BRUTUS.

Rome est libre: il suffit... Rendons grâces aux Dieux.

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES

de la Tragédie de Brutus.

(a) Nous joindrons ici ce morceau que M. *de Voltaire* a retranché dans les éditions postérieures à 1738.

„ Au reste, Mylord, s'il y a quelques endroits passables dans cet ouvrage, il faut que j'avoue que j'en ai l'obligation à des amis qui pensent comme vous. Ils m'encourageaient à tempérer l'austérité de *Brutus* par l'amour paternel, afin qu'on admirât & qu'on plaignît l'effort qu'il se fait en condamnant son fils. Ils m'exhortaient à donner à la jeune *Tullie* un caractère de tendresse & d'innocence, parce que si j'en avais fait une héroïne altière qui n'eût parlé à *Titus*, que comme à un sujet qui devait servir son prince ; alors *Titus* aurait été avili, & l'ambassadeur eût été inutile. Ils voulaient que *Titus* fût un jeune homme furieux dans ses passions, aimant Rome & son père, adorant *Tullie*, se fesant un devoir d'être fidelle au Sénat même dont il se plaignait, & emporté loin de son devoir par une passion dont il avait cru être le maître. En effet, si *Titus* avait été de l'avis de sa maîtresse, & s'était dit à lui-même de bonnes raisons en faveur des rois ; *Brutus* alors n'eût été regardé que comme un chef de rébelles ; Titus n'aurait plus eu de remords ; son père n'eût plus excité la pitié.

„Gardez, me disaient-ils, que les deux enfans de *Brutus* paraissent sur la scène ; vous savez que l'intérêt est perdu quand il se partage. Mais surtout, que votre pièce soit simple ; imitez cette beauté des Grecs, croyez que la

multiplicité des événemens & des intérêts compliqués, n'eſt que la reſſource des génies ſtériles qui ne ſavent pas tirer d'une ſeule paſſion de quoi faire cinq actes. Tâchez de travailler chaque ſcène, comme ſi c'était la ſeule que vous euſſiez à écrire. Ce ſont les beautés de détail, &c. &c.

(b) Edition de 1738.

* Je devenais Romain, je ſortais d'eſclavage.

(c) *Ibidem.*

* Quoi! le fils de Brutus, un ſoldat, un Romain
* Aime, idolâtre ici la fille de Tarquin!
* Coupable envers Tullie, envers Rome & moi-même,
* Le Sénat que je hais, ce fier objet que j'aime,
* Le dépit, &c.

(d) *Ibid.*

* Hélas! ne vois-tu pas les fatales barrières,

(e) *Ibid.*

* J'attendais un deſtin plus digne & plus heureux.

NOTES

Sur la Tragédie de Brutus.

(1) IMITATION de ces vers de *Cinna*.

. . . . . & par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'Etats.
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure.
Telle est la loi du ciel dont la sage équité
Sème dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique.
Les Parthes, les Persans veulent des souverains,
Et le seul consulat est bon pour les Romains.

(2) *Curius* répond aux Ambassadeurs des Samnites qui lui offraient des richesses :

J'aime mieux commander à ceux qui les possèdent.

(3) Imitation de ces vers d'*Acomat* dans Bajazet :

Je sais rendre aux sultans de fidelles services ;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas, quand ils l'ont prononcé.

(4) Ces vers ont été imités dans Warwick, par M. *de la Harpe*.

Et s'il faut encor plus pour réveiller leur foi,
Dis que le fier Warwick a pleuré devant toi.

ERYPHILE,

TRAGEDIE.

Représentée, pour la première fois, le 7 mars 1732.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE pièce fut jouée avec succès en 1732, quoique l'ombre d'*Amphiaraüs* & les cris d'*Eryphile* immolée par son fils, ne pussent produire d'effet sur un théâtre alors rempli de spectateurs. Malgré ce succès, M. *de Voltaire*, plus difficile que ses critiques, vit tous les défauts d'Eryphile; il retira la pièce, ne voulut point la donner au public, & fit Sémiramis.

Nous donnons Eryphile d'après un manuscrit trouvé dans les papiers de M. *de Voltaire*. Il ne peut y avoir d'autres variantes dans cette tragédie, que les changemens faits par l'auteur entre les représentations. Nous en avons rassemblé les principales, d'après les copies les plus correctes.

On a indiqué par des astérisques * les vers d'Eryphile, que M. *de Voltaire* a placés dans d'autres tragédies.

DISCOURS

Prononcé avant la représentation d'Eryphile.

Juges plus éclairés que ceux qui dans Athène
Firent naître & fleurir les lois de Melpomène,
Daignez encourager des jeux & des écrits
Qui de votre suffrage attendent tout leur prix.
De vos décisions le flambeau salutaire
Est le guide assuré qui mène à l'art de plaire.
En vain contre son juge un auteur mutiné
Vous accuse ou se plaint quand il est condamné;
Un peu tumultueux, mais juste & respectable,
Ce tribunal est libre & toujours équitable.

Si l'on vit quelquefois des écrits ennuyeux
Trouver, par d'heureux traits, grâce devant vos yeux,
Ils n'obtinrent jamais grâce en votre mémoire:
Applaudis sans mérite, ils sont restés sans gloire;
Et vous vous empressez seulement à cueillir
Ces fleurs que vous sentez qu'un moment va flétrir.
D'un acteur quelquefois la séduisante adresse,
D'un vers dur & sans grâce adoucit la rudesse;
Des défauts embellis ne vous révoltent plus:
C'est *Baron* qu'on aimait, ce n'est pas *Régulus*.
Sous le nom de *Couvreur*, *Constance* a pu paraître;
Le public est séduit, mais alors il doit l'être:
Et se livrant lui-même à ce charmant attrait,
Ecoute avec plaisir ce qu'il lit à regret.

Souvent vous démêlez, dans un nouvel ouvrage,
De l'or faux & du vrai le trompeur assemblage:

On vous voit tour à tour applaudir, réprouver,
Et pardonner sa chute à qui peut s'élever.

Des sons fiers & hardis du théâtre tragique,
Paris court avec joie aux grâces du comique.
C'est là qu'il veut qu'on change & d'esprit & de ton:
Il se plaît au naïf, il s'égaie au bouffon;
Mais il aime surtout qu'une main libre & sûre
Trace des mœurs du temps la riante peinture.
Ainsi dans ce sentier, avant lui peu battu,
Molière en se jouant conduit à la vertu.

Folâtrant quelquefois sous un habit grotesque,
Une muse descend au faux goût du burlesque:
On peut à ce caprice en passant s'abaisser;
Mais moins pour applaudir, que pour se délasser.
Heureux ces purs écrits que la sagesse anime,
Qui font rire l'esprit, qu'on aime & qu'on estime!
Tel est du Glorieux le chaste & sage auteur:
Dans ses vers épurés la vertu parle au cœur.
Voilà ce qui nous plaît, voilà ce qui nous touche;
Et non ces froids bons mots dont l'honneur s'effarouche,
Insipide entretien des plus grossiers esprits,
Qui font naître à la fois le rire & le mépris.
Ah! qu'à jamais la scène, ou sublime, ou plaisante,
Soit des vertus du monde une école charmante!

Français, c'est dans ces lieux qu'on vous peint tour à tour
La grandeur des héros, les dangers de l'amour.
Souffrez que la terreur aujourd'hui reparaisse;
Que d'Eschyle au tombeau l'audace ici renaisse.
Si l'on a trop osé, si dans nos faibles chants,
Sur des tons trop hardis nous montons nos accens,

Ne découragez point un effort téméraire.
Eh! peut-on trop oſer, quand on cherche à vous plaire?
Daignez vous tranſporter dans ces temps, dans ces lieux,
Chez ces premiers humains vivans avec les dieux:
Et que votre raiſon ſe ramène à des fables
Que Sophocle & la Grèce ont rendu vénérables.
Vous n'aurez point ici ce poiſon ſi flatteur
Que la main de l'Amour apprête avec douceur.

Souvent dans l'art d'aimer Melpomène avilie,
Farda ſes nobles traits du pinceau de Thalie.
On vit des courtiſans, des héros déguiſés
Pouſſer de froids ſoupirs en madrigaux uſés.
Non, ce n'eſt point ainſi qu'il eſt permis qu'on aime;
L'amour n'eſt excuſé, que quand il eſt extrême.
Mais ne vous plairez-vous qu'aux fureurs des amans,
A leurs pleurs, à leur joie, à leurs emportemens?
N'eſt-il point d'autres coups pour ébranler une ame?
Sans les flambeaux d'amour, il eſt des traits de flamme;
Il eſt des ſentimens, des vertus, des malheurs
Qui d'un cœur élevé ſavent tirer des pleurs.
Aux ſublimes accens des chantres de la Grèce
On s'attendrit en homme, on pleure ſans faibleſſe;
Mais pour ſuivre les pas de ces premiers auteurs,
De ce ſpectacle utile, illuſtres inventeurs,
Il faudrait pouvoir joindre en ſa fougue tragique,
L'élégance moderne avec la force antique.
D'un œil critique & juſte il faut s'examiner,
Se corriger cent fois, ne ſe rien pardonner;
Et ſoi-même avec fruit ſe jugeant par avance,
Par ſes ſévérités gagner votre indulgence.

PERSONNAGES.

ERYPHILE, Reine d'Argos.

ALCMEON, fils inconnu d'*Amphiaraüs* & d'*Eryphile.*

HERMOGIDE, Prince du Sang d'Argos.

LE GRAND-PRETRE de Jupiter.

POLEMON, Officier de la Maiſon de la Reine.

THEANDRE, cru père d'*Alcméon.*

ZELONIDE, Confidente d'*Eryphile.*

EUPHORBE, Confident d'*Hermogide*

L'Ombre d'*Amphiaraüs.*

Suite de la Reine.

Suite du Grand-Prêtre.

Soldats de la ſuite d'*Alcméon.*

Soldats de la ſuite d'*Hermogide.*

Chœur d'Argiens.

La Scène eſt à Argos.

Punis-moi, venge-toi, venge la mort d'un pere ;
Reconnois-moi, mon fils: frappe & punis ta mere.

Eryphile acte 4. Sc. 5.

J. M. Moreau le Jeune. 1787 Triere Sculp.

ERYPHILE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-PRETRE, THEANDRE, Suite du Grand-Prêtre.

LE GRAND-PRETRE.

Allez, Miniſtres ſaints, annoncez à la terre
La juſtice du ciel & la fin de la guerre.
Des pompes de la paix que ces murs ſoient parés.
Quelle paix! Dieux vengeurs!.. Théandre, demeurez.
Le ſort va s'accomplir : la ſageſſe éternelle
A béni de vos ſoins la piété fidelle. (*a*)
Alcméon déſormais eſt le ſoutien d'Argos ;
La victoire a ſuivi le char de ce héros ;
Et lorſque devant lui deux rois vaincus fléchiſſent,
De ſa gloire ſur vous les rayons réjailliſſent :
Alcméon dans Argos paſſe pour votre fils.

THEANDRE.

Depuis qu'entre mes mains cet enfant fut remis,
Ses vertus m'ont donné des entrailles de père.
Je m'indigne en ſecret de ſon deſtin ſévère ;
J'oſe accuſer des dieux l'irrévocable loi
Qui le fit naître eſclave avec l'ame d'un roi ;
Qui ſe plut à produire au ſein de la baſſeſſe
Le plus grand des héros dont s'honora la Grèce.

LE GRAND-PRETRE.

Aux yeux des immortels & devant leur ſplendeur,
Il n'eſt point de baſſeſſe, il n'eſt point de grandeur.
Le plus vil des humains, le roi le plus auguſte,
Tout eſt égal pour eux; rien n'eſt grand que le juſte.
Quels que ſoient ſes aïeux, les deſtins aujourd'hui
De leurs ordres ſacrés ſe repoſent ſur lui.
Songez à cet oracle, à cette loi ſuprême
Que la reine autrefois a reçu des Dieux même:
* Lorſqu'en un même jour deux rois ſeront vaincus,
* Tes mains prépareront un ſecond hyménée:
* Ces temps, ce jour affreux ſeront la deſtinée
* Et des peuples d'Argos, & du ſang d'Inachus.
Ce jour eſt arrivé. Votre élève intrépide
A vaincu les deux rois de Pilos & d'Elide.
Tous vos chefs diviſés qui déſolaient Argos,
Ce puiſſant Hermogide & tous ces rois rivaux,
Dans une ombre de paix ont aſſoupi leur haine;
Ils ont remis leur ſort à la voix de la reine;
Et l'hymen d'Eryphile eſt bientôt déclaré.
Vous, ſi du dernier roi le nom vous eſt ſacré;
D'Amphiaraüs encor ſi vous aimez la gloire,
Si ce roi malheureux vit dans votre mémoire,
Dans le cœur d'Alcméon gravez ces ſentimens:
Conduiſez ſa vertu.... mais tremblez....

THEANDRE.

Dieux puiſſans!
Que nous annoncez-vous!

LE GRAND-PRETRE.

Voici le jour peut-être
Qui va redemander le ſang de votre maître.

La vengeance implacable & qui marche à pas lens
Descend du haut des cieux après plus de quinze ans.
Gardez que d'Alcméon le courage inutile
Contre ces dieux vengeurs ne protége Eryphile.

THEANDRE.

Quoi ! ce jour qui semblait marqué par leurs bienfaits...

LE GRAND-PRETRE.

Jamais jour ne sera plus terrible aux forfaits,
Il faut d'Amphiaraüs venger la mort funeste ;
Dans une obscure nuit les dieux cachent le reste.

THEANDRE.

Il n'est donc que trop vrai : ce prince infortuné,
Ce grand Amphiaraüs est mort assassiné.
Quoi ? Sa femme elle-même aurait pu.... la barbare !
Hélas ! quand de bons rois le ciel toujours avare
A ses tristes sujets ravit Amphiaraüs,
Il m'en souvient assez ; un murmure confus,
Quelques secrètes voix que je croyais à peine,
De cette mort funeste osaient charger la reine.
Mais quel mortel hardi pouvait jeter les yeux
Dans la nuit qui couvrait ce mystère odieux.
Nos timides soupçons ont tremblé de paraître ;
Ce bruit s'est dissipé.

LE GRAND-PRETRE.

Le ciel l'a fait renaître.
La vérité terrible, avec des yeux vengeurs,
Vient sur l'aile du temps & lit au fond des cœurs.
Son flambeau redoutable éclaire enfin l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché le crime. (1)

THEANDRE.

O mon maître! O grand Roi lâchement égorgé,
Je mourrai satisfait si vous êtes vengé! (*b*)
Comment dois-tu finir, solemnelle journée
Que le destin fixa pour ce grand hyménée?
Ah! pour ce nouveau choix quel étrange appareil!
Ce matin, dévançant le retour du soleil,
La reine était en pleurs, interdite, éperdue;
Elle a d'Amphiaraüs embrassé la statue;
Dans son appartement elle n'osait rentrer;
Une secrète horreur semblait la pénétrer.
Tel est des criminels le partage effroyable:
Ciel! qu'elle doit souffrir si son cœur est coupable!

LE GRAND-PRETRE.

Bientôt de ces horreurs vous serez éclairci.
Suivez-moi dans ce temple:

THEANDRE.

Ah, Seigneur, la voici!

SCENE II.

ERYPHILE, ZELONIDE, LE GRAND-PRETRE, THEANDRE, Suite de la Reine.

(*Eryphile paraît accablée de tristesse.*)

ZELONIDE *à la Reine.*

* PRINCESSE, rappelez votre force première:
* Que vos yeux sans frémir s'ouvrent à la lumière.

ERYPHILE.

Ah Dieux!

ZELONIDE.

Puissent ces Dieux dissiper votre effroi.

ERYPHILE *au Grand-Prêtre.*

* Eh quoi : ministre saint, vous fuyez devant moi !
Demeurez ; secourez votre reine éperdue :
Ecartez cette main sur ma tête étendue.
* Un spectre épouvantable en tous lieux me poursuit ;
* Les Dieux l'ont déchaîné de l'éternelle nuit.
* Je l'ai vu, ce n'est point une erreur passagère
* Que produit du sommeil la vapeur mensongère :
Le sommeil à mes yeux refusant ses douceurs,
N'a point sur mon esprit répandu ses erreurs.
Je l'ai vu, je le vois... Cette image effrayante
A mes sens égarés demeure encor présente.
Du sein de ces tombeaux, de cent rois mes aïeux
Il a percé l'abyme, il marche dans ces lieux.
Ces voiles malheureux qu'ici l'hymen m'apprête,
Sanglans & déchirés semblaient couvrir sa tête,
Et cachaient son visage à mon œil alarmé :
D'un glaive étincelant son bras était armé.
J'entends encor ses cris & ses plaintes funestes.
Vous, confident sacré des volontés célestes,
Répondez : Quel est donc ce fantôme cruel ?
Est-ce un Dieu des enfers, ou l'ombre d'un mortel ?
* Quel pouvoir a brisé l'éternelle barrière
* Dont le ciel sépara l'enfer & la lumière ?
* Les mânes des humains, malgré l'arrêt du fort
* Peuvent-ils revenir du séjour de la mort ?

LE GRAND-PRETRE.

* Oui : du ciel quelquefois la justice suprême
* Suspend l'ordre éternel établi par lui-même.

* Il permet à la mort d'interrompre ſes lois,
* Pour l'effroi de la terre & l'exemple des rois.

ERYPHILE.

Hélas ! lorſque le ciel à vos autels m'entraîne,
Et d'un ſecond hymen me fait ſubir la chaîne,
M'annonce-t-il la mort, ou défend-il mes jours ?
S'arme-t-il pour ma perte, ou bien pour mon ſecours ?
Que veut cet habitant du ténébreux abyme ?
Que vient-il m'annoncer ?

LE GRAND-PRETRE.

Il vient punir le crime.

(*il ſort.*)

SCENE III.

ERYPHILE, ZELONIDE.

ERYPHILE.

QUELLE réponſe, ô Ciel ! & quel préſage affreux !

ZELONIDE.

Ce jour ſemblait pour vous des jours les plus heureux.
De ces rois ennemis l'audace eſt confondue ;
Par les mains d'Alcméon la paix vous eſt rendue ; (*c*)
Ces princes qui briguaient l'Empire & votre main,
D'un mot de votre bouche attendent leur deſtin.

ERYPHILE.

Le bras d'Alcméon ſeul a fait tous ces miracles.

ZELONIDE.

Les deſtins à vos vœux ne mettront plus d'obſtacles.

Songez

Songez à votre gloire, à tous ces rois rivaux:
A l'hymen qui pour vous rallume ses flambeaux.

ERYPHILE.

Moi, rallumer encor ces flammes détestées!
Moi, porter aux autels des mains ensanglantées!
Moi, choisir un époux! ce nom cher & sacré
Par ma faiblesse horrible est trop déshonoré:
Qu'on détruise à jamais ces pompes solemnelles.
Quelles mains s'uniraient à mes mains criminelles!
Je ne puis...

ZELONIDE.

Rassurez votre cœur éperdu:
Hermogide bientôt ...

ERYPHILE.

Quel nom prononces-tu?
Hermogide, grands Dieux! lui de qui la furie
Empoisonna les jours de ma fatale vie.
Hermogide! ah, sans lui, sans ses coupables feux,
Mon cœur, mon triste cœur eût été vertueux.

ZELONIDE.

Quel trouble vous saisit: quel remords vous tourmente?

ERYPHILE.

Pardonne, Amphiaraüs, pardonne, Ombre sanglante!
Cesse de m'effrayer du sein de ce tombeau:
Je n'ai point dans tes flancs enfoncé le couteau:
Je n'ai point consenti... que dis-je? misérable!

ZELONIDE.

Quoi, vous! de quels forfaits seriez-vous donc coupable?

ERYPHILE.

Je n'ai pu jusqu'ici t'avouer tant d'horreurs.
Les malheureux sans peine exhalent leurs douleurs;

Mais, hélas! qu'il en coûte à déclarer sa honte! (2)

ZELONIDE.

Une douleur injuste, un vain effroi vous dompte;
La vertu la plus pure eut toujours tous vos soins:
Votre cœur n'aime qu'elle.

ERYPHILE.

Il le voudrait du moins.
Tu n'étais pas à moi, lorsqu'un triste hyménée
Au sage Amphiaraüs unit ma destinée.

ZELONIDE.

Vous sortiez de l'enfance, & de vos heureux jours
Seize printemps à peine avaient marqué le cours.

ERYPHILE.

C'est cet âge fatal & sans expérience,
Ouvert aux passions, faible, plein d'imprudence,
C'est cet âge indiscret qui fit tout mon malheur.
Un traître avait surpris le chemin de mon cœur:
Hélas! qui l'aurait cru que ce fier Hermogide,
Race des demi-dieux, issu du sang d'Alcide,
Sous l'appât d'un amour si tendre, si flatteur,
Des plus noirs sentimens cachât la profondeur.
On lui promit ma main: mon cœur faible & sincère,
Dans ses rapides vœux soumis aux lois d'un père,
Trompé par son devoir & trop tôt enflammé,
Brûla pour un barbare indigne d'être aimé;
Et lorsqu'à l'oublier on voulut me contraindre,
Mes feux trop allumés ne pouvaient plus s'éteindre. (d)
Amphiaraüs parut & changea mon destin;
Il obtint de mon père & l'Empire & ma main.
Il régna: je l'armai de ce fer redoutable,
Du fer sacré des rois, dont une main coupable

Osa depuis... enfin je lui donnai ma foi ;
Je lui devais mon cœur, il n'était plus à moi.
Ingrate à ce héros qui seul m'aurait dû plaire,
Je portais dans ses bras une amour étrangère.
Objet de mes remords, objet de ma pitié,
Demi-dieu dont je fus la coupable moitié,
Quand tu quittas ces lieux, quand ce traître Hermogide
Te fit abandonner les champs de l'Argolide,
Pourquoi le vis-je encor? Trop faible que je fuis,
Mon front mal déguisé fit parler mes ennuis.
L'aveugle ambition dont il brûlait dans l'ame
De son fatal amour empoisonna la flamme ;
Il entrevit le trône ouvert à ses desirs ;
Il expliqua mes pleurs, mes regrets, mes soupirs,
Comme un ordre secret que ma timide bouche
Hésitait de prescrire à sa rage farouche.
Je t'en ai dit assez ; & mon époux est mort.

ZELONIDE.

Le roi dans un combat vit terminer son sort.

ERYPHILE.

Argos le croit ainsi ; mais une main impie,
Ou plutôt ma faiblesse a terminé sa vie.
Hermogide en secret l'immola sous ses coups.
Le cruel, tout couvert du sang de mon époux,
Vint armé de ce fer, instrument de sa rage,
Qui des droits à l'Empire était l'auguste gage:
Et d'un assassinat pour moi seule entrepris
Aux pieds de nos autels il demanda le prix.
Grands Dieux! qui m'inspirez des remords légitimes,
Mon cœur, vous le savez, n'est point fait pour les crimes ;

Il eſt né vertueux : je vis avec horreur
Le coupable ennemi qui fut mon ſéducteur ;
Je déteſtai l'amour & le trône & la vie.

ZELONIDE.

Eh ! ne pouviez-vous point punir ſa barbarie ?
Etiez-vous ſourde aux cris de ce ſang innocent ?

ERYPHILE.

Celui qui le verſa fut toujours trop puiſſant ;
Et ſon habileté ſecondant ſon audace,
De ce crime aux mortels a dérobé la trace.
Je ne pus que pleurer, me taire & le haïr.
Le ciel en même temps s'arma pour me punir ;
La main des dieux ſur moi toujours appéſantie,
Opprima mes ſujets, perſécuta ma vie.
Les princes de Cyrrha, d'Elide & de Pylos,
Se diſputaient mon cœur & l'Empire d'Argos.
De nos chefs diviſés les brigues & les haines
De l'Etat qui chancelle embarraſſaient les rènes, (e)
Le barbare Hermogide a diſputé contr'eux
Et le prix de ſon crime & l'objet de ſes feux.
Et moi, ſur mon hymen, ſur le ſort de la guerre,
Je conſultai la voix du maître du tonnerre :
A ſa divinité, dont ces lieux ſont remplis,
J'offris en frémiſſant mon encens & mes cris.
Sans doute tu l'appris : cet oracle funeſte,
Ce triſte avant-coureur du châtiment céleſte,
Cet oracle me dit de ne choiſir un roi
Que quand deux rois vaincus fléchiraient ſous ma loi ;
Mais qu'alors, d'un époux vengeant le ſang qui crie,
Mon fils, mon propre fils m'arracherait la vie.

ZELONIDE.

Juſte Ciel ! Eh ! que faire en cette extrémité ?

ERYPHILE.

O mon fils ! que de pleurs ton deſtin m'a coûté ! (f)
Trop de crainte peut-être, & trop de prévoyance
M'ont fait injuſtement éloigner ſon enfance.
Je n'oſais ni trancher, ni ſauver ſes deſtins;
J'abandonnai ſon ſort à d'étrangères mains ;
Il mourut pour ſa mère : & ma bouche infidelle
De ſon trépas ici répandit la nouvelle.
Je l'arrachai pleurant de mes bras maternels.
Quelle perte, grands Dieux ! Et quels deſtins cruels !
J'ôte à mon fils le trône, à mon époux la vie;
Et ma ſeule faibleſſe a fait ma barbarie.
Mais tant d'horreurs encor ne peuvent égaler
Ce déteſtable hymen dont tu m'oſes parler.

SCENE IV.

ERYPHILE, ZELONIDE, POLEMON.

ERYPHILE.

HE bien ! cher Polémon, que venez-vous me dire ?

POLEMON.

J'apporte à vos genoux les vœux de cet Empire;
Son ſort dépend de vous : le don de votre foi
Fait la paix de la Grèce & le bonheur d'un roi.
Ce long retardement à vous-même funeſte,
De nos diviſions peut ranimer le reſte.

Euryale, Tydée, & ces rois repouſſés,
Vaincus par Alcméon ne ſont point terraſſés.
Dans Argos incertain leur parti peut renaître;
Hermogide eſt puiſſant, le peuple veut un maître:
Il ſe plaint, il murmure, & prompt à s'alarmer,
Bientôt malgré vous-même il pourrait le nommer.
Veuve d'Amphiaraüs, & digne de ce titre,
De ces grands différends & la cauſe & l'arbitre,
Reine, daignez d'Argos accomplir les ſouhaits.
Que le droit de régner ſoit un de vos bienfaits!
Que votre voix décide, & que cet hyménée
De la Grèce & de vous règle la deſtinée!

ERYPHILE.

Pour qui penche ce peuple?

POLEMON.

Il attend votre choix:
Mais on ſait qu'Hermogide eſt du ſang de nos rois.
Du ſouverain pouvoir il eſt dépoſitaire;
Cet hymen à l'Etat ſemble être néceſſaire.

ERYPHILE.

On veut que je l'épouſe, & qu'il ſoit votre roi.

POLEMON.

Madame, avec reſpect on ſuivra votre loi.
Prononcez: un ſeul mot règlera nos hommages.

ERYPHILE.

Mais du peuple Hermogide a-t-il tous les ſuffrages?

POLEMON.

S'il faut parler, Madame, avec ſincérité,
Ce prince eſt dans ces lieux moins cher que redouté.
On croit qu'à ſon hymen il vous faudra ſouſcrire,
Mais, Madame, on le croit plus qu'on ne le deſire.

ERYPHILE.

Alcméon ne vient point ! l'a-t-on fait avertir ?

POLEMON.

Déjà du camp, Madame, il aura dû partir.

ERYPHILE.

Ce n'eſt qu'en ſa vertu que j'ai quelqu'eſpérance.
Puiſſe-t-il de ſa reine embraſſer la défenſe !
Puiſſe-t-il me ſauver de tous mes ennemis !
O Dieux de mon époux ! & vous, Dieux de mon fils !
Prenez de cet Etat les rènes languiſſantes ;
Remettez-les vous-même en des mains innocentes :
Ou ſi dans ce grand jour il me faut déclarer,
Conduiſez donc mon cœur, & daignez l'inſpirer.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE.

THEANDRE.

ALCMEON, j'ai pitié de voir tant de faibleſſe.
L'erreur qui vous ſéduit, la douleur qui vous preſſe,
De vos deſirs ſecrets l'orgueil préſomptueux,
Eclatent malgré vous & parlent dans vos yeux;
Et j'ai tremblé cent fois que la reine offenſée
Ne punît de vos vœux la fureur inſenſée.
Qui? vous! jeter ſur elle un œil audacieux?
Vous cherchez à vous perdre. Ah! jeune ambitieux,
Faut-il vous voir ôter par vos fougueux caprices
L'honneur de vos exploits, le fruit de vos ſervices,
Le prix de tant de ſang verſé dans les combats!

ALCMEON.

Cher ami, pardonnez: je ne me connais pas.
La reine, oui, je l'avoue, oui, ſa fatale vue
Porte au fond de mon ame une atteinte inconnue.
Je ne veux point voiler à vos regards diſcrets
L'erreur de mon jeune âge, & mes troubles ſecrets.
Je vous dirai bien plus: l'aſpect du diadème
Semble emporter mon ame au delà de moi-même.
J'ignore pour quel roi ce bras a triomphé:
Mais preſſé d'un dépit avec peine étouffé,

A mon cœur étonné c'eſt un ſecret outrage
Qu'un autre emporte ici le prix de mon courage.
Que ce trône ébranlé, dont je fus le rempart,
Dépende d'un coup d'œil, ou ſe donne au haſard.
Que dis-je? Hélas! peut-être il eſt le prix du crime!
Mais non, n'écoutons point le tranſport qui m'anime;
Banniſſons loin de moi le funeſte ſoupçon
Qui règne en mon eſprit & trouble ma raiſon.
Ah! ſi la vertu ſeule, & non pas la naiſſance....

THEANDRE.

Ecoutez: j'ai moi-même élevé votre enfance;
Souffrez-moi quelquefois, généreux Alcméon,
L'autorité d'un père auſſi-bien que le nom.
Vous paſſez pour mon fils, la fortune ſévère,
Inégale en ſes dons, pour vous marâtre & mère,
De vos jours conſervés voulut mêler le fil
De l'éclat le plus grand, & du ſort le plus vil.
J'ai d'un profond ſecret couvert votre origine;
Mais vous la connaiſſez; & cette ame divine,
Du haut de ſa fortune & parmi tant d'éclat,
Devrait baiſſer les yeux ſur ſon premier état.
Gardez que quelque jour, cet orgueil téméraire
N'attire ſur vous-même une triſte lumière;
N'éclaire enfin l'envie, & montre à l'univers
Sous vos lauriers pompeux la honte de vos fers.

ALCMEON.

Ah! c'eſt ce qui m'accable & qui me déſeſpère.
Il faut rougir de moi, trembler au nom d'un père;
Me cacher par faibleſſe aux moindres citoyens,
Et reprocher ma vie à ceux dont je la tiens.

Préjugé malheureux ! éclatante chimère
Que l'orgueil inventa, que le faible révère,
Par qui je vois languir le mérite abattu
Aux pieds d'un prince indigne, ou d'un grand sans vertu.
* Les mortels sont égaux : ce n'est point la naissance,
* C'est la seule vertu qui fait leur différence.
C'est elle qui met l'homme au rang des demi-dieux ;
* Et qui sert son pays n'a pas besoin d'aïeux.
Princes, Rois, la fortune a fait votre partage,
Mes grandeurs sont à moi ; mon sort est mon ouvrage :
Et ces fers si honteux, ces fers où je naquis,
Je les ai fait porter aux mains des ennemis.
* Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie ;
* Il a dans les combats coulé pour la patrie ;
* Je vois ce que je fuis & non ce que je fus,
* Et crois valoir au moins des rois que j'ai vaincus.

THEANDRE.

Alcméon, croyez-moi, l'orgueil qui vous inspire,
Que je dois condamner, & que pourtant j'admire,
Ce principe éclatant de tant d'exploits fameux,
En vous rendant si grand, vous fait trop malheureux.
Pliez à votre état ce fougueux caractère
Qui d'un brave guerrier ferait un téméraire :
C'est un des ennemis qu'il vous faut subjuguer.
Né pour servir le trône & non pour le briguer ;
Sachez vous contenter de votre destinée ;
D'une gloire assez haute elle est environnée :
N'en recherchez point d'autre. Eh ! qui sait si les dieux
Qui toujours sur vos pas ont attaché les yeux,
Qui pour venger Argos, & pour calmer la Grèce,
Ont voulu vous tirer du sein de la bassesse,

N'ont point encor sur vous quelques secrets desseins ?
Peut-être leur vengeance est mise entre vos mains.
Le sang de votre roi dont la terre est fumante,
Elève encore au ciel une voix gémissante ;
Sa voix est entendue : & les dieux aujourd'hui
Contre ses assassins se déclarent pour lui.
Le grand-prêtre déjà voit la foudre allumée,
Qui se cache à nos yeux dans la nue enfermée.
Enfin, que feriez-vous si les arrêts du ciel
Vous pressaient de punir un meurtre si cruel ?
Si, chargé malgré vous de leur ordre suprême,
Vous vous trouviez entr'eux, & la reine elle-même ?
S'il vous fallait choisir...

SCENE II.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

POLEMON.

LA reine en ce moment
Vous mande de l'attendre en cet appartement.
Elle vient : il s'agit du salut de l'Empire.

THEANDRE *à part.*

Prête à nommer un roi, qu'aurait-elle à lui dire ?
D'Amphiaraüs, ô Dieux, daignez vous souvenir !

ALCMEON.

Pour la dernière fois je vais l'entretenir.

SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON, ZELONIDE.

ERYPHILE.

C'EST à vous, Alcméon, c'eſt à votre victoire
Qu'Argos doit ſon bonheur, Eryphile ſa gloire.
C'eſt par vous, que maîtreſſe, & du trône, & de moi,
Dans ces murs relevés je puis choiſir un roi.
Mais prête à le nommer, ma juſte prévoyance
Veut s'aſſurer ici de votre obéiſſance.
J'ai de nommer un roi le dangereux honneur :
Faites plus, Alcméon, ſoyez ſon défenſeur.

ALCMEON.

D'un prix trop glorieux ma vie eſt honorée :
A vous ſervir, Madame, elle fut conſacrée.
* Je vous devais mon ſang, & quand je l'ai verſé,
* Puiſqu'il coulait pour vous, je fus récompenſé.
Mais telle eſt de mon ſort la dure violence,
Qu'il faut que je vous trompe ou que je vous offenſe.
Reine, je vais parler : des rois humiliés
Briguent votre ſuffrage & tombent à vos pieds.
Tout vous rit ; que pourrais-je, en ce ſéjour tranquille,
Vous offrir qu'un vain zèle, & qu'un bras inutile ?
Laiſſez-moi fuir des lieux où le deſtin jaloux
Me ferait, malgré moi, trop coupable envers vous.

ERYPHILE.

Vous me quittez ! ô Dieux, dans quels temps !

ALCMEON.

Les orages
Ont ceſſé de gronder ſur ces heureux rivages.
Ma main les écarta : la Grèce en ce grand jour
Va voir enfin l'Hymen & peut-être l'Amour,
Par votre auguſte voix nommer un nouveau maître.
Reine, juſqu'aujourd'hui vous avez pu connaître
Quelle fidélité m'attachait à vos lois ;
Quel zèle inaltérable échauffait mes exploits.
J'eſpérais à jamais vivre ſous votre empire :
Mes vœux pourraient changer, & j'oſe ici vous dire
Que cet heureux époux, ſur ce trône monté,
Eprouverait en moi moins de fidélité ;
Et qu'un ſujet ſoumis, dévoué, plein de zèle
Peut-être à d'autres lois deviendrait un rebelle.

ERYPHILE.

Vous me quittez ! eh quoi ! pourriez-vous donc penſer
Qu'Eryphile héſitât à vous récompenſer ?
Que craignez-vous ? parlez : il faut ne me rien taire.

ALCMEON.

Je ne dois point lever un regard téméraire
Sur les ſecrets du trône, & ſur ces nouveaux nœuds
Préparés par vos mains pour un roi trop heureux.
Mais de ce jour enfin la pompe ſolemnelle,
De votre choix au peuple annonce la nouvelle.
Ce ſecret dans Argos eſt déjà répandu :
Princeſſe, à cet hymen on s'était attendu. (*g*)
Ce choix ſans doute eſt juſte, & la raiſon le guide ;
Mais je ne ſerai point le ſujet d'Hermogide.
Voilà mes ſentimens : & mon bras aujourd'hui
Ayant vaincu pour vous, ne peut ſervir ſous lui.

Puniſſez ma fierté, d'autant plus condamnable,
Qu'ayant oſé paraître, elle eſt inébranlable.

ERYPHILE.

Alcméon, demeurez; j'atteſte ici les Dieux,
Ces Dieux qui ſur le crime ouvrent toujours les yeux,
Qu'Hermogide jamais ne ſera votre maître;
Sachez que c'eſt à vous à l'empêcher de l'être:
Et contre ſes rivaux, & ſurtout contre lui,
Songez que votre reine implore votre appui.

ALCMÉON.

Qu'entends-je! ah! diſpoſez de mon ſang, de ma vie.
Que je meure à vos pieds en vous ayant ſervie!
Que ma mort ſoit utile au bonheur de vos jours!

ERYPHILE.

C'eſt de vous ſeul ici que j'attends du ſecours.
Allez: aſſurez-vous des ſoldats dont le zèle
Se montre à me ſervir auſſi prompt que fidèle.
Que de tous vos amis ces murs ſoient entourés;
Qu'à tout événement leurs bras ſoient préparés.
Dans l'horreur où je ſuis, ſachez que je ſuis prête
A marcher s'il le faut, à mourir à leur tête.
Allez.

SCENE IV.

ERYPHILE, ZELONIDE.

ZELONIDE.

Que faites-vous? Quel eſt votre deſſein?
Que veut cet ordre affreux?

ERYPHILE.

Ah! je ſuccombe enfin.

Dieux ! comme en lui parlant, mon ame déchirée
Par des nœuds inconnus se sentait attirée !
De quels charmes secrets mon cœur est combattu !
Quel état ! . . Achevons ce que j'ai résolu.
Je le veux : étouffons ces indignes alarmes.

ZELONIDE.

Vous parlez d'Alcméon, & vous versez des larmes !
Que je crains qu'en secret une fatale erreur. . .

ERYPHILE.

Ah, que jamais l'amour ne rentre dans mon cœur !
Il m'en a trop coûté : que ce poison funeste
De mes jours languissans n'accable point le reste !
Jours trop infortunés, vous ne fûtes remplis
Qu'à pleurer mon époux, qu'à regretter mon fils !
* Leur souvenir fatal a toutes mes tendresses.
* Malheureuse ! est-ce à toi d'éprouver des faiblesses ?
Pénétré des remords qui viennent m'alarmer,
Ce cœur plein d'amertume est-il fait pour aimer ?

ZELONIDE.

Pourquoi donc à son nom redoublez-vous vos plaintes ?
Pardonnez à mon zèle, & permettez mes craintes.
Songez que si l'amour décidait aujourd'hui. . .

ERYPHILE.

* Non, ce n'est point l'amour qui m'entraîne vers lui ;
Non, un Dieu plus puissant me contraint à me rendre.
L'amour n'est pas si pur, l'amour n'est pas si tendre.
Non, plus je m'examine, & plus j'ose approuver
Les sentimens secrets qui m'ont su captiver.
* Ce n'est point par les yeux que mon ame est vaincue.
Ne crois pas qu'à ce point de mon rang descendue,

* Ecoutant de mes ſens le charme empoiſonneur,
* Je donne à la beauté le prix de la valeur.
Je chéris ſa vertu, j'aime ce que j'admire.

ZELONIDE.

Ah, Dieux! oſeriez-vous le nommer à l'Empire? (*h*)

ERYPHILE.

En de ſi pures mains ce ſceptre enfin remis
Deviendrait reſpectable à nos dieux ennemis.
Mais une loi plus ſainte, & m'éclaire & me guide;
Je chéris Alcméon, je déteſte Hermogide.
Et je vais rejeter en ce funeſte jour,
Les conſeils de la haine & la voix de l'amour.
Nature, dans mon cœur ſi long-temps combattue,
Sentimens partagés d'une mère éperdue,
Tendre reſſouvenir, amour de mon devoir,
Reprenez ſur mon ame un abſolu pouvoir.
Moi, régner! moi, bannir l'héritier véritable!
Ce ſceptre enſanglanté pèſe à ma main coupable.
Réparons tout: allons; & vous, Dieux dont je ſors,
Pardonnez des forfaits moindres que mes remords.
Qu'on cherche Polémon. Ciel! que vois-je? Hermogide!

SCENE V.

ERYPHILE, HERMOGIDE, ZELONIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

MADAME, je vois trop le tranſport qui vous guide;
Je vois que votre cœur ſait peu diſſimuler;
Mais les momens ſont chers, & je dois vous parler.

Souffrez

Souffrez de mon respect un conseil salutaire,
Votre destin dépend du choix qu'il vous faut faire.
Je ne viens point ici rappeler des sermens
Dictés par votre père, effacés par le temps;
Mon cœur ainsi que vous doit oublier, Madame,
Les jours infortunés d'une inutile flamme;
Et je rougirais trop, & pour vous, & pour moi,
Si c'était à l'amour à nous donner un roi.
Un sentiment plus digne, & de l'un, & de l'autre,
Doit gouverner mon sort & commander au vôtre.
Vos aïeux & les miens, les dieux dont nous sortons,
Cet Etat périssant si nous nous divisons,
Le sang qui nous a joints, l'intérêt qui nous lie,
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Votre pouvoir, le mien, tous deux à redouter,
Ce sont-là les conseils qu'il vous faut écouter.
Banniſſez pour jamais un souvenir funeste;
Le présent nous appelle, oublions tout le reste.
Le passé n'est plus rien : maîtres de l'avenir,
Le grand art de régner doit seul nous réunir.
Les plaintes, les regrets, les vœux sont inutiles:
C'est par la fermeté qu'on rend les dieux faciles. *(i)*
Ce fantôme odieux qui vous trouble en ce jour,
Qui naquit de la crainte, & l'enfante à son tour,
Doit-il nous alarmer par tous ses vains prestiges?
Pour qui ne les craint point, il n'est point de prodiges:
Ils sont l'appât grossier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, & le mépris des grands.
Pensez en Roi, Madame, & laissez au vulgaire
Des superstitions le joug imaginaire.

ERYPHILE.

Quoi! vous...

HERMOGIDE.

Encore un mot, Madame, & je me tais.
Le seul bien de l'Etat doit remplir vos souhaits :
Vous n'avez plus les noms, & d'épouse, & de mère ;
Le ciel vous honora d'un plus grand caractère.
Vous régnez ; mais songez qu'Argos demande un roi.
Vous avez à choisir : vos ennemis, ou moi.
Moi, né près de ce trône, & dont la main sanglante
A soutenu quinze ans sa grandeur chancelante :
Moi, dis-je, ou l'un des rois, sans force & sans appui,
Que mon lieutenant seul a vaincus aujourd'hui.
* Je me connais, je sais que blanchi sous les armes
* Ce front triste & sévère a pour vous peu de charmes.
* Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
* Devraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans ;
* Mais la raison d'Etat connaît peu ces caprices ;
* Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
* Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
Vous connaissez mon rang, mes attentats, mes droits ;
Sachant ce que j'ai fait, & voyant où j'aspire,
Vous me devez, Madame, ou la mort, ou l'Empire.
Quoi ! vos yeux sont en pleurs ; & vos esprits troublés...

ERYPHILE.

Non, Seigneur, je me rends ; mes destins sont réglés.
On le veut ; il le faut ; ce peuple me l'ordonne ;
C'en est fait : à mon sort, Seigneur, je m'abandonne.
Vous, lorsque le soleil descendra dans les flots,
Trouvez-vous dans ce temple avec les chefs d'Argos.
A mes aïeux, à vous, je vais rendre justice :
Je prétends qu'à mon choix l'univers applaudisse ;

Et vous pourrez juger si ce cœur abattu
Sait conserver sa gloire, & connaît la vertu.

HERMOGIDE.

Mais, Madame, voyez . . .

ERYPHILE.

Dans mon inquiétude,
Mon esprit a besoin d'un peu de solitude ;
Mais jusqu'à ces momens que mon ordre a fixés,
Si je suis Reine encor, Seigneur, obéissez.

SCENE VI.

HERMOGIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

DEMEURE : ce n'est pas au gré de son caprice
Qu'il faut que mon courage, & que mon sort fléchisse ;
Et je n'ai pas versé tout le sang de mes rois,
Pour dépendre aujourd'hui du hasard de son choix.
Parle : as-tu disposé cette troupe intrépide,
Ces compagnons hardis du destin d'Hermogide ?
Contre la reine même osent-ils me servir ?

EUPHORBE.

Pour vos intérêts seuls ils sont prêts à périr.

HERMOGIDE.

Je saurai me sauver du reproche & du blâme
D'attendre pour régner les bontés d'une femme.
Je fus quinze ans sans maître, & ne puis obéir.
Le fruit de tant de soins est lent à recueillir.

Argos n'a plus de rois, & c'était trop attendre
Pour les suivre aux enfers, ou régner sur leur cendre.
Je n'ai plus, il est vrai, ce fer si révéré
Qu'on croit ici du trône être un gage assuré;
Mais je conserve, au moins, de cette auguste place
Des gages plus certains, la constance & l'audace.
Mon destin se décide, & si le premier pas
Ne m'élève à l'Empire, il m'entraîne au trépas.
Entre l'Empire & moi tu vois le précipice:
* Allons, que ma fortune y tombe, ou le franchisse!

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HERMOGIDE, EUPHORBE, Suite d'Hermogide.

HERMOGIDE.

ENFIN donc, voici l'heure où dans ce temple même,
La reine avec ſa main donne ſon diadème.
Euphorbe, ou je me trompe, ou de bien des horreurs
Ces dangereux momens ſont les avant-coureurs.

EUPHORBE.

Polémon de ſa part flatte votre eſpérance.

HERMOGIDE.

Polémon veut en vain tromper ma défiance.

EUPHORBE.

Eh! qui choiſir que vous? Cet Empire aujourd'hui
Demande un bras puiſſant qui lui ſerve d'appui.
Que dis-je? Vous l'aimiez, Seigneur, & tant de flamme...

HERMOGIDE.

Moi! que cette faibleſſe ait amolli mon ame!
Hermogide amoureux! Ah! qui veut être roi,
Ou n'eſt pas fait pour l'être, ou ſait régner ſur ſoi.
* A la reine engagé, je pris ſur ſa jeuneſſe
* Cet heureux aſcendant que les ſoins, la ſoupleſſe,
* L'attention, le temps, ſavent ſi bien donner
* Sur un cœur ſans deſſeins, facile à gouverner.
Le bandeau de l'amour, & l'art trompeur de plaire,
De mes vaſtes deſſeins ont voilé le myſtère.

Mais de tout temps, crois-moi, la soif de la grandeur
Fut le seul sentiment qui régna dans mon cœur.

EUPHORBE.

Tout vous portait au trône : & les vœux de l'armée,
Et la voix de ce peuple & de la renommée,
Et celle de la reine en qui vous espériez.

HERMOGIDE.

Par quels funestes nœuds mes destins sont liés!
* Son époux & son fils, privés de la lumière,
* Du trône à mon courage entr'ouvraient la barrière,
* Quand la main de nos dieux la ferma sous mes pas.
Je sais que j'eus les vœux du peuple & des soldats;
Mais la voix de ces dieux, ou plutôt de nos prêtres,
M'a dépouillé quinze ans du rang de mes ancêtres.
Il fallut succomber aux superstitions,
* Qui sont, bien plus que nous, les rois des nations; (k)
Et le zèle aveuglé d'un peuple fanatique
Fut plus fort que mon bras & que ma politique.

EUPHORBE.

En faveur de vos droits ce peuple enfin s'unit;
Du trône devant vous le chemin s'applanit;
Argos, par votre main, fait à la servitude,
Long-temps de votre joug prit l'heureuse habitude :
Nos chefs seront pour vous.

HERMOGIDE.

Je compte sur leur foi,
Tant que leur intérêt les peut joindre avec moi.
L'un d'eux, je l'avoûrai, me trouble & m'importune;
Son destin qui s'élève, étonne ma fortune.
Je le crains malgré moi.

EUPHORBE.

Quoi! ce jeune Alcméon,
Ce ſoldat qui vous doit ſa grandeur & ſon nom?

HERMOGIDE.

Oui, ce fils de Théandre, & qui fut mon ouvrage,
Qui ſous moi de la guerre a fait l'apprentiſſage,
Maître de trop de cœurs à mon char arrachés,
Au bonheur qui le ſuit les a tous attachés.
Par ſes heureux exploits ma grandeur eſt ternie;
Son aſcendant vainqueur impoſe à mon génie:
Son ſeul aſpect ici commence à m'alarmer.
Je le hais d'autant plus qu'il ſait ſe faire aimer,
Que des peuples ſéduits l'eſtime eſt ſon partage;
Sa gloire m'avilit & ſa vertu m'outrage.
Je ne ſais, mais le nom de ce fier citoyen,
Tout obſcur qu'il était, ſemble égaler le mien.
Et moi, près de ce trône où je dois ſeul prétendre,
* J'ai laſſé ma fortune à force de l'attendre.
Mon crédit, mon pouvoir adoré ſi long-temps,
N'eſt qu'un coloſſe énorme ébranlé par les ans,
Qui penche vers ſa chute, & dont le poids immenſe
Veut, pour ſe ſoutenir, la ſuprême puiſſance; (3)
Mais du moins en tombant je ſaurai me venger. (l)

EUPHORBE.

Qu'allez-vous faire ici?

HERMOGIDE.

Ne plus rien ménager.
Déchirer, s'il le faut, le voile heureux & ſombre
Qui couvrit mes forfaits du ſecret de ſon ombre:
Les juſtifier tous par un nouvel effort,
Par les plus grands ſuccès, ou la plus belle mort;

Et dans le déſeſpoir où je vois qu'on m'entraîne,
Ma fureur.... Mais on entre, & j'apperçois la reine.

SCENE II.

ERYPHILE, ALCMEON, HERMOGIDE, POLEMON, EUPHORBE, Chœur d'Argiens.

ALCMEON.

OUI, ce peuple, Madame, & les chefs, & les rois,
Sont prêts à confirmer, à chérir votre choix;
Et je viens, en leur nom, préſenter leur hommage
A votre heureux époux, leur maître & votre ouvrage.
Ce jour va de la Grèce aſſurer le repos.

ERYPHILE.

Vous, Chefs qui m'écoutez, & vous, Peuple d'Argos,
Qui venez en ces lieux reconnaître l'empire
Du nouveau ſouverain que ma main doit élire,
Je n'ai point à choiſir: je n'ai plus qu'à quitter
Un ſceptre que mes mains n'avaient pas dû porter.
Votre maître eſt vivant, mon fils reſpire encore.
Ce fils infortuné, qu'à ſa première aurore
Par un trépas ſoudain vous crûtes enlevé,
Loin des yeux de ſa mère en ſecret élevé, (*m*)
Fut porté, fut nourri dans l'enceinte ſacrée
Dont le ciel à mon ſexe a défendu l'entrée.
Celui que je chargeai de ſes triſtes deſtins,
Ignorait quel dépôt fut mis entre ſes mains.
Je voulus qu'avec lui renfermé dès l'enfance,
Mon fils de ſes parens n'eût jamais connaiſſance.
Mon amour maternel, timide & curieux,
A cent fois ſur ſa vie interrogé les cieux;

Aujourd'hui même encore, ils m'ont dit qu'il reſpire.
Je vais mettre en ſes mains mes jours & mon Empire.
Je ſais trop que ce dieu, maître éternel des dieux,
Jupiter, dont l'oracle eſt préſent en ces lieux,
Me prédit, m'aſſura que ce fils ſanguinaire
Porterait le poignard dans le ſein de ſa mère.
Puiſſe aujourd'hui, grand Dieu, l'effort que je me fais,
Vaincre l'affreux deſtin qui l'entraîne aux forfaits!
Oui, Peuple, je le veux: oui, le roi va paraître:
Je vais à le montrer obliger le grand-prêtre.
Les dieux qui m'ont parlé veillent encor ſur lui;
Ce ſecret au grand jour va briller aujourd'hui.
De mon fils déſormais il n'eſt rien que je craigne;
Qu'on me rende mon fils, qu'il m'immole, & qu'il règne.

HERMOGIDE.

Peuples, Chefs, il faut donc m'expliquer à mon tour:
L'affreuſe vérité va donc paraître au jour.
Ce fils qu'on redemande afin de mieux m'exclure,
Cet enfant dangereux, l'horreur de la nature,
Né pour le parricide, & dont la cruauté
Devait verſer le ſang du ſein qui l'a porté:
Il n'eſt plus. Son ſupplice a prévenu ſon crime.

ERYPHILE.

Ciel!

HERMOGIDE.

Aux portes du temple on frappa la victime.
Celui qui l'enlevait le ſuivit au tombeau. (*n*)
Il fallait étouffer ce monſtre en ſon berceau;
A la reine, à l'Etat ſon ſang fut néceſſaire;
Les dieux le demandaient: je ſervis leur colère.
Peuple, n'en doutez point: Euphorbe, Nicétas,
Sont les ſecrets témoins de ce juſte trépas.

J'atteſte mes aïeux & ce jour qui m'éclaire,
Que j'immolai le fils, que j'ai ſauvé la mère;
Que ſi ce ſang coupable a coulé ſous nos coups,
J'ai prodigué le mien pour la Grèce & pour vous.
Vous m'en devez le prix; vous voulez tous un maître;
L'oracle en promet un, je vais périr, ou l'être;
Je vais venger mes droits contre un roi ſuppoſé,
Je vais rompre un vain charme à moi ſeul oppoſé.
Soldat par mes travaux, & roi par ma naiſſance,
De vingt ans de combats j'attends la récompenſe.
Je vous ai tous ſervis. Ce rang des demi-dieux
Défendu par mon bras, fondé par mes aïeux,
Cimenté de mon ſang, doit être mon partage.
Je le tiendrai de vous, de moi, de mon courage,
De ces dieux dont je ſors, & qui ſeront pour moi.
Amis, ſuivez mes pas, & ſervez votre roi.

(*il ſort ſuivi des ſiens.*)

SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON, POLEMON, Chœur d'Argiens.

ERYPHILE.

OU ſuis-je? De quels traits le cruel m'a frappée?
Mon fils ne ſerait plus! Dieux, m'auriez-vous trompée!
(*à Polémon.*)
Et vous que j'ai chargé de rechercher ſon ſort....

POLEMON.

On l'ignore en ce temple, & ſans doute il eſt mort.

ALCMEON.

Reine, c'eſt trop ſouffrir qu'un monſtre vous outrage:
Confondez ſon orgueil & puniſſez ſa rage.
Tous vos guerriers ſont prêts; permettez que mon bras....

ERYPHILE.

Es-tu laſſe, Fortune? Eſt-ce aſſez d'attentats?
Ah! trop malheureux fils, & toi, cendre ſacrée,
Cendre de mon époux de vengeance altérée,
Mânes ſanglans, faut-il que votre meurtrier
Règne ſur votre tombe & ſoit votre héritier!
Le temps, le péril preſſe, il faut donner l'Empire.
Un dieu dans ce moment, un dieu parle & m'inſpire;
Je cède, je ne puis, dans ce jour de terreur,
Réſiſter à la voix qui s'explique à mon cœur.
C'eſt vous, maître des rois & de la deſtinée;
C'eſt vous qui me forcez à ce grand hymenée.
Alcméon, ſi mon fils eſt tombé ſous ſes coups....
Seigneur.... vengez mon fils, & le trône eſt à vous.

ALCMEON.

Grande Reine, eſt-ce à moi que ces honneurs inſignes...?

ERYPHILE.

Ah! quels rois dans la Grèce en ſeraient auſſi dignes? (o)
Ils n'ont que des aïeux, vous avez des vertus.
Ils ſont rois, mais c'eſt vous qui les avez vaincus.
C'eſt vous que le ciel nomme & qui m'allez défendre:
C'eſt vous qui de mon fils allez venger la cendre.
Peuples, voilà ce roi ſi long-temps attendu,
Qui ſeul vous a fait vaincre, & ſeul vous était dû,
Le vainqueur de deux rois, prédit par les dieux même.
Qu'il ſoit digne à jamais de ce ſaint diadème!

Que je retrouve en lui les biens qu'on m'a ravis,
Votre appui, votre roi, mon époux & mon fils!

SCENE IV.

ERYPHILE, ALCMEON, POLEMON, THEANDRE, Chœur d'Argiens.

THEANDRE.

QUE faites-vous, Madame? Et qu'allez-vous réſoudre?
Le jour fuit, le ciel gronde : entendez-vous la foudre?
De la tombe du roi le pontife a tiré
Un fer que ſur l'autel ſes mains ont conſacré.
Sur l'autel à l'inſtant ont paru les furies;
Les flambeaux de l'hymen ſont dans leurs mains impies.
Tout le peuple tremblant, d'un ſaint reſpect touché,
Baiſſe un front immobile, à la terre attaché.

ERYPHILE.

Juſqu'où veux-tu pouſſer ta fureur vengereſſe,
O Ciel! Peuples rentrez : Théandre, qu'on me laiſſe.
Quel juſte effroi ſaiſit mes eſprits égarés!
Quel jour pour un hymen!

SCENE V.

ERYPHILE, ALCMEON.

ERYPHILE.

AH, Seigneur, demeurez.
Eh, quoi! je vois les dieux, les enfers, & la terre
S'élever tous enſemble & m'apporter la guerre:

Mes ennemis, les morts contre moi déchaînés;
Tout l'univers m'outrage, & vous m'abandonnez!

ALCMEON.

Je vais périr pour vous, ou punir Hermogide:
Vous servir, vous venger, vous sauver d'un perfide.

ERYPHILE.

Je vous fesais son roi: mais, hélas! mais, Seigneur,
Arrêtez; connaissez mon trouble & ma douleur.
Le désespoir, la mort, le crime m'environne;
J'ai cru les écarter en vous plaçant au trône.
J'ai cru même appaiser ces mânes en courroux,
Ces mânes soulevés de mon premier époux.
Hélas! combien de fois de mes douleurs pressée,
Quand le sort de mon fils accablait ma pensée,
Et qu'un léger sommeil venait enfin couvrir
* Mes yeux trempés de pleurs & lassés de s'ouvrir:
Combien de fois ces dieux ont semblé me prescrire
De vous donner ma main, mon cœur & mon Empire.
Cependant, quand je touche au moment fortuné
Où vous montez au trône à mon fils destiné,
Le ciel & les enfers alarment mon courage;
Je vois les dieux armés, condamner leur ouvrage:
* Et vous seul m'inspirez plus de trouble & d'effroi
* Que le ciel & ces morts irrités contre moi.
* Je tremble en vous donnant ce sacré diadème;
* Ma bouche en frémissant prononce, je vous aime.
* D'un pouvoir inconnu l'invincible ascendant
* M'entraîne ici vers vous, m'en repousse à l'instant;
* Et par un sentiment que je ne puis comprendre
* Mêle une horreur affreuse à l'amour le plus tendre.

ALCMEON.

Quels momens! quel mélange, ô Dieux qui m'écoutez,
D'étonnement, d'horreurs, & de félicités!
L'orgueil de vous aimer, le bonheur de vous plaire,
Vos terreurs, vos bontés, la céleſte colère,
Tant de biens, tant de maux me preſſent à la fois,
Que mes ſens accablés ſuccombent ſous leur poids.
Encor loin de ce rang que vos bontés m'apprêtent,
C'eſt ſur vos ſeuls dangers que mes regards s'arrêtent.
C'eſt pour vous délivrer de ce péril nouveau,
Que votre époux lui-même a quitté le tombeau.
Vous avez d'un barbare entendu la menace;
Où ne peut point aller ſa criminelle audace?
Souffrez qu'au palais même aſſemblant vos ſoldats,
J'aſſure au moins vos jours contre ſes attentats;
Que du peuple étonné j'appaiſe les alarmes;
Que prêts au moindre bruit, mes amis ſoient en armes.
C'eſt en vous défendant que je dois mériter
Le trône où votre choix m'ordonne de monter.

ERYPHILE.

Allez: je vais au temple, où d'autres ſacrifices
Pourront rendre les dieux à mes vœux plus propices.
Ils ne recevront pas d'un regard de courroux
Un encens, que mes mains n'offriront que pour vous.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE.

ALCMEON.

TOUT eſt en ſureté : ce palais eſt tranquille,
Et je réponds du peuple, & ſurtout d'Eryphile.

THEANDRE.

Penſez plus au péril dont vous êtes preſſé ;
Il eſt rival & prince, & de plus offenſé.
Il ſonge à la vengeance : il la jure : il l'apprête :
J'entends gronder l'orage autour de votre tête :
Son rang lui donne ici des ſoutiens trop puiſſans,
Et ſes heureux forfaits lui ſont des partiſans.
Cette foule d'amis qu'à force d'injuſtices....

ALCMEON.

Lui, des amis ! Théandre, il n'a que des complices,
Plus prêts à le trahir que prompts à le venger ;
Des cœurs nés pous le crime, & non pour le danger.
Je compte ſur les miens : la guerre & la victoire
Nous ont long-temps unis par les nœuds de la gloire,
Avant que tant d'honneurs ſur ma tête amaſſés,
Traînaſſent après moi des cœurs intéreſſés.
Ils ſont tous éprouvés, vaillans, incorruptibles ;
La vertu qui nous joint nous rend tous invincibles ;
Leurs bras victorieux m'aideront à monter
A ce rang qu'avec eux j'appris à mériter.

Mon courage a franchi cet intervalle immenſe
Que mit du trône à moi mon indigne naiſſance;
L'hymen va me payer le prix de ma valeur;
Je ne vois qu'Eryphile, un ſceptre & mon bonheur.

THEANDRE.

Mais ne craignez-vous point ces prodiges funeſtes
Qu'étalent à vos yeux les vengeances céleſtes?
Ces tremblemens ſoudains, ces ſpectres menaçans,
Ces morts dont le retour eſt l'effroi des vivans? (p)
Du ciel qui nous pourſuit la vengeance obſtinée,
Semble ſe déclarer contre votre hymenée.

ALCMEON.

Mon cœur fut toujours pur; il honora les dieux:
J'eſpère en leur juſtice, & je ne crains rien d'eux.
De quel indigne effroi ton ame eſt-elle atteinte?
Ah! les cœurs vertueux ſont-ils nés pour la crainte?
Mon orgueilleux rival ne ſaurait me troubler;
Tout chargé de forfaits c'eſt à lui de trembler.
C'eſt ſur ſes attentats que mon eſpoir ſe fonde;
C'eſt lui qu'un dieu menace; & ſi la foudre gronde,
La foudre me raſſure; & le ciel que tu crains
Pour l'en mieux écraſer la mettra dans mes mains.

THEANDRE.

Le ciel n'a pas toujours puni les plus grands crimes;
Il frappe quelquefois d'innocentes victimes.
Amphiaraüs fut juſte, & vous ne ſavez pas
Par quelles mains ce ciel a permis ſon trépas.

ALCMEON.

Hermogide!

THEANDRE.

THEANDRE.

Souffrez que, laiſſant la contrainte,
Seigneur, un vieux ſoldat vous parle ici ſans feinte.

ALCMEON.

Tu ſais combien mon cœur chérit la vérité.

THEANDRE.

Je connais de ce cœur toute la pureté.
Des héros de la Grèce imitateur fidelle,
Vous jurez aux forfaits une guerre immortelle;
Vous vous croyez, Seigneur, armé pour les venger,
Gardez de les défendre & de les partager.

ALCMEON.

Comment! que dites-vous?

THEANDRE.

Vous êtes jeune encore:
A peine aviez-vous vu votre première aurore,
Quand ce roi malheureux deſcendit chez les morts.
Peut-être ignorez-vous ce qu'on diſait alors,
Et de la cour du roi quel fut l'affreux langage.

ALCMEON.

Hé bien!

THEANDRE.

Je vais vous faire un trop ſenſible outrage;
Mais je vous trahirais à le diſſimuler:
Je vous tiens lieu de père, & je dois vous parler.

ALCMEON.

Hé bien! que diſait-on? achève.

THEANDRE.

Que la reine
Avait lié ſon cœur d'une coupable chaîne;

Qu'au barbare Hermogide elle promit ſa main,
Et juſqu'à ſon époux conduiſit l'aſſaſſin.

ALCMEON.

Rends grâce à l'amitié qui pour toi m'intéreſſe ;
Si tout autre que toi ſoupçonnait la princeſſe,
Si quelqu'audacieux avait pu l'offenſer...
Mais que dis-je ? toi-même, as-tu pu le penſer ?
Peux-tu me préſenter ce poiſon que l'envie
Répand aveuglément ſur la plus belle vie ?
J'ai peu connu la cour, mais la crédulité
Aiguiſe ici les traits de la malignité.
Vos oiſifs courtiſans que les chagrins dévorent,
S'efforcent d'obſcurcir les aſtres qu'ils adorent.
Là, ſi vous en croyez leur coup d'œil pénétrant,
Tout miniſtre eſt un traître, & tout prince un tyran :
L'hymen n'eſt entouré que de feux adultères,
Le frère à ſes rivaux eſt vendu par ſes frères ;
Et ſitôt qu'un grand roi penche vers ſon déclin,
Ou ſon fils, ou ſa femme ont hâté ſon deſtin.
Je hais de ces ſoupçons la barbare imprudence,
Je crois que ſur la terre il eſt quelqu'innocence ;
Et mon cœur, repouſſant ces ſentimens cruels,
Aime à juger par lui du reſte des mortels.
Qui croit toujours le crime, en paraît trop capable.
A mes yeux comme aux tiens Hermogide eſt coupable ;
Lui ſeul eſt parricide.

THEANDRE.

Il eſt votre rival :

. . . . . .

Vous écoutez ſur lui vos ſoupçons légitimes ;
Vous trouvez du plaiſir à déteſter ſes crimes.

Mais un objet trop cher...

ALCMEON.

Ah! ne l'outragez plus;
Et gardez le silence, ou vantez ses vertus.

SCENE II.

ERYPHILE, ALCMEON, THEANDRE, ZELONIDE, Suite de la Reine.

ERYPHILE.

Roi d'Argos, paraissez & portez la couronne;
Vos mains l'ont défendue, & mon cœur vous la donne.
Je ne balance plus : je mets sous votre loi
L'Empire d'Inachus, & vos rivaux, & moi.
J'ai fléchi de nos dieux les redoutables haines
Leurs vertus sont en vous, leur sang coule en mes veines,
Et jamais sur la terre on n'a formé de nœuds
Plus chers aux immortels, & plus dignes des cieux.

ALCMEON.

Ils lisent dans mon cœur : ils savent que l'Empire
Est le moindre des biens où mon courage aspire.
Puissent tomber sur moi leurs plus funestes traits,
Si ce cœur infidelle oubliait vos bienfaits.
Ce peuple qui m'entend, & qui m'appelle au temple,
Me verra commander, pour lui donner l'exemple;
Et, déjà par mes mains instruit à vous servir,
N'apprendra de son roi qu'à vous mieux obéir.

ERYPHILE.

Enfin la douce paix vient rassurer mon ame:
Dieux! vous favorisez une si pure flamme!

Vous ne rejetez plus mon encens & mes vœux !
Suivez mes pas : entrons...

Le Temple s'ouvre; l'Ombre d'Amphiaraüs paraît dans une posture menaçante.

L'OMBRE.

Arrête, malheureux !

ERYPHILE.

Amphiaraüs lui-même ! Où fuis-je ?

ALCMEON.

Ombre fatale,
Quel dieu te fait sortir de la nuit infernale ?
Quel est ce sang qui coule ? & quel es-tu ?

L'OMBRE.

Ton roi.
Si tu prétends régner, arrête, obéis-moi.

ALCMEON.

Hé bien, mon bras est prêt ; parle, que faut-il faire ?

L'OMBRE.

Me venger sur ma tombe.

ALCMEON.

Eh ! de qui ?

L'OMBRE.

De ta mère.

ALCMEON.

Ma mère ! que dis-tu ? quel oracle confus !
Mais l'enfer le dérobe à mes yeux éperdus.
(*le Temple se referme.*)
Les dieux ferment leur temple !

THEANDRE.

O prodige effroyable!

ALCMEON.

O d'un pouvoir funeſte oracle impénétrable!

ERYPHILE.

A peine ai-je repris l'uſage de mes ſens!
Quel ordre ont prononcé ces horribles accens?
De qui demandent-ils le ſanglant ſacrifice?

ALCMEON.

Ciel! peux-tu commander que ma mère périſſe!
Que prétendez-vous donc, mânes trop irrités?
Je commence à percer dans ces obſcurités:
Je commence à ſentir que les deſtins ſont juſtes,
Que mon ſort eſt trop loin de ces grandeurs auguſtes.
J'euſſe été trop heureux, mais les mânes jaloux,
Du ſein de leurs tombeaux s'élèvent contre nous,
Préviennent votre honte, & rompent l'hymenée,
Dont s'offenſaient ces dieux de qui vous êtes née.

ERYPHILE.

Ah! que me dites-vous? hélas!

ALCMEON.

Souffrez du moins
Que je puiſſe un moment vous parler ſans témoins.
Pour la dernière fois, vous m'entendez peut-être,
Je vous avais trompée & vous m'allez connaître.

ERYPHILE.

Sortez. De toutes parts ai-je donc à trembler?

SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON.

ALCMEON.

IL n'eſt plus de ſecrets que je doive céler.
Théandre juſqu'ici m'a tenu lieu de père;
Je ne ſuis point ſon fils, & je n'ai point de mère.
Madame, le deſtin qui m'a trahi toujours,
M'a ravi dès long-temps les auteurs de mes jours.
Connu par ma fortune & par ma ſeule audace,
Je cachais aux humains la honte de ma race. (q)
J'ai cru qu'un ſang trop vil, en mes veines tranſmis,
Plus pur par mes travaux était d'aſſez grand prix;
Et que lui préparant une plus digne courſe,
En le verſant pour vous j'ennobliſſais ſa ſource.
Je fis plus : juſqu'à vous l'on me vit aſpirer,
Et, rival de vingt rois, j'oſai vous adorer.
Ce ciel enfin, ce ciel m'apprend à me connaître;
Il veut confondre en moi le ſang qui m'a fait naître,
La mort entre nous deux vient d'ouvrir ſes tombeaux,
Et l'enfer contre moi s'unit à mes rivaux.
Sous les obſcurités d'un oracle ſévère,
Les dieux m'ont reproché juſqu'au ſang de ma mère.
Madame, il faut céder à leurs cruelles lois;
Alcméon n'eſt point fait pour ſuccéder aux rois.
Victime d'un deſtin, que même encor je brave,
Je ne m'en cache plus, je ſuis fils d'un eſclave.

ERYPHILE.

Vous, Seigneur ?

ALCMEON.

Oui, Madame, & dans un rang si bas,
Souvenez-vous qu'enfin je ne m'en cachai pas;
Que j'eus l'ame assez forte, assez inébranlable,
Pour faire devant vous l'aveu qui vous accable;
Que ce sang, dont les dieux ont voulu me former,
Me fit un cœur trop haut pour ne vous point aimer.

ERYPHILE.

Un esclave!

ALCMEON.

Une loi fatale à ma naissance
Des plus vils citoyens m'interdit l'alliance.
J'aspirais jusqu'à vous dans mon indigne sort.
J'ai trompé vos bontés, j'ai mérité la mort. (r)
Madame, à mon aveu vous tremblez de répondre?

ERYPHILE.

Quels soupçons! quelle horreur vient ici me confondre! (s)
Dans les mains d'un esclave autrefois j'ai remis...
M'avez-vous pardonné, Destins trop ennemis!
Voulez-vous, ou finir, ou combler ma misère!
Alcméon, dans quel temps a péri votre père?
Quel fut son nom? Parlez.

ALCMEON.

J'ignore encor ce nom,
Qui ferait votre honte & ma confusion.

ERYPHILE.

Mais comment mourut-il? où perdit-il la vie?
En quel temps?

ALCMEON.

C'est ici qu'elle lui fut ravie,

Après qu'aux champs thébains le céleſte courroux
Eut permis le trépas du prince votre époux.

ERYPHILE.

O crime !

ALCMEON.

Hélas ! ce fut dans ma plus tendre enfance
Qu'on m'enleva, dit-on, l'auteur de ma naiſſance.
Au pied de ce palais de tant de demi-dieux,
D'où juſque ſur ſon fils vous abaiſſiez les yeux,
Là, près du corps ſanglant de mon malheureux père,
Je fus laiſſé mourant dans la foule vulgaire
De ces vils citoyens, triſte rebut du ſort,
Oubliés dans leur vie, inconnus dans leur mort.
Un prêtre de ces lieux ſauva mes deſtinées ;
Il renoua le fil de mes faibles années.
Théandre m'éleva : le reſte vous eſt dû.
J'oſai trop m'élever, & je me ſuis perdu.

ERYPHILE.

M'alarmerais-je en vain ? Mais cet oracle horrible...
Le lieu, le temps, l'eſclave... ô Ciel, eſt-il poſſible !
Qu'on cherche le Grand-Prêtre. Hélas ! déjà les dieux,
Soit pitié, ſoit courroux, l'amènent à mes yeux.

SCENE IV.

ERYPHILE, ALCMEON, LE GRAND-PRETRE, *une épée à la main.*

LE GRAND-PRETRE.

L'HEURE vient, armez-vous, recevez cette épée.
Jadis de votre ſang un traître l'a trempée.

Allez : vengez Argos, Amphiaraüs, & vous.

ERYPHILE.

Que vois-je? c'eſt le fer que portait mon époux :
Le fer que lui ravit ce barbare Hermogide.
Tout me retrace ici le crime & l'homicide ;
La force m'abandonne à cet objet affreux.
Parle ; qui t'a remis ce dépôt malheureux ?
Quel Dieu te l'a donné ?

LE GRAND-PRETRE.

Le Dieu de la vengeance.
(*à Alcméon.*)
Voici ce même fer qui frappa votre enfance,
Qu'un cruel, malgré lui miniſtre du deſtin,
Troublé par ſes forfaits, laiſſa dans votre ſein.
Ce Dieu qui dans le crime effraya cet impie,
Qui fit trembler ſa main, qui ſauva votre vie,
Qui commande au trépas, ouvre & ferme le flanc,
Venge un meurtre par l'autre, & le ſang par le ſang,
M'ordonna de garder ce fer, toujours funeſte,
Juſqu'à l'inſtant marqué par le courroux céleſte.
La voix, l'affreuſe voix qui vient de vous parler,
Me conduit devant vous pour vous faire trembler.

ERYPHILE.

Achève : romps le voile ; éclaircis le myſtère.
Son père, cet eſclave ?

LE GRAND-PRETRE.

Il n'était point ſon père ;
Un ſang plus noble crie.

ERYPHILE.

Ah ! Seigneur : ah ! mon roi !
Fils d'un héros...

ALCMEON.

Quels noms vous prodiguez pour moi!

ERYPHILE, *se jetant entre les bras de Zélonide.*

Je ne puis achever, je me meurs, Zélonide.

LE GRAND-PRETRE, *à Alcméon. en lui donnant l'épée.*

Je laisse entre vos mains ce glaive parricide :
C'est un don dangereux ; puisse-t-il désormais
Ne point servir, grands Dieux, à de nouveaux forfaits.

SCENE V.

ALCMEON, ERYPHILE.

ERYPHILE.

* HE bien ! ne tarde plus, remplis ta destinée :
* Porte ce fer sanglant sur cette infortunée.
* Etouffe dans mon sang cet amour malheureux
* Que dictait la nature en nous trompant tous deux ;
* Punis-moi, venge-toi, venge la mort d'un père ;
* Reconnais-moi, mon fils : frappe & punis ta mère.

ALCMEON.

Moi, votre fils : grands Dieux !

ERYPHILE.

C'est toi dont, au berceau,
Mon indigne faiblesse a creusé le tombeau ;
C'est toi qui fus frappé par les mains d'Hermogide,
C'est toi qui m'es rendu, mais pour le parricide :
Toi mon sang, toi mon fils, que le ciel en courroux,
Sans ce prodige horrible, aurait fait mon époux.

ALCMEON.

De quel coup ma raiſon vient d'être confondue!
Dieux! ſur elle & ſur moi puis-je arrêter la vue?
Je ne ſais où je ſuis : Dieux, qui m'avez ſauvé,
Reprenez tout ce ſang, par vos mains conſervé.
Eſt-il bien vrai, Madame, on a tué mon père!
Il veut votre ſupplice, & vous êtes ma mère!

ERYPHILE.

* Oui, je fus ſans pitié : ſois barbare à ton tour,
* Et montre-toi mon fils en m'arrachant le jour.
* Frappe!.. Mais quoi? tes pleurs ſe mêlent à mes larmes!
* O mon cher fils! ô jour plein d'horreur & de charmes!
* Avant de me donner la mort que tu me dois,
* De la nature encor laiſſe parler la voix :
* Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
* Arroſent une main ſi fatale & ſi chère.

ALCMEON.

Cruel Amphiaraüs! abominable loi!
La nature me parle, & l'emporte ſur toi.
O ma mère!

ERYPHILE, *en l'embraſſant.*

O cher fils que le ciel me renvoie,
Je ne méritais pas une ſi pure joie.
J'oublie, & mes malheurs, & juſqu'à mes forfaits;
Et ceux qu'un dieu t'ordonne, & tous ceux que j'ai faits.

SCENE VI.

ERYPHILE, ALCMEON, ZELONIDE, POLEMON.

POLEMON.

MADAME, en ce moment l'insolent Hermogide,
Suivi jusqu'en ces lieux d'une troupe perfide,
La flamme dans les mains, assiége ce palais.
Déjà tout est armé, déjà volent les traits.
Nos gardes rassemblés courent pour vous défendre;
Le sang de tous côtés commence à se répandre.
Le peuple épouvanté, qui s'empresse ou qui fuit,
Ne sait si l'on vous sert, ou si l'on vous trahit.

ALCMEON.

O Ciel, voilà le sang que ta voix me demande;
La mort de ce barbare est ma plus digne offrande.
Reine, dans ces horreurs cessez de vous plonger;
Je suis l'ordre des dieux, mais c'est pour vous venger.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON, Soldats.

ALCMEON.

Vous trahirai-je en tout, ô cendres de mon père!
Quoi, ce fier Hermogide a trompé ma colère!
Quoi, la nuit nous sépare, & ce monstre odieux
Partage encor l'armée, & ce peuple, & les dieux!
Retranché dans ce temple, aux autels qu'il profane
* Il me brave : il jouit du ciel qui le condamne! (*t*)
(à Polémon.)
Allez.

POLEMON.

Et qu'avez-vous, Seigneur, à ménager?
Tous les lieux sont égaux, quand il faut se venger;
Vous régnez sur Argos...

ALCMEON.

Argos m'en est plus chère;
Avec le nom de roi, je prends un cœur de père.
Me faudrait-il verser dans mon règne naissant,
Pour un seul ennemi tant de sang innocent?
Est-ce à moi de donner le sacrilége exemple
D'attaquer les dieux même & de souiller leur temple?
Ils poursuivent déjà ce cœur infortuné
Qui protége contr'eux ce sang dont je suis né.

Va, dis-je, Polémon, va, c'eſt de ta prudence
Que ton maître & ce peuple attendent leur vengeance.
Agis, parle, promets, que ſurtout d'Alcméon
Il ne redoute point d'indigne trahiſon;
Fais qu'il s'éloigne au moins de ce temple funeſte.
Rends-moi mon ennemi; mon bras ſera le reſte.

(Polémon ſort.)

(à Théandre.)

Et vous, de cette enceinte, & de ces vaſtes tours
Avez-vous parcouru les plus ſecrets détours?
Du palais de la reine a-t-on fermé les portes?

THEANDRE.

J'ai tout vu; j'ai par-tout diſpoſé vos cohortes.
Cependant votre mère...

ALCMEON.

A-t-on ſoin de ſes jours?

THEANDRE.

Ses femmes en tremblant lui prêtent leur ſecours;
Elle a repris ſes ſens; ſon ame déſolée,
Sur ſes lévres encore à peine eſt rappelée.
Elle cherche le jour, le revoit & gémit. (5)
Elle vous craint, vous aime; elle pleure & frémit.
Elle va préparer un ſecret ſacrifice
A ces mânes ſacrés, armés pour ſon ſupplice.
Son déſeſpoir l'égare, elle va s'enfermer
Au tombeau de ce roi qu'elle n'oſe nommer,
De ce fatal époux, votre malheureux père,
Dont vous ſavez...

ALCMEON.

Grands Dieux! je ſais qu'elle eſt ma mère. *(u)*

THEANDRE.

Les dieux veulent ſon ſang. Dans un tel déſeſpoir
Quels conſeils déformais pourriez-vous recevoir?

ALCMEON.

Aucun. Quand le malheur, quand la honte eſt extrême,
Il ne faut prendre, ami, conſeil que de ſoi-même.
Mon Père!.. Que veux-tu? chère Ombre! appaiſe-toi! (x)
Le nom ſacré de fils eſt-il affreux pour moi?
Je t'entends, & ta voix m'appelle ſur ta tombe!
De tous tes ennemis y veux-tu l'hécatombe?
Tu demandes du ſang... demeure, attends, choiſis,
Ou le ſang d'Hermogide, ou le ſang de ton fils!

SCENE II.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

ALCMEON.

HE bien! l'as-tu revu cet ennemi farouche?
A lui parler d'accord as-tu forcé ta bouche? (y)
Les dieux le livrent-ils à ma juſte fureur?
Sait-il ce qui ſe paſſe?

POLEMON.

Il l'ignore, Seigneur.
Il ne ſoupçonne point quel ſang vous a fait naître;
Il mépriſe ſon prince, il méconnaît ſon maître;
Furieux, implacable, au combat préparé,
Et plus fier que le dieu dans ce temple adoré:
Mais il conſent enfin de quitter ſon aſyle,
De vous entendre ici, de revoir Eryphile.

Il veut qu'un nombre égal de chefs & de soldats
Egalement armés, suivent de loin vos pas.
Il reçoit votre foi qu'à regret je lui porte;
Je règle votre suite; il nomme son escorte.

ALCMEON.

Il va paraître.

POLEMON.

Il vient; mais a-t-il mérité
Que vous lui conserviez tant de fidélité?
Doit-on rien aux méchans? & quel respect frivole
Expose votre sang...

ALCMEON.

J'ai donné ma parole.

POLEMON.

A qui la tenez-vous? A ce perfide?

ALCMEON.

A moi.

THEANDRE.

Et que prétendez-vous?

ALCMEON.

Me venger, mais en Roi.
Argos à mes vertus reconnaîtra son maître.
Mais près du temple, ami, ne vois-je pas le traître?

THEANDRE.

Un Dieu poursuit ses pas & le conduit ici:
Il entre en frémissant.

ALCMEON.

Dieux vengeurs! le voici.

SCENE III.

SCENE III.

HERMOGIDE, *dans le fond du Théâtre*, ALCMEON, THEANDRE, POLEMON, *sur le devant*, Suite d'Hermogide.

HERMOGIDE.

D'où vient donc qu'en ces lieux je ne vois pas la reine?
Quel silence! eſt-ce un piége où mon deſtin m'entraîne?
Rien ne paraît : un lâche a-t-il ſurpris ma foi?
Qui? moi, craindre! avançons.

ALCMEON.

Demeure, & connais-moi. (z)
Connais ce fer ſacré : l'oſes-tu voir encore?

HERMOGIDE.

Oui, c'eſt le fer d'un roi qu'un ſujet déshonore.

ALCMEON.

Te ſouvient-il du ſang dont l'a ſouillé ta main?

HERMOGIDE.

Peux-tu bien demander...

ALCMEON.

Malheureux aſſaſſin,
Quel eſclave a percé ces mains de ſang fumantes?
Quel enfant innocent... Eh quoi, tu t'épouvantes!
Tu t'en vantais tantôt, tu te tais; tu frémis!
Meurtrier de ton roi, ſais-tu quel eſt ſon fils?

HERMOGIDE.

Ciel! tous les morts ici renaiſſent pour ma perte.
Son fils!

ALCMEON.

De tes forfaits l'horreur eſt découverte,
Revois Amphiaraüs, vois ſon ſang, vois ton roi.

HERMOGIDE.

Je ne vois rien ici que ton manque de foi.
Tremble, qui que tu ſois; & devant que je meure,
Puiſque tu m'as trahi...

ALCMEON.

Non, barbare, demeure.
Connais-moi tout entier: ſache au moins que mon bras
Ne ſait point ſe venger par des aſſaſſinats.
Je dois de tes forfaits te punir avec gloire;
J'attends ton châtiment des mains de la victoire:
Et ce ſang de tes rois, qui te parle aujourd'hui,
Ne veut qu'une vengeance auſſi noble que lui.
Sans ſuite ainſi que moi, viens, ſi tu l'oſes, traître,
Chercher encor ma vie, & combattre ton maître.
Suis mes pas.

HERMOGIDE.

Où vas-tu?

ALCMEON.

Sur ce tombeau ſacré,
Sur la cendre d'un roi par tes mains maſſacré.
Combattons devant lui, que ſon ombre y décide
Du ſort de ſon vengeur & de ſon homicide.
L'oſes-tu?

HERMOGIDE.

Si je l'oſe! en peux-tu bien douter?
Et les morts, ou ton bras ſont-ils à redouter?
Viens te rendre au trépas : viens, jeune téméraire,
M'immoler ou mourir, joindre ou venger ton père.

ALCMEON.

(*le Grand-Prêtre entre.*)

Qu'aucun de vous ne ſuive, & vous, Prêtre des dieux,
Ne craignez rien; mon bras n'a point ſouillé ces lieux.
Allez au dieu d'Argos immoler vos victimes,
Je vais tenir ſa place en puniſſant les crimes.

SCENE IV.

LE GRAND-PRETRE, THEANDRE, POLEMON.

THEANDRE.

CIEL! ſois pour la juſtice, & nos maux ſont finis.

LE GRAND-PRETRE.

Nos maux ſont à leur comble! il le faut... je frémis... (*aa*)
L'ordre eſt irrévocable... Ah! mère malheureuſe!
C'eſt la mort qui t'amène à cette tombe affreuſe.

THEANDRE.

Hermogide...

LE GRAND-PRETRE.

Il expire : Alcméon eſt vainqueur.
C'en eſt aſſez, reviens, fuis de ce lieu d'horreur :
Amphiaraüs te ſuit; il t'égare, il t'anime,
Il t'aveugle; & le crime eſt puni par le crime.

THEANDRE.

C'eſt la voix de la reine.

POLEMON.

Ah! quels lugubres cris!

LE GRAND-PRETRE.

Crains ton roi, crains ton ſang.

ERYPHILE, *derrière le théâtre.*

Epargne-moi, mon fils!

ALCMEON, *derrière le théâtre.*

Reçois le dernier coup, tombe à mes pieds, perfide.

(*on entend un cri d'Eryphile.*)

Ciel! qu'eſt-ce que j'entends?

LE GRAND-PRETRE.

La voix du parricide.

SCENE V.

ALCMEON, THEANDRE, LE GRAND-PRETRE, POLEMON.

ALCMEON.

JE viens de l'immoler: il n'eſt plus; je ſuis roi.
Dieux! diſſipez l'horreur qui s'empare de moi.
Mon bras vous a vengé, vous, ce peuple, & mon père,
Hermogide eſt tombé, même aux pieds de ma mère; (*bb*)
Il demandait la vie; il s'eſt humilié;
Et mon cœur une fois s'eſt trouvé ſans pitié.
Rendez-moi cette paix que la juſtice donne!
Quoi! j'ai puni le crime, & c'eſt moi qui friſſonne!

Ah! pour les scélérats quels sont vos châtimens,
Si les cœurs vertueux éprouvent ces tourmens?
Eryphile, témoin de ma juste vengeance,
Viens régner avec moi! Quoi, tu fuis ma présence?
Tu crains ton fils : tu crains ce bras ensanglanté,
Et cet horrible arrêt que le ciel a dicté.
Vous, courez vers la reine & calmez ses alarmes :
Dites-lui que nos mains vont essuyer ses larmes.
Mais non, je veux moi-même embrasser ses genoux;
Allons, je veux la voir...

SCENE VI & dernière.

ERYPHILE, *soutenue par ses femmes*, ALCMEON, LE GRAND-PRETRE, THEANDRE, POLEMON, Suite.

LE GRAND-PRETRE.

AH! que demandez-vous?

ALCMEON.

Je vais mettre à ses pieds le prix de mon courage;
Oui, je veux... quel objet... que vois-je?

ERYPHILE.

Ton ouvrage.

Les oracles cruels enfin sont accomplis,
Et je meurs par tes mains quand je retrouve un fils;
Le ciel est juste. (*cc*)

ALCMEON.

Ah! Dieux! parricide exécrable!
Vous! ma mère! elle meurt... & j'en serais coupable!

Non, je ne le fuis pas, Dieux cruels! & mon bras
Dans mon fang à vos yeux...

(*on le désarme.*)

ERYPHILE.

* Mon fils, n'achève pas.
Je péris par ta main; ton cœur n'eſt pas complice.
Les dieux t'ont aveuglé pour hâter mon ſupplice.
Je meurs contente... approche.. après tant d'attentats
Laiſſe-moi la douceur d'expirer dans tes bras.

(*il ſe jette aux genoux d'Eryphile.*)

Indigne que je ſuis du ſacré nom de mère,
J'oſe encor te dicter ma volonté dernière.
Il faut vivre, & régner: le fils d'Amphiaraüs
Doit réparer ma vie à force de vertus.
Un moment de faibleſſe, & même involontaire,
A fait tous mes malheurs, a fait périr ton père.
Souviens-toi des remords qui troublaient mes eſprits:
* Souviens-toi de ta mère... ô mon fils... mon cher fils...
* C'en eſt fait... (*dd*)

ALCMEON.

Elle expire... impitoyable père!
Sois content: j'ai tué ton épouſe & ma mère.
Viens combler nos forfaits, viens la venger ſur moi,
Viens t'abreuver du ſang que j'ai reçu de toi.
Je renonce à ton trône, au jour que je déteſte,
A tous les miens... ta tombe eſt tout ce qui me reſte.
Mânes qui m'entendez! Dieux! Enfers en courroux,
Je meurs au ſein du crime, innocent malgré vous!

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES

D'ERYPHILE.

(a) Cet enfant par mes mains à la mort arraché,
Ce préſent des deſtins, chez vous long-temps caché,
Par des exploits ſans nombre aujourd'hui juſtifie
L'œil pénétrant des dieux qui veilla ſur ſa vie.

(b) THEANDRE.

Qu'avec étonnement cependant je contemple
Les couronnes de fleurs dont vous parez le temple!
La publique alégreſſe ici parle à mes yeux
Du bonheur de la terre, & des faveurs des dieux.

LE GRAND-PRETRE.

La Grèce ainſi l'ordonne; & voici la journée
Que pour ce nouveau choix elle a déterminée.
Hermogide, & les rois d'Elide & de Pylos,
Qui briguaient cet hymen & déſolaient Argos,
Suſpendant aujourd'hui leur diſcorde & leur haine,
Ont remis leurs deſtins à la voix de la reine;
Elle doit en ces lieux diſpoſer de ſa foi,
Se choiſir un époux, & nous donner un roi.

THEANDRE.

O Ciel! ſouffririez-vous que le traître Hermogide
Reçût ce noble prix d'un ſi lâche homicide?

LE GRAND-PRETRE.

La reine héſite encore & craint de déclarer
Celui que de ſon choix elle veut honorer.
Mais quel que ſoit enfin le deſſein d'Eryphile,
Les temps ſont accomplis; ſon choix eſt inutile.

THEANDRE.

Pour un hymen, grands Dieux, quel étrange appareil!
Ce matin, devançant le retour du ſoleil,
J'ai vu dans ce palais la garde redoublée;
La reine était en pleurs, interdite, troublée;
Dans ſon appartement elle n'oſait rentrer:
Une ſecrète horreur ſemblait la pénétrer.

Elle invoquait les dieux ; & tremblante, éperdue,
De ſon premier époux embraſſait la ſtatue.

(c) Vous êtes libre enfin.

ERYPHILE.

La liberté, la paix,
Dans mon cœur déchiré ne rentreront jamais.

ZELONIDE.

Aujourd'hui cependant, maîtreſſe de vous-même,
Vous pouvez diſpoſer de vous, du diadème.
Songez....

(d) D'un autre hymen alors on m'impoſa la loi ;
On demanda mon cœur : il n'était plus à moi.
Il fallut étouffer une paſſion naiſſante ;
D'autant plus forte en moi qu'elle était innocente,
Que la main de mon père avait formé nos nœuds,
Que mon ſort en changeant ne change point mes feux ;
Et qu'enfin le devoir, armé pour me contraindre,
Les ayant allumés, eut peine à les éteindre.
Cependant, tu le ſais, Athènes, Sparte, Argos,
Envoyèrent à Thèbe un peuple de héros.
Mon époux y courut ; le jaloux Hermogide
S'éloigna ſur ſes pas des champs de l'Argolide ;
Je reçus ſes adieux : ô funeſtes momens,
Cauſe de mes malheurs, ſource de mes tourmens !
Je crus pouvoir lui dire, en mon déſordre extrême,
Que je ſerais à lui ſi j'étais à moi-même.
J'en dis trop, Zélonide : & faible que je ſuis,
Mes yeux mouillés de pleurs expliquaient mes ennuis.
De mes ſoupirs honteux je ne fus pas maîtreſſe ;
Même en le condamnant je flattais ſa tendreſſe.
J'avouais ma défaite....

(e) Plus terrible qu'eux tous, plus grand, plus dangereux,
Sûr de ſes droits au trône, & fier de ſes aïeux,
Mêlant à ſes forfaits la force & le courage,
Et briguant à l'envi ce ſanglant héritage,
Le barbare Hermogide....

(*f*) Je chériſſais mon fils : la crainte & la tendreſſe
De mes ſens déſolés partageaient la faibleſſe.
Mon fils me conſolait de la mort d'un époux :
Mais il fallait le perdre ou mourir par ſes coups.
Trop de crainte peut-être....

(*g*) On ne s'étonne point que l'heureux Hermogide
L'emporte ſur les rois de Pylos & d'Elide ;
Il eſt du ſang des dieux & de nos premiers rois.
Puiſſe-t-il mériter l'honneur de votre choix !
Ce choix ſans doute....

(*h*) Préférer à des rois un ſimple citoyen !
Déshonorer le trône !

ERYPHILE.

Il en eſt le ſoutien ;
Et le ſang dont il eſt, fût-il plus vil encore,
Je ne vois point de rang qu'Alcméon déshonore.
En de ſi pures mains....

(*i*) Devons-nous redouter un fantôme odieux ?
Vivant, je l'ai vaincu : mort, eſt-il dangereux ? (*)
D'un œil indifférent, voyons ces vains prodiges.
Que peuvent contre nous les morts & leurs preſtiges ?

(*k*) Tel eſt l'eſprit du peuple endormi dans l'erreur ;
Un prodige apparent, un pontife en fureur,
Un oracle, une tombe, une voix fanatique,
Sont plus forts que mon bras & que ma politique.
Il fallut obéir aux ſuperſtitions,
Qui ſont, bien plus que nous, les rois des nations ;
Et loin de les braver, moi-même avec adreſſe,
De ce peuple aveuglé careſſer la faibleſſe.

(*) Dans Alzire, *Guſman* en parlant de *Zamore* :

Vivant, je l'ai vaincu : mort, doit-il être à craindre ?

(l) Crois-tu que d'Alcméon l'orgueil préſomptueux
Juſqu'à ce rang auguſte oſât porter ſes vœux ?
Penſes-tu qu'il aſpire à l'hymen de la reine ?

EUPHORBE.

Il n'aura point ſans doute une audace ſi vaine.
Mais, Seigneur, cependant, ſavez-vous qu'aujourd'hui
Eryphile en ſecret a vu Théandre ici ?
Qu'elle les a quittés les yeux baignés de larmes ?

HERMOGIDE.

Tout m'eſt ſuſpect de lui : tout me remplit d'alarmes ;
Ce ſeul moment encore il faut la ménager ;
Dans un moment je règne, & je vais me venger.
Tout va ſentir ici mon pouvoir & ma haine :
Je ſaurai.... mais on entre, & j'apperçois la reine.

(m) Par l'eſclave Corèbe en ſecret élevé,
Fut porté, fut nourri dans l'enceinte ſacrée,
Dont le ciel à mon ſexe a défendu l'entrée ;
Dans ces terribles lieux, qu'ont ſouvent habité
Ces dieux vengeurs, ces dieux dont je tiens la clarté.
C'eſt là qu'avec Corèbe, enfermé dès l'enfance,
Mon fils de ſon deſtin n'eut jamais connaiſſance.
Mon amour maternel....

(n) Et le Prince & Corèbe ont ici leur tombeau.
J'étouffai malgré moi ce monſtre en ſon berceau ;
J'enfonçai dans ſes flancs cette royale épée,
Par ſon père autrefois ſur moi-même uſurpée ;
Et ſoit décret des dieux, ſoit pitié, ſoit horreur,
Je ne pus de ſon ſein tirer le fer vengeur.
Sa dépouille ſanglante en mes mains demeurée,
De cette mort ſi juſte eſt la preuve aſſurée.
La reine qui m'entend, & que je vois frémir,
Me doit au moins le jour qu'un fils dut lui ravir.
J'atteſte mes aïeux....

(o) Et près de vous enfin, que ſont-ils à mes yeux ?
Vous avez des vertus, ils n'ont que des aïeux.

J'ai besoin d'un vengeur, & non pas d'un vain titre.
Régnez: de mon destin soyez l'heureux arbitre.
Peuple....

(p) D'une timide main ces victimes frappées,
Au fer qui les poursuit dans le temple échappées;
Ce silence des dieux, garant de leur courroux;
Tout me fait craindre ici, tout m'afflige pour vous.
Du ciel, &c.

(q) Je cachais aux humains le malheur de ma race;
Mais je ne me repens, au point où je me voi,
Que de m'être abaissé jusqu'à rougir de moi;
Voilà ma seule tache & ma seule faiblesse.
J'ai craint tant de rivaux dont la maligne adresse
A d'un regard jaloux sans cesse examiné
Non pas ce que je suis, mais de qui je suis né;
Et qui de mes exploits rabaissant tout le lustre,
Pensaient ternir mon nom quand je le rends illustre.
J'ai vu que ce vil sang dans mes veines transmis....

(r) Mais du rang que je perds & du cœur que j'adore,
Songez que mon rival est plus indigne encore;
Plus haï de nos dieux, & qu'avec plus d'horreur
Amphiaraüs en lui verrait son successeur.
Madame....

(s) Un esclave!... son âge.... & ses augustes traits....
Hélas! appaisez-vous, Dieux vengeurs des forfaits!
O criminelle épouse, & plus coupable mère!
Alcméon, dans quel temps a péri votre père?
Quel fut son nom? parlez.

(t) Achevez sa défaite; achevez vos projets:
Venez, forcez ce traître....

ALCMEON.

Epargnons mes sujets.
De ce moment je règne, & de ce moment même,
Comptable aux citoyens de mon pouvoir suprême,

Au péril de mon sang je veux les épargner :
Je veux, en les sauvant, commencer à régner.
Je leur dois encor plus : je dois le grand exemple
De révérer les dieux & d'honorer leur temple.
Je ne souffrirai point que le sang innocent
Souille leur sanctuaire & mon règne naissant.
Va, dis-je, Polémon....

(u) Les Dieux veulent son sang.

ALCMEON.

Je ne l'ai point promis.
Cruels, tonnez sur moi, si je vous obéis !
Le malheur m'environne & le crime m'assiége :
Je deviens parricide, ou me rends sacrilége. (*)
Quel choix, & quel destin !

THEANDRE.

Dans un tel désespoir....

(x) Chère Ombre, appaise-toi, prends pitié de ton fils.
Arme, & soutiens mon bras contre tes ennemis.
Dans le sang d'Hermogide appaise ta colère ;
Ne me fais point frémir de t'avouer pour père.
Quoi ! de tous les côtés plein d'horreur & d'effroi,
Le nom sacré de fils est horrible pour moi !

(y) Peut-il bien se résoudre à me voir en ces lieux,
Aux portes de ce temple, à l'aspect de ces dieux,
Dans ce parvis sacré, trop plein de sa furie,
Dans la place où lui-même attenta sur ma vie ?
Les dieux le livrent-ils ?...

(z) Vois-tu ce fer sacré ?

(*) *Séide* dans Mahomet.

De sentimens confus une foule m'assiége,
Je crains d'être un barbare, ou d'être sacrilége.

HERMOGIDE.

Que vois-je ? le fer même
Qu'Amphiaraüs reçut avec son diadème !

ALCMEON.

Te souvient-il du sang dont l'a souillé ta main ?

HERMOGIDE.

Qu'oses-tu demander ?

(aa) Nos maux sont à leur comble. Alecto, Néméfis,
Du crime & du malheur messagères fatales,
Portent vers ce tombeau leurs torches infernales.
L'orgueil des scélérats ne peut les désarmer ;
Les pleurs des malheureux ne peuvent les calmer :
Il faut que le sang coule, & leurs mains vengeresses
Punissent les forfaits, & même les faiblesses.

THEANDRE.

Ciel ! d'un roi vertueux daigne guider les coups !

LE GRAND-PRETRE.

Le ciel entend nos vœux, mais c'est dans son courroux.
O conseils éternels ! ô sévères puissances !
Quelles mains forcez-vous à servir vos vengeances !

POLE'MON.

C'est la voix de la reine ! ah ! quels lugubres cris !

LE GRAND-PRETRE.

Infortuné, quels dieux ont troublé tes esprits !
Que vas-tu faire ? Et toi, mère trop malheureuse,
Garde-toi d'approcher de cette tombe affreuse :
Les morts & les vivans y font tes ennemis !
Reine, crains ton époux, crains encor plus ton fils.

ERYPHILE *derrière le théâtre.*

Mon fils, épargne-moi !

ALCMEON.

Tombe à mes pieds, perfide.

(bb) Ce monstre enfin n'est plus : Argos en est purgé.
Les dieux sont satisfaits, & mon père est vengé.
J'ai vu sur cette tombe Eryphile éperdue ;
D'où vient qu'en ce moment elle évite ma vue ?

(*cc*) ALCMEON.

Hélas ! parricide exécrable !
Vous, ma mère !.... elle meurt.... & j'en ſerais coupable !
Moi ! moi ! Dieux inhumains !

ERYPHILE.

Je vois à ta douleur
Que les dieux malgré toi conduiſaient ta fureur ;
Ta main, qu'ils ont guidée, a méconnu ta mère.
Ta parricide main ne m'en eſt pas moins chère :
Ton cœur eſt innocent ; je te pardonne.... Hélas !
Laiſſe-moi la douceur d'expirer dans tes bras....
Ferme ces triſtes yeux qui s'entr'ouvrent à peine.

ALCMÉON *à ſes genoux.*

J'atteſte de ces dieux la vengeance & la haine :
Je jure par mon crime & par votre trépas,
Que mon ſang devant vous....

ERYPHILE.

Mon fils, n'achève pas ;
Indigne que je ſuis du ſacré nom de mère,
J'oſe encor te dicter ma volonté dernière :
Il faut vivre & régner.

(*dd*) LE GRAND-PRETRE.

* La lumière à ſes yeux eſt ravie.
* Secourez Alcméon : prenez ſoin de ſa vie.
Que de ce jour affreux l'exemple menaçant
Rende ſon cœur plus juſte & ſon règne plus grand.

Fin des Variantes d'Eryphile.

NOTES

Sur la Tragédie d'Eryphile.

(1) *Polisonte* dans Mérope :

Je croirais que ses yeux ont pénétré l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché son crime.

(2) Dans Brutus, *Titus* dit à *Messala* :

On confie aisément des malheurs qu'on surmonte ;
Mais qu'il est accablant de parler de sa honte !

(3) On retrouve dans la scène troisième du second acte de Sémiramis quelques-uns des vers de ce morceau.

(4) On trouve une imitation de ces vers dans la Mort de César.

(5) Imitation de ce vers de l'Enéide :

Quæsivit cælo lucem, ingemuitque repertâ.

Fin du Tome premier.

Dl. 70 5471.

ULB Halle 3
003 488 047

VD 18

Relié par H.W. Cornelius à Hambourg.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711266-p0503-6

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711266-p0504-1

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711266-p0505-7